

N N IV

BIBLIOTHEEK



7 7496 00037738 0

NATIONAAL NATUURHISTORISCH MUSEUM Postbus 9517 2300 RA Leiden Nederland



HISTOIRE
NATURELLE
DES OISEAUX.

Tome Second.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. D C C L X X I I.

T A B L E

De ce qui est contenu dans ce Volume.

O ISEAUX qui ne peuvent voler page	1
<i>L'Autruche</i>	5
<i>Le Touyou</i>	49
<i>Le Casoar</i>	59
<i>Le Dronte</i>	73
<i>Le Solitaire & l'Oiseau de Nazare</i>	77
<i>L'Outarde</i>	87
<i>La petite Outarde, vulgairement la Canepetière</i> . .	119
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Outardes.</i>	
I. <i>Le Lohong ou l'Outarde huppée d'Arabie</i>	127
II. <i>L'Outarde d'Afrique</i>	128
III. <i>Le Ghurge ou l'Outarde moyenne des Indes</i>	130
IV. <i>Le Houbara ou petite Outarde huppée d'Afrique</i>	133
V. <i>Le Rhaad, autre petite Outarde huppée d'Afrique</i>	134
<i>Le Coq</i>	136
<i>Le Dindon</i>	191
<i>La Peintade</i>	216
<i>Le Tetras ou le grand Coq de bruyère</i>	239
<i>Le petit Tetras ou le Coq de bruyère à queue fourchue</i>	255

T A B L E.

<i>Le petit Tetras à queue pleine , &c.</i>	269
<i>Le petit Tetras à plumage variable</i>	271
<i>La Gélinothe</i>	274
<i>La Gélinothe d'Écosse</i>	281
<i>Le Ganga, vulgairement la Gélinothe des Pyrénées .</i>	283
<i>L'Attagas</i>	290
<i>L'Attagas blanc</i>	299
<i>Le Lagopède</i>	301
<i>Le Lagopède de la baie d'Hudson</i>	310
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Coqs de bruyère, aux Gélinothes, aux Attagas, &c.</i>	
I. <i>La Gélinothe du Canada</i>	313
II. <i>Le Coq de bruyère à fraise, ou la grosse Gélinothe du Canada.</i>	314
III. <i>Gélinothe à longue queue</i>	318
<i>Le Paon</i>	320
<i>Le Paon blanc</i>	349
<i>Le Paon panaché</i>	352
<i>Le Faisan</i>	353
<i>Le Faisan blanc</i>	372
<i>Le Faisan varié</i>	373
<i>Le Cocquard ou le Faisan bâtard</i>	374
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport au Faisan</i>	
I. <i>Le Faisan doré ou le Tricolor huppé de la Chine . . .</i>	376
II. <i>Le Faisan noir & blanc de la Chine</i>	379

T A B L E.

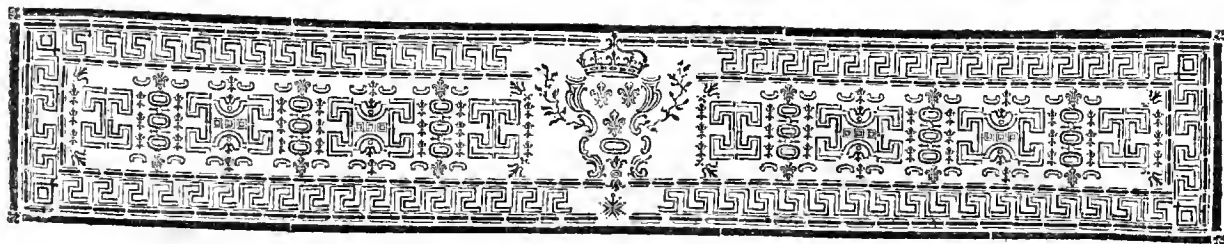
III. <i>L'Argus</i> ou <i>le Luen</i>	381
IV. <i>Le Napaul</i> ou <i>Faisan cornu</i>	Ibid.
V. <i>Le Katraca</i>	383
<i>Oiseaux étrangers qui paroissent avoir rapport avec le Paon & avec le Faisan.</i>	
I. <i>Le Chinquis</i>	385
II. <i>Le Spicifère</i>	386
III. <i>L'Éperonnier</i>	388
<i>Les Hoccos</i>	392
I. <i>Le Hocco proprement dit</i>	Ibid.
II. <i>Le Pauxi</i> ou <i>le Pierre</i>	400
III. <i>L'Hoazin</i>	402
IV. <i>L'Yacou</i>	403
V. <i>Le Marail</i>	405
VI. <i>Le Caracara</i>	407
VII. <i>Le Chacamel</i>	409
VIII. <i>Le Parraca & l'Hoitlallotl</i>	Ibid.
<i>Les Perdrix</i>	411
<i>La Perdrix grise</i>	415
<i>La Perdrix grise-blanche</i>	426
<i>La petite Perdrix grise</i>	428
<i>La Perdrix de montagne</i>	430
<i>Les Perdrix rouges.</i>	
<i>La Bartavelle</i> ou <i>Perdrix grecque</i>	431
<i>La Perdrix rouge d'Europe</i>	439
<i>La Perdrix rouge-blanche</i>	444

T A B L E.

<i>Le Francolin</i>	445
<i>Le Bis-ergot</i>	449
<i>Le Gorge-nue & la Perdrix rouge d'Afrique</i>	450
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Perdrix</i>	451
I. <i>La perdrix rouge de Barbarie</i>	Ibid.
II. <i>La perdrix de Roche ou de la Gamba</i>	Ibid.
III. <i>La perdrix perlée de la Chine</i>	452
IV. <i>La Perdrix de la nouvelle Angleterre</i>	Ibid.
<i>La Caille</i>	455
<i>Le Chrokiel ou grande Caille de Pologne</i>	476
<i>La Caille blanche</i>	Ibid.
<i>La Caille des îles Malouines</i>	477
<i>La Fraïse ou Caille de la Chine</i>	Ibid.
<i>Le Turnix ou Caille de Madagascar</i>	478
<i>Le Réveil-matin ou la Caille de Java</i>	479
<i>Oiseaux étrangers qui paroissent avoir du rapport avec les Perdrix & avec les Cailles.</i>	
I. <i>Les Colins</i>	481
II. <i>Le Zonécolin</i>	483
III. <i>Le grand Colin</i>	484
IV. <i>Le Cacolin</i>	Ibid.
V. <i>Le Coyalcos</i>	Ibid.
VI. <i>Le Colenicui</i>	485
VII. <i>L'Ococolin ou Perdrix de montagne</i>	487

Par M. DE BUFFON.

HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE.

O I S E A U X

QUI NE PEUVENT VOLER.

DES Oiseaux les plus légers & qui percent les nues, nous passons aux plus pesans qui ne peuvent quitter la terre; le pas est brusque, mais la comparaison est la voie de toutes nos connoissances, & le contraste étant ce qu'il y a de plus frappant dans la comparaison, nous ne faifissions jamais mieux que par l'opposition, les points principaux de la nature des êtres que nous considérons. De même, ce n'est que par un coup d'œil ferme sur les extrêmes que nous pouvons juger les milieux. La Nature déployée dans toute son étendue, nous présente un immense tableau, dans lequel tous les ordres des êtres sont chacun représentés par une chaîne qui soutient une suite continue d'objets assez voisins, assez semblables pour que leurs différences soient difficiles à saisir; cette chaîne n'est pas un simple fil qui ne s'étend qu'en longueur, c'est une large trame ou plutôt un faisceau, qui, d'intervalle à intervalle, jette des branches de côté pour se réunir avec les faisceaux d'un autre ordre; & c'est sur-tout aux deux extrémités que ces faisceaux se plient, se ramifient pour

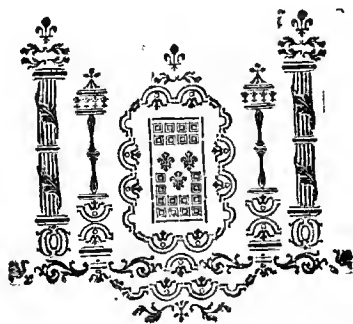
en atteindre d'autres. Nous avons vu dans l'ordre des quadrupèdes, l'une des extrémités de la chaîne, s'élever vers l'ordre des oiseaux par les polatouches, les rouffettes, les chauves-fouris, qui, comme eux, ont la faculté de voler. Nous avons vu cette même chaîne, par son autre extrémité, se rabaisser jusqu'à l'ordre des cétacées par les phoques, les morfes, les lamantins. Nous avons vu dans le milieu de cette chaîne, une branche s'étendre du singe à l'homme par le magot, le gibbon, le pithèque & l'orang-outang. Nous l'avons vue dans un autre point jeter un double & triple rameau, d'un côté vers les reptiles par les fourmillers, les phatagins, les pangolins, dont la forme approche de celle des crocodiles, des iguanes, des lézards; & d'autre côté vers les crustacés, par les tatous, dont le corps entier est revêtu d'une cuirasse osseuse. Il en fera de même du faisceau qui soutient l'ordre très-nombreux des oiseaux, si nous plaçons au premier point en haut les oiseaux aériens les plus légers, les mieux volans, nous descendrons par degrés & même par nuances presque insensibles aux oiseaux les plus pesans, les moins agiles, & qui dénués des instrumens nécessaires à l'exercice du vol, ne peuvent ni s'élever ni se soutenir dans l'air; & nous trouverons que cette extrémité inférieure du faisceau, se divise en deux branches, dont l'une contient les oiseaux terrestres, tels que l'autruche, le touyou, le casoar, le dronte, &c. qui ne peuvent quitter la terre; & l'autre se projette de côté sur les pingoins & autres oiseaux aquatiques, auxquels l'usage ou plutôt le séjour de la terre & de l'air sont également interdits, & qui ne peuvent s'élever au-dessus de la surface de l'eau, qui paroît être leur élément particulier. Ce sont-là les deux extrêmes de la chaîne que nous avons raison de considérer d'abord avant de vouloir saisir les

milieux, qui tous s'éloignent plus ou moins ou participent inégalement de la nature de ces extrêmes, & sur lesquels milieux nous ne pourrions jeter en effet que des regards incertains, si nous ne connoissions pas les limites de la Nature par la considération attentive des points où elles sont placées : Pour donner à cette vue métaphysique toute son étendue, & en réaliser les idées par de justes applications, nous aurions dû, après avoir donné l'histoire des animaux quadrupèdes, commencer celle des oiseaux par ceux dont la Nature approche le plus de celle de ces animaux. L'autruche qui tient d'une part au chameau par la forme de ses jambes, & au porc-épic par les tuyaux ou piquans dont ses ailes sont armées, devoit donc suivre les quadrupèdes; mais la Philosophie est souvent obligée d'avoir l'air de céder aux opinions populaires, & le peuple des Naturalistes qui est fort nombreux, souffre impatiemment qu'on déränge ses méthodes, & n'auroit regardé cette disposition que comme une nouveauté déplacée, produite par l'envie de contredire ou le desir de faire autrement que les autres : cependant on verra qu'indépendamment des deux rapports extérieurs dont je viens de parler, indépendamment de l'attribut de la grandeur, qui seul suffiroit pour faire placer l'autruche à la tête de tous les oiseaux; elle a encore beaucoup d'autres conformités par l'organisation intérieure avec les animaux quadrupèdes, & que tenant presque autant à cet ordre qu'à celui des oiseaux, elle doit être donnée comme faisant la nuance entre l'un & l'autre.

Dans chacune de ces suites ou chaînes, qui soutiennent un ordre entier de la Nature vivante, les rameaux qui s'étendent vers d'autres ordres sont toujours assez courts & ne forment que de très-petits genres. Les oiseaux qui ne peuvent voler,

4 HISTOIRE NATURELLE

se réduisent à sept ou huit espèces; les quadrupèdes qui volent à cinq ou six; & il en est de même de toutes les autres branches qui s'échappent de leur ordre ou du faisceau principal, elles y tiennent toujours par le plus grand nombre de conformités, de ressemblances, d'analogies, & n'ont que quelques rapports & quelques convenances avec les autres ordres; ce sont, pour ainsi dire, des traits fugitifs que la Nature paroît n'avoir tracés que pour nous indiquer toute l'étendue de sa puissance, & faire sentir au Philosophe qu'elle ne peut être contrainte par les entraves de nos méthodes, ni renfermée dans les bornes étroites du cercle de nos idées.



L'AUTRUCHE

L'AUTRUCHE (a).

L'AUTRUCHE (*planche 457*), est un oiseau très-anciennement connu, puisqu'il en est fait mention dans le plus ancien des Livres; il falloit même qu'il fût très-connu, car il fournit aux Écrivains sacrés plusieurs comparaisons tirées de ses mœurs & de ses habitudes (b); & plus anciennement encore sa chair étoit, selon toute apparence, une viande commune, au moins parmi le peuple, puisque le Législateur des Juifs la leur interdit comme une nourriture immonde (c); enfin, il en est question dans Hérodote, le plus ancien des Historiens profanes (d), &

(a) Autruche, en Hébreu, *Jacuah*; en Arabe, *Neamah*; en Grec, *Στραυθός*; en Latin, *Struthio*; en Espagnol, *Avestruz*; en Italien, *Struzzo*; en Allemand, *Struff* ou *Strauff*; en Anglois, *Ostrich*. — Autruche. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 231. — Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II*, page 113, avec une assez bonne figure. — Albin, *tome III*, page 13, *planche XXXI*, avec une figure coloriée.

(b) *Habitabunt ibi struthiones*. Isaïe, *chap. XIII*, *N. 21*. — *Filia populi mei crudelis quasi struthio in deserto*. Jérém. *Thren. cap. IV*, *N. 3*. — *Luctum quasi struthionum*. Mich. *cap. I*, *N. 15*.

(c) *Levitic. cap. XI*, *N. 16*. — *Deuteron. cap. XIV*, *N. 15*.

(d) *Nota*. Hérodote, si l'on en croit M. Salerne (*Ornithologie*, page 79), parle de trois sortes d'autruches; le *strouthos aquatique* ou *marin*, qui est le poisson plat nommé *plye*; l'*aérien*, qui est notre moineau, & le *terrestre (katagaios)*, qui est notre autruche. De ces trois espèces, la dernière est la seule dont j'aie trouvé l'indication dans Hérodote (*in Melpomene, versus finem*), encore ne puis-je être de l'avis de M. Salerne sur la manière d'entendre le *strouthos katagaios* qui, selon moi, doit être ici traduit par *autruche se creusant des trous dans la terre*, non que j'admette de telles autruches, mais parce qu'Hérodote parle en cet endroit des productions singulières & propres à une certaine région d'Afrique, & non de celles qui lui étoient communes avec d'autres contrées (*Hæ sunt illic fera, & item quæ alibi*). Or l'autruche ordinaire étant très-répondue & par conséquent très-connue dans toute l'Afrique, ou bien il n'en auroit pas fait mention en ce lieu, puisqu'elle n'étoit pas une production propre au pays dont il parloit, ou du moins s'il en eût fait mention, il auroit omis l'épithète

dans les Écrits des premiers Philosophes qui ont traité des choses naturelles; en effet, comment un animal si considérable par sa grandeur, si remarquable par sa forme, si étonnant par sa fécondité, attaché d'ailleurs par sa nature à un certain climat, qui est l'Afrique & une partie de l'Asie, auroit-il pu demeurer inconnu dans des pays si anciennement peuplés, où il se trouve à la vérité des déserts, mais où il ne s'en trouve point que l'homme n'ait pénétrés & parcourus?

La race de l'autruche est donc une race très-ancienne, puisqu'elle prouve jusqu'aux premiers temps, mais elle n'est pas moins pure qu'elle est ancienne; elle a pu se conserver pendant cette longue suite de siècles, & toujours dans la même terre, sans altération comme sans méfiance; en sorte qu'elle est dans les oiseaux, comme l'éléphant dans les quadrupèdes, une espèce entièrement isolée & distinguée de toutes les autres espèces par des caractères aussi frappans qu'invariables.

de terrestre, qui n'ajoutoit rien à l'idée que tout le monde en avoit; & en cela cet Historien n'eût fait que suivre ses propres principes, puisqu'il dit ailleurs (*in Thalia*), en parlant du chameau, *Gracis utpote scientibus non puto describendum*. Il faut donc, pour donner au passage ci-dessus un sens conforme à l'esprit de l'Auteur, rendre le *katagaios* comme je l'ai rendu, d'autant plus qu'il existe réellement des oiseaux qui ont l'instinct de se cacher dans le sable, & qu'il est question dans le même passage de choses encore plus étranges, comme de serpens & d'ânes cornus, d'acéphales, &c. & l'on sait que ce Père de l'Histoire n'étoit pas toujours ennemi des fables ni du merveilleux.

À l'égard des deux autres espèces de *strouthos*, l'aérien & l'aquatique, je ne puis non plus accorder à M. Salerne que ce soit notre moineau & le poisson nommé *plye*, ni imputer avec lui à la langue Grecque si riche, si belle, si sage, l'énorme disparate de comprendre sous un même nom des êtres aussi dissemblables que l'autruche, le moineau & une espèce de poisson. S'il falloit prendre un parti sur les deux dernières sortes de *strouthos*, l'aérien & l'aquatique, je dirois que le premier est cette outarde à long cou, qui porte encore aujourd'hui dans plus d'un endroit de l'Afrique le nom d'*autruche volante*, & que le second est quelque gros oiseau aquatique à qui la pesanteur ou la foiblesse de ses ailes ne permet pas de voler.

L'autruche passe pour être le plus grand des oiseaux, mais elle est privée, par sa grandeur même, de la principale prérogative des oiseaux, je veux dire la puissance de voler : l'une de celles sur qui Vallisnieri a fait ses observations, pesoit, quoique très-maigre, cinquante-cinq livres toute écorchée & vidée de ses parties intérieures; en sorte que passant vingt à vingt-cinq livres pour ces parties & pour la graisse qui lui manquoit (e); on peut, sans rien outrer, fixer le poids moyen d'une autruche vivante & médiocrement grasse, à soixante & quinze ou quatre-vingts livres : or quelle force ne faudroit-il pas dans les ailes & dans les muscles moteurs de ces ailes, pour soulever & soutenir au milieu des airs une masse aussi pesante ! Les forces de la Nature paroissent infinies lorsqu'on la contemple en gros & d'une vue générale; mais lorsqu'on la considère de près & en détail, on trouve que tout est limité; & c'est à bien saisir les limites que s'est prescrite la Nature par sagesse & non par impuissance, que consiste la bonne méthode d'étudier & ses ouvrages & ses opérations. Ici un poids de soixante & quinze livres, est supérieur par sa seule résistance à tous les moyens que la Nature fait employer pour élever & faire voguer dans le fluide de l'atmosphère des corps, dont la gravité spécifique est un millier de fois plus grande que celle de ce fluide; & c'est par cette raison qu'aucun des oiseaux dont la masse approche de celle de l'autruche, tels que le touiou, le casoar, le dronte, n'ont ni ne peuvent avoir la faculté de voler; il est vrai que la pesanteur

(e) Ses deux ventricules, bien nettoyés, pesoient seuls six livres; le foie, une livre huit onces; le cœur, avec ses oreillettes & les troncs des gros vaisseaux, une livre sept onces; les deux pancréas, une livre; & il faut remarquer que les intestins, qui sont très-longs & très-gros, doivent être d'un poids considérable. *Voy. Notomia dello Struzzo. Tome I des Œuvres de Vallisnieri, page 239 & suivantes.*

n'est pas le seul obstacle qui s'y oppose ; la force des muscles pectoraux, la grandeur des ailes, leur situation avantageuse, la fermeté de leurs pennes (*f*), &c. seroient ici des conditions d'autant plus nécessaires, que la résistance à vaincre est plus grande : or toutes ces conditions leur manquent absolument ; car pour me renfermer dans ce qui regarde l'autruche, cet oiseau, à vrai dire, n'a point d'ailes, puisque les plumes qui sortent de ses ailerons sont toutes éfilées, décomposées, & que leurs barbes sont de longues soies détachées les unes des autres, & ne peuvent faire corps ensemble pour frapper l'air avec avantage, ce qui est la principale fonction des pennes de l'aile ; celles de la queue sont aussi de la même structure, & ne peuvent par conséquent opposer à l'air une résistance convenable ; elles ne sont pas même disposées pour pouvoir gouverner le vol en s'étalant ou se resserrant à propos, & en prenant différentes inclinaisons ; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes les plumes qui recouvrent le corps sont encore faites de même ; l'autruche n'a pas, comme la plupart des autres oiseaux, des plumes de plusieurs sortes, les unes lanugineuses & duvetées, qui sont immédiatement sur la peau, les autres d'une consistance plus ferme & plus ferrée qui recouvrent les premières, & d'autres encore plus fortes & plus longues qui servent au mouvement, & répondent à ce qu'on appelle les *œuvres vives* dans un vaisseau : toutes les plumes de l'autruche sont de la même espèce, toutes ont pour barbes des filets détachés, sans consistance, sans adhérence réciproque, en un mot, toutes sont inutiles pour voler ou

(*f*) *Nota.* J'appelle & dans la suite j'appellerai toujours ainsi les grandes plumes de l'aile & de la queue qui servent, soit à l'action du vol, soit à la direction, me conformant en cela à l'analogie de la langue latine & à l'usage des Écrivains des bons siècles, lesquels n'ont jamais employé le mot *penna* dans un autre sens. *Rapidis fecat pennis.* Virgil.

pour diriger le vol; aussi l'autruche est attachée à la terre comme par une double chaîne, son excessive pesanteur & la conformation de ses ailes; & elle est condamnée à en parcourir laborieusement la surface, comme les quadrupèdes, sans pouvoir jamais s'élever dans l'air; aussi a-t-elle, soit au dedans, soit au dehors, beaucoup de traits de ressemblance avec ces animaux: comme eux, elle a sur la plus grande partie du corps, du poil plutôt que des plumes; sa tête & ses flancs n'ont même que peu ou point de poil, non plus que ses cuisses qui sont très-grosses, très-muscleuses, & où réside sa principale force; ses grands pieds nerveux & charnus qui n'ont que deux doigts, ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau, qui, lui-même, est un animal singulier entre les quadrupèdes par la forme de ses pieds; ses ailes armées de deux piquans semblables à ceux du porc-épic, sont moins des ailes que des espèces de bras, qui lui ont été donnés pour se défendre; l'orifice des oreilles est à découvert, & seulement garni de poil dans la partie intérieure où est le canal auditif; sa paupière supérieure est mobile comme dans presque tous les quadrupèdes, & bordée de longs cils comme dans l'homme & l'éléphant; la forme totale de ses yeux a plus de rapport avec les yeux humains qu'avec ceux des oiseaux, & ils sont disposés de manière qu'ils peuvent voir tous deux à la fois le même objet (g); enfin les espaces calleux & dénués de plumes & de poils qu'elle a, comme le chameau, au bas du *sternum*, & à l'endroit des os *pubis*, en déposant de sa grande pesanteur, la mettent de niveau avec les bêtes de somme les plus terrestres, les plus lourdes par elles-mêmes, & qu'on a coutume de surcharger des plus rudes fardeaux. Thévenot étoit

(g) Voyez Mémoires de l'Académie, année 1735, page 146.

si frappé de la ressemblance de l'autruche avec le chameau dromadaire (*h*), qu'il a cru lui voir une bosse sur le dos (*i*); mais quoiqu'elle ait le dos arqué, on n'y trouve rien de pareil à cette éminence charnue des chameaux & des dromadaires.

Si de l'examen de la forme extérieure, nous passons à celui de la conformation interne, nous trouverons à l'autruche de nouvelles dissimilitudes avec les oiseaux, & de nouveaux rapports avec les quadrupèdes.

Une tête fort petite (*h*), aplatie, & composée d'os très-tendres & très-foibles (*l*), mais fortifiée à son sommet par une plaque de corne est soutenue dans une situation horizontale sur une colonne osseuse d'environ trois pieds de haut, & composée de dix-sept vertèbres : la situation ordinaire du corps est aussi parallèle à l'horizon; le dos a deux pieds de long & sept vertèbres, auxquelles s'articulent sept paires de côtes, dont deux de fausses & cinq de vraies; ces dernières sont doubles à leur origine, puis se réunissent en une seule branche. La clavicule est formée d'une troisième paire de fausses côtes; les cinq véritables vont s'attacher par des appendices cartilagineuses au

(*h*) *Nota.* Il faut que les rapports de ressemblance qu'a l'autruche avec le chameau soient en effet bien frappans, puisque les Grecs modernes, & les Turcs, les Persans, &c. l'ont nommée, chacun dans leur langue, *oiseau chameau* : son ancien nom grec, *strouthos*, est la racine de tous les noms, sans exception, qu'elle a dans les différentes langues de l'Europe.

(*i*) Voyage de Thévenot, tome I, page 313.

(*k*) *Nota.* Scaliger a remarqué que plusieurs autres oiseaux pesans, tels que le coq, le paon, le dindon, &c. avoient aussi la tête petite; au lieu que la plupart des oiseaux qui volent bien, petits & grands, ont la tête plus grosse à proportion. *Exercit. in Cardanum*, fol. 308, verso.

(*l*) M.^{rs} de l'Académie ont trouvé une fracture au crâne de l'un des sujets qu'ils ont disséqués. *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux*, partie III, page 151,

sternum, qui ne descend point jusqu'au bas du ventre, comme dans la plupart des oiseaux, il est aussi beaucoup moins saillant au dehors; sa forme a du rapport avec celle d'un bouclier, & il a plus de largeur que dans l'homme même. De l'os sacrum naît une espèce de queue composée de sept vertèbres semblables aux vertèbres humaines, le fémur a un pied de long, le tibia & le tarse, un pied & demi chacun; & chaque doigt est composé de trois phalanges comme dans l'homme, & contre ce qui se voit ordinairement dans les doigts des oiseaux, lesquels ont très-rarement un nombre égal de phalanges (*m*).

Si nous pénétrons plus à l'intérieur, & que nous observions les organes de la digestion; nous verrons d'abord un bec assez médiocre (*n*), capable d'une très-grande ouverture, une langue fort courte & sans aucun vestige de papilles; plus loin s'ouvre un ample pharynx proportionné à l'ouverture du bec, & qui peut admettre un corps de la grosseur du poing; l'œsophage est aussi très-large & très-fort, & aboutit au premier ventricule qui fait ici trois fonctions; celle de jabot, parce qu'il est le premier; celle de ventricule, parce qu'il est en partie musculéux, & en partie muni de fibres musculéuses, longitudinales & circulaires (*o*); enfin celle du bulbe glanduleux qui se trouve ordinairement dans la partie inférieure de l'œsophage la plus

(*m*) Voyez Ambr. Paré, *lib. xxiv, cap. 22*; & Vallisnieri, *tome I, page 246 & seqq.*

(*n*) *Nota.* M. Brisson dit que le bec est unguiculé; Vallisnieri, que la pointe en est obtuse & sans crochet: la langue n'est point non plus d'une forme ni d'une grandeur constante dans tous les individus. Voyez Animaux de Perrault, *partie II, page 125*; & Vallisnieri, *ubi supra.*

(*o*) Vallisnieri, *ubi supra.* — Ramby, *n.ºs 386 & 413 des Transf. Philosophiques de Londres.*

voisine du gésier, puisqu'il est en effet garni d'un grand nombre de glandes; & ces glandes sont conglomérées, & non conglobées comme dans la plupart des oiseaux (*p*): ce premier ventricule est situé plus bas que le second, en sorte que l'entrée de celui-ci que l'on nomme communément l'*orifice supérieur*, est réellement l'orifice inférieur par sa situation; ce second ventricule n'est souvent distingué du premier que par un léger étranglement, & quelquefois il est séparé lui-même en deux cavités distinctes par un étranglement semblable, mais qui ne paroît point au dehors; il est parsemé de glandes & revêtu intérieurement d'une tunique villeuse presque semblable à la flanelle, sans beaucoup d'adhérence, & criblée d'une infinité de petits trous répondant aux orifices des glandes: il n'est pas aussi fort que le sont communément les gésiers des oiseaux, mais il est fortifié par dehors de muscles très-puissans, dont quelques-uns sont épais de trois pouces; sa forme extérieure approche beaucoup de celle du ventricule de l'homme.

M. du Verney a prétendu que le canal hépatique se terminoit dans ce second ventricule (*q*), comme cela a lieu dans la tanche & plusieurs autres poissons & même quelquefois dans l'homme, selon l'observation de Galien (*r*); mais Ramby (*s*) & Vallisnieri (*t*) assurent avoir vu constamment dans plusieurs autruches l'insertion de ce canal dans le *duodenum*, deux pouces, un pouce, quelquefois même un demi-pouce seulement au-dessous du pylore;

(*p*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, page 129.

(*q*) Histoire de l'Académie des Sciences, année 1694, page 213.

(*r*) Vallisnieri, *ubi supra*.

(*s*) Transactions Philosophiques, n.º 386.

(*t*) Vallisnieri, tome I, page 241.

& Vallisnieri indique ce qui auroit pu occasionner cette méprise, si c'en est une, en ajoutant plus bas, qu'il avoit vu dans deux autruches une veine allant du second ventricule au foie, laquelle veine il prit d'abord pour un rameau du canal hépatique, mais qu'il reconnut ensuite dans les deux sujets pour un vaisseau sanguin, portant du sang au foie & non de la bile au ventricule (u).

Le pylore est plus ou moins large dans différens sujets, ordinairement teint en jaune & imbibé d'un suc amer, ainsi que le fond du second ventricule, ce qui est facile à comprendre, vu l'insertion du canal hépatique tout au commencement du *duodenum*, & sa direction de bas en haut.

Le pylore dégorge dans le *duodenum* qui est le plus étroit des intestins, & où s'insèrent encore les deux canaux pancréatiques, un pied & quelquefois deux & trois pieds au-dessous de l'insertion de l'hépatique, au lieu qu'ils s'insèrent ordinairement dans les oiseaux tout près du cholédoque.

Le *duodenum* est sans valvules, ainsi que le *jejunum*, l'ileon en a quelques-unes aux approches de sa jonction avec le colon: ces trois intestins grêles font à peu près la moitié de la longueur de tout le tube intestinal, & cette longueur est fort sujette à varier, même dans des sujets d'égale grandeur, étant de soixante pieds dans les uns (x), & de vingt-neuf dans les autres (y).

Les deux *cæcum* naissent ou du commencement du colon, selon les Anatomistes de l'Académie, ou de la fin de l'ileon, selon le docteur Ramby (z); chaque *cæcum* forme une espèce

(u) Vallisnieri, tome I, page 245.

(x) Voyez Collections Philosophiques, n.º 5, article VIII.

(y) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 132.

(z) Transactions Philosophiques, n.º 386.

de cône creux, long de deux ou trois pieds, large d'un pouce à sa base, garni à l'intérieur d'une valvule en forme de lame spirale, faisant environ vingt tours de la base au sommet, comme dans le lièvre, le lapin & dans le renard marin, la raie, la torpille, l'aiguille de mer, &c.

Le colon a aussi ses valvules en feuillet, mais au lieu de tourner en spirale comme dans le *cæcum*, la lame ou feuillet de chaque valvule, forme un croissant qui occupe un peu plus que la demi-circonférence du colon; en sorte que les extrémités des croissans opposés empiètent un peu les unes sur les autres, & se croisent de toute la quantité dont elles surpassent le demi-cercle; structure qui se retrouve dans le colon du singe & dans le *jejunum* de l'homme, & qui se marque au dehors de l'intestin par des cannelures transversales, parallèles, espacées d'un demi-pouce, & répondant aux feuillets intérieurs; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces feuillets ne se trouvent pas dans toute la longueur du colon, ou plutôt c'est que l'autruche a deux colons bien distincts, l'un plus large & garni de ces feuillets intérieurs en forme de croissans, sur une longueur d'environ huit pieds; l'autre plus étroit & plus long, qui n'a ni feuillets ni valvules, & s'étend jusqu'au *rectum*, c'est dans ce second colon que les excréments commencent à se figurer selon Vallisnieri.

Le *rectum* est fort large, long d'environ un pied, & muni à son extrémité de fibres charnues: il s'ouvre dans une grande poche ou vessie composée des mêmes membranes que les intestins, mais plus épaisses, & dans laquelle on a trouvé quelquefois jusqu'à huit onces d'urine (*a*); car les uretères s'y

(*a*) *Nota.* L'urine d'autruche enlève les taches d'encre, selon Hermolaüs; ce fait peut n'être point vrai, mais Gesner a eu tort de le nier sur le fondement unique qu'aucun

rendent aussi par une insertion très-oblique, telle qu'elle a lieu dans la vessie des animaux terrestres; & non-seulement ils y charient l'urine, mais encore une certaine pâte blanche qui accompagne les excréments de tous les oiseaux.

Cette première poche, à qui il ne manque qu'un col pour être une véritable vessie, communique par un orifice muni d'une espèce de sphincter à une seconde & dernière poche plus petite, qui sert de passage à l'urine & aux excréments solides, & qui est presque remplie par une sorte de noyau cartilagineux, adhérant par sa base à la jonction des os pubis, & refendu par le milieu à la manière des abricots.

Les excréments solides ressemblent beaucoup à ceux des brebis & des chèvres, ils sont divisés en petites masses, dont le volume n'a aucun rapport avec la capacité des intestins où ils se sont formés: dans les intestins grêles, ils se présentent sous la forme d'une bouillie, tantôt verte & tantôt noire, selon la quantité des alimens, qui prennent de la consistance en approchant des gros intestins, mais qui ne se figurent, comme je l'ai déjà dit, que dans le second colon (b).

On trouve quelquefois aux environs de l'*anus*, de petits sacs à peu près pareils à ceux que les lions & les tigres ont au même endroit.

Le mésentère est transparent dans toute son étendue & large d'un pied en de certains endroits. Vallisnieri prétend y avoir vu des vestiges non obscurs de vaisseaux lymphatiques; Ramby

oiseau n'avoit d'urine; car tous les oiseaux ont des reins, des uretères, & par conséquent de l'urine, & ils ne diffèrent des quadrupèdes, sur ce point, qu'en ce que chez eux le *rectum* s'ouvre dans la vessie.

(b) Vallisnieri, *ubi supra*.

dit aussi que les vaisseaux du mésentère sont fort apparens, & il ajoute que les glandes en sont à peine visibles (c); mais il faut avouer qu'elles ont été absolument invisibles pour la plupart des autres observateurs.

Le foie est divisé en deux grands lobes, comme dans l'homme, mais il est situé plus au milieu de la région des hypocondres, & n'a point de vésicule du fiel: la rate est contiguë au premier estomac, & pèse au moins deux onces.

Les reins sont fort grands, rarement découpés en plusieurs lobes, comme dans les oiseaux, mais le plus souvent en forme de guitare, avec un bassin assez ample.

Les uretères ne sont point non plus comme dans la plupart des autres oiseaux, couchés sur les reins, mais renfermés dans leur substance (d).

L'épiploon est très-petit, & ne recouvre qu'en partie le ventricule; mais à la place de l'épiploon, on trouve quelquefois sur les intestins & sur tout le ventre, une couche de graisse ou de suif, renfermée entre les aponévroses des muscles du bas-ventre, épaisse depuis deux doigts jusqu'à six pouces (e); & c'est de cette graisse mêlée avec le sang, que se forme la *mantèque*, comme nous le verrons plus bas: cette graisse étoit fort estimée & fort chère chez les Romains, qui, selon le témoignage de Pline, la croyoient plus efficace que celle de l'oie, contre les douleurs de rhumatisme, les tumeurs froides, la paralysie; & encore aujourd'hui les Arabes l'emploient aux mêmes usages (f).

(c) Transactions Philosophiques, n.º 386.

(d) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 142.

(e) Ramby, Transactions Philosophiques, n.º 386. — G. Warren, *ibid.* n.º 394. — Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 129.

(f) *The World Displayed*, tom. XIII, pag. 15.

Vallisnieri est peut-être le seul, qui ayant apparemment disséqué des autruches fort maigres, doute de l'existence de cette graisse, d'autant plus qu'en Italie la maigreur de l'autruche a passé en proverbe, *magro comme uno Struzzo*; il ajoute que les deux qu'il a observées paroissoient, étant disséquées, des squelettes décharnés, ce qui doit être vrai de toutes les autruches qui n'ont point de graisse, ou même, à qui on l'a enlevée, attendu qu'elles n'ont point de chair sur la poitrine ni sur le ventre, les muscles du bas-ventre ne commençant à devenir charnus que sur les flancs (g).

Si des organes de la digestion, je passe à ceux de la génération, je trouve de nouveaux rapports avec l'organisation des quadrupèdes : le plus grand nombre des oiseaux n'a point de verge apparente ; l'autruche en a une assez considérable, composée de deux ligamens blancs, solides & nerveux, ayant quatre lignes de diamètre, revêtus d'une membrane épaisse, & qui ne s'unissent qu'à deux doigts près de l'extrémité : dans quelques sujets, on a aperçu de plus dans cette partie, une substance rouge, spongieuse, garnie d'une multitude de vaisseaux, en un mot fort approchante des corps caverneux qu'on observe dans la verge des animaux terrestres ; le tout est renfermé dans une membrane commune, de même substance que les ligamens, quoique cependant moins épaisse & moins dure : cette verge n'a ni gland, ni prépuce, ni même de cavité qui pût donner issue à la matière féminale, selon M.^{rs} les Anatomistes de l'Académie (h) ; mais G. Warren prétend avoir disséqué une autruche, dont

(g) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie II, page 127. — Vallisnieri, tome I, pages 251 & 252.

(h) Partie II, page 135.
Tome II.

la verge longue de cinq pouces & demi, étoit creusée longitudinalement dans sa partie supérieure, d'une espèce de fillon ou gouttière, qui lui parut être le conduit de la semence (i). Soit que cette gouttière fût formée par la jonction des deux ligamens, soit que G. Warren se soit mépris, en prenant pour la verge ce noyau cartilagineux de la seconde poche du *rectum*, qui est en effet fendu, comme je l'ai remarqué plus haut: soit que la structure & la forme de cette partie soit sujette à varier en différens sujets; il paroît que cette verge est adhérente par sa base à ce noyau cartilagineux, d'où se repliant en dessous, elle passe par la petite poche, & sort par son orifice externe, qui est l'*anus*, & qui étant bordé d'un repli membraneux, forme à cette partie un faux prépuce, que le Docteur Broŭne a pris sans doute pour un prépuce véritable, car il est le seul qui en donne un à l'autruche (k).

Il y a quatre muscles qui appartiennent à l'*anus* & à la verge, & de-là résulte entre ces parties, une correspondance de mouvement, en vertu de laquelle lorsque l'animal sient, la verge sort de plusieurs pouces (l).

Les testicules sont de différentes grosseurs en différens sujets, & varient à cet égard dans la proportion de quarante-huit à un, sans doute selon l'âge, la saison, le genre de maladie qui a précédé la mort, &c. Ils varient aussi pour la configuration extérieure, mais la structure interne est toujours la même: leur

(i) Transactions Philosophiques, n.º 394, article V.

(k) Collections Philosophiques, n.º 5, article VIII.

(l) Nota. Warren a appris ce fait de ceux qui étoient chargés du soin de plusieurs autruches en Angleterre. Voy. *Transf. Philos.* n.º 394.

place est sur les reins, un peu plus à gauche qu'à droite; G. Warren croit avoir aperçu des vésicules féminales.

Les femelles ont aussi des testicules; car je pense qu'on doit nommer ainsi ces corps glanduleux, de quatre lignes de diamètre sur dix-huit de longueur, que l'on trouve dans les femelles au-dessus de l'ovaire, adhérens à l'aorte & à la veine-cave, & qu'on ne peut avoir pris pour des glandes surrénales, que par la prévention résultante de quelque système adopté précédemment. Les canepetières femelles ont aussi des testicules semblables à ceux des mâles (*m*), & il y a lieu de croire que les outardes femelles en ont pareillement, & que si M.^{rs} les Anatomistes de l'Académie, dans leurs nombreuses dissections, ont cru n'avoir jamais rencontré que des mâles (*n*), c'est qu'ils ne vouloient point reconnoître comme femelle, un animal à qui ils voyoient des testicules. Or, tout le monde fait que l'outarde est parmi les oiseaux d'Europe, celui qui a le plus de rapport avec l'autruche, & que la canepetière n'est qu'une petite outarde, en sorte que tout ce que j'ai dit dans le traité de la génération, sur les testicules des femelles des quadrupèdes, s'applique ici de soi-même à toute cette classe d'oiseaux, & trouvera peut-être dans la suite des applications encore plus étendues.

Au-dessous de ces deux corps glanduleux, est placé l'ovaire, adhérent aussi aux gros vaisseaux sanguins: on le trouve ordinairement garni d'œufs de différentes grosseurs, renfermés dans leur calice comme un petit gland l'est dans le sien, & attachés à l'ovaire par leurs pédicules; M. Perrault en a vu qui étoient

(*m*) Histoire de l'Académie des Sciences, année 1756, page 44.

(*n*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 108.

gros comme des pois, d'autres comme des noix, un seul comme les deux poings (o).

Cet ovaire est unique, comme dans presque tous les oiseaux, & c'est, pour le dire en passant, un préjugé de plus contre l'idée de ceux qui veulent que les deux corps glanduleux qui se trouvent dans toutes les femelles des quadrupèdes, représentent cet ovaire, qui est une partie simple (p), au lieu d'avouer qu'ils représentent en effet les testicules, qui sont au nombre des parties doubles, dans les mâles des oiseaux comme dans les quadrupèdes.

L'entonnoir de l'*oviductus* s'ouvre au-dessous de l'ovaire, & jette à droite & à gauche, deux appendices membraneuses, en forme d'aileron, lesquelles ont du rapport à celles qui se trouvent à l'extrémité de la trompe dans les animaux terrestres (q). Les œufs qui se détachent de l'ovaire, sont reçus dans cet entonnoir, & conduits le long de l'*oviductus* dans la dernière poche intestinale, où ce canal débouche par un orifice de quatre lignes de diamètre, mais qui paroît capable d'une dilatation proportionnée au volume des œufs, étant plissé ou ridé dans toute sa circonférence; l'intérieur de l'*oviductus* étoit aussi ridé, ou plutôt feuilleté, comme le troisième & le quatrième ventricule des ruminans (r).

(o) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 138.

(p) Nota. Le bécharu est le seul oiseau dans lequel M.^{rs} les Anatomistes de l'Académie aient cru trouver deux ovaires; mais ces prétendus ovaires étoient, selon eux, deux corps glanduleux d'une substance dure & solide, dont l'un (c'est le gauche) se divisoit en plusieurs grains de grosseurs inégales; mais sans m'arrêter à la différente structure de ces deux corps; & en tirer des conséquences contre l'identité de leurs fonctions, je remarquerai seulement que c'est une observation unique & dont on ne doit rien conclure jusqu'à ce qu'elle ait été confirmée; d'ailleurs, j'aperçois dans cette observation même une tendance à l'unité, puisque l'*oviductus*, qui est certainement une dépendance de l'ovaire, étoit unique.

(q) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 136.

(r) *Ibidem*, pag. 137.

Enfin

Enfm la seconde & dernière poche intestinale dont je viens de parler, a aussi dans la femelle son noyau cartilagineux, comme dans le mâle; & ce noyau, qui sort quelquefois de plus d'un demi-pouce hors de l'*anus*, a une petite appendice de la longueur de trois lignes, mince & recourbée que M.^{rs} les Anatomistes de l'Académie, regardent comme un clitoris (*f*), avec d'autant plus de fondement, que les deux mêmes muscles qui s'insèrent à la base de la verge dans les mâles, s'insèrent à la base de cette appendice dans les femelles.

Je ne m'arrêterai point à décrire en détail les organes de la respiration, vu qu'ils ressemblent presque entièrement à ce qu'on voit dans tous les oiseaux, étant composés de deux poumons de substance spongieuse, & de dix cellules à air, cinq de chaque côté, dont la quatrième est plus petite ici, comme dans tous les autres oiseaux pesans: ces cellules reçoivent l'air des poumons, avec lesquels elles ont des communications fort sensibles; mais il faut qu'elles en aient aussi de moins apparentes avec d'autres parties, puisque Vallisnieri, en soufflant dans la trachée-artère, a vu un gonflement le long des cuisses & sous les ailes (*t*), ce qui suppose une conformation semblable à celle du pélican, dans lequel M. Méry a aperçu, sous l'aisselle, & entre la cuisse & le ventre, des poches membraneuses qui se remplissoient d'air au temps de l'expiration, ou lorsqu'on souffloit avec force dans la trachée-artère, & qui en fournissoient apparemment au tissu cellulaire (*u*).

Le Docteur Browne dit positivement, que l'autruche n'a

(*f*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 135.

(*t*) Vallisnieri, Tome I, page 249.

(*u*) Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1693, tome X, page 436.

point d'épiglotte (*x*): M. Perrault le suppose, puisqu'il attribue à un certain muscle, la fonction de fermer la glotte, en rapprochant les cartilages du larynx (*y*): G. Warren prétend avoir vu une épiglotte dans le sujet qu'il a disséqué (*z*); & Vallisnieri concilie toutes ces contrariétés, en disant, qu'en effet il n'y a pas précisément une épiglotte, mais que la partie postérieure de la langue en tient lieu, en s'appliquant sur la glotte dans la déglutition (*a*).

Il y a aussi diversité d'avis sur le nombre & la forme des anneaux cartilagineux du larynx: Vallisnieri n'en compte que deux cents dix-huit, & soutient avec M. Perrault, qu'ils sont tous entiers: Warren en a trouvé deux cents vingt-six entiers, sans compter les premiers qui ne le sont point, non plus que ceux qui sont immédiatement au-dessous de la bifurcation de la trachée. Tout cela peut être vrai, attendu les grandes variétés auxquelles est sujette la structure des parties internes; mais tout cela prouve en même temps, combien il est téméraire de vouloir décrire une espèce entière d'après un petit nombre d'individus, & combien il est dangereux par cette méthode, de prendre ou de donner des variétés individuelles pour des caractères constants. M. Perrault a observé que chacune des deux branches de la trachée-artère, se divise en entrant dans le poumon, en plusieurs rameaux membraneux, comme dans l'éléphant (*b*).

Le cerveau avec le cervelet, forme une masse d'environ deux

(*x*) Collections Philosophiques, n.º 5, article VIII.

(*y*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 436.

(*z*) Transactions Philosophiques, n.º 394.

(*a*) Vallisnieri, Tome I, page 249.

(*b*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 144.

pouces & demi de long sur vingt lignes de large ; Vallisnieri assure que celui qu'il a examiné, ne pesoit qu'une once, ce qui ne feroit pas la douze-centième partie du poids de l'animal : il ajoute, que la structure en étoit semblable à celle du cerveau des oiseaux, & telle précisément qu'elle est décrite par Willis ; je remarquerai néanmoins avec M.^{rs} les Anatomistes de l'Académie, que les dix paires de nerfs prennent leur origine & sortent hors du crâne, de la même manière que dans les animaux terrestres : que la partie corticale & la partie moelleuse du cervelet, sont disposées comme dans ces mêmes animaux ; qu'on y trouve quelquefois les deux apophyses vermiformes qui se voient dans l'homme, & un ventricule, de la forme d'une plume à écrire, comme dans la plupart des quadrupèdes (c).

Je ne dirai qu'un mot sur les organes de la circulation, c'est que le cœur est presque rond, au lieu que les oiseaux l'ont ordinairement plus allongé.

A l'égard des sens externes, j'ai déjà parlé de la langue, de l'oreille & de la forme extérieure de l'œil ; j'ajouterai seulement ici, que sa structure interne est celle qu'on observe ordinairement dans les oiseaux. M. Ramby prétend que le globe tiré de son orbite, prend de lui-même une forme presque triangulaire (d) ; il a aussi trouvé l'humeur aqueuse en plus grande quantité, & l'humeur vitrée en moindre quantité qu'à l'ordinaire (e).

Les narines sont dans le bec supérieur, non loin de sa base ; il s'élève du milieu de chacune des deux ouvertures, une protubérance cartilagineuse revêtue d'une membrane très-fine, & ces

(c) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 153.

(d) Transactions Philosophiques, n.º 413.

(e) *Ibidem*, n.º 386.

ouvertures communiquent avec le palais, par deux conduits qui y aboutissent dans une fente assez considérable; on se tromperoit, si l'on vouloit conclure de la structure un peu compliquée de cet organe, que l'autruche excelle par le sens de l'odorat; les faits les mieux constatés nous apprendront bientôt tout le contraire, & il paroît en général, que les sensations principales & dominantes de cet animal, sont celles de la vue & du sixième sens.

Cet exposé succinct de l'organisation intérieure de l'autruche, est plus que suffisant pour confirmer l'idée que j'ai donnée d'abord de cet animal singulier qui doit être regardé comme un être de nature équivoque, & faisant la nuance entre le quadrupède & l'oiseau (*f*): sa place, dans une méthode où l'on se proposeroit de représenter le vrai système de la Nature, ne seroit ni dans la classe des oiseaux, ni dans celle des quadrupèdes, mais sur le passage de l'une à l'autre; en effet, quel autre rang assigner à un animal, dont le corps mi-parti d'oiseau & de quadrupède, est porté sur des pieds de quadrupède, & surmonté par une tête d'oiseau, dont le mâle a une verge, & la femelle un clitoris, comme les quadrupèdes, & qui néanmoins est ovipare, qui a un gésier comme les oiseaux, & en même temps plusieurs estomacs & des intestins, qui par leur capacité & leur structure, répondent en partie à ceux des ruminans, en partie à ceux d'autres quadrupèdes?

Dans l'ordre de la fécondité, l'autruche semble encore appartenir de plus près à la classe des quadrupèdes qu'à celle des oiseaux; car elle est très-féconde, & produit beaucoup. Aristote dit, qu'après l'autruche, l'oiseau qu'il nomme *atricapilla*, est

(*f*) *Partim avis partim quadrupes*, dit très-bien Aristote, *lib. iv, de partibus Animalium*, cap. ultimo.

celui qui pond le plus; & il ajoute que cet oiseau *atricapilla*, pond vingt œufs & davantage (*g*); d'où il suivroit que l'autruche en pond au moins vingt-cinq: d'ailleurs, selon les Historiens modernes & les Voyageurs les plus instruits, elle fait plusieurs couvées de douze ou quinze œufs chacune. Or, si on la rapportoit à la classe des oiseaux, elle seroit la plus grande, & par conséquent devoit produire le moins, suivant l'ordre que suit constamment la Nature dans la multiplication des animaux, dont elle paroît avoir fixé la proportion en raison inverse de la grandeur des individus; au lieu qu'étant rapportée à la classe des animaux terrestres, elle se trouve très-petite, relativement aux plus grands, & plus petite que ceux de grandeur médiocre, tels que le cochon, & sa grande fécondité rentre dans l'ordre naturel & général.

Oppien, qui croyoit mal-à-propos que les chameaux de la Bactriane s'accoupoient à rebours & en se tournant le derrière, a cru par une seconde erreur, qu'un *oiseau-chameau* (car c'est le nom qu'on donnoit dès-lors à l'autruche) ne pourroit manquer de s'accoupler de la même façon; & il l'a avancé comme un fait certain; mais cela n'est pas plus vrai de l'oiseau-chameau, que du chameau lui-même, comme je l'ai dit ailleurs (*h*): & quoique selon toute apparence, peu d'observateurs aient été témoins de cet accouplement, & qu'aucun n'en ait rendu compte, on est en droit de supposer qu'il se fait de la manière accoutumée, jusqu'à ce qu'il y ait preuve du contraire.

Les autruches passent pour être fort lascives & s'accoupler souvent, & si l'on se rappelle ce que j'ai dit ci-dessus des

(*g*) *Hist. animal.* lib. IX, cap. xxv.

(*h*) Voyez le tome XI de l'Histoire Naturelle, page 238.
Tome II.

dimensions de la verge du mâle, on concevra, que ces accouplements ne se passent point en simples compressions, comme dans presque tous les oiseaux, mais qu'il y a une intromission réelle des parties sexuelles du mâle dans celles de la femelle. Thévenot est le seul qui dise qu'elles s'affortissent par paires, & que chaque mâle n'a qu'une femelle, contre l'usage des oiseaux pesans (*i*).

Le temps de la ponte dépend du climat qu'elles habitent, & c'est toujours aux environs du solstice d'été, c'est-à-dire au commencement de juillet, dans l'Afrique septentrionale (*k*), & sur la fin de décembre dans l'Afrique méridionale (*l*). La température du climat influe aussi beaucoup sur leur manière de couvrir; dans la zone torride, elles se contentent de déposer leurs œufs sur un amas de sable qu'elles ont formé grossièrement avec leurs pieds, & où la seule chaleur du soleil les fait éclore; à peine les couvent-elles pendant la nuit: & cela même n'est pas toujours nécessaire, puisqu'on en a vu éclore, qui n'avoient point été couvés par la mère, ni même exposés aux rayons du soleil (*m*); mais quoique les autruches ne couvent point, ou que très-peu, leurs œufs, il s'en faut beaucoup qu'elles les abandonnent: au contraire, elles veillent assidûment à leur conservation, & ne les perdent guère de vue; c'est de-là qu'on a pris occasion de dire qu'elles les couvoient des yeux, à la lettre: & Diodore rapporte une façon de prendre ces animaux, fondée sur leur grand attachement pour leur couvée; c'est de planter en terre, aux environs

(i) Voyages de Thévenot, tome I, page 313.

(k) Albert, de Animal. lib. XXIII.

(l) Voyage de Dampier autour du monde, tome II, page 251.

(m) Jannequin étant au Sénégal, mit dans sa cassette deux œufs d'autruche bien enveloppés d'étoupes; quelque temps après il trouva que l'un de ces œufs étoit prêt d'éclore. Voyez Histoire générale des voyages, tome II, page 458.

du nid & à une juste hauteur, des pieux armés de pointes bien acérées, dans lesquelles la mère s'enferme d'elle-même lorsqu'elle revient avec empressement se poser sur ses œufs (n).

Quoique le climat de la France soit beaucoup moins chaud que celui de la Barbarie, on a vu des autruches pondre à la ménagerie de Versailles; mais M.^{rs} de l'Académie ont tenté inutilement de faire éclore ces œufs par une incubation artificielle, soit en employant la chaleur du soleil, ou celle d'un feu gradué & ménagé avec art: ils n'ont jamais pu parvenir à découvrir dans les uns ni dans les autres, aucune organisation commencée, ni même aucune disposition apparente à la génération d'un nouvel être; le jaune & le blanc de celui qui avoit été exposé au feu, s'étoient un peu épaissis; celui qui avoit été mis au soleil, avoit contracté une très-mauvaise odeur; & aucun ne présentait la moindre apparence d'un fœtus ébauché (o), en sorte que cette incubation philosophique n'eut aucun succès. M. de Reaumur n'existoit pas encore.

Ces œufs sont très-durs, très-pesans & très-gros; mais on se les représente quelquefois encore plus gros qu'ils ne sont en effet, en prenant des œufs de crocodiles pour des œufs d'autruche (p): on a dit qu'ils étoient comme la tête d'un enfant (q), qu'ils pouvoient contenir jusqu'à une pinte de liqueur (r), qu'ils pesoient quinze livres (s), & qu'une autruche en pondoit cinquante dans

(n) *De fabulosis antiquorum gestis.*

(o) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 138.

(p) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 239.

(q) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 105.

(r) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 233.

(s) Léon-l'Africain, *Description de l'Afrique*, lib. ix. — Willulghby, *ubi supra*.

une année *(t)* : Élien a dit jusqu'à quatre-vingts, mais la plupart de ces faits me paroissent évidemment exagérés; car, 1.^o comment se peut-il faire, qu'un œuf dont la coque ne pèse pas plus d'une livre, & qui contient au plus une pinte de liqueur, soit du poids total de quinze livres ! il faudroit pour cela que le blanc & le jaune de cet œuf, fût sept fois plus dense que l'eau, trois fois plus que le marbre, & à peu-près autant que l'étain, ce qui est dur à supposer.

2.^o En admettant avec Willulghby, que l'autruche pond dans une année cinquante œufs, pesant quinze livres chacun, il s'en suivroit que le poids total de la ponte, seroit de sept cents cinquante livres, ce qui est beaucoup pour un animal qui n'en pèse que quatre-vingts.

Il me paroît donc qu'il y a une réduction considérable à faire, tant sur le poids des œufs que sur leur nombre, & il est fâcheux qu'on n'ait pas de mémoires assez sûrs, pour déterminer avec justesse la quantité de cette réduction; on pourroit, en attendant, fixer le nombre des œufs d'après Aristote, à vingt-cinq ou trente; & d'après les modernes qui ont parlé le plus sagement, à trente-six: en admettant deux ou trois couvées, & douze œufs par chaque couvée, on pourroit encore déterminer le poids de chaque œuf, à trois ou quatre livres, en passant une livre plus ou moins pour la coque, & deux ou trois livres pour la pinte de blanc & de jaune qu'elle contient: mais il y a bien loin de cette fixation conjecturale à une observation précise. Beaucoup de gens écrivent, mais il en est peu qui mesurent, qui pèsent, qui comparent; de quinze ou seize autruches, dont on a fait la dissection en différens pays, il n'y en a qu'une

(t) Willulghby, *Ornithologia*, page 105.

seule qui ait été pesée, & c'est celle dont nous devons la description à Vallisnieri. On ne fait pas mieux le temps qui est nécessaire pour l'incubation des œufs : tout ce qu'on fait, ou plutôt, tout ce qu'on assure, c'est qu'aussitôt que les jeunes autruches sont écloses, elles sont en état de marcher & même de courir & de chercher leur nourriture (u), en sorte que dans la zone torride où elles trouvent le degré de chaleur qui leur convient & la nourriture qui leur est propre, elles sont émancipées en naissant, & sont abandonnées de leur mère dont les soins leur sont inutiles : mais dans les pays moins chauds, par exemple, au cap de Bonne-espérance, la mère veille à ses petits, tant que ses secours leur sont nécessaires (x), & par-tout les soins sont proportionnés aux besoins.

Les jeunes autruches sont d'un gris-cendré la première année, & ont des plumes par-tout, mais ce sont de fausses plumes qui tombent bientôt d'elles-mêmes pour ne plus revenir sur les parties qui doivent être nues, comme la tête, le haut du cou, les cuisses, les flancs & le dessous des ailes; elles sont remplacées sur le reste du corps par des plumes alternativement blanches & noires, & quelquefois grises par le mélange de ces deux couleurs fondues ensemble; les plus courtes sont sur la partie inférieure du cou, la seule qui en soit revêtue; elles deviennent plus longues sur le ventre & sur le dos, les plus longues de toutes sont à l'extrémité de la queue & des ailes, & ce sont les plus recherchées. M. Klein dit, d'après Albert, que les plumes du dos sont très-noires dans les mâles & brunes dans les femelles (y): cependant M.^{rs}

(u) Léon-l'Africain, *Description de l'Afrique*, lib. ix.

(x) Kolbe, *Description du Cap*.

(y) Klein, *Hist. Avium*, pag. 16. — Albert, *Apud Gesnerum, de Avibus*, pag. 742.

de l'Académie qui ont difféqué huit autruches, dont cinq mâles & trois femelles, ont trouvé le plumage à peu près semblable dans les unes & les autres (z); mais on n'en a jamais vu qui eussent des plumes rouges, vertes, bleues & jaunes, comme Cardan semble l'avoir cru, par une méprise bien déplacée dans un ouvrage *sur la subtilité*.

Redi a reconnu par de nombreuses observations, que presque tous les oiseaux étoient sujets à avoir de la vermine dans leurs plumes, & même de plusieurs espèces; & que la plupart avoient leurs insectes particuliers qui ne se rencontroient point ailleurs; mais il n'en a jamais trouvé en aucune saison dans les autruches, quoiqu'il ait fait ses observations sur douze de ces animaux, dont quelques-uns étoient récemment arrivés de Barbarie (a).

D'un autre côté Vallisnieri qui en a difféqué deux, n'a trouvé dans leur intérieur ni lombrils, ni vers, ni insectes quelconques (b); il semble qu'aucun de ces animaux n'ait d'appétit pour la chair de l'autruche, qu'ils l'évitent même & la craignent, & que cette chair ait quelque qualité contraire à leur multiplication: à moins qu'on ne veuille attribuer cet effet, du moins pour l'intérieur, à la force de l'estomac & de tous les organes digestifs, car l'autruche a une grande réputation à cet égard; il y a bien des gens encore qui croient qu'elle digère le fer, comme la volaille commune digère les grains d'orge; quelques Auteurs ont même avancé qu'elle digéroit le fer rouge (c), mais on me dispensera, sans doute, de réfuter sérieusement cette dernière

(z) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 113.

(a) Collection Académique, tome I de l'Histoire naturelle, page 464.

(b) Œuvres de Vallisnieri, tome I, page 246.

(c) Marmol, Description de l'Afrique, tome I, page 64.

assertion ; ce fera bien assez de déterminer d'après les faits, dans quel sens on peut dire que l'autruche digère le fer à froid.

Il est certain que ces animaux vivent principalement de matières végétales, qu'ils ont le gésier muni de muscles très-forts, comme tous les granivores (*d*), & qu'ils avalent fort souvent du fer (*e*), du cuivre, des pierres, du verre, du bois & tout ce qui se présente ; je ne nierois pas qu'ils n'avalassent quelquefois du fer rouge, pourvu que ce fût en petite quantité, & je ne pense pas avec cela que ce fût impunément : il paroît qu'ils avalent tout ce qu'ils trouvent, jusqu'à ce que leurs grands estomacs soient entièrement pleins, & que le besoin de les lester par un volume suffisant de matière, est l'une des principales causes de leur voracité. Dans les sujets disséqués par Warren (*f*) & par Ramby (*g*), les ventricules étoient tellement remplis & distendus, que la première idée qui vint à ces deux Anatomistes, fût de douter que ces animaux eussent jamais pu digérer une telle surcharge de nourriture. Ramby ajoute que les matières contenues dans ces ventricules paroissoient n'avoir subi qu'une légère altération. Vallisnieri trouva aussi le premier ventricule entièrement plein d'herbes, de fruits, de légumes, de noix,

(*d*) *Nota.* Quoique l'autruche soit omnivore dans le fait, il semble néanmoins qu'on doit la ranger parmi les granivores, puisque dans ses déserts elle vit de dattes & autres fruits ou matières végétales, & que dans les ménageries on la nourrit de ces mêmes matières : d'ailleurs, Strabon nous dit, *liv. VI*, que lorsque les chasseurs veulent l'attirer dans le piège qu'ils lui ont préparé, ils lui présentent du grain pour appât.

(*e*) Je dis fort souvent, car Albert assure très-positivement qu'il n'a jamais pu faire avaler du fer à plusieurs autruches, quoiqu'elles dévorassent avidement des os fort durs & même des pierres. *Voyez Gesner, de Avibus, pag. 742, C.*

(*f*) *Transactions Philosophiques, n.º 394.*

(*g*) *Ibidem, n.º 386.*

de cordes, de pierres, de verre, de cuivre jaune & rouge, de fer, d'étain, de plomb & de bois ; il y en avoit entre autres un morceau, & c'étoit le dernier avalé, puisqu'il étoit tout au-deffus, lequel ne pesoit pas bien loin d'une livre (*h*). M.^{rs} de l'Académie affurent que les ventricules des huit autruches qu'ils ont observées, se sont toujours trouvés remplis de foin, d'herbes, d'orge, de fèves, d'os, de monnoies, de cuivre & de cailloux, dont quelques-uns avoient la grosseur d'un œuf (*i*) ; l'autruche entasse donc les matières dans ses estomacs à raison de leur capacité, & par la nécessité de les remplir ; & comme elle digère avec facilité & promptitude, il est aisé de comprendre pourquoi elle est insatiable.

Mais quelque insatiable qu'elle soit, on me demandera toujours, non pas pourquoi elle consomme tant de nourriture, mais pourquoi elle avale des matières qui ne peuvent point la nourrir, & qui peuvent même lui faire beaucoup de mal ; je répondrai que c'est parce qu'elle est privée du sens du goût, & cela est d'autant plus vraisemblable que sa langue étant bien examinée par d'habiles Anatomistes, leur a paru dépourvue de toutes ces papilles sensibles & nerveuses, dans lesquelles on croit avec assez de fondement que réside la sensation du goût (*k*) : je croirois même qu'elle auroit le sens de l'odorat fort obtus, car ce sens est celui qui sert le plus aux animaux pour le discernement de leur nourriture ; & l'autruche a si peu de ce discernement, qu'elle avale non-seulement le fer, les cailloux, le verre, mais même le cuivre qui a une si mauvaise

(*h*) *Opere di Vallisnieri*, tom. I, pag. 240.

(*i*) *Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux*, partie II, page 129.

(*k*) *Vallisnieri*, tome I, page 249.

odeur, & que Vallisnieri en a vu une qui étoit morte pour avoir dévoré une grande quantité de chaux vive (1) : les gallinacés & autres granivores, qui n'ont pas les organes du goût fort sensibles, avalent bien de petites pierres qu'ils prennent apparemment pour de petites graines lorsqu'elles sont mêlées ensemble; mais si on leur présente pour toute nourriture un nombre connu de ces petites pierres, ils mourront de faim, sans en avaler une seule (m); à plus forte raison ne toucheroient-ils point à la chaux vive: & l'on peut conclure de-là, ce me semble, que l'autruche est un des oiseaux dont les sens du goût & de l'odorat, & même celui du toucher dans les parties internes de la bouche, sont les plus émouffés & les plus obtus; en quoi il faut convenir qu'elle s'éloigne beaucoup de la nature des quadrupèdes.

Mais enfin que deviennent les substances dures, réfractaires & nuisibles, que l'autruche avale sans choix & dans la seule intention de se remplir? que deviennent sur-tout le cuivre, le verre, le fer? sur cela les avis sont partagés, & chacun cite des faits à l'appui de son opinion. M. Perrault ayant trouvé soixante & dix doubles dans l'estomac d'un de ces animaux, remarqua qu'ils étoient la plupart usés & consumés presque aux trois quarts; mais il jugea que c'étoit plutôt par leur frottement mutuel & celui des cailloux, que par l'action d'aucun acide, vu que quelques-uns de ces doubles qui étoient bossus, se trouvèrent fort usés du côté convexe, qui étoit aussi le plus exposé aux frottemens, & nullement endommagés du côté concave; d'où il conclut que dans les oiseaux, la dissolution de la nourriture ne

(1) Vallisnieri, tome I, page 239.

(m) Collection Académique, tome I de l'Histoire naturelle, page 498.

se fait pas seulement par des esprits subtils & pénétrants, mais encore par l'action organique du ventricule qui comprime & bat incessamment les alimens avec les corps durs que ces mêmes animaux ont l'instinct d'avaler; & comme toutes les matières contenues dans cet estomac, étoient teintes en vert; il conclut encore que la dissolution du cuivre s'y étoit faite, non par un dissolvant particulier, ni par voie de digestion, mais de la même manière qu'elle se feroit si l'on broyoit ce métal avec des herbes, ou avec quelque liqueur acide ou salée: il ajoute que le cuivre, bien loin de se tourner en nourriture dans l'estomac de l'autruche, y agissoit au contraire comme poison, & que toutes celles qui en avaloient beaucoup mouroient bientôt après (n).

Vallisnieri pense au contraire que l'autruche digère ou dissout les corps durs, principalement par l'action du dissolvant de l'estomac, sans exclure celle des chocs & frottemens qui peuvent aider à cette action principale; voici ses preuves:

1.° Les morceaux de bois, de fer ou de verre qui ont séjourné quelque temps dans les ventricules de l'autruche, ne sont point lisses & luisans comme ils devroient l'être, s'ils eussent été usés par le frottement; mais ils sont raboteux, sillonnés, criblés comme ils doivent l'être, en supposant qu'ils aient été rongés par un dissolvant actif:

2.° Ce dissolvant réduit les corps les plus durs, de même que les herbes, les grains & les os, en molécules impalpables qu'on peut apercevoir au microscope & même à l'œil nu:

3.° Il a trouvé dans un estomac d'autruche un clou implanté dans l'une de ses parois, & qui traversoit cet estomac de façon

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux; partie II, page 129.

que les parois opposées ne pouvoient s'approcher ni par conséquent comprimer les matières contenues, autant qu'elles le font d'ordinaire ; cependant les alimens étoient aussi-bien dissous dans ce ventricule, que dans un autre qui n'étoit traversé d'aucun clou, ce qui prouve au moins que la digestion ne se fait pas dans l'autruche uniquement par trituration :

4.° Il a vu un dés à coudre, de cuivre, trouvé dans l'estomac d'un chapon, lequel n'étoit rongé que dans le seul endroit par où il touchoit au gésier, & qui par conséquent étoit le moins exposé aux chocs des autres corps durs ; preuve que la dissolution des métaux, dans l'estomac des chapons, se fait plutôt par l'action d'un dissolvant, quel qu'il soit, que par celle des chocs & des frottemens ; & cette conséquence s'étend assez naturellement aux autruches :

5.° Il a vu une pièce de monnoie rongée si profondément, que son poids étoit réduit à trois grains :

6.° Les glandes du premier estomac donnent, étant pressées, une liqueur visqueuse, jaunâtre, insipide, & qui néanmoins imprime très-promptement sur le fer, une tache obscure :

7.° Enfin, l'activité de ces sucs, la force des muscles du gésier, & la couleur noire qui teint les excréments des autruches qui ont avalé du fer, comme elle teint ceux des personnes qui font usage des martiaux & les digèrent bien, venant à l'appui des faits précédens, autorisent Vallisnieri à conjecturer, non pas tout-à-fait, que les autruches digèrent le fer & s'en nourrissent, comme divers insectes ou reptiles se nourrissent de terre ou de pierres ; mais que les pierres, les métaux & sur-tout le fer, dissous par le suc des glandes, servent à tempérer, comme absorbans les fermens trop actifs de l'estomac, qu'ils peuvent se

mêler à la nourriture comme élémens utiles, l'affaifonner, augmenter la force des solides, & d'autant plus que le fer entre, comme on fait, dans la composition des êtres vivans; & que lorsqu'il est suffisamment atténué par des acides convenables, il se volatilise & acquiert une tendance à végéter, pour ainsi dire, & à prendre des formes analogues à celles des plantes, comme on le voit dans l'arbre de mars (o); & c'est en effet le seul sens raisonnable dans lequel on puisse dire que l'autruche digère le fer, & quand elle auroit l'estomac assez fort pour le digérer véritablement, ce n'est que par une erreur bien ridicule qu'on auroit pu attribuer à ce gésier, comme on a fait, la qualité d'un remède & la vertu d'aider la digestion, puisqu'on ne peut nier qu'il ne soit par lui-même un morceau tout-à-fait indigeste : mais telle est la nature de l'esprit humain; lorsqu'il est une fois frappé de quelque objet rare & singulier, il se plaît à le rendre plus singulier encore, en lui attribuant des propriétés chimériques & souvent plus absurdes : c'est ainsi qu'on a prétendu que les pierres les plus transparentes qu'on trouve dans les ventricules de l'autruche, avoient aussi la vertu, étant portées au cou, de faire faire de bonnes digestions; que la tunique intérieure de son gésier avoit celle de ranimer un tempérament affoibli & d'inspirer de l'amour; son foie, celle de guérir le mal caduc; son sang, celle de rétablir la vue; la coque de ses œufs réduite en poudre, celle de soulager les douleurs de la goutte & de la gravelle, &c. Vallisnieri a eu occasion de constater par ses expériences, la fausseté de la

(o) Mémoires de l'Académie des Sciences; années 1705, 1706 & suivantes. — Vallisnieri, tome I, page 242; & il confirme encore son sentiment par les observations de Santorini sur des pièces de monnoie & des clous trouvés dans l'estomac d'une autruche qu'il avoit disséquée à Venise, & par les expériences de l'Académie del Cimento, sur la digestion des Oiseaux.

plupart de ces prétendues vertus ; & ses expériences font d'autant plus décisives , qu'il les a faites sur les personnes les plus crédules & les plus prévenues (*p*).

L'autruche est un oiseau propre & particulier à l'Afrique, aux îles voisines de ce continent (*q*), & à la partie de l'Asie qui confine à l'Afrique ; ces régions qui sont le pays natal du chameau, du rhinoceros, de l'éléphant & de plusieurs autres grands animaux, devoient être aussi la patrie de l'autruche, qui est l'éléphant des oiseaux ; elles sont très-fréquentes dans les montagnes situées au sud-ouest d'Alexandrie, suivant le docteur Pukoke. Un Missionnaire dit qu'on en trouve à Goa, mais beaucoup moins qu'en Arabie (*r*) ; Philostrate prétend même qu'Apollonius en trouva jusqu'au de-là du Gange (*s*), mais c'étoit sans doute dans un temps où ce pays étoit moins peuplé qu'aujourd'hui : les Voyageurs modernes n'en ont point aperçu dans ce même pays, sinon celles qu'on y avoit menées d'ailleurs (*t*), & tous conviennent qu'elles ne s'écartent guère au-delà du trente-cinquième degré de latitude, de part & d'autre de la Ligne ; & comme l'autruche ne vole point, elle est dans le cas de tous les quadrupèdes des parties méridionales de l'ancien continent, c'est-à-dire,

(*p*) Vallisnieri, tome I, page 253.

(*q*) Le vorou-patra de Madagascar est une espèce d'autruche qui se retire dans les lieux déserts & pond des œufs d'une singulière grosseur. *Hist. générale des Voyages*, tome VIII, page 606, citant Flaccour.

(*r*) Voyage du Fr. Philippe, Carme-déchauffé, page 378.

(*s*) *Vita Apollonii*, lib. III.

(*t*) On en nourrit dans les ménageries du roi de Perse, selon Thévenot (*tome II*, page 200), ce qui suppose qu'elles ne sont pas communes dans ce pays.— Sur la route d'Isbahan à Schiras on amena dans le caravanserai quatre autruches, dit Gemelli Careri, *tome II*, page 238.

qu'elle n'a pu passer dans le nouveau; aussi n'en a-t-on point trouvé en Amérique, quoiqu'on ait donné son nom au touyou, qui lui ressemble en effet, en ce qu'il ne vole point & par quelques autres rapports, mais qui est d'une espèce différente, comme nous le verrons bientôt dans son histoire : par la même raison, on ne l'a jamais rencontrée en Europe, où elle auroit cependant pu trouver un climat convenable à sa nature dans la Morée, & au midi de l'Espagne & de l'Italie; mais pour se rendre dans ces contrées, il eût fallu ou franchir les mers qui l'en séparent, ce qui lui étoit impossible, ou faire le tour de ces mers, & remonter jusqu'au cinquantième degré de latitude pour revenir par le Nord en traversant des régions très-peuplées, nouvel obstacle doublement insurmontable à la migration d'un animal, qui ne se plaît que dans les pays chauds & les déserts : les autruches habitent en effet, par préférence, les lieux les plus solitaires & les plus arides, où il ne pleut presque jamais (*u*), & cela confirme ce que disent les Arabes, qu'elles ne boivent point; elles se réunissent dans ces déserts en troupes nombreuses, qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie, & ont jeté l'alarme dans plus d'une caravane : leur vie doit être un peu dure dans ces solitudes vastes

(*u*) *Struthum generari in parte Africae quâ non pluit inquit Theophrastus*, de Hist. plant. 44, apud Gesnerum, pag. 74. Nota. Tous les Voyageurs & les Naturalistes sont d'accord sur ce point; G. Warren est le seul qui ait fait un oiseau aquatique de l'autruche; l'animal le plus anti-aquatique qu'il y ait : il convient bien qu'elle ne fait point nager : mais elle a les jambes hautes & le cou long, ce qui lui donne le moyen de marcher dans l'eau & d'y saisir sa proie; d'ailleurs, on a remarqué que sa tête avoit quelque ressemblance avec celle de l'oie; en faut-il davantage pour prouver que l'autruche est un oiseau de rivière? *Voy. Transact. Philos. n.º 394*. Un autre ayant ouï dire qu'on voyoit en Abissinie des autruches de la grosseur d'un âne, & ayant appris, d'ailleurs, qu'elles avoient le cou & les pieds d'un quadrupède, en a conclu & écrit qu'elles avoient le cou & les pieds d'un âne; *suídas*. Il n'y a guère de sujet d'Histoire naturelle qui ait fait dire autant d'absurdités que l'autruche.

& stériles, mais elles y trouvent la liberté & l'amour; & quel désert à ce prix, ne seroit un lieu de délices! c'est pour jouir, au sein de la Nature, de ces biens inestimables qu'elles fuient l'homme; mais l'homme qui fait le profit qu'il en peut tirer, les va chercher dans leurs retraites les plus sauvages; il se nourrit de leurs œufs, de leur sang, de leur graisse, de leur chair, il se pare de leurs plumes; il conserve peut-être l'espérance de les subjuguier tout-à-fait, & de les mettre au nombre de ses esclaves. L'autruche promet trop d'avantages à l'homme, pour qu'elle puisse être en sûreté dans ses déserts.

Des peuples entiers ont mérité le nom de *Struthophages*, par l'usage où ils étoient de manger de l'autruche (*x*); & ces peuples étoient voisins des *Élephantophages*, qui ne faisoient pas meilleure chère. Apicius prescrit, & avec grande raison, une sausse un peu vive pour cette viande (*y*), ce qui prouve au moins qu'elle étoit en usage chez les Romains; mais nous en avons d'autres preuves. L'empereur Héliogabale fit un jour servir la cervelle de six cents autruches dans un seul repas (*z*); cet Empereur avoit, comme on fait, la fantaisie de ne manger chaque jour que d'une seule viande, comme faisans, cochon, poulets, & l'autruche étoit du nombre (*a*), mais apprêtée sans doute à la manière d'Apicius: encore aujourd'hui les habitans de la Lybie, de la Numidie, &c. en nourrissent de privées, dont ils mangent la chair & vendent les plumes (*b*); cependant

(*x*) Strabon, lib. XVI.—Diod. Sic. de *Fabul. Antiq. gestis*, lib. IV.

(*y*) Apicius, lib. VI, cap. I.

(*z*) Lamp. in *vità Heliogabali*.

(*a*) *Idem, ibidem*.

(*b*) Belon, *Hist. natur. des Oiseaux*, page 231.—Marmol, *Description de l'Afrique*; tome III, page 25.

les chiens ni les chats ne voulurent pas même sentir la chair d'une autruche que Vallisnieri avoit difféquée, quoique cette chair fût encore fraîche & vermeille, à la vérité l'autruche étoit d'une très-grande maigreur (c); de plus, elle pouvoit être vieille; & Léon-l'Africain qui en avoit goûté sur les lieux, nous apprend qu'on ne mangeoit guère que les jeunes, & même après les avoir engraisées (d); le rabbin David Kimbi, ajoute qu'on préféroit les femelles (e), & peut-être en eût-on fait un mets passable en les foumettant à la castration.

Cadamosto & quelques autres Voyageurs disent avoir goûté des œufs d'autruche, & ne les avoir point trouvés mauvais; de Brue & le Maire assurent que dans un seul de ses œufs, il y a de quoi nourrir huit hommes (f); d'autres qu'il pèse autant que trente œufs de poule (g), mais il y a bien loin de-là à quinze livres.

On fait avec la coque de ces œufs, des espèces de coupes qui durcissent avec le temps, & ressemblent en quelque sorte à de l'ivoire.

Lorsque les Arabes ont tué une autruche, ils lui ouvrent la gorge, font une ligature au-dessous du trou, & la prenant ensuite à trois ou quatre, ils la secouent & la ressaient, comme on ressaieroit une outre pour la rincer; après quoi la ligature étant défaite, il sort par le trou fait à la gorge, une quantité considérable de mantéque en consistance d'huile figée; on en

(c) *Opere di Vallisnieri*, tom. I, pag. 253.

(d) *Description de l'Afrique*, liv. IX.

(e) *Gesner, de Avibus*, pag. 741.

(f) *Voyage au Sénégal*, &c. page 504.

(g) *Kolbe, Description du cap de Bonne-espérance*.

tire quelquefois jusqu'à vingt livres d'une seule autruche, cette mantéque n'est autre chose que le sang de l'animal mêlé, non avec sa chair, comme on l'a dit, puisqu'on ne lui en trouvoit point sur le ventre & la poitrine, où en effet il n'y en a jamais, mais avec cette graisse, qui dans les autruches grasses, forme, comme nous avons dit, une couche épaisse de plusieurs pouces sur les intestins: les habitans du pays prétendent que la mantéque est un très-bon manger, mais qu'elle donne le cours de ventre (h).

Les Éthiopiens écorchent les autruches & vendent leurs peaux aux Marchands d'Alexandrie: le cuir en est très-épais (i), & les Arabes s'en faisoient autrefois des espèces de soubrevestes, qui leur tenoient lieu de cuirasse & de bouclier (k). Belon a vu une grande quantité de ces peaux toutes emplumées dans les boutiques d'Alexandrie (l); les longues plumes blanches de la queue & des ailes ont été recherchées dans tous les temps: les Anciens les employoient comme ornement & comme distinction militaire, & elles avoient succédé aux plumes de cygne; car les oiseaux ont toujours été en possession de fournir aux peuples policés, comme aux peuples sauvages, une partie de leur parure. Aldrovande nous apprend qu'on voit encore à Rome deux statues anciennes, l'une de Minerve & l'autre de Pyrrhus, dont le casque est orné de plumes d'autruche (m); c'est

(h) Voyage de Thévenot, tome I, page 313.

(i) Nota. Schwenckfeld prétend que ce cuir épais est fait pour garantir l'autruche contre la rigueur du froid; il n'a pas pris garde qu'elle n'habitoit que les pays chauds. Voy. Aviarium Silesiæ, pag. 350.

(k) Pollux, apud Gesnerum, de Avibus, pag. 744.

(l) Belon, Observ. fol. 96.

(m) Aldrov. de Avibus, tom. I, pag. 596.

apparemment de ces mêmes plumes qu'étoit composé le pennache des soldats Romains, dont parle Polybe (*n*), & qui consistoit en trois plumes noires ou rouges d'environ une coudée de haut, c'est précisément la longueur des grandes plumes d'autruche. En Turquie, aujourd'hui, un Janissaire (*o*) qui s'est signalé par quelques faits d'armes (*p*), a le droit d'en décorer son turban, & la Sultane, dans le sérail, projetant de plus douces victoires, les admet dans sa parure avec complaisance. Au royaume de Congo, on mêle ces plumes avec celles du paon, pour en faire des enseignes de guerre (*q*), & les Dames d'Angleterre & d'Italie s'en font des espèces d'éventails (*r*): on fait assez quelle prodigieuse consommation il s'en fait en Europe pour les chapeaux, les casques & les habillemens de théâtre, les ameublemens, les dais, les cérémonies funèbres, & même pour la parure des femmes; & il faut avouer qu'elles font un bon effet, soit par leurs couleurs naturelles ou artificielles, soit par leur mouvement doux & ondoyant: mais il est bon de savoir que les plumes dont on fait le plus de cas, sont celles qui s'arrachent à l'animal vivant, & on les reconnoît en ce que leur tuyau étant pressé dans les doigts, donne un suc sanguinolent; celles au contraire qui ont été arrachées après la mort, sont sèches, légères & fort sujettes aux vers (*s*).

Les autruches, quoiqu'habitantes du désert, ne sont pas aussi

(*n*) Polybe, *Histor.* lib. vi.

(*o*) Belon, *Observ.* . . . fol. 96.

(*p*) Aldrov. *de Avibus*, tom. I, pag. 596.

(*q*) Histoire générale des Voyages, tome V, page 78.

(*r*) Aldrov. *ubi supra*. — Willughby, page 105.

(*s*) Histoire générale des Voyages, tome II, page 632.

fauvages qu'on l'imagineroit : tous les Voyageurs s'accordent à dire qu'elles s'appriivoient facilement, sur-tout lorsqu'elles sont jeunes. Les habitans de Dara, ceux de Lybie, &c. en nourrissent des troupeaux (t), dont ils tirent sans doute ces plumes de première qualité, qui ne se prennent que sur les autruches vivantes; elles s'appriivoient même sans qu'on y mette de soin, & par la seule habitude de voir des hommes & d'en recevoir la nourriture & de bons traitemens. Brue en ayant acheté deux à Serinpate sur la côte d'Afrique, les trouva tout apprivoisées lorsqu'il arriva au fort Saint-Louis (u).

On fait plus que de les apprivoiser, on en a dompté quelques-unes au point de les monter comme on monte un cheval; & ce n'est pas une invention moderne, car le tyran Firmius qui régnoit en Égypte sur la fin du troisième siècle, se faisoit porter, dit-on, par de grandes autruches (x). Moore, Anglois, dit avoir vu, à Joar en Afrique, un homme voyageant sur une autruche (y). Vallisnieri parle d'un jeune homme qui s'étoit fait voir à Venise monté sur une autruche, & lui faisant faire des espèces de voltes devant le menu peuple (z); enfin M. Adanson a vu au comptoir de Podor, deux autruches encore jeunes, dont la plus forte couroit plus vite que le meilleur coureur Anglois, quoiqu'elle eût deux Nègres sur son dos (a); tout

(t) Marmol, *Description de l'Afrique*, tome III, page 111.

(u) Histoire générale des Voyages, tome II, page 608.

(x) Firmius imperator veclus est ingentibus Struthionibus. Textor off. apud Gesnerum, pag. 573.

(y) Histoire générale des Voyages, tome III, page 84.

(z) Vallisnieri, tome I, page 251.

(a) « Deux autruches qu'on devoit depuis près de deux ans au comptoir de Podor, sur le Niger, quoique jeunes encore, égaloient à très-peu près la grosseur des plus grosses »

cela prouve que ces animaux, sans être absolument farouches, sont néanmoins d'une nature rétive, & que si on peut les apprivoiser jusqu'à se laisser mener en troupeaux, revenir au bercail & même à souffrir qu'on les monte, il est difficile & peut-être impossible de les réduire à obéir à la main du cavalier, à sentir ses demandes, comprendre ses volontés & s'y soumettre : nous voyons par la relation même de M. Adanson, que l'autruche de Podor ne s'éloigna pas beaucoup, mais qu'elle fit plusieurs fois le tour de la bourgade, & qu'on ne put l'arrêter qu'en lui barrant le passage; docile à un certain point par stupidité, elle paroît intraitable par son naturel; & il faut bien que cela soit, puisque l'Arabe qui a dompté le cheval & subjugué le chameau, n'a pu encore maîtriser entièrement l'autruche: cependant jusque-là on ne pourra tirer parti de sa vitesse & de sa force, car la force d'un domestique indocile se tourne presque toujours contre son maître.

Au reste, quoique les autruches courent plus vite que le

» de celles que je n'avois aperçues qu'en passant dans les campagnes brûlées & sablonneuses
 » de la gauche du Niger : celles-ci étoient si privées, que deux petits Noirs montèrent
 » ensemble la plus grande des deux; celle-ci n'eut pas plutôt senti ce poids, qu'elle se mit
 » à courir de toutes ses forces & leur fit faire plusieurs fois le tour du village, sans qu'il fût
 » possible de l'arrêter autrement qu'en lui barrant le passage. . . Pour essayer la force de
 » ces animaux, je fis monter un Nègre de taille sur la plus petite, & deux autres sur la plus
 » grosse : cette charge ne parut pas disproportionnée à leur vigueur; d'abord elles trottèrent
 » un petit galop des plus ferrés; ensuite, lorsqu'on les eût un peu excitées, elles étendirent
 » leurs ailes comme pour prendre le vent, & s'abandonnèrent à une telle vitesse, qu'elles
 » sembloient perdre terre. . . Je suis persuadé qu'elles auroient laissé bien loin derrière elles
 » les plus fiers chevaux Anglois. . . Il vrai qu'elles ne fourniroient pas une course aussi
 » longue qu'eux; mais à coup sûr elles pourroient l'exécuter plus promptement. J'ai été
 » plusieurs fois témoin de ce spectacle, qui doit donner une idée de la force prodigieuse de
 » l'autruche, & faire connoître de quel usage elle pourroit être si on trouvoit moyen de
 » la maîtriser & de l'instruire comme on dresse un cheval ». *Voyage au Sénégal, page 48.*

cheval,

cheval, c'est cependant avec le cheval qu'on les court & qu'on les prend, mais on voit bien qu'il y faut un peu d'industrie; celle des Arabes consiste à les suivre à vue, sans les trop presser, & sur-tout à les inquiéter assez pour les empêcher de prendre de la nourriture, mais point assez pour les déterminer à s'échapper par une fuite prompte; cela est d'autant plus facile qu'elles ne vont guère sur une ligne droite, & qu'elles décrivent presque toujours dans leur course un cercle plus ou moins étendu; les Arabes peuvent donc diriger leur marche sur un cercle concentrique, intérieur, par conséquent plus étroit, & les suivre toujours à une juste distance, en faisant beaucoup moins de chemin qu'elles: lorsqu'ils les ont ainsi fatiguées & affamées pendant un ou deux jours, ils prennent leur moment, fondent sur elles au grand galop en les menant contre le vent autant qu'il est possible (b), & les tuent à coups de bâton pour que leur sang ne gâte point le beau blanc de leurs plumes: on dit que lorsqu'elles se sentent forcées & hors d'état d'échapper aux Chasseurs, elles cachent leur tête & croient qu'on ne les voit plus (c); mais il pourroit se faire que l'absurdité de cette intention retomât sur ceux qui ont voulu s'en rendre les interprètes, & qu'elles n'eussent d'autre but en cachant leur tête que de mettre du moins en sûreté la partie qui est en même temps la plus importante & la plus foible.

Les Struthophages avoient une autre façon de prendre ces animaux, ils se couvroient d'une peau d'autruche, passant leur bras dans le cou, ils lui faisoient faire tous les mouvemens que fait ordinairement l'autruche elle-même, & par ce moyen, ils

(b) Klein, *Hist. Avium*, p. 16. — Histoire générale des Voyages, tome II, page 632.

(c) Plin., *lib. X, cap. 1.* — Kolbe, *Description du cap de Bonne-espérance, &c.*

pouvoient aisément les approcher & les surprendre (d) : c'est ainsi que les Sauvages d'Amérique se déguisent en chevreuil, pour prendre les chevreuils.

On s'est encore servi de chiens & de filets pour cette chasse, mais il paroît qu'on la fait plus communément à cheval; & cela seul suffit pour expliquer l'antipathie qu'on a cru remarquer entre le cheval & l'autruche.

Lorsque celle-ci court, elle déploie ses ailes & les grandes plumes de sa queue (e), non pas qu'elle en tire aucun secours pour aller plus vite, comme je l'ai déjà dit, mais par un effet très-ordinaire de la correspondance des muscles, & de la manière qu'un homme qui court agite ses bras, ou qu'un éléphant qui revient sur le Chasseur, dresse & déploie ses grandes oreilles (f); la preuve, sans réplique, que ce n'est point pour accélérer son mouvement que l'autruche relève ainsi ses ailes, c'est qu'elle les relève lors même qu'elle va contre le vent, quoique dans ce cas elles ne puissent être qu'un obstacle : la vitesse d'un animal n'est que l'effet de sa force employée contre sa pesanteur; & comme l'autruche est en même temps très-pesante & très-vite à la course, il s'ensuit qu'elle doit avoir beaucoup de force; cependant malgré sa force, elle conserve les mœurs des granivores; elle n'attaque point les animaux plus foibles, rarement même se met-elle en défense contre ceux qui l'attaquent; bordée sur tout le corps d'un cuir épais & dur, pourvue d'un large *sternum* qui lui tient lieu de cuirasse, munie d'une seconde cuirasse d'insensibilité, elle s'aperçoit à peine des

(d) Diod. Sicul. de *Fabul. Antiq. gestis*, lib. IV.

(e) Léon Afric. *Description*, lib. IX.

(f) Élien, *Hist. animal.*

petites atteintes du dehors, & elle fait se soustraire aux grands dangers par la rapidité de sa fuite; si quelquefois elle se défend, c'est avec le bec, avec les piquans de ses ailes (*g*), & sur-tout avec les pieds. Thévenot en a vu une qui d'un coup de pied renversa un chien (*h*). Belon dit dans son vieux langage, qu'elle pourroit ainsi *ruer par terre* un homme qui fueroit devant elle (*i*); mais qu'elle jette, en fuyant, des pierres à ceux qui la poursuivent (*k*), j'en doute beaucoup, & d'autant plus que la vitesse de sa course en avant seroit autant de retranché sur celle des pierres qu'elle lanceroit en arrière, & que ces deux vitesses opposées étant à peu près égales, puisqu'elles ont toutes deux pour principe le mouvement des pieds, elles se détruiraient nécessairement: d'ailleurs ce fait avancé par Pline, & répété par beaucoup d'autres, ne me paroît point avoir été confirmé par aucun Moderne digne de foi, & l'on sait que Pline avoit beaucoup plus de génie que de critique.

Léon-l'Africain a dit que l'autruche étoit privée du sens de l'ouïe (*l*); cependant nous avons vu plus haut qu'elle paroïssoit avoir tous les organes d'où dépendent les sensations de ce genre, l'ouverture des oreilles est même fort grande, & n'est point ombragée par les plumes; ainsi il est probable ou qu'elle n'est sourde qu'en certaines circonstances, comme le tetras, c'est-à-dire dans la saison de l'amour, ou qu'on a imputé quelquefois à surdité ce qui n'étoit que l'effet de la stupidité.

(*g*) Albert, de *Animal. apud Gesn.* pag. 742.

(*h*) Voyages de Thévenot, tome I, page 313.

(*i*) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 233.

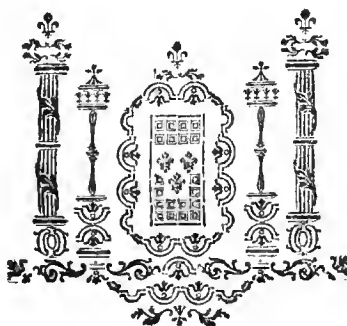
(*k*) *Ungulæ iis . . . bisulcæ, comprehendendis lapidibus utiles; quos in fugâ contra sequentes ingerunt.* Lib. X, cap. 1.

(*l*) *Descriptio Africae*, lib. IX.

C'est aussi dans la même faison, selon toute apparence, qu'elle fait entendre sa voix; elle la fait rarement entendre, car très-peu de personnes en ont parlé; les Écrivains sacrés comparent son cri à un gémissement (*m*), & on prétend même que son nom hébreu *jacnah* est formé d'*ianah*, qui signifie hurler. Le docteur Browne dit que ce cri ressemble à la voix d'un enfant enroué, & qu'il est plus triste encore (*n*); comment donc avec cela ne paroîtroit-il pas lugubre & même terrible, selon l'expression de M. Sandys, à des Voyageurs qui ne s'enfoncent qu'avec inquiétude dans l'immensité de ces déserts, & pour qui tout être animé, sans en excepter l'homme, est un objet à craindre & une rencontre dangereuse?

(*m*) Michée, cap. I. *Luctum quasi Struthionum.*

(*n*) Collections Philosophiques, n.º 5, art. VIII.



L E T O U Y O U (a).

L'AUTRUCHE de l'Amérique méridionale, appelée aussi *autruche d'Occident*, *autruche de Magellan* & *de la Guyane*, n'est point une autruche : je crois que le Maire est le premier Voyageur qui, trompé par quelques traits de ressemblance avec l'autruche d'Afrique, lui ait appliqué ce nom (b). Klein qui a bien vu que l'espèce étoit différente, s'est contenté de l'appeler *autruche bâtarde* (c). M. Barrère la nomme tantôt un *héron* (d), tantôt une *grue ferrivore* (e), tantôt un *émeu à long cou* (f); d'autres ont cru beaucoup mieux faire en lui appliquant d'après des rapports, à la vérité mieux faisis, cette dénomination composée, *casoar gris à bec d'autruche*; Moehring (g) & M. Briffon (h) lui donnent le nom latin de *rhea*, auquel le dernier ajoute le nom *Américain de touyou*, formé de celui de *touyouyou* qu'il porte communément dans la Guyane (i); d'autres Sauvages lui ont donné d'autres noms,

(a) Touyou ou Touyouyou. — *Struthio*. Euf. Nieremberg, pag. 217; la figure, page 218, sous le nom *Émeu*. — Nhanduguan. Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 190; & Pison, page 84, avec une figure. — Autruche de Guiane. Desmarchais, tome III, page 324.

(b) Voy. ses Navigations Australes, page 129, dans le sommaire du n.º 22.

(c) *Avium Hist.* pag. 17.

(d) *Ornithologia*, pag. 67.

(e) France Équinoxiale, page 133.

(f) *Ornithologia*, pag. 64.

(g) *Meth. Avi. Gen.* 65.

(h) Briffon, tome V, page 8.

(i) Barrère, France Équinoxiale, page 133.
Tome II.

yardu, yandu, andu & nandu-guacu, au Bresil (*k*); *sallian*, dans l'île de Maragnan (*l*); *furi*, au Chili (*m*), &c. voilà bien des noms pour un oiseau si nouvellement connu : pour moi j'adopterai volontiers celui de touyou que lui a donné, ou plutôt que lui a conservé M. Brisson; & je préférerai, sans hésiter, ce nom barbare, qui vraisemblablement a quelque rapport à la voix ou au cri de l'oiseau; je le préférerai, dis-je, aux dénominations scientifiques, qui trop souvent ne sont propres qu'à donner de fausses idées, & aux noms nouveaux qui n'indiquent aucun caractère, aucun attribut essentiel de l'être auquel on les applique.

M. Brisson paroît croire qu'Aldrovande a voulu désigner le touyou sous le nom d'*avis eme* (*n*), & il est très-vrai qu'au tome III de l'Ornithologie de ce dernier, page 541, il se trouve une planche qui représente le touyou & le casoar, d'après les deux planches de Nieremberg, page 218; & qu'au-dessus de la planche d'Aldrovande est écrit en gros caractère, *AVIS EME*, de même que la figure du touyou, dans Nieremberg, porte en tête le nom d'*émeu*; mais il est visible que ces deux titres ont été ajoutés par les Graveurs ou les Imprimeurs, peu instruits de l'intention des Auteurs, car Aldrovande ne dit pas un mot du touyou, Nieremberg n'en parle que sous les noms d'*yardou*, de *furi* & d'*autruche d'Occident*; & tous deux, dans leur description, appliquent les noms d'*eme* & d'*émeu* au seul casoar de Java; en sorte que pour prévenir la confusion des

(*k*) Nieremberg, pag. 217; Marcgrave, pag. 190; Pison, pag. 84; de Laët, &c.

(*l*) Histoire générale des Voyages, tome XIV, page 316.

(*m*) Nieremberg, page 217.

(*n*) Brisson, tome V de son Ornithologie, page 8.

noms, l'eme d'Aldrovande & l'émeu de Nieremberg, ne doivent plus désormais reparoître dans la liste des dénominations du touyou. Marcgrave dit que les Portugais l'appellent *ema* dans leur langue (o); mais les Portugais qui avoient beaucoup de relations dans les Indes orientales, connoissoient l'émeu de Java, & ils ont donné son nom au touyou d'Amérique, qui lui ressembloit plus qu'à aucun autre oiseau, de même que nous avons donné le nom d'*autruche* à ce même touyou; & il doit demeurer pour constant que le nom d'émeu est propre au cafoar des Indes orientales, & ne convient ni au touyou ni à aucun autre oiseau d'Amérique.

En détaillant les différens noms du touyou, j'ai indiqué en partie les différentes contrées où il se trouve; c'est un oiseau propre à l'Amérique méridionale, mais qui n'est pas également répandu dans toutes les provinces de ce continent. Marcgrave nous apprend qu'il est rare d'en voir aux environs de Fernambouc, il ne l'est pas moins au Pérou & le long des côtes les plus fréquentées; mais il est plus commun dans la Guyane (p), dans les capitaineries de Sérégippe & de Rio-grande (q), dans les provinces intérieures du Bresil (r), au Chili (s), dans les vastes forêts qui sont au Nord de l'embouchure de la Plata (t), dans les savanes immenses qui s'étendent au sud de cette rivière (u).

(o) Marcgrave, *Hist. nat. Bras.* pag. 190.

(p) Barrère, *France Équinoxiale*, page 133.

(q) Marcgrave, *Hist. nat. Brasil.* pag. 190.

(r) Histoire générale des Voyages, tome XIV, page 299.

(s) Histoire des Incas, tome II, page 274 & suivantes.

(t) Wafer, *Nouveaux Voyages de Dampier*, tome V, page 308.

(u) *Ibidem*, page 68.

& dans toute la terre Magellanique (*x*), jusqu'au port Desiré, & même jusqu'à la côte qui borde le détroit de Magellan (*y*): autrefois il y avoit des cantons dans le Paraguai qui en étoient remplis, sur-tout les campagnes arrosées par l'Uraguai; mais à mesure que les hommes s'y sont multipliés, ils en ont tué un grand nombre, & le reste s'est éloigné (*z*): le capitaine Wood assure que bien qu'ils abondent sur la côte septentrionale du détroit de Magellan, on n'en voit point du tout sur la côte méridionale (*a*); & quoique Coréal dise qu'il en a aperçu dans les îles de la mer du sud (*b*), ce détroit paroît être la borne du climat qui convient au touyou, comme le cap de Bonne-espérance est la borne du climat qui convient aux autruches; & ces îles de la mer du sud, où Coréal dit avoir vu des touyous, seront apparemment quelques-unes de celles qui avoient les côtes orientales de l'Amérique au-delà du détroit: il paroît de plus, que le touyou qui se plaît comme l'autruche, sous la zone torride, s'habitue plus facilement à des pays moins chauds, puisque la pointe de l'Amérique méridionale, qui est terminée par le détroit de Magellan, s'approche bien plus du pôle que le cap de Bonne-espérance ou qu'aucun autre climat habité volontairement par les autruches: mais, comme selon toutes les relations, le touyou n'a pas plus que l'autruche la puissance de voler, qu'il est, comme elle, un oiseau tout-à-fait terrestre; & que l'Amérique méridionale est séparée de l'ancien

(*x*) Wafer, *Nouveaux Voyages de Dampier*, tome IV, page 69; & tome V, page 181.

(*y*) *Ibidem*, page 192.

(*z*) Histoire du Paraguai du P. Charlevoix, tome I, page 33; & tome II, page 172.

(*a*) Suite des Voyages de Dampier, tome V, page 192.

(*b*) Voyages de Coréal, tome II, page 208.

continent, par des mers immenses; il s'ensuit qu'on ne doit pas plus trouver de touyous dans ce continent, qu'on ne trouve d'autruches en Amérique, & cela est en effet conforme au témoignage de tous les Voyageurs.

Le touyou, sans être tout-à-fait aussi gros que l'autruche, est le plus gros oiseau du nouveau monde, les vieux ont jusqu'à six pieds de haut (c); & Wafer qui a mesuré la cuisse d'un des plus grands, l'a trouvée presque égale à celle d'un homme (d); il a le long cou, la petite tête & le bec aplati de l'autruche (e), mais pour tout le reste, il a plus de rapport avec le casoar: je trouve même dans l'histoire du Brésil, par M. l'abbé Prevôt (f), mais point ailleurs, l'indication d'une espèce de corne que cet oiseau a sur le bec, & qui, si elle existoit en effet, seroit un trait de ressemblance de plus avec le casoar.

Son corps est de forme ovoïde, & paroît presque entièrement rond, lorsqu'il est revêtu de toutes ses plumes: ses ailes sont très-courtes & inutiles pour le vol, quoiqu'on prétende qu'elles ne soient pas inutiles pour la course; il a sur le dos & aux environs du croupion, de longues plumes qui lui tombent en arrière & recouvrent l'anus, il n'a point d'autre queue; tout ce plumage est gris sur le dos & blanc sur le ventre: c'est un oiseau très-haut monté, ayant trois doigts à chaque pied, &

(c) Barrère, *France Équinoxiale*, page 133.

(d) Suite des Voyages de Dampier, *tome IV*, page 308.

(e) *Nota*. On voit dans la figure de Nieremberg, *page 218*, une espèce de calotte sur le sommet de la tête, qui a du rapport à la plaque dure & calleuse que l'autruche a au même endroit, selon le Docteur Browne (*Voy. l'histoire de l'Autruche*); mais il n'est question de cette calotte ni dans la Description de Nieremberg, ni dans aucune autre.

(f) *Histoire générale des Voyages*, *tome XIV*, page 299.
Tome II.

trois en avant; car on ne doit pas regarder comme un doigt, ce tubercule calleux & arrondi qu'il a en arrière, & sur lequel le pied se repose comme sur une espèce de talon; on attribue à cette conformation la difficulté qu'il a de se tenir sur un terrain glissant, & d'y marcher sans tomber; en récompense il court très-légèrement en pleine campagne, élevant tantôt une aile, tantôt une autre, mais avec des intentions qui ne sont pas encore bien éclaircies; Marcgrave prétend que c'est afin de s'en servir comme d'une voile pour prendre le vent; Nieremberg, que c'est pour rendre le vent contraire aux chiens qui le poursuivent; Pison & Klein, pour changer souvent la direction de sa course, afin d'éviter par ces zig-zags les flèches des Sauvages; d'autres enfin, qu'il cherche à s'exciter à courir plus vite, en se piquant lui-même avec une espèce d'aiguillon dont ses ailes sont armées (*g*): mais, quoi qu'il en soit des intentions des touyous, il est certain qu'ils courent avec une très-grande vitesse, & qu'il est difficile à aucun chien de chasse de pouvoir les atteindre; on en cite un qui se voyant coupé, s'élança avec une telle rapidité qu'il en imposa aux chiens, & s'échappa vers les montagnes (*h*): dans l'impossibilité de les forcer, les Sauvages sont réduits à user d'adresse & à leur tendre des pièges pour les prendre (*i*). Marcgrave dit qu'ils vivent de chair & de fruits (*k*), mais

(*g*) Voyez tous ces Auteurs aux endroits indiqués ci-dessus; mais il faut remarquer que Pison, Marcgrave ni aucun autre qui ait vu le touyou, ne parle de cet aiguillon de paille, & qu'il pourroit bien avoir été donné à cet oiseau seulement par analogie, ou parce qu'on a cru pouvoir lui attribuer, en sa qualité d'autruche, les propriétés de l'autruche d'Afrique; suite inévitable de la confusion des noms.

(*h*) Navigations aux terres Australes, pages 20—27.

(*i*) Histoire générale des Voyages, tome XIV, page 316.

(*k*) Marcgrave, *Hist. nat. Bras.* ubi supra.

on les eût mieux observés, on eût reconnu, sans doute, pour laquelle de ces deux sortes de nourritures ils ont un appétit de préférence; au défaut des faits on peut conjecturer que ces oiseaux ayant le même instinct que celui des autruches & des frugivores, qui est d'avalier des pierres, du fer & autres corps durs (1), ils sont aussi frugivores, & que s'ils mangent quelquefois de la chair, c'est, ou parce qu'ils sont pressés par la faim, ou qu'ayant les sens du goût & de l'odorat obtus comme l'autruche, ils avalent indistinctement tout ce qui se présente.

Nieremberg conte des choses fort étranges au sujet de leur propagation; selon lui, c'est le mâle qui se charge de couvrir les œufs; pour cela il fait en sorte de rassembler vingt ou trente femelles, afin qu'elles pondent dans un même nid; dès qu'elles ont pondu, il les chasse à grands coups de bec, & vient se poser sur leurs œufs, avec la singulière précaution d'en laisser deux à l'écart qu'il ne couve point; lorsque les autres commencent à éclore, ces deux-là se trouvent gâtés, & le mâle prévoyant ne manque pas d'en casser l'un, qui attire une multitude de mouches, de scarabées & d'autres insectes dont les petits se nourrissent; lorsque le premier est consommé, le couveur entame le second & s'en sert au même usage (m): il est certain que tout cela a pu arriver naturellement; il a pu se faire que des œufs inféconds se soient cassés par accident, qu'ils aient attiré des insectes, lesquels aient servi de pâture aux jeunes touyous; il n'y a que l'intention du père qui soit suspecte ici, car ce sont toujours ces intentions qu'on prête assez légèrement aux bêtes, qui font le roman de l'Histoire Naturelle.

(1) Marcgrave, *ubi supra*.—Waser, *Suite des Voyages de Dampier*, tome IV, p. 308.

(m) Nieremberg, *Hist. nat. Peregr.* pag. 217.

A l'égard de ce mâle qui se charge, dit-on, de couvrir à l'exclusion des femelles; je serois fort porté à douter du fait, & comme peu avéré & comme contraire à l'ordre de la Nature: mais ce n'est pas assez d'indiquer une erreur, il faut, autant qu'on peut, en découvrir les causes, qui remontent quelquefois jusqu'à la vérité; je croirois donc volontiers que celle-ci est fondée sur ce qu'on aura trouvé à quelques couveuses des testicules, & peut-être une apparence de verge comme on en voit à l'autruche femelle, & qu'on se fera cru en droit d'en conclure que c'étoit autant de mâles.

Wafer dit avoir aperçu dans une terre déserte, au nord de la Plata, vers le trente-quatrième degré de latitude méridionale, une quantité d'œufs de touyou dans le sable où, selon lui, ces oiseaux les laissent couvrir (*n*); si ce fait est vrai, les détails que donne Nieremberg sur l'incubation de ces mêmes œufs, ne peuvent l'être que dans un climat moins chaud & plus voisin du pôle; en effet, les Hollandois trouvèrent aux environs du port Desiré, qui est au quarante-septième degré de latitude, un touyou qui couvoit & qu'ils firent envoler, ils comptèrent dix-neuf œufs dans le nid (*o*); c'est ainsi que les autruches ne couvent point, ou presque point leurs œufs sous la zone torride, & qu'elles les couvent au cap de Bonne-espérance où la chaleur du climat ne seroit pas suffisante pour les faire éclore.

Lorsque les jeunes touyous viennent de naître, ils sont familiers & suivent la première personne qu'ils rencontrent (*p*);

(*n*) *Tome IV* de la suite des Voyages de Dampier, page 308.

(*o*) Voyages des Hollandois aux Indes orientales, *tome II*, page 17.

(*p*) « J'ai été suivi, moi-même, dit Wafer, par plusieurs de ces jeunes autruches (il appelle ainsi les touyous), qui sont fort simples & innocentes ». *Voyages de Dampier, tome IV*, page 308.

mais en vieillissant ils acquièrent de l'expérience & deviennent sauvages (*q*) : il paroît qu'en général leur chair est un assez bon manger (*r*), non cependant celle des vieux qui est dure & de mauvais goût (*s*) ; on pourroit perfectionner cette viande en élevant des troupeaux de jeunes touyou, ce qui seroit facile, vu les grandes dispositions qu'ils ont à s'appriivoiser, les engraisant & employant tous les moyens qui nous ont réussi à l'égard des dindons, qui viennent également des climats chauds & tempérés du continent de l'Amérique.

Leurs plumes ne sont pas, à beaucoup près, aussi belles que celles de l'autruche (*t*) ; Coréal dit même qu'elles ne peuvent servir à rien (*u*) ; il seroit à désirer qu'au lieu de nous parler de leur peu de valeur, les Voyageurs nous eussent donné une idée juste de leur structure : on a trop écrit de l'autruche, & pas assez du touyou ; pour faire l'histoire de la première, la plus grande difficulté a été de rassembler tous les faits, de comparer tous les exposés, de discuter toutes les opinions, de saisir la vérité égarée dans le labyrinthe des avis divers ou noyée dans l'abondance des paroles : mais pour parler du touyou, nous avons été souvent obligés de deviner ce qui est, d'après ce qui doit être ; de commenter un mot échappé par hasard,

(*q*) « Il y a un très-grand nombre d'autruches dans cette île du port Desiré, lesquelles sont fort farouches ». *Voyage des Hollandois aux Indes orientales, tome II, page 17.*
— « Je vis au port Desiré trois autruches, sans pouvoir les approcher assez pour les tirer : « dès qu'elles m'aperçurent, elles s'enfuirent ». *Navig. aux terres australes, pages 20—27.*

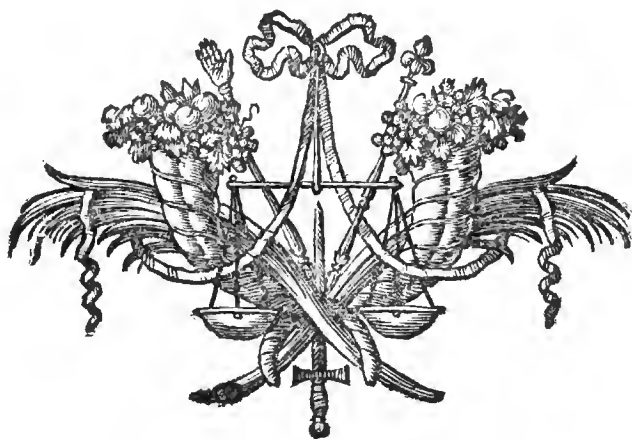
(*r*) Marcgrave, *Hist. nat. Brasil.* pag. 190.

(*s*) Wafer, *ubi supra.*

(*t*) Histoire des Incas, *tome II, page 276.*

(*u*) Voyages de Coréal, *tome II, p. 208.*
Tome II.

d'interpréter jusqu'au silence; au défaut du vrai, de nous contenter du vraisemblable, en un mot de nous résoudre à douter de la plus grande partie des faits principaux, & à ignorer presque tout le reste, jusqu'à ce que les observations futures nous mettent en état de remplir les lacunes que, faute de mémoires suffisans, nous laissons aujourd'hui dans son histoire.



L E C A S O A R (a).

LES Hollandois font les premiers qui ont fait voir cet oiseau à l'Europe, ils le rapportèrent de l'île de Java, en 1597, à leur retour du premier voyage qu'ils avoient fait aux Indes orientales (b); les habitans du pays l'appellent *Eme*, dont nous avons fait *emeu* : ceux qui l'ont apporté lui ont aussi donné le nom de *cassoware* (c), que nous prononçons *casoar*, & que j'ai adopté, parce qu'il n'a jamais été appliqué à aucun autre oiseau; au lieu que celui d'*emeu* a été appliqué, quoique mal-à-propos, au touyou, comme nous l'avons vu ci-dessus dans l'histoire de cet oiseau.

Le *casoar*, sans être aussi grand ni même aussi gros que l'autruche, paroît plus massif aux yeux, parce qu'avec un corps d'un volume presque égal, il a le cou & les pieds moins longs & beaucoup plus gros à proportion, & la partie du corps plus renflée, ce qui lui donne un air plus lourd.

Celui qui a été décrit par M.^{rs} de l'Académie des Sciences, avoit cinq pieds & demi, du bout du bec au bout des ongles (d):

(a) *Casoar*. Aux Indes, *Eme* ou *Emeu*; en Europe, *Casoar* ou *Casowar*. — *Emeu*: *Avis*, *Clusii*, *Exot.* lib. v, pag. 97, avec une assez bonne figure, page 98. — *Casoar*: *Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux*, partie II, page 157, planche LVI, avec une assez bonne figure. — *Casowary*. *Albin*, tome II, page 39, planche LX, avec une mauvaise figure. — *Casuarinus*. *Frisch*, planche CV, avec une figure coloriée. — Le *Casoar*: *Briffon*, *Ornithol.* tome V, page 10, planche 1, figure 2.

(b) *Histoire générale des Voyages*, tome VIII, page 112. — *Clusius*, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 97, edit. fol. 1605, ex Off. Plantin.

(c) *Bontius*. — *Frisch*, *ad Tabulam*, pag. 105.

(d) *Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux*, partie II, page 157.

celui que Clusius a observé étoit d'un quart plus petit (*e*). Houtman lui donne une grosseur double de celle du cygne (*f*), & d'autres Hollandois celle d'un mouton : cette variété de mesures, loin de nuire à la vérité, est au contraire la seule chose qui puisse nous donner une connoissance approchée de la véritable grandeur du casoar ; car la taille d'un seul individu n'est point la grandeur de l'espèce, & l'on ne peut se former une idée juste de celle-ci, qu'en la considérant comme une quantité variable entre certaines limites ; d'où il suit qu'un Naturaliste qui auroit comparé avec une bonne critique, toutes les dimensions & les descriptions des Observateurs, auroit des notions plus exactes & plus sûres de l'espèce, que chacun de ces Observateurs qui n'auroit connu que l'individu qu'il aura mesuré & décrit.

Le trait le plus remarquable dans la figure du casoar, est cette espèce de casque conique, noir par-devant, jaune dans tout le reste, qui s'élève sur le front, depuis la base du bec jusqu'au milieu du sommet de la tête, & quelquefois au-delà ; ce casque est formé par le renflement des os du crâne en cet endroit, & il est recouvert d'une enveloppe dure, composée de plusieurs couches concentriques & analogues à la substance de la corne de bœuf ; sa forme totale est à peu près celle d'un cône tronqué, qui a trois pouces de haut, un pouce de diamètre à sa base & trois lignes à son sommet. Clusius pensoit que ce casque tomboit tous les ans avec les plumes, lorsque l'oiseau étoit en mue (*g*) : mais M.^{rs} de l'Académie des

(*e*) Mém. pour servir à l'Hist. des Animaux, part. II, p. 157. — & Clusius, *ubi supra* :

(*f*) Voyage d'Houtman dans le Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoise aux Indes Orientales, année 1596.

(*g*) Clusius, *Exotic. ubi supra*, pag. 98.

Sciences ont remarqué avec raison, que c'étoit tout au plus l'enveloppe extérieure qui pouvoit tomber ainfi, & non le noyau intérieur, qui, comme nous l'avons dit, fait partie des os du crâne, & même ils ajoutent qu'on ne s'est point aperçu de la chute de cette enveloppe à la ménagerie de Versailles pendant les quatre années que le cafoar qu'ils décrivoient y avoit passées (*h*) : néanmoins il peut se faire qu'elle tombe en effet, mais en détail, & par une espèce d'exfoliation successive, comme le bec de plusieurs oiseaux, & que cette particularité ait échappé aux Gardes de la ménagerie.

L'iris des yeux est d'un jaune de topase, & la cornée singulièrement petite, relativement au globe de l'œil (*i*), ce qui donne à l'animal un regard également farouche & extraordinaire; la paupière inférieure est la plus grande, & celle du dessus est garnie dans sa partie moyenne d'un rang de petits poils noirs, lequel s'arrondit au-dessus de l'œil en manière de sourcil & forme au cafoar (*k*) une sorte de physionomie que la grande ouverture du bec achève de rendre menaçante; les orifices extérieurs des narines sont fort près de la pointe du bec supérieur.

Dans le bec, il faut distinguer la charpente du tégument qui la recouvre : cette charpente consiste en trois pièces très-solides, deux desquelles forment le pourtour, & la troisième l'arête supérieure qui est beaucoup plus relevée que dans l'autruche;

(*h*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 161.

(*i*) Le globe de l'œil avoit un pouce & demi de diamètre; le cristallin, quatre lignes; & la cornée trois lignes seulement. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux; partie II, page 167.

(*k*) *Ibidem*, pag. 161.

toutes les trois sont recouvertes par une membrane qui remplit les entre-deux.

Les mandibules supérieure & inférieure du bec ont leurs bords un peu échancrés vers le bout, & paroissent avoir chacune trois pointes.

La tête & le haut du cou n'ont que quelques petites plumes, ou plutôt quelques poils noirs & clair-femés; en sorte que dans ces endroits la peau paroît à découvert; elle est de différentes couleurs, bleue sur les côtés, d'un violet ardoisé sous la gorge, rouge par-derrière en plusieurs places, mais principalement vers le milieu; & ces places rouges sont un peu plus relevées que le reste, par des espèces de rides ou de hachures obliques dont le cou est sillonné: mais il faut avouer qu'il y a variété dans la disposition de ces couleurs.

Les trous des oreilles étoient fort grands dans le casoar décrit par M.^{rs} de l'Académie (1), fort petits dans celui décrit par Clusius (m), mais découverts dans tous deux, & environnés comme les paupières, de petits poils noirs.

Vers le milieu de la partie antérieure du cou, à l'endroit où commencent les grandes plumes, naissent deux barbillons rouges & bleus, arrondis par le bout, que Bontius met dans la figure immédiatement au-dessus du bec, comme dans les poules. Frisch en a représenté quatre, deux plus longs sur les côtés du cou, & deux en devant, plus petits & plus courts; le casque paroît aussi plus large dans sa figure, & approche de la forme d'un turban (n). Il y a au cabinet du Roi une tête qui paroît

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 161.

(m) Clusius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 98.

(n) Frisch, page 105.

être celle d'un casoar, & qui porte un tubercule différent du tubercule du casoar ordinaire; c'est au temps & à l'observation à nous apprendre si ces variétés & celles que nous remarquerons dans la suite, sont constantes ou non; si quelques-unes ne viendroient pas du peu d'exactitude des Dessinateurs, ou si elles ne tiendroient pas à la différence du sexe ou à quelqu'autre circonstance. Frisch prétend avoir reconnu dans deux casoars empaillés, des variétés qui distinguoient le mâle de la femelle; mais il ne dit pas quelles sont ces différences.

Le casoar a les ailes encore plus petites que l'autruche, & tout aussi inutiles pour le vol; elles sont armées de piquans & même en plus grand nombre que celles de l'autruche. Clusius en a trouvé quatre à chaque aile; M.^{rs} de l'Académie cinq, & on en compte sept bien distincts dans la *figure* de Frisch (*planche 105*); ce sont comme des tuyaux de plumes qui paroissent rouges à leur extrémité, & sont creux dans toute leur longueur; ils contiennent dans leur cavité une espèce de moelle semblable à celle des plumes naissantes des autres oiseaux: celui du milieu a près d'un pied de longueur & environ trois lignes de diamètre, c'est le plus long de tous; les latéraux vont en décroissant de part & d'autre comme les doigts de la main & à peu près dans le même ordre. Swammerdam s'en servoit en guise de chalumeau pour souffler des parties très-déliques, comme les trachées des insectes, &c. (o). On a dit que ces ailes avoient été données au casoar pour l'aider à aller plus vite (p); d'autres qu'il pouvoit s'en servir pour frapper, comme

(o) Collect. Acad. partie étrangère, tome II de l'Histoire Naturelle, page 217.

(p) Clusius, *Exotic. lib. V, cap. III, pag. 98.*

avec des houffines (*q*); mais personne ne dit avoir vu quel usage il en fait réellement: le cafoar a encore cela de commun avec l'autruche, qu'il n'a qu'une seule espèce de plumes sur tout le corps, aux ailes, autour du croupion, &c. mais la plupart de ces plumes sont doubles, chaque tuyau donnant ordinairement naissance à deux tiges plus ou moins longues & souvent inégales entr'elles; elles ne sont pas d'une structure uniforme dans toute leur longueur, les tiges sont plates, noires & luisantes, divisées par nœuds en dessous, & chaque nœud produit une barbe ou un filet, avec cette différence que depuis la racine au milieu de la tige, ces filets sont plus courts, plus souples, plus branchus, & pour ainsi dire duvetés, & d'une couleur de gris-tanné; au lieu que depuis le milieu de la même tige à son extrémité, ils sont plus longs, plus durs & de couleur noire; & comme ces derniers recouvrent les autres & sont les seuls qui paroissent, le cafoar, vu de quelque distance, semble être un animal velu, & du même poil que l'ours ou le sanglier: les plumes les plus courtes sont au cou, les plus longues autour du croupion, & les moyennes dans l'espace intermédiaire; celles du croupion ont jusqu'à quatorze pouces, & retombent sur la partie postérieure du corps, elles tiennent lieu de la queue qui manque absolument (*r*).

Il y a, comme à l'autruche, un espace calleux & nu sur le *sternum*, à l'endroit où porte le poids du corps lorsque l'oiseau est couché; & cette partie est plus saillante & plus relevée dans le cafoar que dans l'autruche (*s*).

(*q*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *Partie II*, page 160.

(*r*) *Idem*, *Partie II*, page 158.

(*s*) Voyages de la Compagnie Hollandoise, *tome VII*, p. 349.

Les cuiffes & les jambes font revêtues de plumes prefque jufqu'auprès du genou, & ces plumes tiroient au gris de cendre dans le fujet obfervé par Clufius; les pieds, qui font très-gros & très-nerveux, ont trois doigts & non pas quatre comme le dit Bontius, tous trois dirigés en avant; les Hollandois racontent que le cafoar fe fert de fes pieds pour fa défenfe, ruant & frappant par-derrière comme un cheval (*t*), felon les uns; & felon les autres, s'élançant en avant contre celui qui l'attaque & le renverfant avec les pieds, dont il lui frappe rudement la poitrine (*u*). Clufius qui en a vu un vivant dans les jardins du comte de Solms à la Haye, dit qu'il ne fe fert point de fon bec pour fe défendre, mais qu'il fe porte obliquement fur fon adverfaire, & qu'il le frappe en ruant; il ajoute que le même comte de Solms lui montra un arbre gros comme la cuiffe que cet oifeau avoit fort maltraité, & entièrement écorché avec fes pieds & fes ongles (*x*): il eft vrai qu'on n'a pas remarqué à la ménagerie de Versailles, que les cafoars qu'on y a gardés fuflent fi méchans & fi forts; mais peut-être étoient-ils plus apprivoifés que celui de Clufius: d'ailleurs ils vivoient dans l'abondance & dans une plus étroite captivité, toutes circonftances qui adouciffent à la longue les mœurs des animaux qui ne font pas absolument féroces, énervent leur courage, abâtardiffent leur naturel & les rendent méconnoiffables au travers des habitudes nouvellement acquifes.

Les ongles du cafoar font très-durs, noirs au dehors & blancs

(*t*) Hiftoire générale des Voyages, tome VIII, page 112.

(*u*) *Ibidem*.

(*x*) Clufius, *Exotic*. lib. V, cap. III.
Tome II.

en dedans (*y*). Linnæus dit qu'il frappe avec l'ongle du milieu qui est le plus grand (*z*); cependant les descriptions & les figures de M.^{rs} de l'Académie & de M. Briffon, représentent l'ongle du doigt intérieur comme le plus grand, & il l'est en effet (*a*).

Son allure est bizarre; il semble qu'il rue du derrière, faisant en même temps un demi-faut en avant (*b*); mais malgré la mauvaise grâce de sa démarche, on prétend qu'il court plus vite que le meilleur coureur (*c*); la vitesse est tellement l'attribut des oiseaux, que les plus pesans de cette famille sont encore plus légers à la course que les plus légers d'entre les animaux terrestres.

Le cafoar a la langue dentelée sur les bords, & si courte, qu'on a dit de lui, comme du coq de bruyère, qu'il n'en avoit point: celle qu'a observée M. Perrault avoit seulement un pouce de long & huit lignes de large (*d*); il avale tout ce qu'on lui jette, c'est-à-dire, tout corps dont le volume est proportionné à l'ouverture de son bec. Frisch ne voit avec raison, dans cette habitude, qu'un trait de conformité avec les gallinacés, qui avalent leurs alimens tout entiers & sans les briser dans leur bec (*e*); mais les Hollandois qui paroissent avoir voulu rendre

(*y*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 162.

(*z*) Gen. 86, edit x. *Ungue intermedio majore ferit.*

(*a*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 158. — Ornithologie de Briffon, tome V, page 11.

(*b*) Voyage des Hollandois, tome VII, page 349.

(*c*) *Ibidem.*

(*d*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 167.

(*e*) Frisch, page & figure 105.

plus intéressante l'histoire de cet oiseau, déjà si singulier, en y ajoutant du merveilleux, n'ont pas manqué de dire, comme on l'a dit de l'autruche, qu'il avaloit non-seulement les pierres, le fer, les glaçons, &c. mais encore des charbons ardens, & sans même en paroître incommodé (*f*).

On dit aussi qu'il rend très-promptement ce qu'il a pris (*g*), & quelquefois des pommes de la grosseur du poing aussi entières qu'il les avoit avalées (*h*); & en effet, le tube intestinal est si court que les alimens doivent passer très-vîte; & ceux qui par leur dureté sont capables de quelque résistance, doivent éprouver peu d'altération dans un si petit trajet, sur-tout lorsque les fonctions de l'estomac sont dérangées par quelque maladie: on a assuré à Clusius, que dans ce cas il rendoit quelquefois les œufs de poule dont il étoit fort friand, tels qu'il les avoit pris, c'est-à-dire, bien entiers avec la coque, & que les avalant une seconde fois, il les digéroit bien (*i*): le fonds de la nourriture de ce même casoar, qui étoit celui du comte de Solms, c'étoit du pain blanc coupé par gros morceaux, ce qui prouve qu'il est frugivore, ou plutôt il est omnivore, puisqu'il dévore en effet tout ce qu'on lui présente, & que s'il a le jabot & le double estomac des animaux qui vivent de matières végétales (*k*),

(*f*) Histoire générale des Voyages, tome VIII, page 112.

(*g*) Voyage des Hollandois, tome VII, page 349.

(*h*) Histoire générale des Voyages, tome VIII, page 112.

(*i*) Clusius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 99.

(*k*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, pages 155, 156, 157 & 170. *Nota.* Il y a dans ce dernier endroit une ligne omise au bas de la page, qui indiquoit la différence qui se trouve entre les ventricules dans divers individus; cette différence consiste, si je ne me trompe, en ce qu'ils sont tantôt musculeux & tantôt membraneux; structure indéfinie, & qui convient assez à la nature équivoque d'un animal qui

il a les courts intestins des animaux carnassiers : le tube intestinal de celui qui a été disséqué par M.^{rs} de l'Académie, avoit quatre pieds huit pouces de long & deux pouces de diamètre dans toute son étendue : le *cæcum* étoit double & n'avoit pas plus d'une ligne de diamètre sur trois, quatre & cinq pouces de longueur (1); à ce compte le cafoar a les intestins treize fois plus courts que l'autruche, ou du moins de celles qui les ont le plus longs; & par cette raison, il doit être encore plus vorace & avoir plus de disposition à manger de la chair (m), c'est ce dont on pourra s'assurer, lorsqu'au lieu de se contenter d'examiner des cadavres, les Observateurs s'attacheront à étudier la nature vivante.

Le cafoar a une vésicule du fiel, & son canal qui se croise avec le canal hépatique, va s'insérer plus haut que celui-ci dans le *duodenum*, & le pancréatique s'insère encore au-dessus du cystique (n), conformation absolument différente de ce qu'on voit dans l'autruche. Celle des parties de la génération du mâle s'en éloigne beaucoup moins; la verge a sa racine dans la partie supérieure du *rectum*, sa forme est celle d'une pyramide triangulaire, large de deux pouces à sa base & de deux lignes à son sommet; elle est composée de deux ligamens cartilagineux très-solides, fortement attachés l'un à l'autre en dessus, mais séparés en dessous, & laissant entr'eux un demi-canal qui est

n'est proprement ni oiseau ni quadrupède, & qui réunit les estomacs des granivores avec les intestins des carnassiers.

(1) Animaux de Perrault, page 163.

(m) Voyez le tome IV in-4.^o de l'Histoire Naturelle; page 442; & le tome VII, page 36.

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, page 163.

revêtu de la peau; les vaisseaux déferens & les uretères n'ont aucune communication apparente avec le canal de la verge (o), en sorte que cette partie qui paroît avoir quatre fonctions principales dans les animaux quadrupèdes, la première de servir de conduit à l'urine, la seconde de porter la liqueur féminale du mâle dans la matrice de la femelle, la troisième de contribuer par sa sensibilité à l'émission de cette liqueur, la quatrième d'exciter la femelle par son action à répandre la sienne, semble être réduite dans le casoar & l'autruche aux deux dernières fonctions, qui sont de produire dans les réservoirs de la liqueur féminale du mâle & de la femelle les mouvemens de correspondance nécessaires pour l'émission de cette liqueur.

On a rapporté à Clusius que l'animal étant vivant, on avoit vu quelquefois sa verge sortir par l'anus (p), nouveau trait de ressemblance avec l'autruche.

Les œufs de la femelle sont d'un gris de cendre, tirant au verdâtre, moins gros & plus alongés que ceux de l'autruche, & semés d'une multitude de petits tubercules d'un vert foncé, la coque n'en est pas fort épaisse selon Clusius, qui en a vu plusieurs; le plus grand de tous ceux qu'il a observés, avoit quinze pouces de tour d'un sens & un peu plus de douze de l'autre (q).

Le casoar a les poumons & les dix cellules à air comme les autres oiseaux, & particulièrement comme les oiseaux pesans, cette bourse ou membrane noire propre aux yeux des oiseaux,

(o) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, page 164.

(p) Clusius, *Exotic. ubi supra*, pag. 99.

(q) Ibidem. *Ova punctis excavatis*, dit Linnæus; cela ne ressemble point à ceux que Clusius a observés.

& cette paupière interne qui, comme on fait, est retenue dans le grand angle de l'œil des oiseaux par deux muscles ordinaires (*r*), & qui est ramenée par instans sur la cornée par l'action d'une espèce de poulie musculaire, qui mérite toute la curiosité des Anatomistes (*s*).

Le midi de la partie orientale de l'Asie paroît être le vrai climat du casoar, son domaine commence, pour ainsi dire, où finit celui de l'autruche, qui n'a jamais beaucoup dépassé le Gange, comme nous l'avons vu dans son histoire; au lieu que celui-ci se trouve dans les îles Moluques, dans celles de Banda, de Java, de Sumatra, & dans les parties correspondantes du continent (*t*): mais il s'en faut bien que cette espèce soit aussi multipliée dans son district que l'autruche l'est dans le sien, puisque nous voyons un roi de Joardam, dans l'île de Java, faire présent d'un casoar à Scellinger, capitaine de vaisseau Hollandois, comme d'un oiseau rare (*u*); la raison en est, ce me semble, que les Indes orientales sont beaucoup plus peuplées que l'Afrique; & l'on fait qu'à mesure que l'homme se multiplie dans une contrée, il détruit ou fait fuir devant lui les animaux sauvages qui vont toujours cherchant des asiles plus paisibles, des terres moins habitées ou occupées par des peuples moins policés, & par conséquent moins destructeurs.

Il est remarquable que le casoar, l'autruche & le touyou, les trois plus gros oiseaux que l'on connoisse, sont tous trois attachés

(*r*) Histoire de l'Académie royale des Sciences de Paris, tome II, page 279.

(*s*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 167.

(*t*) Voyage des Hollandois, tome VII, page 349. — Clusius, Exotic. lib. V, cap. III, pag. 99.

(*u*) Histoire générale des Voyages, tome VIII, page 112,

au climat de la zone torride, qu'ils semblent s'être partagée entr'eux, & où ils se maintiennent chacun dans leur terrain, sans se mêler ni se surmarcher; tous trois véritablement terrestres, incapables de voler, mais courant d'une très-grande vitesse; tous trois avalent à peu près tout ce qu'on leur jette, grains, herbes, chairs, os, pierres, cailloux, fer, glaçons, &c. tous trois ont le cou plus ou moins long, les pieds hauts & très-forts, moins de doigts que la plupart des oiseaux, & l'autruche encore moins que les deux autres; tous trois n'ont de plumes que d'une seule sorte, différentes des plumes des autres oiseaux, & différentes dans chacune de ces trois espèces; tous trois n'en ont point du tout sur la tête & le haut du cou, manquent de queue proprement dite, & n'ont que des ailes imparfaites, garnies de quelques tuyaux sans aucunes barbes, comme nous avons remarqué que les quadrupèdes des pays chauds avoient moins de poil que ceux des régions du Nord; tous trois, en un mot, paroissent être la production naturelle & propre de la zone torride: mais malgré tant de rapports, ces trois espèces sont différenciées par des caractères trop frappans pour qu'on puisse les confondre; l'autruche se distingue du casoar & du touyou par sa grandeur, par ses pieds de chameau & par la nature de ses plumes; elle diffère du casoar, en particulier, par la nudité de ses cuisses & de ses flancs, par la longueur & la capacité de ses intestins, & parce qu'elle n'a point de vésicule du fiel; & le casoar diffère du touyou & de l'autruche par ses cuisses couvertes de plumes, presque jusqu'au tarse, par les barbillons rouges qui lui tombent sur le cou, & par le casque qu'il a sur la tête.

Mais j'aperçois encore dans ce dernier caractère distinctif,

une analogie avec les deux autres espèces; car ce casque n'est autre chose, comme on fait, qu'un renflement des os du crâne, lequel est recouvert d'une enveloppe de corne; & nous avons vu dans l'histoire de l'autruche & du touyou, que la partie supérieure du crâne de ces deux animaux étoit pareillement munie d'une plaque dure & calleuse.



LE DRONTE (a).

ON regarde communément la légèreté comme un attribut propre aux oiseaux, mais si l'on vouloit en faire le caractère essentiel de cette classe, le Dronte n'auroit aucun titre pour y être admis, car loin d'annoncer la légèreté par ses proportions ou par ses mouvemens, il paroît fait exprès pour nous donner l'idée du plus lourd des êtres organisés; représentez-vous un corps massif & presque cubique, à peine soutenu sur deux piliers très-gros & très-courts, surmonté d'une tête si extraordinaire qu'on la prendroit pour la fantaisie d'un Peintre de grotesques; cette tête portée sur un cou renforcé & goîtreux, consiste presque toute entière dans un bec énorme où sont deux gros yeux noirs entourés d'un cercle blanc, & dont l'ouverture des mandibules se prolonge bien au-delà des yeux, & presque jusqu'aux oreilles: ces deux mandibules concaves dans le milieu de leur longueur, renflées par les deux bouts & recourbées à la pointe en sens contraire, ressemblent à deux cuillers pointues, qui s'appliquent l'une à l'autre la convexité en dehors: de tout cela il résulte une physionomie stupide & vorace, & qui, pour comble de difformité, est accompagnée d'un bord de plumes, lequel suivant le contour de la base du bec s'avance en pointe sur le front, puis s'arrondit autour de la face en manière de capuchon, d'où lui est venu le nom de *cygne encapuchonné* (*cycnus cucullatus*).

(a) *Dronte* est le nom que lui donnent les habitans de l'île Maurice & des lieux voisins: les Portugais l'ont appelé *Dodo*; les Hollandois, *Dod-aerts* & *Walgh-vogel*. — *Dronte* aliis, *Dod-aerts*. Bontius, *Indes orientales*, page 30. — *Gallinaceus gallus peregrinus*. Clusius, *Exotic.* lib. v, pag. 99. — Edwards, *Glanures*, planche CCXCIV.

Tome II.

T

La grosseur qui, dans les animaux, suppose la force, ne produit ici que la pesanteur; l'autruche, le touyou, le casoar, ne sont pas plus en état de voler que le dronte, mais du moins ils sont très-vîtes à la course; au lieu que le dronte paroît accablé de son propre poids, & avoir à peine la force de se traîner: c'est dans les oiseaux ce que le paresseux est dans les quadrupèdes; on diroit qu'il est composé d'une matière brute, inactive, où les molécules vivantes ont été trop épargnées; il a des ailes, mais ces ailes sont trop courtes & trop foibles pour l'élever dans les airs; il a une queue, mais cette queue est disproportionnée & hors de sa place; on le prendroit pour une tortue qui se feroit affublée de la dépouille d'un oiseau, & la Nature en lui accordant ces ornemens inutiles, semble avoir voulu ajouter l'embarras à la pesanteur, la gaucherie des mouvemens à l'inertie de la masse, & rendre sa lourde épaisseur encore plus choquante, en faisant souvenir qu'il est un oiseau.

Les premiers Hollandois qui le virent dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île de France (b), l'appelèrent *walgh-vogel*, oiseau de dégoût, autant à cause de sa figure rebutante que du mauvais goût de sa chair; cet oiseau bizarre est très-gros, & n'est surpassé à cet égard, que par les trois précédens, car il surpasse le cygne & le dindon.

M. Briffon donne pour un de ses caractères, d'avoir la partie inférieure des jambes dénuée de plumes; cependant la *planche CCXCIV* d'Edwards, le représente avec des plumes, non-seulement jusqu'au bas de la jambe, mais encore jusqu'au-dessous

(b) *Nota.* Les Portugais avoient auparavant nommé cette île, *Ilha do Cirne*, c'est-à-dire, *Île aux Cygnes*, apparemment parce qu'ils y avoient aperçu des drontes qu'ils prirent pour des cygnes. *Clusius, Exotic. pag. 101.*

de son articulation avec le tarse; le bec supérieur est noirâtre dans toute son étendue, excepté sur la courbure de son crochet où il y a une tache rouge; les ouvertures des narines sont à peu près dans sa partie moyenne, tout proche de deux replis transversaux qui s'élèvent en cet endroit sur sa surface.

Les plumes du dronte sont en général fort douces, le gris est leur couleur dominante, mais plus foncé sur toute la partie supérieure & au bas des jambes, & plus clair sur l'estomac, le ventre & tout le dessous du corps; il y a du jaune & du blanc dans les plumes des ailes & dans celles de la queue, qui paroissent frisées, & sont en fort petit nombre. Clusius n'en compte que quatre ou cinq.

Les pieds & les doigts sont jaunes, & les ongles noirs; chaque pied a quatre doigts, dont trois dirigés en avant & le quatrième en arrière; c'est celui-ci qui a l'ongle le plus long (c).

Quelques-uns ont prétendu que le dronte avoit ordinairement dans l'estomac une pierre aussi grosse que le poing (d), & à laquelle on n'a pas manqué d'attribuer la même origine & les mêmes vertus qu'aux bézoards; mais Clusius qui a vu deux de ces pierres de forme & de grandeur différentes (e), pense que l'oiseau les avoit avalées comme font les granivores, & qu'elles ne s'étoient point formées dans son estomac.

Le dronte paroît propre & particulier aux îles de France & de Bourbon, & probablement aux terres de ce continent qui en sont les moins éloignées; mais je ne sache pas qu'aucun Voyageur ait dit l'avoir vu ailleurs que dans ces deux îles.

(c) Voyez Clusius, *Exotic.* pag. 100. — Edwards, *figure CCXCIV.*

(d) Voyage des Hollandois aux Indes orientales, *tome III, page 214.*

(e) Clusius, *ubi supra.*

Quelques Hollandois l'ont nommé *dodarse* ou *dodaers*; les Portugais & les Anglois, *dodo*; dronte est son nom original, je veux dire celui sous lequel il est connu dans le lieu de son origine; & c'est par cette raison que j'ai cru devoir le lui conserver, & parce qu'ordinairement les noms imposés par les peuples simples ont rapport aux propriétés de la chose nommée: on lui a encore appliqué les dénominations de *cygne à capuchon* (f), d'*autruche encapuchonnée* (g), de *coq étranger* (h), de *walgh-vogel*; & M. Moehring, qui n'a trouvé aucun de ces noms à son goût, a imaginé celui de *ruphus*, que M. Briffon a adopté pour son nom latin, comme s'il y avoit quelque avantage à donner au même animal un nom différent dans chaque langue, & comme si l'effet de cette multitude de synonymes n'étoit pas d'embarrasser la science & de jeter de la confusion dans les choses: ne multiplions pas les êtres, disoient autrefois les Philosophes; mais aujourd'hui on doit dire & répéter sans cesse aux Naturalistes, ne multipliez pas les noms sans nécessité.

(f) Nieremberg, *Hist. nat. maximè peregrinæ*, pag. 232.

(g) Linnæus, *Gen. 86, spec. 4.*

(h) Clusius, *Exotic.* pag. 100.



LE SOLITAIRE

E T

L'OISEAU DE NAZARE.

LE Solitaire dont parlent Leguat (a) & Carré (b), & l'oiseau de Nazareth dont parle Fr. Cauche (c), paroissent avoir beaucoup de rapports avec le dronte, mais ils en diffèrent aussi en plusieurs points; & j'ai cru devoir rapporter ce qu'en disent ces Voyageurs, parce que si ces trois noms ne désignent qu'une seule & unique espèce, les relations diverses ne pourront qu'en compléter l'histoire; & si au contraire ils désignent trois espèces différentes, ce que j'ai à dire pourra être regardé comme un commencement d'histoire de chacune, ou du moins comme une notice de nouvelles espèces à examiner, de même que l'on voit dans les cartes Géographiques une indication des terres inconnues; dans tous les cas ce sera un avis aux Naturalistes qui se trouveront à portée d'observer ces oiseaux de plus près, de les comparer, s'il est possible, & de nous en donner une connoissance plus distincte & plus précise: les seules questions que l'on a faites sur des choses ignorées, ont valu souvent plus d'une découverte.

Le solitaire de l'île Rodrigue est un très-gros oiseau, puisqu'il y a des mâles qui pèsent jusqu'à quarante-cinq livres: le plumage

(a) Voyage en deux îles désertes des Indes orientales, tome I, pages 98 — 102.

(b) Voyage de Carré, cité dans l' Histoire générale des Voyages, tome IX, page 3.

(c) Description de l'île de Madagascar, page 130 & suiv.
Tome II.

de ceux-ci est ordinairement mêlé de gris & de brun, mais dans les femelles, c'est tantôt le brun & tantôt le jaune-blond qui domine. Carré dit que le plumage de ces oiseaux est d'une couleur changeante, tirant sur le jaune, ce qui convient à celui de la femelle; & il ajoute qu'il lui a paru d'une beauté admirable.

Les femelles ont au-dessus du bec comme un bandeau de veuve; leurs plumes se renflent des deux côtés de la poitrine en deux touffes blanches, qui représentent imparfaitement le sein d'une femme; les plumes des cuisses s'arrondissent par le bout en forme de coquilles, ce qui fait un fort bon effet; & comme si ces femelles sentoient leurs avantages, elles ont grand soin d'arranger leur plumage, de le polir avec le bec & de l'ajuster presque continuellement, en sorte qu'une plume ne passe pas l'autre; elles ont, selon Leguat, l'air noble & gracieux tout ensemble; & ce Voyageur assure que souvent leur bonne mine leur a sauvé la vie (*d*), si cela est ainsi, & que le solitaire & le dronte soient de la même espèce, il faut admettre une très-grande différence entre le mâle & la femelle quant à la bonne mine.

Cet oiseau a quelque rapport avec le dindon; il en auroit les pieds & le bec si ses pieds n'étoient pas plus élevés & son bec plus crochu; il a aussi le cou plus long proportionnellement, l'œil noir & vif, la tête sans crête ni huppe & presque point de queue; son derrière, qui est arrondi à peu près comme la croupe d'un cheval, est revêtu de ces plumes qu'on appelle *couvertures*.

Le solitaire ne peut se servir de ses ailes pour voler, mais elles ne lui sont pas inutiles à d'autres égards; l'os de l'aile se

(*d*) Voyez la figure (page 98) du Voyage de Leguat.

renfle à son extrémité en une espèce de bouton sphérique qui se cache dans les plumes & lui sert à deux usages; premièrement pour se défendre, comme il fait aussi avec le bec; en second lieu pour faire une espèce de battement ou de moulinet en pirouettant vingt ou trente fois du même côté dans l'espace de quatre à cinq minutes; c'est ainsi, dit-on, que le mâle rappelle sa compagne avec un bruit qui a du rapport à celui d'une crefferelle & s'entend de deux cents pas.

On voit rarement ces oiseaux en troupes, quoique l'espèce soit assez nombreuse; quelques-uns disent même qu'on n'en voit guère deux ensemble (e).

Ils cherchent les lieux écartés pour faire leur ponte, ils construisent leur nid de feuilles de palmiers amoncelées à la hauteur d'un pied & demi; la femelle pond dans ce nid un œuf beaucoup plus gros qu'un œuf d'oie, & le mâle partage avec elle la fonction de couvrir.

Pendant tout le temps de l'incubation, & même celui de l'éducation, ils ne souffrent aucun oiseau de leur espèce à plus de deux cents pas à la ronde; & l'on prétend avoir remarqué que c'est le mâle qui chasse les mâles, & la femelle qui chasse les femelles; remarque difficile à faire sur un oiseau qui passe sa vie dans les lieux les plus sauvages & les plus écartés.

L'œuf, car il paroît que ces oiseaux n'en pondent qu'un, ou plutôt n'en couvent qu'un à la fois; l'œuf, dis-je, ne vient à éclore qu'au bout de sept semaines (f), & le petit n'est en état

(e) Histoire générale des Voyages, tome IX, page 3, citant le Voyage de Carré.

(f) Nota. Aristote fixe au trentième jour le terme de l'incubation pour les plus gros oiseaux, tels que l'aigle, l'outarde, l'oie; il est vrai qu'il ne cite point l'autruche en cet endroit. *Hist. Anim.* lib. VI, cap. VI.

de pourvoir à ses besoins que plusieurs mois après : pendant tout ce temps le père & la mère en ont soin, & cette seule circonstance doit lui procurer un instinct plus perfectionné que celui de l'autruche, laquelle peut en naissant subsister par elle-même, & qui n'ayant jamais besoin du secours de ses père & mère, vit isolée, sans aucune habitude intime avec eux, & se prive ainsi des avantages de leur société qui, comme je l'ai dit ailleurs, est la première éducation des animaux & celle qui développe le plus leurs qualités naturelles; aussi l'autruche passe-t-elle pour le plus stupide des oiseaux.

Lorsque l'éducation du jeune solitaire est finie, le père & la mère demeurent toujours unis & fidèles l'un à l'autre, quoiqu'ils aillent quelquefois se mêler parmi d'autres oiseaux de leur espèce: les soins qu'ils ont donnés en commun au fruit de leur union, semblent en avoir resserré les liens, & lorsque la saison les y invite ils recommencent une nouvelle ponte.

On assure qu'à tout âge on leur trouve une pierre dans le gésier, comme au dronte; cette pierre est grosse comme un œuf de poule, plate d'un côté, convexe de l'autre, un peu raboteuse & assez dure pour servir de pierre à aiguiser; on ajoute que cette pierre est toujours seule dans leur estomac, & qu'elle est trop grosse pour pouvoir passer par le canal intermédiaire qui fait la seule communication du jabot au gésier, d'où l'on voudroit conclure que cette pierre se forme naturellement & à la manière des bézoards, dans le gésier du solitaire; mais pour moi j'en conclus seulement que cet oiseau est granivore, qu'il avale des pierres & des cailloux comme tous les oiseaux de cette classe, notamment comme l'autruche, le touyou, le casoar & le dronte,
&

& que le canal de communication du jabot au gésier est susceptible d'une dilatation plus grande que ne l'a cru Leguat.

Le seul nom de solitaire indique un naturel sauvage; & comment ne le feroit-il pas? comment un oiseau qui compose lui seul toute la couvée, & qui par conséquent passe les premiers temps de sa vie sans aucune société avec d'autres oiseaux de son âge, & n'ayant qu'un commerce de nécessité avec ses père & mère, sauvages eux-mêmes, ne feroit-il pas maintenu par l'exemple & par l'habitude? on fait combien les habitudes premières ont d'influence sur les premières inclinations qui forment le naturel; & il est à présumer que toute espèce où la femelle ne couvrera qu'un œuf à la fois, sera sauvage comme notre solitaire; cependant il paroît encore plus timide que sauvage, car il se laisse approcher & s'approche même assez familièrement, sur-tout lorsqu'on ne court pas après lui & qu'il n'a pas encore beaucoup d'expérience; mais il est impossible de l'appriivoiser. On l'attrape difficilement dans les bois, où il peut échapper aux chasseurs par la ruse & par son adresse à se cacher; mais comme il ne court pas fort vite, on le prend aisément dans les plaines & dans les lieux ouverts: quand on l'a arrêté, il ne jette aucun cri, mais il laisse tomber des larmes & refuse opiniâtrément toute nourriture. M. Caron, Directeur de la Compagnie des Indes à Madagascar, en ayant fait embarquer deux venant de l'île de Bourbon pour les envoyer au Roi, ils moururent dans le vaisseau sans avoir voulu boire ni manger (g).

Le temps de leur donner la chasse est depuis le mois de mars au mois de septembre, qui est l'hiver des contrées qu'ils habitent,

(g) Voyage de Carré aux Indes.
Tome II.

& qui est auffi le temps où ils font le plus gras : la chair des jeunes fur-tout, est d'un goût excellent.

Telle est l'idée que Leguat nous donne du folitaire (*h*) ; il en parle non-feulement comme témoin oculaire, mais comme un Observateur qui s'étoit attaché particulièrement & long-temps à étudier les mœurs & les habitudes de cet oiseau ; & en effet, fa relation, quoique gâtée en quelques endroits par des idées fabuleuses (*i*), contient néanmoins plus de détails historiques fur le folitaire que je n'en trouve dans une foule d'écrits fur des oifeaux plus généralement & plus anciennement connus. On parle de l'autruche depuis trente fiècles, & l'on ignore encore aujourd'hui combien elle pond d'œufs & combien elle est de temps à les couver.

L'oifeau de Nazareth, appelé fans doute ainfi par corruption, pour avoir été trouvé dans l'île de Nazare (*k*), a été observé par Fr. Cauche dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île Françoisé ; c'est un très-gros oiseau & plus gros qu'un cygne ; au lieu de plumes il a tout le corps couvert d'un duvet noir, & cependant il n'est pas absolument fans plumes, car il en a de noires aux ailes & de frisées fur le croupion, qui lui tiennent lieu de queue ; il a le bec gros, recourbé un peu par-déffous, les jambes (c'est-à-dire les pieds) hautes & couvertes d'écailles, trois doigts à chaque pied, le cri de l'oison, & fa chair est médiocrement bonne.

(*h*) Voyage de Leguat, tome I, pages 98 — 102.

(*i*) Par exemple, au fujet du premier accouplement des jeunes folitaires ; où foit imagination prévenue lui a fait voir les formalités d'une espèce de mariage ; au fujet de la pierre de l'estomac, &c.

(*k*) L'île de Nazare est plus haute que l'île Maurice à 17 degrés de latitude sud ; Voyez la Description de Madagafcar, par Fr. Cauche, page 130 & suiv.

La femelle ne pond qu'un œuf, & cet œuf est blanc & gros comme un pain d'un fou; on trouve ordinairement à côté une pierre blanche, de la grosseur d'un œuf de poule, & peut-être cette pierre fait-elle ici le même effet que ces œufs de craie blanche que les Fermières ont coutume de mettre dans le nid où elles veulent faire pondre leurs poules; celle de Nazare pond à terre dans les forêts, sur de petits tas d'herbes & de feuilles qu'elle a formés; si on tue le petit, on trouve une pierre grise dans son gésier; la figure de cet oiseau, est-il dit dans une note, (1) se trouve dans le *Journal de la seconde Navigation des Hollandois aux Indes orientales*, & ils l'appellent *oiseau de Nausée*: ces dernières paroles semblent décider la question de l'identité de l'espèce entre le dronte & l'oiseau de Nazare, & la prouveroient en effet, si leurs descriptions ne présentoient des différences essentielles, notamment dans le nombre des doigts; mais sans entrer dans cette discussion particulière, & sans prétendre résoudre un problème où il n'y a pas encore assez de données, je me contenterai d'indiquer ici les rapports & les différences qui résultent de la comparaison des trois descriptions.

Je vois d'abord en comparant ces trois oiseaux à la fois, qu'ils appartiennent au même climat & presque aux mêmes contrées; car le dronte habite l'île de Bourbon & l'île Françoisé, à laquelle il semble avoir donné son nom d'île au cygne, comme je l'ai remarqué plus haut; le solitaire habitoit l'île Rodrigue dans le temps qu'elle étoit entièrement déserte, & on l'a vu dans l'île Bourbon; l'oiseau de Nazare se trouve dans l'île de Nazare, d'où il a tiré son nom, & dans l'île Françoisé (m); or ces quatre îles

(1) Voyez la Description de Madagascar, par Fr. Cauche, page 130 & suiv.

(m) Voyez ci-dessus l'histoire de ces oiseaux.

font voisines les unes des autres, & il est à remarquer qu'aucun de ces oiseaux n'a été aperçu dans le continent.

Ils se ressemblent aussi tous trois plus ou moins par la grosseur, par l'impuissance de voler, par la forme des ailes, de la queue & du corps entier; & on leur a trouvé à tous une ou plusieurs pierres dans le gésier, ce qui les suppose tous trois granivores; outre cela ils ont tous trois une allure fort lente, car, quoique Leguat ne dise rien de celle du solitaire, on peut juger par la figure qu'il donne de la femelle (*n*), que c'est un oiseau très-pesant.

Comparant ensuite ces mêmes oiseaux pris deux à deux, je vois que le plumage du dronte se rapproche de celui du solitaire pour la couleur, & de celui de l'oiseau de Nazare pour la qualité de la plume qui n'est que du duvet; & que ces deux derniers oiseaux conviennent encore en ce qu'ils ne pondent & ne couvent qu'un œuf.

Je vois de plus qu'on a appliqué au dronte & à l'oiseau de Nazare le même nom d'oiseau de dégoût.

Voilà les rapports, & voici les différences:

Le solitaire a les plumes de la cuisse arrondies par le bout en coquilles, ce qui suppose de véritables plumes comme en ont ordinairement les oiseaux, & non du duvet comme en ont le dronte & l'oiseau de Nazare.

La femelle du solitaire a deux touffes de plumes blanches sur la poitrine; on ne dit rien de pareil de la femelle des deux autres.

Le dronte a les plumes qui bordent la base du bec disposées en manière de capuchon, & cette disposition est si frappante, qu'on en a fait le trait caractéristique de sa dénomination (*cycnus cucullatus*); de plus il a les yeux dans le bec, ce qui n'est pas

(*n*) Voyage de Leguat, tome I, page 98.

moins frappant ; & l'on peut croire que Leguat n'a rien vu de pareil dans le solitaire, puisqu'il se contente de dire de cet oiseau qu'il avoit tant observé, que sa tête étoit sans crête & sans huppe ; & Cauche ne dit rien du tout de celle de l'oiseau de Nazare.

Les deux derniers sont haut montés, au lieu que le dronte a les pieds très-gros & très-courts.

Celui-ci, & le solitaire qu'on dit avoir à peu près les pieds du dindon, ont quatre doigts, & l'oiseau de Nazare n'en a que trois, selon le témoignage de Cauche.

Le solitaire a un battement d'ailes très-remarquable, & qui n'a point été remarqué dans les deux autres.

Enfin il paroît que la chair des solitaires, & sur-tout des jeunes, est excellente ; que celle de l'oiseau de Nazare est médiocre, & celle du dronte mauvaise.

Si cette comparaison qui a été faite avec la plus grande exactitude, ne nous met pas en état de prendre un parti sur la question proposée, c'est parce que les observations ne sont ni assez multipliées ni assez sûres ; il seroit donc à desirer que les Voyageurs, & sur-tout les Naturalistes, qui se trouveront à portée, examinassent ces trois oiseaux, & qu'ils en fissent une description exacte, qui porteroit principalement :

Sur la forme de la tête & du bec :

Sur la qualité des plumes :

Sur la forme & les dimensions des pieds :

Sur le nombre des doigts :

Sur les différences qui se trouvent entre le mâle & la femelle :

Entre les pouffins & les adultes :

Sur leur façon de marcher & de courir :

En ajoutant, autant qu'il seroit possible, ce que l'on fait dans

le pays sur leur génération, c'est-à-dire, sur leur manière de se rappeler, de s'accoupler, de faire leur nid & de couvrir :

Sur le nombre, la forme, la couleur, le poids & le volume de leurs œufs :

Sur le temps de l'incubation :

Sur leur manière d'élever leurs petits :

Sur la façon dont ils se nourrissent eux-mêmes :

Enfin sur la forme & les dimensions de leur estomac, de leurs intestins & de leurs parties sexuelles.



L'OUTARDE (a).

LA première chose que l'on doit se proposer lorsqu'on entreprend d'éclaircir l'histoire d'un animal, c'est de faire une critique sévère de sa nomenclature, de démêler exactement les différens noms qui lui ont été donnés dans toutes les langues & dans tous les temps, & de distinguer autant qu'il est possible, les espèces différentes auxquelles les mêmes noms ont été appliqués; c'est le seul moyen de tirer parti des connoissances des Anciens, & de les lier utilement aux découvertes des Modernes, & par conséquent le seul moyen de faire de véritables progrès en Histoire Naturelle; en effet, comment, je ne dis pas un seul homme, mais une génération entière, mais plusieurs générations de suite, pourroient-elles faire complètement l'histoire d'un seul animal? presque tous les animaux craignent l'homme & le fuient; le caractère de supériorité que la main du Très-Haut a gravé sur son front, leur inspire plus de frayeur que de respect; ils ne soutiennent point ses regards, ils se défont de ses embuches, ils redoutent ses armes; ceux même qui pourroient se défendre par la force ou résister par leur masse, se retirent dans des déserts que nous ne daignons pas leur disputer, ou se retranchent dans des forêts impénétrables: les petits, sûrs de nous échapper par leur

(a) Outarde, en Grec, *O'nis*; en Latin, *Avis tarda*; en Italien, *Starda*; en Allemand, *Trapp*; en Polonois, *Drop*; en Anglois, *Bustard*. — *Tarda*. Frisch, *planche CVI*, avec une bonne figure enluminée. — Outarde. Edwards, *pl. LXXIII*, le mâle; & *pl. LXXIV*, la femelle, avec de bonnes figures enluminées. — Ostarde, Houtarde, Bistarde. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 235; & portraits d'oiseaux, page 56, a. — Otarde. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II*, page 101. — L'Outarde. Brisson, *Ornith.* tome V, page 18.

petiteffe, & rendus plus hardis par leur foibleffe même, vivent chez nous malgré nous, se nourrissent à nos dépens, quelquefois même de notre propre substance, sans nous être mieux connus; & parmi le grand nombre de classes intermédiaires, renfermées entre ces deux classes extrêmes, les uns se creusent des retraites souterraines, les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux, d'autres se perdent dans le vague des airs, & tous disparoissent devant le tyran de la Nature : comment donc pourrions-nous dans un court espace de temps, voir tous les animaux dans toutes les situations où il faut les avoir vus pour connoître à fond leur naturel, leurs mœurs, leur instinct, en un mot, les principaux faits de leur histoire ? On a beau rassembler à grands frais des suites nombreuses de ces animaux, conserver avec soin leur dépouille extérieure, y joindre leurs squelettes artistement montés ; donner à chaque individu son attitude propre & son air naturel, tout cela ne représente que la Nature morte, inanimée, superficielle ; & si quelque Souverain avoit conçu l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la science, en formant de vastes ménageries, & réunissant sous les yeux des Observateurs, un grand nombre d'espèces vivantes, on y prendroit encore des idées imparfaites de la Nature ; la plupart des animaux intimidés par la présence de l'homme, importunés par ses observations, tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inséparable de la captivité, ne montreroient que des mœurs altérées, contraintes & peu dignes des regards d'un Philosophe, pour qui la Nature libre, indépendante, & si l'on veut sauvage, est la seule belle Nature.

Il faut donc pour connoître les animaux avec quelque exactitude, les observer dans l'état de sauvage, les suivre jusque dans
les

les retraites qu'ils se sont choisies eux-mêmes, jusque dans ces antres profonds, & sur ces rochers escarpés où ils vivent en pleine liberté; il faut même en les étudiant, faire en sorte de n'en être point aperçus : car ici l'œil de l'Observateur, s'il n'est en quelque façon invisible, agit sur le sujet observé & l'altère réellement. Mais comme il est fort peu d'animaux, sur-tout parmi ceux qui sont ailés, qu'il soit facile d'étudier ainsi, & que les occasions de les voir agir d'après leur naturel véritable, & montrer leurs mœurs franches & pures de toute contrainte, ne se présentent que de loin en loin; il s'ensuit qu'il faut des siècles & beaucoup de hasards heureux pour amasser tous les faits nécessaires, une grande attention pour rapporter chaque observation à son véritable objet, & conséquemment pour éviter la confusion des noms qui de toute nécessité entraîneroit celle des choses; sans ces précautions, l'ignorance la plus absolue seroit préférable à une prétendue science, qui ne seroit au fond qu'un tissu d'incertitudes & d'erreurs; l'Outarde (*planche 245, le mâle*), nous en offre un exemple frappant. Les Grecs lui avoient donné le nom d'*otis*; Aristote en parle en trois endroits sous ce nom (*b*), & tout ce qu'il en dit convient exactement à notre outarde : mais les Latins, trompés apparemment par la ressemblance des mots, l'ont confondue avec l'*otus* qui est un oiseau de nuit. Pline ayant dit avec raison, que l'oiseau appelé *otis* par les Grecs, se nommoit *avis tarda* en Espagne, ce qui convient à l'outarde, ajoute que la chair en est mauvaise (*c*), ce qui convient à l'*otus*, selon Aristote & la vérité, mais nullement à

(*b*) *Historia Animalium*, lib. II, cap. xvii; lib. VI, cap. vi; & lib. IX, cap. xxxiii.

(*c*) *Hist. Nat. lib. X, cap. xxii.*

Tome II.

l'outarde; & cette méprise est d'autant plus facile à supposer que Pline, dans le chapitre suivant, confond évidemment l'*otis* avec l'*otus* (*d*), c'est-à-dire, l'outarde avec le hibou.

Alexandre Myndien, dans Athénée (*e*), tombe aussi dans la même erreur, en attribuant à l'*otus* ou à l'*otis* qu'il prend pour un seul & même oiseau, d'avoir les pieds de lièvre, c'est-à-dire velus, ce qui est vrai de l'*otus*, hibou qui, comme la plupart des oiseaux de nuit, a les jambes & les pieds velus, ou plutôt couverts jusque sur les ongles de plumes effilées, & non de l'*otis* qui est notre outarde, & qui a non-seulement le pied, mais encore la partie inférieure de la jambe immédiatement au-dessus du tarse, sans plumes.

Sigismond Galenius ayant trouvé dans Héfychiüs le nom de Πάφος, dont l'application n'étoit point déterminée, l'appropria de son bon plaisir à l'outarde (*f*); & depuis M.^{rs} Moehring & Brisson l'ont appliqué au dronte, sans rendre compte des raisons qui les y ont engagés.

Les Juifs modernes ont détourné arbitrairement l'ancienne acception du mot hébreu *anapha*, qui signifioit une espèce de milan, & par lequel ils désignent aujourd'hui l'outarde (*g*).

M. Brisson, après avoir donné le mot Οἰς, comme le nom grec de l'outarde, selon Belon, donne ensuite le mot Οἰδα pour son nom grec, selon Aldrovande (*h*); ne prenant pas garde

(*d*) *Otis bubone minor est, noctuis major, auribus plumeis eminentibus, unde nomen illi.*
Ibid. cap. XXIII.

(*e*) *Hist. Nat. lib. IX.*

(*f*) *In Lexico symphono.*

(*g*) Paul Fagius, *apud Gesnerum, de Avibus*, pag. 489.

(*h*) *Ornithologie, tome V, page 18.*

que *O'νιδα* est l'accusatif de *O'νις*, & par conséquent un seul & même nom; c'est comme s'il eût dit que les uns l'appellent *tarda*, & les autres *tardam*.

Schwenckfeld prétend que le *tetrix* dont parle Aristote (*i*), & qui étoit l'*ourax* des Athéniens, est aussi notre outarde (*k*): cependant le peu que dit Aristote du *tetrix* ne convient point à l'outarde; le *tetrix* niche parmi les plantes basses, & l'outarde parmi les blés, les orges, &c. que probablement Aristote n'a point voulu désigner par l'expression générique de plantes basses; en second lieu, voici comment s'explique ce grand Philosophe. « Les oiseaux qui volent peu, comme les perdrix & les cailles, ne font point de nids, mais pondent à terre sur de petits tas de feuilles qu'elles ont amoncelées; l'alouette & le *tetrix* font aussi de même ». Pour peu qu'on fasse d'attention à ce passage, on voit qu'il est d'abord question des oiseaux pesans & qui volent peu, qu'Aristote parle ensuite de l'alouette & du *tetrix* qui nichent à terre comme ces oiseaux qui volent peu, quoique apparemment ils soient moins pesans, puisque l'alouette est du nombre; & que si Aristote eût voulu parler de notre outarde sous le nom de *tetrix*, il l'eût rangée sans doute, comme oiseau pesant, avec les perdrix & les cailles, & non avec les alouettes qui, par leur vol élevé ont mérité, selon Schwenckfeld lui-même, le nom de *celipètes* (*l*).

Longolius (*m*) & Gesner (*n*) pensent l'un & l'autre que le

(*i*) *Hist. Animal.* lib. VI, cap. I.

(*k*) *Aviarium Silesiæ*, pag. 355.

(*l*) *Ibidem*, pag. 191.

(*m*) *Dialog. de Avibus*.

(*n*) *De Avibus*, lib. III, pag. 489.

tetrax du poëte Nemesianus, n'est autre chose que l'outarde, & il faut avouer qu'il en a à peu près la grosseur (*o*) & le plumage (*p*); mais ces rapports ne sont pas suffisans pour emporter l'identité de l'espèce, & d'autant moins suffisans, qu'en comparant ce que dit Nemesianus de son *tetrax* avec ce que nous savons de notre outarde, j'y trouve deux différences marquées; la première, c'est que le *tetrax* paroît familier par stupidité, & qu'il va se précipiter dans les pièges qu'il a vus qu'on dressoit contre lui (*q*); au lieu que l'outarde ne soutient pas l'aspect de l'homme, & qu'elle s'enfuit fort vite, du plus loin qu'elle l'aperçoit (*r*); en second lieu, le *tetrax* faisoit son nid au pied du mont Apennin; au lieu qu'Aldrovande qui étoit Italien, nous assure positivement qu'on ne voit d'outardes en Italie, que celles qui y ont été apportées par quelque coup de vent (*f*); il est vrai que Willulghby soupçonne qu'elles ne sont point rares dans ces contrées, & cela sur ce qu'en passant par Modène, il en vit une au marché; mais il me semble que cette outarde unique, aperçue au marché d'une ville comme Modène, s'accorde encore mieux avec le dire d'Aldrovande, qu'avec la conjecture de Willulghby.

M. Perrault impute à Aristote d'avoir avancé que l'*otis* en

(*o*) *Tarpeia est custos arcis non corpore major.*

(*p*) *Perfimilis cineri dorsum (collum forte) maculosaque terga
Inficiunt pullæ cacabantis (perdicis) imagine notæ.*

(*q*) *Cum pedicas necli sibi contemplaverit adstans
Innemor ipse sui tamen in dispendia currit.*

(*r*) *Neque hominem ad se appropinquantem sustinent, sed cum eum longinquo cernunt
statim fugam capessunt. Willulghby, Ornitholog. pag. 129.*

(*f*) *Italia nostra has aves nisi forte ventorum turbine advectas non habet. Aldrov.
Ornitholog. tom. II, pag. 92.*

Scythie

Scythie (*t*), ne couve point ses œufs comme les autres oiseaux, mais qu'elle les enveloppe dans une peau de lièvre ou de renard, & les cache au pied d'un arbre au haut duquel elle se perche : cependant Aristote n'attribue rien de tout cela à l'outarde, mais à un certain oiseau de Scythie, probablement un oiseau de proie, puisqu'il savoit écorcher les lièvres & les renards, & qui seulement étoit de la grosseur d'une outarde, ainsi que Plin (*u*) & Gaza le traduisent (*x*); d'ailleurs, pour peu qu'Aristote connût l'outarde, il ne pouvoit ignorer qu'elle ne se perche point.

Le nom composé de *trapp-gansz* que les Allemands ont appliqué à cet oiseau, a donné lieu à d'autres erreurs; *trappen* signifie marcher, & l'usage a attaché à ses dérivés, une idée accessoire de lenteur de même qu'au *gradatim* des Latins, & à l'*andante* des Italiens; & en cela le mot *trapp* peut très-bien être appliqué à l'outarde qui, lorsqu'elle n'est point poursuivie, marche lentement & pesamment; il lui conviendrait encore, quand cette idée accessoire de lenteur n'y feroit point attachée, parce qu'en caractérisant un oiseau par l'habitude de marcher, c'est dire assez qu'il vole peu.

A l'égard du mot *gansz*, il est susceptible d'équivoque, ici il doit peut-être s'écrire comme je l'ai écrit, avec un Z final, & de cette manière il signifie *beaucoup* & annonce un superlatif; au lieu que lorsqu'on l'écrit par un S, *gans*, il signifie une oie: quelques Auteurs l'ayant pris dans ce dernier sens, l'ont traduit en latin par *anser trappus*, & cette erreur de nom influant sur

(*t*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 104.

(*u*) Nat. Historia, lib. X, cap. XXXIII.

(*x*) Hist. Animalium, lib. IX, cap. XXXIII.
Tome II.

la chose, on n'a pas manqué de dire que l'outarde étoit un oiseau aquatique qui se plaisoit dans les marécages (*y*), & Aldrovande lui-même qui avoit été averti de cette équivoque de noms, par un Médecin Hollandois, & qui penchoit à prendre le mot *gansz* dans le même sens que moi (*z*), fait cependant dire à Belon, en le traduisant en latin, que l'outarde aime les marécages (*a*), quoique Belon dise précisément le contraire (*b*); & cette erreur en produisant une autre, on a donné le nom d'*outarde* à un oiseau véritablement aquatique, à une espèce d'oie noire & blanche que l'on trouve en Canada, & dans plusieurs endroits de l'Amérique septentrionale (*c*); c'est sans doute par une suite de cette méprise, qu'on envoya d'Écosse à Gesner, la figure d'un oiseau palmipède sous le nom de *gustarde* (*d*), qui est le nom que l'on donne dans ce pays à l'outarde véritable, & que Gesner fait dériver de *tarde*, lent, tardif, & de *guss* & *gooff* qui, en Hollandois & en Anglois, signifie une oie (*e*); voilà donc l'outarde, qui est un oiseau

(*y*) *Sylvaticus apud Gesnerum*, pag. 488.

(*z*) *Ornitholog.* tom. II, pag. 86.

(*a*) *Ibidem*, pag. 92.

(*b*) « La nature de l'ostarde est de vivre par les spacieuses campagnes, comme l'autruche; » fuyant l'eau sur toutes choses Ne hanter les eaux, n'étoit de celle qui reste » entre les feillons, après avoir plû, ou bien qu'elle hantât les marres pour en boire », *Belon*, Nature des Oiseaux, lib. V, cap. III.

(*c*) *Voy.* Histoire & Description de la nouvelle France, par le P. Charlevoix, tome III, page 156. — Voyage du Capitaine Robert Lade, tome II, page 202. — Voyage du P. Théodat, page 300. — Lettres édifiantes, XI.^e Recueil, page 310; & XXIII.^e Recueil, page 238, &c.

(*d*) Gesner } *de Avibus*, pag. 164 & 489.

(*e*) *Ibidem*, pag. 142.

tout-à-fait terrestre, travestie en un oiseau aquatique avec lequel elle n'a cependant presque rien de commun, & cette bizarre métamorphose a été produite évidemment par une équivoque de mots : ceux qui ont voulu justifier ou excuser le nom d'*anser trappus* ou *trapp-gans*, ont été réduits à dire, les uns que les outardes voloient par troupes comme les oies (*f*), les autres qu'elles étoient de la même grosseur (*g*); comme si la grosseur, ou l'habitude de voler par troupes, pouvoient seules caractériser une espèce : à ce compte les vautours & les coqs de bruyère pourroient être rangés avec l'oie; mais c'est trop insister sur une absurdité, je me hâte de terminer cette liste d'erreurs & cette critique, peut-être un peu longue, mais que j'ai cru nécessaire.

Belon a prétendu que le *tetrao alter* de Pline (*h*) étoit l'outarde (*i*), mais c'est sans fondement, puisque Pline parle au même endroit de l'*avis tarda* : il est vrai que Belon, défendant son erreur par une autre, avance que l'*avis tarda* des Espagnols & l'*otis* des Grecs, désignent le duc; mais il faudroit prouver auparavant, 1.^o que l'outarde se tient sur les hautes montagnes, comme Pline l'affure du *tetrao alter* (*gignunt eos Alpes*) (*k*), ce qui est contraire à ce qui a été dit de cet oiseau par tous les Naturalistes, excepté M. Barrère (*l*); 2.^o que le duc &

(*f*) Longolius, *apud Gesn.* pag. 486.

(*g*) Frisch, *planche CVI.*

(*h*) Plin. *Hist. Nat.* lib. X, cap. XXII.

(*i*) Histoire Naturelle des Oiseaux, *lib. V, cap. III.*

(*k*) Plin. *Hist. Nat.* lib. X, cap. XXII.

(*l*) *Nota.* M. Barrère reconnoît deux outardes d'Europe, mais il est le seul qui les donne pour des oiseaux des Pyrénées; & l'on sait que cet Auteur, né en Roussillon, rapportoit aux montagnes des Pyrénées tous les animaux des provinces adjacentes.

non l'outarde a été en effet connu en Espagne sous le nom d'*avis tarda*; & en Grec sous celui d'*otis* : assertion insoutenable & combattue par le témoignage de presque tous les Écrivains. Ce qui peut avoir trompé Belon, c'est que Pline donne son second *tetrao* comme un des plus gros oiseaux après l'autruche, ce qui, suivant Belon, ne peut convenir qu'à l'outarde : mais nous verrons dans la suite que le grand tetras ou coq de bruyère surpasse quelquefois l'outarde en grosseur; & si Pline ajoute que la chair de cette *avis tarda* est un mauvais manger, ce qui convient beaucoup mieux à l'*otus* hibou ou moyen duc, qu'à l'*otis* outarde, Belon auroit pu soupçonner que ce Naturaliste confond ici l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut, & qu'il attribue à une seule espèce les propriétés de deux espèces très-différentes, désignées dans ses recueils par des noms presque semblables; mais il n'auroit pas dû conclure que l'*avis tarda* est en effet un duc.

Le même Belon penchoit à croire que son *ædicnemus* étoit un *ostardeau* (m); & en effet, cet oiseau n'a que trois doigts, & tous antérieurs comme l'outarde; mais il a le bec très-différent, le tarse plus gros, le cou plus court, & il paroît avoir plus de rapport avec le pluvier qu'avec l'outarde : c'est ce que nous examinerons de plus près dans la suite.

Enfin il faut être averti que quelques Auteurs trompés apparemment par la ressemblance des mots, ont confondu le nom de *starda* qui, en Italien, signifie une outarde, avec le nom de *starna* qui, dans la même langue, signifie perdrix (n).

(m) Histoire Naturelle des Oiseaux, lib. V, cap. v.

(n) Petrus Aponens Patavinus seu conciliator apud Aldrovand. Ornith. lib. XIII; cap. XII.

Il résulte de toutes ces discussions que l'*otis* des Grecs & non l'*otus*, est notre outarde; que le nom de Πάφος lui a été appliqué au hasard comme il l'a été ensuite au dronte; que celui d'*anapha* que lui donnent les Juifs modernes, appartenoit autrefois au milan; que c'est l'*avis tarda* de Pline, ou plutôt des Espagnols au temps de Pline, ainsi appelée à cause de sa lenteur, & non, comme le veut Nyphus, parce qu'elle n'auroit été connue à Rome que fort tard; qu'elle n'est ni le *tetrix* d'Aristote, ni le *tetrax* du poëte Nemesianus, ni cet oiseau de Scythie, dont parle Aristote dans son *Histoire des Animaux* (o) ni le *tetrao alter* de Pline, ni un oiseau aquatique; & enfin que c'est la *starda* & non la *starna* des Italiens (p).

(o) Lib. IX, cap. XXXIII.

(p) Voici tous les noms sous lesquels les différens Auteurs en ont parlé.

Otis, Tarda, Bistarda. Gesn. de *Avibus*, pag. 484 — 486; & *Icon. Avium.* pag. 67.

Otis sive Tarda. Jonston, de *Avibus*, pag. 42.

Otis seu Tarda avis. Aldrovand. *Ornitholog.* tom. II, pag. 85.

Otis, Tarda, Bistarda. Charlet, *Exercit.* pag. 82, n.º 8.

Otis Græcis; Tarda, Isidoro; Bistarda, Alberto. Rzaczynski, *Hist. nat. Poloniae*; pag. 289; & *Aucluarium ejusd.* pag. 401.

Otis, Tarda, Sibbaldi Scotia illustrata, part. II, lib. III, pag. 16.

Otis, Tarda. Willughby, *Ornitholog.* pag. 129.

Otis, Tarda. Ray, *Synopsis Avium*, pag. 58.

Otis jugulo utrimque cristato, Tarda. Linnæus, *Syst. nat. edit. X, Gen. 85, Sp. 1.*

Tarda recentiorum. Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 355.

Tarda. Klein, de *Avibus*, pag. 18, n.º 1.

Tarda Pyrenæica fulva, maculis nigricantibus, marginibus pennarum roseis. Barrère, *Ornitholog. Class. III, Gen. 19, Sp. 1. Nota.* Ce ne sont pas les bords des plumes, mais le duvet qui est à leur base, qui est couleur de rose.

Tetrax seu Tarax Nemesiani. Longolio, Gesn.

Tetraon. Longolio, Schwenckfeld, Charlet, Klein.

Tetrix, Ourax. Aristote, Schwenckfeld.

Erythronaon. Olai Magni, Schwenckfeld, Charlet, Klein.

Tome II.

Pour sentir combien cette discussion préliminaire étoit importante, il ne faut que se représenter la bizarre & ridicule idée que se feroit de l'outarde un commençant qui auroit recueilli, sans choix & avec une confiance aveugle, tout ce qui a été attribué par les Auteurs à cet oiseau, ou plutôt aux différens noms par lesquels il l'auroit trouvé désigné dans leurs ouvrages; il seroit obligé d'en faire à la fois un oiseau de jour & de nuit, un oiseau de montagne & de vallée, un oiseau d'Europe & d'Amérique, un oiseau aquatique & terrestre, un oiseau granivore & carnassier, un oiseau très-gros & très-petit; en un mot, un monstre & même un monstre impossible; ou s'il vouloit opter entre ces attributs contradictoires, ce ne pourroit être qu'en

Anser-trappa. Rzaczynski, *Auctuarium*, *Hist. nat. Polon.* pag. 401.

En François, *Outarde.* Albin, *tome III*, page 16. Edwards, *pl. LXXIII—LXXIV.*

Otarde. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II*, page 101.

Ostarde. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 236.

Ostarde, Houtarde, Bistarde. Belon, *portraits d'Oiseaux*, page 56.

En Hébreu, *Allabari.* Gesn. Aldrov. *Nota.* Il ne faut point confondre ce nom avec celui d'houbary qui, en Barbarie, signifie une petite outarde, dont je donnerai l'histoire.

Clas id est Tarda avis sylvatici. Gesn. pag. 484.

Anapha Pauli Fagii. Gesn. pag. 489.

En Grec, Ο'νις, Ω'νις, Ο'υτις. Gesn. — Π'άφος. *Sigism. Galenii.* Gesn. pag. 486.

En Italien, *Starda.*

En Allemand, *Trapp.* Gesn. Rzaczynski, Frisch. — *Ackertrapp.* Gesn. — *Trapp;* Schwenckfeld, Rzaczynski. — *Acker-trappe.* Schwenckfeld.

En Flamand, *Trap-gansz.* Gesn. — *Trapp-gans.* Schwenckfeld.

En Suédois, *Trapp.*

En Polonois, *Drop, Trop.* Rzaczynski.

En Illyrien, *Drofa.* Gesn.

En Anglois, *Bistard.* Gesn. — *Bustard.* Willulghby, Charleton, Albin.

En Écossais, *Gustarde.* Hector, Boeth. — *Gustard.* Aldrov.

rectifiant la nomenclature comme nous avons fait par la comparaison de ce que l'on fait de cet oiseau, avec ce qu'en ont dit les Naturalistes qui nous ont précédé.

Mais c'est assez nous arrêter sur le nom, il est temps de nous occuper de la chose. Gesner s'est félicité d'avoir fait le premier la remarque que l'outarde pouvoit se rapporter au genre des gallinacés (*q*), & il est vrai qu'elle en a le bec & la pesanteur, mais elle en diffère par sa grosseur, par ses pieds à trois doigts, par la forme de la queue, par la nudité du bas de la jambe, par la grande ouverture des oreilles, par les barbes de plumes qui lui tombent sous le menton, au lieu de ces membranes charnues qu'ont les gallinacés, sans parler des différences intérieures.

Aldrovande n'est pas plus heureux dans ses conjectures, lorsqu'il prend pour une outarde cette aigle frugivore, dont parle Élien (*r*), à cause de sa grandeur (*s*), comme si le seul attribut de la grandeur suffisoit pour faire naître l'idée d'un aigle; il me paroît bien plus vraisemblable qu'Élien vouloit parler du grand vautour qui est un oiseau de proie comme l'aigle, & même plus puissant que l'aigle commun, & qui devient frugivore dans le cas de nécessité : j'ai ouvert un de ces oiseaux qui avoit été démonté par un coup de fusil, & qui avoit passé plusieurs jours dans des champs semés de blé; je ne lui trouvai dans les intestins qu'une bouillie verte, qui étoit évidemment de l'herbe à demi-digérée.

(*q*) *Quanquam gallinaceorum generi otidem adscribendam nemo adhuc monuerit, mihi tamen recte ad id referri videtur.* Gesn. de Avibus, pag. 484.

(*r*) Lib. IX, de nat. Animal. cap. x. Cet aigle, selon Élien, s'appeloit *aigle de Jupiter*, & étoit encore plus frugivore que l'outarde, qui mange des vers de terre; au lieu que l'aigle dont il s'agit ne mange aucun animal.

(*s*) Ornithologie, tome II, page 93.

On retrouveroit bien plutôt les caractères de l'outarde dans le *tetrax* d'Athénée, plus grand que les plus gros coqs (& l'on fait qu'il y en a de très-gros en Asie), n'ayant que trois doigts aux pieds, des barbes qui lui tombent de chaque côté du bec, le plumage émaillé, la voix grave, & dont la chair a le goût de celle de l'autruche, avec qui l'outarde a tant d'autres rapports (*t*); mais ce *tetrax* ne peut être l'outarde, puisque c'est un oiseau dont, selon Athénée, il n'est fait aucune mention dans les livres d'Aristote; au lieu que ce Philosophe parle de l'outarde en plusieurs endroits.

On pourroit encore soupçonner avec M. Perrault (*u*), que ces perdrix des Indes dont parle Strabon, qui ne sont pas moins grosses que des oies, sont des espèces d'outardes; le mâle diffère de la femelle par les couleurs du plumage qu'il a autrement distribuées & plus vives, par ces barbes de plumes qui lui tombent des deux côtés sur le cou, dont il est surprenant que M. Perrault n'ait point parlé, & dont mal-à-propos Albin a orné la figure de la femelle, par sa grosseur presque double de celle de la femelle, ce qui est une des plus grandes disproportions qui ait été observée en aucune autre espèce, de la taille de la femelle à celle du mâle (*x*).

Belon (*y*), & quelques autres qui ne connoissoient ni le cafoar, ni le touyou, ni le dronte, ni peut-être le griffon ou

(*t*) Gesner, de Avibus, pag. 487. *Otis avis fidipes est, tribus insistens digitis, magnitudine gallinacei majoris, capite oblongo, oculis amplis, rostro acuto, lingua osséa, gracili collo.*

(*u*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 102.

(*x*) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIV.

(*y*) *Ibidem*, page 236.

grand vautour, regardoit l'outarde comme un oiseau de la seconde grandeur, & le plus gros après l'autruche : cependant le pélican, qui ne leur étoit pas inconnu (z), est beaucoup plus grand, selon M. Perrault; mais il peut se faire que Belon ait vu une grosse outarde & un petit pélican, & dans ce cas tout son tort sera, comme celui de bien d'autres, d'avoir assuré de l'espèce, ce qui n'étoit vrai que de l'individu.

M. Edwards reproche à Willulghby de s'être trompé grossièrement, & d'avoir induit en erreur Albin, qui l'a copié, en disant que l'outarde avoit soixante pouces anglois de longueur, du bout du bec au bout de la queue : en effet, celles que j'ai mesurées n'avoient guère plus de trois pieds, ainsi que celle de M. Briffon; & la plus grande qui ait été mesurée par M. Edwards, avoit trois pieds & demi dans ce sens, & trois pieds neuf pouces & demi, du bout du bec au bout des ongles (a) : les Auteurs de la *Zoologie Britannique* la fixent à près de quatre pieds anglois, ce qui revient à un peu moins de trois pieds neuf pouces de France (b) : l'étendue du vol varie de plus de moitié en différens sujets, elle a été trouvée de sept pieds quatre pouces par M. Edwards, de neuf pieds par les Auteurs de la *Zoologie Britannique*, & de quatre pieds de France par M. Perrault, qui assure n'avoir jamais observé que des mâles, toujours plus gros que les femelles.

Le poids de cet oiseau varie aussi considérablement, les uns

(z) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, page 153.

(a) *Ibidem*, planche LXXIII.

(b) On fait que le pied de Paris est plus long que celui de Londres de près de neuf lignes.

l'ont trouvé de dix livres (c), & d'autres de vingt-sept (d), & même de trente (e); mais outre ces variétés dans le poids & la grandeur, on en a aussi remarqué dans les proportions; tous les individus de cette espèce ne paroissent pas avoir été formés sur le même modèle. M. Perrault en a observé dont le cou étoit plus long, & d'autres dont le cou étoit plus court proportionnellement aux jambes; & d'autres dont le bec étoit plus pointu, d'autres dont les oreilles étoient recouvertes par des plumes plus longues (f); tous avoient le cou & les jambes beaucoup plus longs que ceux que Gesner & Aldrovande ont examinés. Dans les sujets décrits par M. Edwards, il y avoit de chaque côté du cou deux places nues, de couleur violette, & qui paroissoient garnies de plumes lorsque le cou étoit fort étendu (g); ce qui n'a point été indiqué par les autres Observateurs. Enfin, M. Klein a remarqué que les outardes de Pologne ne ressembloient pas exactement à celles de France & d'Angleterre (h); & en effet on trouve, en comparant les descriptions, quelques différences de couleurs dans le plumage, le bec, &c.

En général l'outarde se distingue de l'autruche, du touyou, du cafoar & du dronte, par ses ailes qui, quoique peu proportionnées au poids de son corps, peuvent cependant l'élever & la soutenir quelque temps en l'air; au lieu que celles des quatre autres oiseaux que j'ai nommés, sont absolument inutiles pour le

(c) Gesner, *de Avibus*, pag. 488.

(d) *British Zoology*, pag. 87.

(e) Rzaczynski, *Aucluarium*, pag. 401.

(f) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II*, pages. 99 — 102.

(g) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIV.

(h) *Hist. Avium*, pag. 18.

vol : elle se distingue de presque tous les autres par sa grosseur, ses pieds à trois doigts isolés & sans membranes, son bec de dindon, son duvet couleur de rose, & la nudité du bas de la jambe; non point par chacun de ces caractères, mais par la réunion de tous.

L'aile est composée de vingt-fix plumes, selon M. Brisson, & de trente-deux ou trente-trois, suivant M. Edwards qui, peut-être, compte celles de l'aile bâtarde. La seule chose que j'aie à faire remarquer dans ces plumes, & dont on ne peut guère prendre une idée en regardant la figure, c'est qu'aux troisième, quatrième, cinquième & sixième plumes de chaque aile, les barbes extérieures deviennent tout-à-coup plus courtes, & ces plumes conséquemment plus étroites à l'endroit où elles sortent de dessous leurs couvertures (i).

Les plumes de la queue sont au nombre de vingt, & les deux du milieu sont différentes de toutes les autres.

M. Perrault (k) impute à Belon comme une erreur d'avoir dit que le dessus des ailes de l'outarde étoit blanc (l), contre ce qu'avoient observé M.^{rs} de l'Académie, & contre ce qui se voit dans les oiseaux qui ont communément plus de blanc sous le ventre & dans toute la partie inférieure du corps, & plus de brun & d'autres couleurs sur le dos & les ailes; mais il me semble que sur cela Belon peut être aisément justifié, car il a dit exactement, comme M.^{rs} de l'Académie, que l'outarde étoit *blanche par-dessous le ventre & dessous les ailes*; & lorsqu'il a avancé que le dessus des ailes étoit blanc, il a sans doute entendu parler

(i) Voyez Ornithologie de M. Brisson, tome V, page 22.

(k) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 102.

(l) Belon, Nature des Oiseaux, page 235.

des plumes de l'aile qui approchent du corps, & qui se trouvent en effet au-dessus de l'aile, celle-ci étant supposée pliée & l'oiseau debout : or, dans ce sens, ce qu'il a dit se trouve vrai, & conforme à la description de M. Edwards, où la vingt-sixième plume de l'aile & suivantes jusqu'à la trentième, sont parfaitement blanches (m).

M. Perrault a fait une observation plus juste : c'est que quelques plumes de l'outarde ont du duvet, non-seulement à leur base, mais encore à leur extrémité; en sorte que la partie moyenne de la plume qui est composée de barbes fermes & accrochées les unes aux autres, se trouve entre deux parties où il n'y a que du duvet; mais ce qui est très-remarquable, c'est que le duvet de la base de toutes les plumes, à l'exception des plumes du bout de l'aile, est d'un rouge vif, approchant du couleur de rose, ce qui est un caractère commun à la grande & à la petite outarde; le bout du tuyau est aussi de la même couleur (n).

Le pied ou plutôt le tarse, & la partie inférieure de la jambe qui s'articule avec le tarse, sont revêtus d'écaillés très-petites; celles des doigts sont en tables longues & étroites; elles sont toutes de couleur grise, & recouvertes d'une petite peau qui s'enlève comme la dépouille d'un serpent (o).

Les ongles sont courts, & convexes par-dessous comme par-dessus, ainsi que ceux de l'aigle que Belon appelle *haliaetos* (p);

(m) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIII.

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 103.

(o) Animaux de Perrault, partie II, page 104.

(p) Belon, *Nature des Oiseaux*, liv. II, chap. VII.

en forte qu'en les coupant perpendiculairement à leur axe, la coupe en feroit à peu près circulaire (*q*).

M. Salerne s'est trompé, en imprimant que l'outarde avoit au contraire les ongles caves en-deffous (*r*).

Sous les pieds, on voit en arrière un tubercule calleux, qui tient lieu de talon (*s*).

La poitrine est grosse & ronde (*t*); la grandeur de l'ouverture de l'oreille est apparemment sujette à varier, car Belon a trouvé cette ouverture plus grande dans l'outarde que dans aucun autre oiseau terrestre (*u*); & M.^{rs} de l'Académie n'y ont rien vu d'extraordinaire (*x*). Ces ouvertures sont cachées sous les plumes; on aperçoit dans leur intérieur deux conduits, dont l'un se dirige au bec & l'autre au cerveau (*y*).

Dans le palais & la partie inférieure du bec, il y a sous la membrane qui revêt ces parties, plusieurs corps glanduleux qui s'ouvrent dans la cavité du bec par plusieurs tuyaux fort visibles (*z*).

La langue est charnue en dehors; elle a au-dedans un noyau cartilagineux qui s'attache à l'os hyoïde, comme dans la plupart des oiseaux; ses côtés sont hérissés de pointes d'une substance moyenne entre la membrane & le cartilage (*a*): cette langue

(*q*) Animaux de Perrault, *partie II*, page 104.

(*r*) Ornithologie, page 153.

(*s*) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 235. — Gesner, *de Avibus*, page 488, &c.

(*t*) Belon, page 235.

(*u*) On mettroit bien le bout du doigt dans le conduit. Belon, page 235.

(*x*) Animaux de Perrault, page 102.

(*y*) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 235.

(*z*) Animaux de Perrault, page 109.

(*a*) *Ibidem*.

est dure & pointue par le bout, mais elle n'est pas fourchue comme l'a dit M. Linnæus, trompé sans doute par une faute de ponctuation qui se trouve dans Aldrovande, & qui a été copiée par quelques autres (*b*).

Sous la langue se présente l'orifice d'une espèce de poche, tenant environ sept pintes angloises, & que le docteur Douglass, qui l'a découverte le premier, regarde comme un réservoir que l'outarde remplit d'eau pour s'en servir au besoin, lorsqu'elle se trouve au milieu des plaines vastes & arides où elle se tient par préférence; ce singulier réservoir est propre au mâle (*c*), & je soupçonne qu'il a donné lieu à une méprise d'Aristote. Ce grand Naturaliste avance que l'œsophage de l'outarde est large dans toute sa longueur (*d*); cependant les Modernes, & notamment M.^{rs} de l'Académie, ont observé qu'il s'élargissoit seulement en s'approchant du gésier (*e*). Ces deux assertions qui paroissent contradictoires, peuvent néanmoins se concilier, en supposant qu'Aristote ou les Observateurs chargés de recueillir les faits dont il composoit son Histoire des Animaux, ont pris pour l'œsophage cette poche ou réservoir qui est en effet fort ample & fort large dans toute son étendue.

Le véritable œsophage, à l'endroit où il s'épaissit, est garni

(*b*) *Lingua ferrata, utrimque acuta*; au lieu de *lingua ferrata utrimque, acuta*. Cette phrase n'est qu'une traduction de celle-ci de Belon: *sa langue est dentelée de chaque côté; pointue & dure par le bout*; d'où l'on voit que *utrimque* doit se rapporter à *ferrata*, & non au mot *acuta*.

(*c*) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIII.

(*d*) *Hist. Animal.* lib. II, cap. ultimo.

(*e*) Gesner, *de Avibus*, pag. 488. — Aldrov. *Ornitholog.* tom. II, pag. 92. — Animaux de Perrault, *partie II*, page 106.

de glandes régulièrement arrangées : le gésier qui vient ensuite (car il n'y a point de jabot), est long d'environ quatre pouces, large de trois; il a la dureté de celui des poules communes, & cette dureté ne vient point, comme dans les poules, de l'épaisseur de la partie charnue, qui est fort mince ici, mais de la membrane interne, laquelle est très-dure, très-épaisse, & de plus godronnée, plissée & replissée en différens sens, ce qui grossit beaucoup le volume du gésier.

Cette membrane interne paroît n'être point continue, mais seulement contiguë & jointe bout à bout à la membrane interne de l'œsophage; d'ailleurs, celle-ci est blanche, au lieu que celle du gésier est d'un jaune doré (f).

La longueur des intestins est d'environ quatre pieds, non compris les *cæcum* : la tunique interne de l'*ileon* est plissée selon sa longueur, & elle a quelques rides transversales à son extrémité (g).

Les deux *cæcum* sortent de l'intestin à environ sept pouces de l'*anus*, se dirigeant d'arrière en avant. Suivant Gesner, ils sont inégaux selon toutes leurs dimensions, & c'est le plus étroit qui est le plus long dans la raison de six à cinq (h). M. Perrault dit seulement que le droit qui a un pied plus ou moins, est ordinairement un peu plus long que le gauche (i).

A un pouce à peu près de l'*anus*, l'intestin se rétrécit, puis se dilatant, forme une poche capable de contenir un œuf, &

(f) Animaux de Perrault, partie II, page 107.

(g) *Ibidem*.

(h) Gesner, de Avibus, pag. 486.

(i) Animaux de Perrault, partie II, page 107.

dans laquelle s'insèrent les uretères & le canal déférent : cette poche intestinale, appelée *bourse de Fabrice* (*k*), a aussi son *cæcum* long de deux pouces, large de trois lignes, & le trou qui communique de l'un à l'autre, est surmonté d'un repli de la membrane interne, lequel peut servir de valvule (*l*).

Il résulte de ces observations, que l'outarde, bien loin d'avoir plusieurs estomacs & de longs intestins, comme les ruminans, a au contraire le tube intestinal fort court & d'une petite capacité, & qu'il n'a qu'un seul ventricule; en sorte que l'opinion de ceux qui prétendent que cet oiseau rumine (*m*), seroit réfutée par cela seul; mais il ne faut pas non plus se persuader, avec Albert, que l'outarde soit carnassière, qu'elle se nourrisse de cadavres, que même elle fasse la guerre au petit gibier, & qu'elle ne mange de l'herbe & du grain que dans le cas de grande disette; il faut encore moins conclure de ces suppositions qu'elle a le bec & les ongles crochus, toutes erreurs accumulées par Albert (*n*), d'après un passage d'Aristote mal entendu (*o*), admises par Gesner avec quelques modifications (*p*), mais rejetées par tous les autres Naturalistes.

L'outarde est un oiseau granivore; elle vit d'herbes, de grains

(*k*) Du nom de *Fabricius ab Aquapendente*, qui l'a le premier observée. *Ibidem*,

(*l*) Animaux de Perrault, *partie II*, page 107.

(*m*) Athénée, Euphrate; voyez Gesner, page 484.

(*n*) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 485.

(*o*) *Nota*. Aldrovande prétend que l'idée de faire de l'outarde un oiseau de proie, a pu venir à Albert de ce passage d'Aristote; *Avi Schythica quædam . . .* que j'ai discuté plus haut. Voyez Aldrovande, *Ornitholog. tome II*, page 90. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas d'après l'inspection de l'animal qu'Albert s'est formé cette idée.

(*p*) Gesner, *de Avibus*, pag. 485.

& de toutes fortes de femences; de feuilles de choux, de dent de lion, de navets, de myfotis ou oreille de fouris, de vesce, d'ache, de *daucus* & même de foin, & de ces gros vers de terre que pendant l'été l'on voit fourmiller sur les dunes tous les matins avant le lever du soleil (*q*); dans le fort de l'hiver & par les temps de neige, elle mange l'écorce des arbres (*r*); en tout temps elle avale de petites pierres, même des pièces de métal comme l'autruche, & quelquefois en plus grande quantité. M.^{rs} de l'Académie ayant ouvert le ventricule de l'une des fix outardes qu'ils avoient observées, le trouvèrent rempli en partie de pierres, dont quelques-unes étoient de la grosseur d'une noix, & en partie de doubles, au nombre de quatre-vingt-dix, tous usés & polis dans les endroits exposés aux frottemens, mais sans aucune apparence d'érosion (*s*).

Willulghby a trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, au temps de la moisson, trois ou quatre grains d'orge, avec une grande quantité de graine de ciguë (*t*), ce qui indique un appétit de préférence pour cette graine, & par conséquent le meilleur appât pour l'attirer dans les pièges.

Le foie est très-grand; la vésicule du fiel, le pancréas, le nombre des canaux pancréatiques, leur insertion, ainsi que celle des conduits hépatiques & cystiques, sont sujets à quelque variation dans les différens sujets (*u*).

(*q*) British Zoology, pag. 88; & presque tous les autres Naturalistes que j'ai cités dans cet article.

(*r*) Gesner, de *Avibus*, pag. 488.

(*s*) Animaux de Perrault, partie II, page 107.

(*t*) *Ornithologia*, pag. 129.

(*u*) Animaux de Perrault, page 105.

Les testicules ont la forme d'une petite amande blanche, d'une substance assez ferme; le canal déférent va s'insérer à la partie inférieure de la poche du *rectum*, comme je l'ai dit plus haut, & l'on trouve au bord supérieur de l'*anus*, une petite appendice qui tient lieu de verge.

M. Perrault ajoute à ces observations anatomiques la remarque suivante; c'est qu'entre tant de sujets qu'avoient disséqués M.^{rs} de l'Académie, il ne s'étoit pas rencontré une seule femelle; mais nous avons dit à l'article de l'autruche ce que nous pensions de cette remarque.

Dans la saison des amours, le mâle va piaffant autour de la femelle & fait une espèce de roue avec sa queue (x).

Les œufs ne sont que de la grosseur de ceux d'une oie; ils sont d'un brun olivâtre-pâle, marqués de petites taches plus foncées, en quoi leur couleur a une analogie évidente avec celle du plumage.

Cet oiseau ne construit point de nid, mais il creuse seulement un trou en grattant la terre (y), & y dépose ses deux œufs; qu'il couve pendant trente jours, comme font tous les gros oiseaux, selon Aristote (z). Lorsque cette mère inquiète se défie des Chasseurs, & qu'elle craint qu'on n'en veuille à ses œufs, elle les prend sous ses ailes (on ne dit pas comment) & les transporte en lieu sûr (a). Elle s'établit ordinairement dans les blés qui approchent de la maturité, pour y faire sa ponte, suivant en cela l'instinct commun de tous les animaux, de mettre leurs

(x) Klein, *Hist. Avium*, pag. 18. — *Merula apud Gesn.* de Avibus, pag. 487.

(y) *British Zoology*, pag. 88.

(z) *Hist. Anim.* lib. VI, cap. vi.

(a) Klein, *Hist. Avium*, pag. 18.

petits à portée de trouver en naissant une nourriture convenable. M. Klein prétend qu'elle préfère les avoines comme plus basses, en sorte qu'étant posée sur ses œufs, sa tête domine sur la campagne, & qu'elle puisse avoir l'œil sur ce qui se passe autour d'elle; mais ce fait avancé par M. Klein (b), ne s'accorde ni avec le sentiment général des Naturalistes, ni avec le naturel de l'outarde qui, sauvage & défiante comme elle l'est, doit chercher sa sûreté plutôt en se cachant dans les grands blés, qu'en se tenant à portée de voir les Chasseurs de loin, au risque d'en être elle-même aperçue.

Elle quitte quelquefois ses œufs pour aller chercher sa nourriture; mais si pendant ses courtes absences quelqu'un les touche ou les frappe seulement de son haleine, on prétend qu'elle s'en aperçoit à son retour & qu'elle les abandonne (c).

L'outarde, quoique fort grosse, est un animal très-craintif, & qui paroît n'avoir ni le sentiment de sa propre force, ni l'instinct de l'employer; elles s'assemblent quelquefois par troupes de cinquante ou soixante, & ne sont pas plus rassurées par leur nombre que par leur force & leur grandeur; la moindre apparence de danger, ou plutôt la moindre nouveauté les effraie, & elles ne pourvoient guère à leur conservation que par la fuite: elles craignent sur-tout les chiens, & cela doit être, puisqu'on se sert communément des chiens pour leur donner la chasse; mais elles doivent craindre aussi le renard, la fouine, & tout autre animal, si petit qu'il soit, qui sera assez hardi pour les attaquer; à plus forte raison les animaux féroces & même les oiseaux de proie contre lesquels elles oseroient bien moins se

(b) Klein, *Hist. Avium*, pag. 18.

(c) Hæctor Boeth, *apud Gesn.* pag. 488.

défendre : leur pusillanimité est telle que pour peu qu'on les blesse, elles meurent plutôt de la peur que de leurs blessures (*d*). M. Klein prétend néanmoins qu'elles se mettent quelquefois en colère, & qu'alors on voit s'enfler une peau lâche qu'elles ont sous le cou. Si l'on en croit les Anciens, l'outarde n'a pas moins d'amitié pour le cheval qu'elle a d'antipathie pour le chien ; dès qu'elle aperçoit celui-là, elle, qui craint tout, vole à sa rencontre & se met presque sous ses pieds (*e*). En supposant bien constatée cette singulière sympathie entre des animaux si différens, on pourroit, ce me semble, en rendre raison en disant que l'outarde trouve dans la fiente du cheval des grains qui ne sont qu'à demi digérés, & lui sont une ressource dans la disette (*f*).

Lorsqu'elle est chassée elle court fort vite, en battant des ailes, & va quelquefois plusieurs milles de suite & sans s'arrêter (*g*) ; mais comme elle ne prend son vol que difficilement & lorsqu'elle est aidée, ou, si l'on veut, portée par un vent favorable, & que d'ailleurs elle ne se perche ni ne peut se percher sur les arbres, soit à cause de sa pesanteur, soit faute de doigt postérieur dont elle puisse saisir la branche & s'y soutenir, on peut croire, sur le témoignage des Anciens & des Modernes (*h*), que les levriers & les chiens courans la peuvent forcer : on la chasse aussi avec l'oiseau de proie (*i*), ou enfin on lui tend des filets, & on l'attire où l'on veut en faisant paroître un cheval à propos,

(*d*) Gesner, *de Avibus*, pag. 488.

(*e*) Oppien, *de Aucupio*, lib. III.

(*f*) *Otidibus amicitia cum equis quibus appropinquare & fimum dejicere gaudent.* Plutarq. *de Soc. Animal.*

(*g*) *British Zoology*, pag. 88.

(*h*) Xénophon, Élien, Albin, Frisch, &c.

(*i*) Aldrov. *Ornitholog.* tom. II, pag. 92.

ou seulement en s'affublant de la peau d'un de ces animaux (k). Il n'est point de piège, si grossier qu'il soit, qui ne doive réussir, s'il est vrai, comme le dit Élien, que dans le royaume de Pont, les renards viennent à bout de les attirer à eux en se couchant contre terre & relevant leur queue, à laquelle ils donnent, autant qu'ils peuvent, l'apparence & les mouvemens du cou d'un oiseau; les outardes qui prennent, dit-on, cet objet pour un oiseau de leur espèce, s'approchent sans défiance, & deviennent la proie de l'animal rusé (l); mais cela suppose bien de la subtilité dans le renard, bien de la stupidité dans l'outarde, & peut-être encore plus de crédulité dans l'Écrivain.

J'ai dit que ces oiseaux alloient quelquefois par troupes de cinquante ou soixante; cela arrive sur-tout en automne dans les plaines de la Grande-Bretagne; ils se répandent alors dans les terres semées de *turnipes*, & y font de très-grands dégâts (m). En France, on les voit passer régulièrement au printemps & en automne, mais par plus petites troupes, & elles ne se posent guère que sur les lieux les plus élevés. On a observé leur passage en Bourgogne, en Champagne & en Lorraine.

L'outarde se trouve dans la Lybie, aux environs d'Alexandrie, selon Plutarque (n); dans la Syrie (o); dans la Grèce (p); en Espagne (q); en France, dans les plaines du Poitou & de la

(k) Athénée.

(l) Ælian, *Nat. Animal.* lib. VI, cap. xxiv.

(m) *British Zoology*, pag. 88. — *Nec ullam pestem odere magis olitores, nam rapis ventrem fulcit, nec mediocri prædâ contentus esse solet.* Longolius apud Aldrov. *Ornitholog.* tom. II, pag. 93.

(n) Si toutefois on n'a pas ici confondu l'*otus* avec l'*otus*, comme on a fait si souvent.

(o) Gesner, *de Avibus*, pag. 484.

(p) Pausanias, *in Phocicis*.

(q) Plin. *lib. X*, cap. xxii. — *Hispania otides producit.* Strabon.

Champagne pouilleuse (r); dans les contrées ouvertes de l'est & du sud de la Grande-Bretagne, depuis la province de Dorset jusqu'à celle de Mercie & de la Lothiane en Écosse (s); dans les Pays-bas, en Allemagne (t); en Ukraine & en Pologne où, selon Rzaczynski, elle passe quelquefois l'hiver au milieu des neiges. Les Auteurs de la Zoologie Britannique assurent que ces oiseaux ne s'éloignent guère du pays qui les a vu naître, & que leurs plus grandes excursions ne vont pas au-delà de vingt à trente milles (u); mais Aldrovande prétend que sur la fin de l'automne ils arrivent par troupes en Hollande, & se tiennent par préférence dans les campagnes éloignées des villes & des lieux habités (x). M. Linnæus dit qu'ils passent en Hollande & en Angleterre. Aristote parle aussi de leur migration (y); mais c'est un point qui demande à être éclairci par des observations plus exactes.

Aldrovande reproche à Gesner d'être tombé dans quelque contradiction à cet égard, sur ce qu'il dit que l'outarde s'en va avec les cailles (z), ayant dit plus haut qu'elle ne quittoit point la Suisse où elle est rare, & qu'on y en prenoit quelquefois

(r) Ornithologie de Salerne, page 153.

(s) British Zoology, pag. 88. — Aldrov. Ornitholog. tom. II, pag. 92.

(t) Nota. Frisch l'appelle la plus grosse de toutes les poules sauvages naturelles à l'Allemagne; cela ne prouve pas que l'outarde soit une poule, mais bien qu'elle se trouve en Allemagne.

(u) British Zoology, pag. 88.

(x) Ornithologia, pag. 92.

(y) Hist. Animal. lib. VIII.

(z) Gesner, de Avibus, pag. 484. *Quidem de quâ scribo avolare puto cum coturnicibus, sed corporis gravitate impeditum, perseverare non posse, et in locis proximis remanere.*

l'hiver (a); mais cela peut se concilier, ce me semble, en admettant la migration des outardes & la referrant dans des limites, comme les Auteurs de la *Zoologie Britannique*; d'ailleurs, celles qui se trouvent en Suisse sont des outardes égarées, dépayfées, en petit nombre, & dont les mœurs ne peuvent représenter celles de l'espèce: ne pourroit-on pas dire aussi que l'on n'a point de preuves que celles qu'on prend quelquefois à Zurich, pendant l'hiver, soient les mêmes qui y ont passé l'été précédent?

Ce qui paroît de plus certain, c'est que l'outarde ne se trouve que rarement dans les contrées montagneuses ou bien peuplées, comme la Suisse, le Tyrol, l'Italie, plusieurs provinces d'Espagne, de France, d'Angleterre & d'Allemagne; & que lorsqu'elle s'y rencontre, c'est presque toujours en hiver (b): mais quoiqu'elle puisse subsister dans les pays froids, & qu'elle soit, selon quelques Auteurs, un oiseau de passage, il ne paroît pas néanmoins qu'elle ait jamais passé en Amérique par le Nord; car

(a) *Otis magna, si ea est quam vulgo Trappum vocant, non avolat nisi fallor ex nostris regionibus (& si helvetiæ rara est), & hieme etiam interdum capitur apud nos. Gesner, de Avibus, pag. 484.*

(b) *Memini ter quaterque apud nos captum, & in Rhetiâ circa Curiam, decembri & januari mensibus, nec apud nos, nec illic à quoquam agnitum. Gesn. de Avibus, pag. 486.*

« L'outarde se voit rarement dans l'Orléanois, & seulement en hiver, dans les temps de neige. *Salerne, Ornithologie, page 153.* Un particulier, incapable d'en imposer, « ajoute le même M. Salerne, m'a raconté qu'un jour que la campagne étoit couverte de « neige & de frimats, un de ses domestiques trouva le matin une trentaine d'outardes à « moitié gelées, qu'il amena à la maison, les prenant pour des dindons qu'on avoit laissé « coucher dehors, & qu'on ne reconut pour ce qu'elles étoient, que lorsqu'elles furent « dégelées ». *Ibidem.*

Nota. Je me souviens moi-même d'en avoir vu deux, à deux différentes fois, dans une partie de la Bourgogne fertile en blé, & cependant montagneuse; mais ça toujours été en hiver & par un temps de neige.

bien que les relations des Voyageurs soient remplies d'outardes trouvées dans ce nouveau continent, il est aisé de reconnoître que ces prétendues outardes sont des oiseaux aquatiques, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, & absolument différens de la véritable outarde dont il est ici question. M. Barrère parle bien d'une outarde cendrée d'Amérique dans son *Essai d'Ornithologie*, page 33, qu'il dit avoir observée; mais, 1.^o il ne paroît pas l'avoir vue en Amérique, puisqu'il n'en fait aucune mention dans sa France Équinoxiale; 2.^o il est le seul, avec M. Klein, qui parle d'une outarde américaine : or celle de M. Klein, qui est le *macucagua* de Marcgrave, n'a point les caractères propres à ce genre, puisqu'elle a quatre doigts à chaque pied (c), & le bas de la jambe garni de plumes jusqu'à son articulation avec le tarfe; qu'elle est sans queue, & qu'elle n'a guère d'autre rapport avec l'outarde, que d'être un oiseau pesant qui ne se perche ni ne vole presque point (d). A l'égard de M. Barrère, son autorité n'est pas d'un assez grand poids en Histoire Naturelle, pour que son témoignage doive prévaloir contre celui de tous les autres; 3.^o enfin, son outarde cendrée d'Amérique a bien l'air d'être la femelle de l'outarde d'Afrique, laquelle est en effet toute couleur de cendre, selon M. Linnæus (e).

On me demandera peut-être pourquoi un oiseau qui, quoique pesant, a cependant des ailes, & qui s'en sert quelquefois, n'est point passé en Amérique par le nord, comme ont fait plusieurs quadrupèdes : je répondrai que l'outarde n'y est point passée, parce que quoiqu'elle vole en effet, ce n'est guère que lorsqu'elle

(c) Klein, *Ordo Avium*, pag. 18.

(d) Marcgrav. *Hist. nat. Brasîl.* pag. 213.

(e) *Hist. nat. edit. x*, pag. 155.

est poursuivie; parce qu'elle ne vole jamais bien loin, & que d'ailleurs elle évite sur-tout les eaux, selon la remarque de Belon, d'où il suit qu'elle n'a pas dû se hasarder à franchir de grandes étendues de mer; je dis de grandes étendues, car quoique celles qui séparent les deux continens du côté du nord, soient bien moindres que celles qui les séparent entre les tropiques; elles sont néanmoins considérables, par rapport à l'espace que l'outarde peut parcourir d'un seul vol.

On peut donc regarder l'outarde comme un oiseau propre & naturel à l'ancien continent, & qui dans ce continent ne paroît point attaché à un climat particulier, puisqu'il peut vivre en Lybie, sur les côtes de la mer Baltique, & dans tous les pays intermédiaires.

C'est un très-bon gibier; la chair des jeunes, un peu gardée, est sur-tout excellente; & si quelques Écrivains ont dit le contraire, c'est pour avoir confondu l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut. Je ne sais pourquoi Hippocrate l'interdisoit aux personnes qui tomboient du mal caduc (f). Pline reconnoît dans la graisse d'outarde la vertu de soulager les maux de mamelles qui surviennent aux nouvelles accouchées. On se sert des penes de cet oiseau, comme on fait de celles d'oie & de cygne pour écrire, & les pêcheurs les recherchent pour les attacher à leurs hameçons, parce qu'ils croient que les petites taches noires dont elles sont émaillées, paroissent autant de petites mouches aux poissons, qu'elles attirent par cette fausse apparence (g).

(f) Vid. Aldrovand. *Ornithologia*, pag. 95.

(g) Gesner, de *Avibus*, pag. 488.

LA PETITE OUTARDE,

VULGAIREMENT

LA CANEPETIÈRE (a).

CET oiseau (*planche 25, le mâle; & planche 10, la femelle*), ne diffère de l'outarde que parce qu'il est beaucoup plus petit, & par quelques variétés dans le plumage : il a aussi cela de commun avec l'outarde, qu'on lui a donné le nom de cane & de canard (*b*), quoiqu'il n'ait pas plus d'affinité qu'elle

(a) Petite Outarde ou Canepetière. En Italien, *Fasanella*. — Canepetière. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237 Canepetière, nommée par aucuns, *Olive. Idem. Portraits d'Oiseaux*, page 56, a. — Petite Outarde. Edwards. *Glanures*, planche CCLI, avec une bonne figure coloriée de la femelle. — La petite Outarde. Brisson, *Ornithologie*, tome V, page 24, avec une figure du mâle & une de la femelle, *planche 11*.

« Quant à l'étymologie (dit M. Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155), on le
 » nomme (cet oiseau) *canepetière* ou *canepetrace*, 1.^o parce qu'il ressemble en quelque
 » chose à un canard sauvage, & qu'il vole comme lui; 2.^o parce qu'il se plaît parmi les
 » pierres; il y en a qui pensent que ce nom lui vient de ce qu'il pâitrit son aire ou son
 » repaire, d'autres disent que c'est parce qu'il pète; mais je préfère la première étymologie;
 » d'autant plus que les Orléanois appellent le petit moineau de muraille, dit Friquet, un
 » *petrac* ou *petrat* ».

Nota. Cette étymologie de canepetière, parce que cet oiseau pète, dit-on, ne paroît uniquement fondée que sur l'analogie du mot : car aucun Naturaliste n'a rien dit de pareil dans l'histoire de cet oiseau; notamment Belon, qui a été copié par presque tous les autres.

D'ailleurs, je remarque que le proyer, dont le même M. Salerne parle aux *pages 291 & 292*, est appelé *peteux*, quoiqu'il ne soit point dit dans son histoire qu'il pète, mais bien qu'il se plaît dans les prés, les sainfoins & les luzernes. Or la canepetière est aussi appelée *anas pratensis*.

(b) Belon, dans son *Histoire naturelle des Oiseaux*, page 237, l'appelle *canepetière*. Gesner, *de Avibus*, pag. 795, l'appelle de même. Jonston, *anas campestris*, *de Avibus*, pag. 43. Charleton, *idem*, in *Exercit.* pag. 83, n.^o IX. Aldrovande, *idem*, in *Ornithol.*

avec les oiseaux aquatiques, & qu'on ne le voie jamais autour des eaux (c). Belon prétend qu'on l'a ainsi nommé, parce qu'il se tapit contre terre comme font les canes dans l'eau (d), & M. Salerne, parce qu'il ressemble en quelque chose à un canard sauvage, & qu'il vole comme lui (e) : mais l'incertitude & le peu d'accord de ces conjectures étymologiques, font voir qu'un rapport aussi vague, & sur-tout un rapport unique, n'est point une raison suffisante pour appliquer à un oiseau le nom d'un autre oiseau ; car si un lecteur qui trouve ce nom, ne saisit point le rapport qu'on a voulu indiquer, il prendra nécessairement une fautive idée : or, il y a beaucoup à parier que ce rapport, étant unique, ne sera saisi que très-rarement.

La dénomination de petite outarde que j'ai préférée, n'est point sujette à cet inconvénient, car l'oiseau dont il s'agit ayant tous les principaux caractères de l'outarde, à l'exception de la grandeur, le nom composé de petite outarde lui convient dans presque toute la plénitude de sa signification, & ne peut guère produire d'erreurs.

Belon a soupçonné que cet oiseau étoit le *tetrax* d'Athénée, se fondant sur un passage de cet Auteur où il le compare pour la grandeur au *spermologus* (f), que Belon prend pour un *freux*,

tom. II, pag. 96. Willulghby, *idem*, in *Ornithologia*, pag. 129. Ray, *idem*, in *synops. meth. Avium*, pag. 59, n.° 11. Albin, *idem*, dans son *Histoire naturelle des Oiseaux*, tome III, page 17. Canard des prés.

(c) Salerne, *Histoire naturelle des Oiseaux*, page 155.

(d) Belon, *Histoire naturelle des Oiseaux*, page 237.

(e) Salerne, *loco citato*.

(f) *Tetrax*, inquit Alexander Myndius, avis est magnitudine *Spermologi*, colore *siglino*, *sordidis quibusdam maculis lineisque magnis variegato* : frugibus vescitur, & quando peperit, quadruplicem emittit vocem. Athénée, lib. IX.

espèce de grosse corneille; mais Aldrovande assure au contraire que le *spermologus* est une espèce de moineau, & que par conséquent le *tetrax* auquel Athénée le compare pour la grandeur, ne fauroit être la petite outarde (*g*); aussi Willulghby prétend-il que cet oiseau n'a point été nommé par les Anciens (*h*).

Le même Aldrovande nous dit que les pêcheurs de Rome ont donné, sans qu'on sache pourquoi, le nom de *stella*, à un oiseau qu'il avoit pris d'abord pour la petite outarde, mais qu'ensuite il a jugé différent en y regardant de plus près (*i*): cependant malgré un aveu aussi formel, Ray, & d'après lui M. Salerne, disent que la canepetière & le *stella avis* d'Aldrovande, paroissent être de la même espèce (*k*), & M. Briffon place sans difficulté le *stella* d'Aldrovande, parmi les synonymes de la petite outarde; il semble même imputer à Charleton & à Willulghby, d'avoir pensé de même (*l*), quoique ces deux Auteurs aient été fort attentifs à ne point confondre ces deux sortes d'oiseaux, que selon toute apparence ils n'avoient point vus (*m*).

(*g*) *Ornithologia*, lib. XIII, pag. 61.

(*h*) *Idem*, pag. 130. *Veteribus indicta videtur.*

(*i*) *Ornithol. Aldrov. tom. II, pag. 98. Arbitrabar cum Bellouianâ canepetière eandem esse, sed ex collata utriusque descriptione, diversam esse judicavi.*

(*k*) Voyez Ray, *Synopsis meth. Avium*, pag. 59; & Salerne, *Histoire naturelle des Oiseaux*, page 154.

(*l*) *Ornithologia*, pag. 25.

(*m*) *Nota.* Charleton en fait deux espèces différentes, dont l'une, qui est la neuvième de ses *Phytivores*, est la canepetière; & l'autre, qui est la dixième espèce du même genre, est l'*avis stella*: sur celle-ci il renvoie à Jonston; & il ne parle de l'autre que d'après Belon. à l'égard de Willulghby, il ne donne nulle part le nom de *stella* à la canepetière (voyez son *Ornithologie*, page 129); ni le nom de canepetière à l'*avis stella* (voyez la figure qui est au bas de la planche xxxii, & qui paroît copiée d'après celle de l'*avis stella* d'Aldrovande; voyez aussi la table au mot *Stella*.)

D'un

D'un autre côté, M. Barrère brouillant la petite outarde avec le ralle, lui a imposé le nom d'*ortygometra melina*, & lui donne un quatrième doigt à chaque pied (*n*); tant il est vrai que la multiplicité des méthodes, ne fait que donner lieu à de nouvelles erreurs, sans rien ajouter aux connoissances réelles.

Cet oiseau est une véritable outarde comme j'ai dit, mais construite sur une plus petite échelle, d'où M. Klein a pris occasion de l'appeler *outarde naine* (*o*); sa longueur, prise du bout du bec au bout des ongles, est de dix-huit pouces, c'est-à-dire, plus d'une fois moindre que la même dimension prise dans la grande outarde : cette seule mesure donne toutes les autres, & il n'en faut pas conclure avec M. Ray, que la petite outarde soit à la grande comme un est à deux (*p*), mais comme un est à huit, puisque les volumes des corps semblables sont entr'eux, comme les cubes de celles de leurs dimensions simples qui se correspondent; sa grosseur est à peu près celle d'un faisan (*q*), elle a, comme la grande outarde, trois doigts seulement à chaque pied, le bas de la jambe sans plumes, le bec des gallinacés, & un duvet couleur de rose sous toutes les plumes du corps; mais elle a deux penes de moins à la queue, une penne de plus à chaque aile, dont les dernières penes vont, l'aile étant pliée, presque aussi loin que les premières,

(*n*) *Specimen Ornitholog. Class. III, Gen. xxxv, pag. 62.*

(*o*) *Tarda nana, an otis uti videtur seu tarda aquatica. Ordo Avium, pag. 18, n.º 11. Nota.* Voilà encore la petite outarde transformée expressément en oiseau aquatique.

(*p*) *Tardæ perfinilis est, sed duplo minor. Ray, Synopsis meth. Avium, pag. 59.*

(*q*) Qui voudra avoir la perspective d'une canepetière, s'imagine voir une caille beaucoup madrée (*tachetée*), aussi grande comme une moyenne faisane. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 238.

par lesquelles on entend les plus éloignées du corps : outre cela le mâle n'a point ces barbes de plumes qu'a le mâle de la grande espèce, & M. Klein ajoute que son plumage est moins beau que celui de la femelle (*r*), contre ce qui se voit le plus souvent dans les oiseaux : mais à ces différences près, qui sont assez légères, on retrouve dans la petite espèce, tous les attributs extérieurs de la grande, & même presque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; il semble que la petite soit éclosé d'un œuf de la grande, dont le germe auroit eu une moindre force de développement.

Le mâle se distingue de la femelle par un double collier blanc, & par quelques autres variétés dans les couleurs; mais celles de la partie supérieure du corps, sont presque les mêmes dans les deux sexes, & sont beaucoup moins sujettes à varier dans les différens individus, ainsi que Belon l'avoit remarqué.

Selon M. Salerne, ces oiseaux ont un cri particulier d'amour qui commence au mois de mai : ce cri est *brout* ou *prout*, ils le répètent sur-tout la nuit, & on l'entend de fort loin; alors les mâles se battent entr'eux avec acharnement, & tâchent de se rendre maîtres chacun d'un certain district; un seul suffit à plusieurs femelles, & la place du rendez-vous d'amour, est battue comme l'aire d'une grange.

La femelle pond au mois de juin, trois, quatre & jusqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luisant; lorsque ses petits sont éclos, elle les mène comme la poule mène les siens. Ils ne commencent à voler que vers le milieu du mois d'août; &

(*r*) Klein, *Ordo Avium*, pag. 18.

quand ils entendent du bruit, ils se tapissent contre terre & se laisseroient plutôt écraser que de remuer de la place (f).

On prend les mâles au piège, en les attirant avec une femelle empaillée dont on imite le cri; on les chasse aussi avec l'oiseau de proie; mais en général, ces oiseaux sont fort difficiles à approcher, étant toujours aux aguets sur quelque hauteur dans les avoines, mais jamais, dit-on, dans les seigles & les blés: lorsque sur la fin de la belle saison ils se disposent à quitter le pays pour passer dans un autre, on les voit se rassembler par troupes; & pour lors il n'y a plus de différence entre les jeunes & les vieux (t).

Ils se nourrissent, selon Belon (u), comme ceux de la grande espèce, c'est-à-dire d'herbes & de graines; & outre cela de fourmis, de scarabés & de petites mouches; mais selon M. Salerne, les insectes sont leur nourriture principale; seulement ils mangent quelquefois au printemps les feuilles les plus tendres du laitron (x).

La petite outarde est moins répandue que la grande, & paroît confinée dans une zone beaucoup plus étroite. M. Linnæus dit qu'elle se trouve en Europe, & particulièrement en France (y); cela est un peu vague, car il y a des pays très-

(f) Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155. *Nota.* L'auteur n'indique point les sources où il a puisé tous ces faits; ils ressemblent beaucoup à ce qu'on dit du coq de bruyère qui s'appelle *tetrix*; (voyez *ibidem*, pag. 136) & comme on a donné le nom de *tetrax* à la petite outarde, on pourroit craindre qu'il n'y eût ici quelque méprise fondée sur une équivoque de nom, d'autant plus que M. Salerne est le seul Naturaliste qui entre dans d'aussi grands détails sur la génération de la petite outarde, sans citer ses garans.

(t) Voyez Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155.

(u) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237.

(x) Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155.

(y) Linnæus, *Syst. nat.* edit. x, pag. 154.

considérables en Europe & même de grandes provinces en France où elle est inconnue : on peut mettre les climats de la Suède & de la Pologne, au nombre de ceux où elle ne se plaît point ; car M. Linnæus lui-même n'en fait aucune mention dans sa *Fauna Suecica*, ni le P. Rzaczynski dans son *Histoire naturelle de Pologne* ; & M. Klein n'en a vu qu'une seule à Dantzick, laquelle venoit de la ménagerie du Marcgrave de Bareith (7).

Il faut qu'elle ne soit pas non plus bien commune en Allemagne, puisque Frisch qui s'attache à décrire & représenter les oiseaux de cette région, & qui parle assez au long de la grande outarde, ne dit pas un mot de celle-ci, & que Schwenckfeld ne la nomme seulement pas.

Gesner se contente de donner son nom dans la liste des oiseaux qu'il n'avoit jamais vus, & il est bien prouvé qu'en effet il n'avoit jamais vu celui-ci, puisqu'il lui suppose des pieds velus comme à l'Attagas (a), ce qui donne lieu de croire qu'il est au moins fort rare en Suisse.

Les Auteurs de la Zoologie Britannique, qui se sont voués à ne décrire aucun animal qui ne fût Breton ou du moins d'origine Bretonne, auroient cru manquer à leur vœu, s'ils eussent décrit une petite outarde qui avoit été cependant tuée dans la province de Cornouailles, mais qu'ils ont regardée comme un oiseau égaré, & tout-à-fait étranger à la Grande-Bretagne (b) ; elle l'est en effet à un tel point, qu'un individu de cette espèce ayant été présenté à la Société royale, aucun

(7) Klein, *Ordo Avium*, pag. 18.

(a) Gesner, *de Avium naturâ*, pag. 715 & 795.

(b) *British Zoology*, pag. 288.

des Membres qui étoient présens ce jour-là, ne le reconnut, & qu'on fut obligé de députer à M. Edwards pour savoir ce que c'étoit (c).

D'un autre côté, Belon nous assure que de son temps, les Ambassadeurs de Venise, de Ferrare & du Pape, à qui il en montra une, ne la reconnurent pas mieux, ni personne de leur suite, & que quelques-uns la prirent pour une faisane; d'où il conclut avec raison, qu'elle doit être fort rare en Italie (d); & cela est vraisemblable, quoique M. Ray, passant par Modène, en ait vu une au marché (e): voilà donc la Pologne, la Suède, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Suisse & l'Italie, à excepter du nombre des pays de l'Europe où se trouve la petite outarde, & ce qui pourroit faire croire que ces exceptions sont encore trop limitées, & que la France est le seul climat propre, le seul pays naturel de cet oiseau, c'est que les Naturalistes françois, sont ceux qui paroissent le connoître mieux, & presque les seuls qui en parlent d'après leurs propres observations, & que tous les autres, excepté M. Klein, qui n'en avoit vu qu'un, n'en parlent que d'après Belon.

Mais il ne faut pas même croire que la petite outarde soit également commune dans tous les cantons de la France; je connois de très-grandes provinces de ce royaume où elle ne se voit point.

M. Salerne dit qu'on la trouve assez communément dans la Beauce (où cependant elle n'est que passagère), qu'on la voit arriver vers le milieu d'avril, & s'en aller aux approches de l'hiver: il ajoute qu'elle se plaît dans les terres maigres &

(c) Edwards, *Glanures*, planche CCLI.

(d) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237.

(e) Ray, *Synopsis method. Avium*, pag. 59.

pierreuses, raison pourquoi on l'appelle *canepetrace*, & ses petits *petraceaux*. On la voit aussi dans le Berri, où elle est connue sous le nom de *canepetrotte* (f) : enfin elle doit être commune dans le Maine & la Normandie, puisque Belon, jugeant de toutes les autres provinces de France par celle-ci qu'il connoissoit le mieux, avance qu'il n'y a paysan dans ce royaume qui ne la sache nommer (g).

La petite outarde est naturellement rusée & soupçonneuse, au point que cela a passé en proverbe, & que l'on dit des personnes qui montrent ce caractère, qu'ils font de la *canepetière* (h).

Lorsque ces oiseaux soupçonnent quelque danger, ils partent & font un vol de deux ou trois cents pas très-roide & fort près de terre; puis, lorsqu'ils sont posés, ils courent si vite qu'à peine un homme les pourroit atteindre (i).

La chair de la petite outarde est noire, & d'un goût exquis; M. Klein nous assure que les œufs de la femelle qu'il a eus, étoient très-bons à manger, & il ajoute que la chair de cette femelle étoit meilleure que celle de la femelle du petit coq de bruyères (k), & dont il pouvoit juger par comparaison.

Quant à l'organisation intérieure, elle est à peu près la même, suivant Belon, que dans le commun des granivores (l).

(f) Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155.

(g) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237.

(h) *Idem*, *ibidem*.

(i) *Idem*, *ibidem*.

(k) Klein, *Ordo Avium*, pag. 18.

(l) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 238.



OISEAUX ÉTRANGERS, Qui ont rapport aux Outardes.

I.

LE LOHONG ou L'OUTARDE huppée d'Arabie.

L'OISEAU que les Arabes appellent *Lohong*, & que M. Edwards a dessiné & décrit le premier, est à peu près de la grosseur de notre grande outarde; il a, comme elle, trois doigts à chaque pied, dirigés de même, seulement un peu plus courts; les pieds, le bec & le cou plus longs, & paroît en général modelé sur des proportions plus légères.

Le plumage de la partie supérieure du corps est plus brun, & semblable à celui de la bécasse, c'est-à-dire fauve, rayé de brun-foncé, avec des taches blanches en forme de croissant sur les ailes; le dessous du corps est blanc, ainsi que le contour de la partie supérieure de l'aile; le sommet de la tête, la gorge & le devant du cou, ont des raies transversales d'un brun-obscur sur un fond cendré; le bas de la jambe, le bec & les pieds sont d'un brun-clair & jaunâtre; la queue est tombante comme celle de la perdrix, & traversée par une bande noire; les grandes pennes de l'aile & la huppe sont de cette même couleur.

Cette huppe est un trait fort remarquable dans l'outarde d'Arabie; elle est pointue, dirigée en arrière, & fort inclinée à l'horizon; de sa base elle jette en avant deux lignes noires, dont l'une plus longue passe sur l'œil & lui forme une espèce

de fourcil; l'autre beaucoup plus courte, se dirige comme pour embrasser l'œil par-dessous, mais n'arrive point jusqu'à l'œil, lequel est noir & placé au milieu d'un espace blanc.

En regardant cette huppe de profil, & d'un peu loin, on croiroit voir des oreilles un peu couchées, & qui se portent en arrière; & comme l'outarde d'Arabie a été sans doute plus connue des Grecs que la nôtre, il est vraisemblable qu'ils l'ont nommée *otis*, à cause de ces espèces d'oreilles, de même qu'ils ont nommé le duc *otus* ou *otos*, à cause de deux aigrettes semblables qui le distinguent des chouettes.

Un individu de cette espèce, qui venoit de Moka, dans l'Arabie heureuse, a vécu plusieurs années à Londres, dans les volières de M. Hans Sloane; & M. Edwards qui nous en a donné la figure coloriée, ne nous a conservé aucun détail sur ses mœurs, ses habitudes, ni même sur la façon de se nourrir (a): mais du moins il n'auroit pas dû la confondre avec les gallinacés dont elle diffère par des traits si frappans, ainsi que je l'ai fait voir à l'article de l'outarde.

(a) M. Edwards l'appelle *Arabian Bustard*, planche XII.

M. Linnæus, *Otis Arabs auribus e recto cristatis*. Syst. nat. edit X, Gen. LXXXV, Spec. 2.

M. Klein, *Tarda Mochaensis Arabica*. Ordo Avium, pag. 18, n.º III.

Nota. Les Arabes lui donnent le nom de *lohong*, selon M. Edwards; nom qui ne se trouve point dans le texte anglois relatif à la planche XII, mais dans la traduction françoise, laquelle est avouée de l'Auteur.

II.

L'OUTARDE D'AFRIQUE.

C'EST celle dont M. Linnæus fait sa quatrième espèce, elle diffère de l'outarde d'Arabie par les couleurs du plumage; le

le noir y domine, mais le dos est cendré & les oreilles blanches.

Le mâle a le bec & les pieds jaunes, le sommet de la tête cendré, & le bord extérieur des ailes blancs; mais la femelle est par-tout de couleur cendrée, à l'exception du ventre & des cuisses qui sont noires comme dans l'outarde des Indes (a).

Cet oiseau se trouve en Éthiopie, selon M. Linnæus; & il y a grande apparence que celui dont le voyageur le Maire parle sous le nom d'*autruche volante* du Sénégal (b), n'est pas un oiseau différent: car, quoique ce Voyageur en dise peu de chose, ce peu s'accorde en partie & ne disconvient en rien avec la description ci-dessus: selon lui, son plumage est gris & noir, sa chair est délicieuse, & sa grosseur à peu près de celle du cygne: mais cette conjecture tire une nouvelle force du témoignage de M. Adanson: cet habile Naturaliste ayant tué au Sénégal, & par conséquent examiné de près, une de ces autruches volantes, nous assure qu'elle ressemble à bien des égards à notre outarde d'Europe, mais qu'elle en diffère par la couleur du plumage qui est généralement d'un gris-cendré, par son cou qui est beaucoup plus long, & par une espèce de huppe qu'elle a derrière la tête (c).

Cette huppe est sans doute ce que M. Linnæus appelle *les oreilles*, & cette couleur gris-cendré est précisément celle de la femelle; & comme ce sont-là les principaux traits par lesquels l'outarde d'Afrique de M. Linnæus & l'autruche volante du Sénégal, diffèrent de notre outarde d'Europe, on peut en

(a) Linnæus, *Syst. nat.* edit. x, pag. 155.

(b) Voyage de le Maire aux îles Canaries, Cap-verd, Sénégal, &c. Paris, 1695, page 106.

(c) Voyage au Sénégal, par M. Adanson. Paris, 1757, in-4.º page 160.
Tome II.

induire, ce me semble, que ces deux oiseaux se ressemblent beaucoup, & par la même raison on peut encore étendre à tous deux, ce qui a été observé sur chacun en particulier; par exemple, qu'ils ont à peu près la grosseur de notre outarde, & le cou plus long: cette longueur du cou dont parle M. Adanson, est un trait de ressemblance avec l'outarde d'Arabie, qui habite à peu près le même climat; & l'on ne peut tirer aucune conséquence contraire du silence de M. Linnæus, puisqu'il n'indique pas une seule dimension de son outarde d'Afrique; à l'égard de la grosseur, le Maire fait celle de l'autruche volante, égale à celle du cygne (*d*); & M. Adanson à celle de l'outarde d'Europe, puisque ayant dit qu'elle lui ressembloit à bien des égards, & ayant indiqué les principales différences, il n'en établit aucune à cet égard (*e*); & comme d'ailleurs l'Éthiopie ou l'Abissinie qui est le pays de l'outarde d'Afrique, & le Sénégal qui est celui de l'autruche volante, quoique fort éloignés en longitude, sont néanmoins du même climat, je vois beaucoup de probabilité à dire que ces deux oiseaux appartiennent à une seule & même espèce.

(*d*) Voyage de le Maire aux îles Canaries, page 72.

(*e*) Voyage au Sénégal, *loco citato*.

III.

LE CHURGE ou L'OUTARDE *moyenne des Indes.*

CETTE outarde est non-seulement plus petite que celles d'Europe, d'Afrique & d'Arabie, mais elle est encore plus menue à proportion, & plus haut montée qu'aucune autre

outarde : elle a vingt pouces de haut, depuis le plan de position jusqu'au sommet de la tête; son cou paroît plus court, relativement à la longueur de ses pieds, du reste elle a tous les caractères de l'outarde; trois doigts seulement à chaque pied, & ces doigts isolés; le bas de la jambe sans plumes; le bec un peu courbé, mais plus alongé; & je ne vois point par quelles raisons M. Brisson l'a renvoyée au genre des pluviers.

Le caractère distinctif par lequel les pluviers diffèrent des outardes, consiste, selon lui, dans la forme du bec, que celles-ci ont en cône courbé, & ceux-là droit & renflé par le bout. Or l'outarde des Indes dont il s'agit ici, a le bec plutôt courbé que droit, & ne l'a point renflé par le bout comme les pluviers; du moins c'est ainsi que l'a représenté M. Edwards (a) dans une figure que M. Brisson avoue comme exacte (b): je puis même ajouter qu'elle a le bec plus courbé & moins renflé par le bout, que l'outarde d'Arabie de M. Edwards (c), dont la figure a paru aussi très-exacte à M. Brisson (d), & qu'il a rangée sans difficulté parmi les outardes.

D'ailleurs il ne faut que jeter les yeux sur la figure de l'outarde des Indes, & la comparer avec celles des pluviers, pour reconnoître qu'elle en diffère beaucoup par le port total & par les proportions, ayant le cou plus long, les ailes plus courtes & la forme du corps plus développée : ajoutez à cela qu'elle est quatre fois plus grosse que le plus gros pluvier, lequel n'a que

(a) Edwards, *Glanures*, planche ccl.

(b) Brisson, *Ornithologie*, tome V, page 82.

(c) Edwards, *Natural history of un common Birds*, planche xli.

(d) Brisson, *Ornithologie*, tome V, page 30.

seize pouces de long du bout du bec au bout des ongles (e), au lieu qu'elle en a vingt-six (f).

Le noir, le fauve, le blanc & le gris, sont les principales couleurs du plumage, comme dans l'outarde d'Europe; mais elles sont distribuées différemment, le noir sur le sommet de la tête, le cou, les cuisses & tout le dessous du corps; le fauve, plus clair sur les côtés de la tête & autour des yeux, plus brun & mêlé avec du noir sur le dos, la queue, la partie des ailes la plus proche du dos, & au haut de la poitrine où il forme comme une large ceinture sur un fond noir; le blanc sur les couvertures des ailes les plus éloignées du dos, le blanc mêlé de noir sur leur partie moyenne; le gris plus foncé sur les paupières, l'extrémité des plus longues penes de l'aile (g), de quelques-unes des moyennes & des plus courtes, & sur quelques-unes de leurs couvertures; enfin, le gris plus clair & presque blanchâtre sur le bec & les pieds.

Cet oiseau est originaire de Bengale, où on l'appelle *charge*, & où il a été dessiné d'après nature (h) : il est à remarquer que le climat de Bengale est à peu près le même que celui d'Arabie, d'Abissinie & du Sénégal, où se trouvent les deux outardes précédentes : on peut appeler celle-ci *outarde moyenne*,

(e) Brisson, *Ornithologie*, tome V, page 76.

(f) *Ibidem*, page 82. *Nota.* Cela ne contredit pas ce que j'ai dit ci-dessus, qu'elle avoit vingt pouces de haut depuis le plan de position jusqu'au sommet de la tête, parce qu'en mesurant ainsi la hauteur on ne tient compte ni de la longueur du bec, ni de celle des doigts.

(g) Comme à quelques outardes d'Europe. Voyez *Animaux de Perrault*, partie II, page 103.

(h) Edwards, *Glanures*, planche CCL, tome I, chapitre XL.

DES OISEAUX ÉTRANGERS, &c. 133
parce qu'elle tient le milieu pour la grosseur entre les grandes
& les petites espèces.

IV.

LE HOUBARA OU PETITE OUTARDE
huppée d'Afrique.

NOUS avons vu que parmi les grandes outardes, il y en avoit de huppées & d'autres qui ne l'étoient point, & nous allons retrouver la même différence entre les petites outardes; car la nôtre n'a point de huppe, ni même de ces barbes de plumes qu'on voit à la grande outarde d'Europe, tandis que celles-ci ont non-seulement des huppées, mais encore des fraises; & il est à remarquer que c'est en Afrique que se trouvent toutes les huppées, soit de la grande, soit de la petite espèce.

Celle que les Barbaresques appellent *houbaara*, est en effet huppée & fraisée; M. Shaw qui en donne la figure (a), dit positivement qu'elle a la forme & le plumage de l'outarde, mais qu'elle est beaucoup plus petite, n'ayant guère que la grosseur d'un chapon; & par cette raison seule, ce Voyageur d'ailleurs habile, mais qui, sans doute, ne connoissoit point notre petite outarde de France, blâme Golius d'avoir traduit le mot *houbaary* par outarde.

Elle vit comme la nôtre, de substances végétales & d'insectes, & elle se tient le plus communément sur les confins du désert.

Quoique M. Shaw ne lui donne point de huppe dans sa description, il lui en donne une dans la figure qui y est relative,

(a) *Travels or observations relating to several parts of Barbary and the Levant.* By, Thomas Shaw, pag. 252.

& cette huppe paroît renversée en arrière & comme tombante; sa fraise est formée par de longues plumes qui naissent du cou, & qui se relèvent un peu & se renflent, comme il arrive à notre coq domestique lorsqu'il est en colère.

C'est, dit M. Shaw, une chose curieuse de voir, quand elle se sent menacée par un oiseau de proie, de voir, dis-je, par combien d'allées & de venues, de tours & de détours, de marches & de contre-marches; en un mot, par combien de ruses & de souplesses elle cherche à échapper à son ennemi.

Ce savant Voyageur ajoute qu'on regarde comme un excellent remède contre le mal des yeux, & que par cette raison l'on paye quelquefois très-cher son fiel, & une certaine matière qui se trouve dans son estomac.

V.

LE RHAAD,
autre petite OUTARDE huppée d'Afrique.

LE Rhaad est distingué de notre petite outarde de France par sa huppe, & du houbaara d'Afrique, en ce qu'il n'a pas comme lui le cou orné d'une fraise; du reste, il est de la même grosseur que celui-ci; il a la tête noire, la huppe d'un bleu-foncé, le dessus du corps & des ailes jaunes, tacheté de brun, la queue d'une couleur plus claire, rayée transversalement de noir, le ventre blanc & le bec fort, ainsi que les jambes.

Le petit rhaad ne diffère du grand que par sa petitesse (n'étant pas plus gros qu'un poulet ordinaire), par quelques variétés dans le plumage, & par ce qu'il est sans huppe; mais avec tout cela, il seroit possible qu'il fût de la même espèce.

que le grand, & qu'il n'en différât que par le sexe; je fonde cette conjecture, 1.^o sur ce qu'habitait le même climat il n'a point d'autre nom; 2.^o sur ce que dans presque toutes les espèces d'oiseaux, excepté les carnassiers, le mâle paroît avoir une plus grande puissance de développement qui se marque au dehors par la hauteur de la taille, par la force des muscles, par l'excès de certaines parties, telles que les membranes charnues, les éperons, &c. par les huppés, les aigrettes & les fraises qui sont, pour ainsi dire, une surabondance d'organisation, & même par la vivacité des couleurs du plumage.

Quoi qu'il en soit, on a donné au grand & au petit rhaad le nom de *saf-saf*; *rhaad* signifie le tonnerre en langage Africain, & exprime le bruit que font tous ces oiseaux en s'élevant de terre; & *saf-saf*, celui qu'ils font avec les ailes lorsqu'ils sont en plein vol (a).

(a) Voyez Thomas Shaw, *Travels*, &c. pag. 252.



L E C O Q (a).

CET Oiseau (*planche 1*), quoique domestique, quoique le plus commun de tous, n'est peut-être pas encore assez connu; excepté le petit nombre de personnes qui font une étude particulière des productions de la Nature, il en est peu qui n'aient quelque chose à apprendre sur les détails de sa forme extérieure, sur la structure de ses parties internes, sur ses habitudes naturelles ou acquises, sur les différences qu'entraînent celles du sexe, du climat, des alimens; enfin, sur les variétés des races diverses qui se sont séparées plus tôt ou plus tard de la souche primitive.

Mais si le Coq est trop peu connu de la plupart des hommes, il n'est pas moins embarrassant pour un Naturaliste à méthode, qui ne croit connoître un objet que lorsqu'il a su lui trouver une place dans ses classes & dans ses genres; car, si prenant les caractères généraux de ses divisions méthodiques dans le nombre des doigts, il le met au rang des oiseaux qui en ont quatre; que fera-t-il de la poule à cinq doigts qui est certainement une poule, & même fort ancienne, puisqu'elle remonte jusqu'au temps de Columelle qui en parle comme d'une race de distinction (b).^s que s'il fait du coq une classe à part, caractérisée par la forme singulière de sa queue; où placera-t-il le coq sans

(a) En Grec, Ἀλέκτορ; en Latin, *Gallus*; en Espagnol & en Italien, *Gallo*; en Savoyard, *Coq, Gau, Geau*; en Allemand, *Han*; en Polonois, *Kur, Kogut*; en Suède, *Hoens, Tupt*; en Anglois, *Cok*; en vieux François, *Gal, Gog*. — *Gallus gallinaceus*. Gesner, *Avi.* pag. 394. — Coc, Coq, Gau, Geau, Gal, Gog, Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 242; & portraits d'oiseaux, page 58, a. — Le coq & la poule. Brisson, tome I, page 166.

(b) *Generosissimæ creduntur quæ quinos habent digitos.* Columelle, lib. VIII, cap. II.

croupion & par conséquent sans queue, & qui n'en est pas moins un coq? que s'il admet pour caractère de cette espèce d'avoir les jambes garnies de plumes jusqu'au talon, ne fera-t-il pas embarrassé du coq pattu qui a des plumes jusqu'à l'origine des doigts, & du coq du Japon qui en a jusqu'aux ongles? enfin s'il veut ranger les gallinacés à la classe des granivores, & que dans le nombre & la structure de leurs estomacs & de leurs intestins il croie voir clairement qu'ils sont en effet destinés à se nourrir de graines & d'autres matières végétales; comment s'expliquera-t-il à lui-même cet appétit de préférence qu'ils montrent constamment pour les vers de terre, & même pour toute chair hachée, cuite ou crue, à moins qu'il ne se persuade que la Nature ayant fait la poule granivore par ses longs intestins & son double estomac, l'a fait aussi vermivore, & même carnivore par son bec un tant soit peu crochu, ou plutôt ne conviendra-t-il pas, s'il est de bonne foi, que les conjectures que l'on se permet ainsi sur les intentions de la Nature, & les efforts que l'on tente pour renfermer l'inépuisable variété de ses ouvrages, dans les limites étroites d'une méthode particulière, ne paroissent être faits que pour donner essor aux idées vagues & aux petites spéculations d'un esprit qui ne peut en concevoir de grandes, & qui s'éloigne d'autant plus de la vraie marche de la Nature & de la connoissance réelle de ses productions? ainsi sans prétendre assujettir la nombreuse famille des oiseaux à une méthode rigoureuse, ni la renfermer toute entière dans cette espèce de filet scientifique dont, malgré toutes nos précautions, il s'en échapperait toujours quelques-uns; nous nous contenterons de rapprocher ceux qui nous paroîtront avoir plus de rapport entr'eux, & nous tâcherons de les faire connoître par les traits les plus caractérisés

de leur conformation intérieure, & sur-tout par les principaux faits de leur histoire.

Le coq est un oiseau pesant, dont la démarche est grave & lente, & qui ayant les ailes fort courtes, ne vole que rarement; & quelquefois avec des cris qui expriment l'effort; il chante indifféremment la nuit & le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures, & son chant est fort différent de celui de la femelle, quoiqu'il y ait aussi quelques femelles qui ont le même cri du coq, c'est-à-dire, qui font le même effort du gosier avec un moindre effet; car leur voix n'est pas si forte, & ce cri n'est pas si bien articulé; il gratte la terre pour chercher sa nourriture, il avale autant de petits cailloux que de grains, & n'en digère que mieux; il boit en prenant de l'eau dans son bec & levant la tête à chaque fois pour l'avaler, il dort le plus souvent un pied en l'air (c) & en cachant sa tête sous l'aile du même côté; son corps, dans sa situation naturelle, se soutient à peu près parallèle au plan de position, le bec de même, le cou s'élève verticalement, le front est orné d'une crête rouge & charnue, & le dessous du bec d'une double membrane de même couleur & de même nature : ce n'est cependant ni de la chair ni des membranes, mais une substance particulière, & qui ne ressemble à aucune autre.

Dans les deux sexes, les narines sont placées de part & d'autre du bec supérieur, & les oreilles de chaque côté de la tête, avec une peau blanche au-dessous de chaque oreille; les pieds ont ordinairement quatre doigts, quelquefois cinq, mais toujours

(c) *Nota.* Par une suite de cette attitude habituelle, la cuisse qui porte ordinairement le corps est la plus charnue, & nos gourmands savent bien la distinguer de l'autre dans les chapons & les poulardes.

trois en avant & le reste en arrière; les plumes sortent deux à deux de chaque tuyau, caractère assez singulier, qui n'a été faisi que par très-peu de Naturalistes; la queue est à peu près droite, & néanmoins capable de s'incliner du côté du cou & du côté opposé; cette queue, dans les races de gallinacés qui en ont une, est composée de quatorze grandes plumes qui se partagent en deux plans égaux, inclinés l'un à l'autre, & qui se rencontrent par leur bord supérieur sous un angle plus ou moins aigu; mais ce qui distingue le mâle, c'est que les deux plumes du milieu de la queue sont beaucoup plus longues que les autres, & se recourbent en arc; que les plumes du cou & du croupion sont longues & étroites, & que leurs pieds sont armés d'éperons: il est vrai qu'il se trouve aussi des poules qui ont des éperons, mais cela est rare; & les poules ainsi éperonnées, ont beaucoup d'autres rapports avec le mâle; leur crête se relève ainsi que leur queue, elles imitent le chant du coq & cherchent à l'imiter en choses plus essentielles (*d*); mais on auroit tort de les regarder pour cela comme hermaphrodites, puisqu'étant incapables des véritables fonctions du mâle, & n'ayant que du dégoût pour celles qui leur conviendroient mieux, ce sont, à vrai dire, des individus viciés, indécis, privés de l'usage du sexe & même des attributs essentiels de l'espèce, puisqu'ils ne peuvent en perpétuer aucune.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvemens, & toutes les proportions qui annoncent la force: un coq ainsi fait, n'imprimerait pas la terreur à un lion, comme on l'a dit & écrit tant de fois, mais il inspirera de l'amour à un grand nombre de poules; si on veut le ménager on ne lui en laissera

(*d*) Aristot. *Historia Animalium*, lib. IX, cap. XLIX.

que douze ou quinze. Columelle vouloit qu'on ne lui en donnât pas plus de cinq; mais quand il en auroit cinquante chaque jour, on prétend qu'il ne manqueroit à aucune (e): à la vérité, personne ne peut assurer que toutes ses approches soient réelles, efficaces & capables de féconder les œufs de sa femelle. Ses desirs ne sont pas moins impétueux que ses besoins paroissent être fréquens. Le matin lorsqu'on lui ouvre la porte du poulailler où il a été renfermé pendant la nuit, le premier usage qu'il fait de sa liberté est de se joindre à ses poules; il semble que chez lui le besoin de manger ne soit que le second; & lorsqu'il a été privé de poules pendant du temps, il s'adresse à la première femelle qui se présente, fût-elle d'une espèce fort éloignée (f), & même il s'en fait une du premier mâle qu'il trouve en son chemin; le premier fait est cité par Aristote, & le second est attesté par l'observation de M. Edwards (g), & par une loi dont parle Plutarque (h), laquelle condamnoit au feu tout coq convaincu de cet excès de nature.

Les poules doivent être assorties au coq si l'on veut une race pure, mais si l'on cherche à varier & même à perfectionner l'espèce, il faut croiser les races. Cette observation n'avoit point échappé aux Anciens; Columelle dit positivement que les meilleurs poulets sont ceux qui proviennent du mélange d'un

(e) Aldrovande, tom. II, lib. XIV.

(f) *Ex perdice & gallinaceo tertium generatur quod procedente tempore feminae assimilatur.* Aristot. loco citato.

(g) *Nota.* Ayant renfermé trois ou quatre jeunes coqs dans un lieu où ils ne pouvoient avoir de communication avec aucune poule, bientôt ils déposèrent leur animosité précédente; & au lieu de se battre, chacun tâchoit de cocher son camarade, quoiqu'aucun ne parût bien aisé d'être coché. Voyez *Préface des Glanures, tome II.*

(h) *Tractatu NUM BRUTA RATIONE UTANTUR.*

coq de race étrangère avec les poules communes ; & nous voyons dans Athénée, que l'on avoit encore enchéri sur cette idée, en donnant un coq-faisan aux poules ordinaires (i).

Dans tous les cas on doit choisir celles qui ont l'œil éveillé, la crête flottante & rouge & qui n'ont point d'éperons ; les proportions de leur corps sont en général plus légères que celles du mâle, cependant, elles ont les plumes plus larges & les jambes plus basses ; les bonnes Fermières donnent la préférence aux poules noires, comme étant plus fécondes que les blanches, & pouvant échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiseau de proie qui plane sur les basse-cours.

Le coq a beaucoup de soin, & même d'inquiétude & de souci pour ses poules ; il ne les perd guère de vue, il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène, & ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui ; à juger par les différentes inflexions de sa voix & par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différens langages : quand il les perd il donne des signes de regrets ; quoiqu'aussi jaloux qu'amoureux il n'en maltraite aucune, sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrens ; s'il se présente un autre coq, sans lui donner le temps de rien entreprendre, il accourt l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival, & lui livre un combat opiniâtre jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe, ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille ; le desir de jouir,

(i) *De Rusticâ*, lib. VIII, cap. 11. — *Nota.* Longolius indique la façon de faire réussir cette union du coq-faisan avec les poules communes. *Gesner*, de Avibus, pag. 445. Et l'on m'a assuré que ces poules se mêlent aussi avec le coq-pintade, lorsqu'on les a élevés de jeunesse ensemble ; mais que les mulets qui proviennent de ce mélange sont peu féconds.

toujours trop violent, le porte non-seulement à écarter tout rival, mais même tout obstacle innocent, il bat & tue quelquefois les pouffins pour jouir plus à son aise de la mère : mais ce seul desir est-il la cause de sa fureur jalouse ? au milieu d'un sérail nombreux & avec toutes les ressources qu'il fait se faire, comment pourroit-il craindre le besoin ou la disette ? Quelque véhémens que soient ses appétits, il semble craindre encore plus le partage qu'il ne desire la jouissance ; & comme il peut beaucoup, sa jalousie est au moins plus excusable & mieux sentie que celle des autres Sultans : d'ailleurs, il a comme eux une poule favorite qu'il cherche de préférence, & à laquelle il revient presque aussi souvent qu'il va vers les autres.

Et ce qui paroît prouver que sa jalousie ne laisse pas d'être une passion réfléchie, quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ses amours, c'est que plusieurs coqs dans une basse-cour ne cessent de se battre, au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons, à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de suivre quelque poule.

Les hommes qui tirent parti de tout, pour leur amusement, ont bien su mettre en œuvre cette antipathie invincible, que la Nature a établie entre un coq & un coq ; ils ont cultivé cette haine innée, avec tant d'art, que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples, même des peuples polis ; & en même temps des moyens de développer ou entretenir dans les ames cette précieuse férocité, qui est, dit-on, le germe de l'héroïsme ; on a vu, on voit encore tous les jours dans plus d'une contrée, des hommes de tous états accourir en foule à ces grotesques tournois, se diviser en deux partis ; chacun de ces partis s'échauffer

pour son combattant, joindre la fureur des gageures les plus outrées, à l'intérêt d'un si beau spectacle, & le dernier coup de bec de l'oiseau vainqueur, renverser la fortune de plusieurs familles : c'étoit autrefois la folie des Rhodiens, des Tangriens, de ceux de Pergame (*k*) ; c'est aujourd'hui celle des Chinois (*l*), des habitans des Philippines, de Java, de l'Isthme de l'Amérique, & de quelques autres Nations des deux continens (*m*).

Au reste, les coqs ne sont pas les seuls oiseaux dont on ait ainsi abusé ; les Athéniens qui avoient un jour dans l'année (*n*), consacré à ces combats de coqs, employoient aussi les cailles au même usage ; & les Chinois élèvent encore aujourd'hui pour le combat, certains petits oiseaux ressemblans à des cailles ou à des linotes ; & par-tout la manière dont ces oiseaux se battent est différente, selon les diverses écoles où ils ont été formés, & selon la diversité des armes offensives ou défensives dont on les affuble : mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les coqs de Rhodes qui étoient plus grands, plus forts que les autres, & beaucoup plus ardens au combat, l'étoient au contraire beaucoup moins pour leurs femelles ; il ne leur falloit que trois poules au

(*k*) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XXI.

(*l*) Gemelli Careri, *tome V*, page 36, anciennes Relations des Indes & de la Chine. Traduction de l'Arabe, page 105.

(*m*) Navarete, *Description de la Chine*, page 40.

(*n*) Thémistocle allant combattre les Perses, & voyant que ses soldats monroient peu d'ardeur, leur fit remarquer l'acharnement avec lequel des coqs se battoient : « voyez, leur dit-il, le courage indomptable de ces animaux, cependant ils n'ont d'autre motif « que le desir de vaincre ; & vous qui combattez pour vos foyers, pour les tombeaux « de vos pères, pour la liberté. . . » Ce peu de mots ranima le courage de l'armée, & Thémistocle remporta la victoire : ce fut en mémoire de cet événement que les Athéniens instituèrent une espèce de fête qui se célébroit par des combats de coqs. Voyez Élien, *de variâ Historiâ*. — Lib. II.

lieu de quinze ou vingt, soit que leur feu se fût éteint dans la solitude forcée où ils avoient coutume de vivre, soit que leur colère trop souvent excitée eût étouffé en eux des passions plus douces, & qui cependant étoient dans l'origine le principe de leur courage & la source de leurs dispositions guerrières : les mâles de cette race étoient donc moins mâles que les autres, & les femelles qui souvent ne font que ce qu'on les fait, étoient moins fécondes & plus paresseuses, soit à couvrir leurs œufs, soit à mener leurs poussins; tant l'art avoit bien réussi à dépraver la Nature ! tant l'exercice des talens de la guerre est opposé à ceux de la propagation !

Les poules n'ont pas besoin du coq pour produire des œufs, il en naît sans cesse de la grappe commune de l'ovaire, lesquels indépendamment de toute communication avec le mâle, peuvent y grossir; & en grossissant acquièrent leur maturité, se détachent de leur calice & de leur pédicule, parcourent l'*oviductus* dans toute sa longueur, chemin faisant s'assimilent par une force qui leur est propre la lymphe dont la cavité de cet *oviductus* est remplie, en composent leur blanc, leurs membranes, leurs coquilles, & ne restent dans ce viscère que jusqu'à ce que ses fibres élastiques & sensibles étant gênées, irritées par la présence de ces corps devenus désormais des corps étrangers, entrent en contraction, & les poussent au dehors le gros bout le premier, selon Aristote.

Ces œufs font tout ce que peut faire la nature prolifique de la femelle seule & abandonnée à elle-même; elle produit bien un corps organisé capable d'une sorte de vie, mais non un animal vivant semblable à sa mère; & capable lui-même de produire d'autres animaux semblables à lui; il faut pour cela le concours du coq & le mélange intime des liqueurs féminales des deux sexes;

sexes; mais lorsqu'une fois ce mélange a eu lieu, les effets en sont durables. Harvey a observé que l'œuf d'une poule séparée du coq depuis vingt jours, n'étoit pas moins fécond que ceux qu'elle avoit pondus peu après l'accouplement, mais l'embryon qu'il contenoit n'étoit pas plus avancé pour cela, & il ne falloit pas le tenir sous la poule moins de temps qu'aucun autre pour le faire éclore; preuve certaine que la chaleur seule ne suffit pas pour opérer ou avancer le développement du poulet, mais qu'il faut encore que l'œuf soit formé, ou bien qu'il se trouve en lieu où il puisse transpirer, pour que l'embryon qu'il renferme soit susceptible d'incubation, autrement tous les œufs qui resteroient dans l'*oviductus* vingt-un jours après avoir été fécondés, ne manqueroient pas d'y éclore, puisqu'ils auroient le temps & la chaleur nécessaires pour cela, & les poules seroient tantôt ovipares & tantôt vivipares (o).

Le poids moyen d'un œuf de poule ordinaire est d'environ une once six gros; si on ouvre un de ces œufs avec précaution, on trouvera d'abord sous la coque une membrane commune qui en tapisse toute la cavité, ensuite le blanc externe qui a la forme de cette cavité; puis le blanc interne qui est plus arrondi que le précédent, & enfin au centre de ce blanc le jaune qui est sphérique: ces différentes parties sont contenues chacune dans sa membrane propre, & toutes ces membranes sont attachées ensemble à l'endroit de ces *chalaæ* ou cordons, qui forment comme les deux pôles du jaune; la petite vésicule lenticulaire

(o) *Nota.* Je ne vois que le docteur Michel Lyzeruts qui ait parlé d'une poule vivipare; mais les exemples en seroient plus fréquens, s'il ne falloit que de la chaleur à un œuf fécondé pour éclore. Voyez Éphémérides d'Allemagne, *Dec. II, an. 4, append. observ. XXVIII.*

appelée *cicatricule*, se trouve à peu près sur son équateur, & fixée solidement à sa surface (*p*).

À l'égard de sa forme extérieure, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire, mais elle est assez souvent altérée par des accidens dont il est facile, ce me semble, de rendre raison, d'après l'histoire de l'œuf même & de sa formation.

Il n'est pas rare de trouver deux jaunes dans une seule coque; cela arrive lorsque deux œufs également mûrs se détachent en même temps de l'ovaire, parcourent ensemble l'*oviductus*, & formant leur blanc sans se séparer, se trouvent réunis sous la même enveloppe.

Si par quelque accident facile à supposer, un œuf détaché depuis quelque temps de l'ovaire, se trouve arrêté dans son accroissement, & qu'étant formé autant qu'il peut l'être, il se rencontre dans la sphère d'activité d'un autre œuf qui aura toute sa force; celui-ci l'entraînera avec lui, & ce fera un œuf dans un œuf (*q*).

On comprendra de même comment on y trouve quelquefois une épingle ou tout autre corps étranger qui aura pu pénétrer jusque dans l'*oviductus* (*r*).

(*p*) *Nota.* Bellini trompé par ses expériences, ou plutôt par les conséquences qu'il en avoit tirées, croyoit & avoit fait croire à beaucoup de monde, que dans les œufs frais, durcis à l'eau bouillante, la cicatricule quittoit la surface du jaune pour se retirer au centre; mais que dans les œufs couvés, durcis de même, la cicatricule restoit constamment attachée à la surface. Les Savans de Turin, en répétant & variant les mêmes expériences, se sont assurés que dans tous les œufs couvés ou non-couvés, la cicatricule restoit toujours adhérente à la surface du jaune durci, & que le corps blanc que Bellini avoit vu au centre, & qu'il avoit pris pour la cicatricule, n'étoit rien moins que cela, & ne paroissoit en effet au centre du jaune que lorsqu'il étoit ni trop ni trop peu cuit.

(*q*) Collection académique, partie française, tome I, page 388; & tome II, page 327; & partie étrangère, tome IV, page 337.

(*r*) *Ibidem*, partie française, tome I, page 388.

Il y a des poules qui donnent des œufs hardés ou sans coque, soit par le défaut de la matière propre dont se forme la coque, soit parce qu'ils sont chassés de l'*oviductus* avant leur entière maturité; aussi n'en voit-on jamais éclore de poulet, & cela arrive, dit-on, aux poules qui sont trop grasses : des causes directement contraires produisent les œufs à coque trop épaisse & même des œufs à double coque; on en a vu qui avoient conservé le pédicule par lequel ils étoient attachés à l'ovaire, d'autres qui étoient contournés en manière de croissant, d'autres qui avoient la forme d'une poire; d'autres enfin qui portoient sur leur coquille l'empreinte d'un soleil, d'une comète (*f*), d'une éclipse ou de tel autre objet dont on avoit l'imagination frappée; on en a même vu quelques-uns de lumineux : ce qu'il y avoit de réel dans ces premiers phénomènes, c'est-à-dire, les altérations de la forme de l'œuf, ou les empreintes à sa surface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes compressions qu'il avoit éprouvées dans le temps que sa coque étoit encore assez souple pour céder à l'effort, & néanmoins assez ferme pour en conserver l'impression : il ne seroit pas tout-à-fait si facile de rendre raison des œufs lumineux (*t*); un Docteur Allemand en a observé de tels, qui étoient actuellement sous une poule blanche, fécondée, ajoute-t-il, par un coq très-ardent : on ne peut honnêtement nier la possibilité du fait, mais comme il est unique, il est prudent de répéter l'observation avant de l'expliquer.

À l'égard de ces prétendus œufs de coq qui sont sans jaune, & contiennent, à ce que croit le peuple, un serpent (*u*), ce

(*f*) Collection académique, partie étrangère, tome IV, page 160.

(*t*) Éphémérides des curieux de la Nature, Dec. XI, an. 6, append. observ. XXV.

(*u*) Collection académique, partie française, tome III.

n'est autre chose, dans la vérité, que le premier produit d'une poule trop jeune, ou le dernier effort d'une poule épuisée par sa fécondité même, ou enfin ce ne sont que des œufs imparfaits dont le jaune aura été crevé dans l'*oviductus* de la poule, soit par quelque accident, soit par un vice de conformation, mais qui auront toujours conservé leurs cordons ou *chalaçæ*, que les amis du merveilleux n'auront pas manqué de prendre pour un serpent : c'est ce que M. de la Peyronie a mis hors de doute, par la dissection d'une poule qui pondait de ces œufs; mais ni M. de la Peyronie, ni Thomas Bartholin qui ont disséqué de prétendus coqs ovipares (*x*), ne leur ont trouvé d'œufs, ni d'ovaires, ni aucune partie équivalente.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue qui dure ordinairement six semaines ou deux mois sur la fin de l'automne & au commencement de l'hiver : cette mue n'est autre chose que la chute des vieilles plumes qui se détachent comme les vieilles feuilles des arbres, & comme les vieux bois des cerfs, étant poussées par les nouvelles; les coqs y sont sujets comme les poules; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les nouvelles plumes prennent quelquefois une couleur différente de celles des anciennes. Un de nos Observateurs a fait cette remarque sur une poule & sur un coq, & tout le monde la peut faire sur plusieurs autres espèces d'oiseaux, & particulièrement sur les bengalis dont le plumage varie presque à chaque mue; & en général, presque tous les oiseaux ont leurs premières plumes, en naissant, d'une couleur différente de celle dont elles doivent revenir dans la suite.

La fécondité ordinaire des poules consiste à pondre presque

(*x*) Collection académique, partie étrangère, tome IV, page 225.

tous les jours; on dit qu'il y en a en Samogitie (*y*), à Malaca & ailleurs (*z*), qui pondent deux fois par jour. Aristote parle de certaines poules d'Illyrie qui pondoient jusqu'à trois fois, & il y a apparence que ce sont les mêmes que ces petites poules adriènes ou adriatiques dont il parle dans un autre endroit, & qui étoient renommées pour leur fécondité : quelques-uns ajoutent qu'il y a telle manière de nourrir les poules communes, qui leur donne cette fécondité extraordinaire, la chaleur y contribue beaucoup; on peut faire pondre les poules en hiver, en les tenant dans une écurie où il y a toujours du fumier chaud sur lequel elles puissent séjourner.

Dès qu'un œuf est pondu il commence à transpirer, & perd chaque jour quelques grains de son poids par l'évaporation des parties les plus volatiles de ses sucs à mesure que cette évaporation se fait, ou bien il s'épaissit, se durcit & se dessèche, ou bien il contracte un mauvais goût, & il se gâte enfin totalement au point qu'il devient incapable de rien produire : l'art de lui conserver long-temps toutes ses qualités, se réduit à mettre obstacle à cette transpiration (*a*) par une couche de matière grasse quelconque, dont on enduit exactement sa coque peu de momens après qu'il a été pondu; avec cette seule précaution on

(*y*) Rzaczynski, *Hist. nat. Polon.* pag. 432.

(*z*) Bontekoe, *Voyage aux Indes orientales*, page 234.

(*a*) *Nota.* Le Journal Économique du mois de mars 1755, fait mention de trois œufs, bons à manger, trouvés en Italie dans l'épaisseur d'un mur construit il y avoit trois cents ans : ce fait est d'autant plus difficile à croire, qu'un enduit de mortier ne seroit pas suffisant pour conserver un œuf, & que les murs les plus épais étant sujets à l'évaporation dans tous les points de leur épaisseur, puisque les mortiers de l'intérieur se sèchent à la longue, ils ne peuvent empêcher la transpiration des œufs cachés dans leur épaisseur, ni par conséquent les conserver.

gardera pendant plusieurs mois & même pendant des années des œufs bons à manger, susceptibles d'incubation, & qui auront en un mot toutes les propriétés des œufs frais (*b*) : les habitans de Tonquin les conservent dans une espèce de pâte faite avec de la cendre tamisée & de la saumure, d'autres Indiens dans l'huile (*c*) : le vernis peut aussi servir à conserver les œufs que l'on veut manger; mais la graisse n'est pas moins bonne pour cet usage, & vaut mieux pour conserver les œufs que l'on veut faire couvrir, parce qu'elle s'enlève plus facilement que le vernis, & qu'il faut nettoyer de tout enduit, les œufs dont on veut que l'incubation réussisse; car tout ce qui nuit à la transpiration nuit aussi au succès de l'incubation.

J'ai dit que le concours du coq étoit nécessaire pour la fécondation des œufs, & c'est un fait acquis par une longue & constante expérience; mais les détails de cet acte si essentiel dans l'histoire des animaux sont trop peu connus; on fait, à la vérité, que la verge du mâle est double, & n'est autre chose que les deux mamelons par lesquels se terminent les vaisseaux spermatiques à l'endroit de leur insertion dans le cloaque; on fait que la vulve de la femelle est placée au-dessus de l'anus, & non au-dessous comme dans les quadrupèdes (*d*); on fait que le coq s'approche de la poule par une espèce de pas oblique, accéléré, baissant les ailes comme un coq-d'inde qui fait la roue, étalant même sa queue à demi, & accompagnant son action d'un certain murmure expressif, d'un mouvement de trépidation & de tous les

(*b*) Pratique de l'art de faire éclore les poulets, page 138.

(*c*) Suite du Voyage de Tavernier, tome V, pages 225 & 226.

(*d*) Redi, *degli Animali viventi*, &c. Collection académique, partie étrangère, tome IV, page 520; & Regnier Graaf, page 243.

signes du desir pressant, on fait qu'il s'élançe sur la poule qui le reçoit en pliant les jambes, se mettant ventre à terre, & écartant les deux plans de longues plumes dont sa queue est composée; on fait que le mâle saisit avec son bec la crête ou les plumes du sommet de la tête de la femelle, soit par manière de caresse, soit pour garder l'équilibre; qu'il ramène la partie postérieure de son corps où est sa double verge, & l'applique vivement sur la partie postérieure du corps de la poule où est l'orifice correspondant, que cet accouplement dure d'autant moins qu'il est plus souvent répété, & que le coq semble s'applaudir après par un battement d'ailes & par une espèce de chant de joie ou de victoire; on fait que le coq a des testicules, que sa liqueur féminale réside, comme celle des quadrupèdes, dans des vaisseaux spermatiques; on fait, par mes observations, que celle de la poule réside dans la cicatrice de chaque œuf, comme celle des femelles quadrupèdes dans le corps glanduleux des testicules; mais on ignore si la double verge du coq ou seulement l'une des deux pénètre dans l'orifice de la femelle, & même s'il y a intro-mission réelle ou une compression forte ou un simple contact; on ne fait pas encore quelle doit être précisément la condition d'un œuf pour qu'il puisse être fécondé, ni jusqu'à quelle distance l'action du mâle peut s'étendre; en un mot, malgré le nombre infini d'expériences & d'observations que l'on a faites sur ce sujet, on ignore encore quelques-unes des principales circonstances de la fécondation.

Son premier effet connu est la dilatation de la cicatrice & la formation du poulet dans sa cavité, car, c'est la cicatrice qui contient le véritable germe, & elle se trouve dans les œufs fécondés ou non, même dans ces prétendus œufs de coq dont

j'ai parlé plus haut (e); mais elle est plus petite dans les œufs inféconds. Malpighi l'ayant examinée dans des œufs féconds nouvellement pondus & avant qu'ils eussent été couvés, vit au centre de la cicatricule une bulle nageant dans une liqueur, & reconnut au milieu de cette bulle l'embryon du poulet bien formé; au lieu que la cicatricule des œufs inféconds & produits par la poule seule, sans communication avec le mâle, ne lui présenta qu'un petit globule informe muni d'appendices, remplies d'un suc épais, quoique transparent & environné de plusieurs cercles concentriques (f); on n'y aperçoit aucune ébauche d'animal : l'organisation intime & complète d'une matière informe, n'est que l'effet instantané du mélange des deux liqueurs féminales; mais s'il ne faut qu'un moment à la Nature pour donner la forme première à cette glaire transparente, & pour la pénétrer du principe de vie dans tous ses points, il lui faut beaucoup de temps & de secours pour perfectionner cette première ébauche; ce sont principalement les mères qu'elle semble avoir chargées du soin de ce développement, en leur inspirant le desir ou le besoin de couvrir : dans la plupart des poules, ce desir se fait sentir aussi vivement, se marque au dehors par des signes aussi énergiques que celui de l'accouplement auquel il succède dans l'ordre de la Nature, sans même qu'il soit excité par la

(e) *Nota.* M. de la Peyronie a observé dans un de ces œufs une tache ronde, jaune, d'une ligne de diamètre, sans épaisseur, située sur la membrane qu'on trouve sur la coque: on peut croire que cette tache qui devrait être blanche, n'étoit jaune ici que parce que le jaune de l'œuf s'étoit épanché de toutes parts, comme on l'a reconnu par la dissection de la poule; & si elle étoit située sur la membrane qu'on trouve sous la coque, c'est qu'après l'épanchement du jaune, la membrane qui contenoit ce jaune étoit restée adhérente à celle de la coque.

(f) Malpighi, *Pullus in ovo.*

présence d'aucun œuf; une poule qui vient de pondre éprouve une forte de transport que partagent les autres poules qui n'en font que témoins, & qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés (*g*); soit que la cessation subite des douleurs de l'accouchement soit toujours accompagnée d'une joie vive, soit que cette mère prévoie dès-lors tous les plaisirs que ce premier plaisir lui prépare : quoi qu'il en soit, lorsqu'elle aura pondu vingt-cinq ou trente œufs, elle se mettra tout de bon à les couvrir; si on les lui ôte à mesure, elle en pondra peut-être deux ou trois fois davantage, & s'épuisera par sa fécondité même; mais enfin il viendra un temps où par la force de l'instinct elle demandera à couvrir par un glouffement particulier, & par des mouvemens & des attitudes non équivoques : si elle n'a pas ses propres œufs, elle couvrira ceux d'une autre poule, & à défaut de ceux-là, ceux d'une femelle d'une autre espèce, & même des œufs de pierre ou de craie; elle couvrira encore après que tout lui aura été enlevé, & elle se consumera en regrets & en vains mouvemens (*h*); si ces recherches sont heureuses & qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans un lieu retiré & convenable, elle se pose aussitôt dessus, les environne de ses ailes, les échauffe de sa chaleur, les remue doucement les uns après les autres comme pour en jouir plus en détail, & leur communiquer à

(*g*) *Nota.* Nous n'avons point dans notre langue de termes propres pour exprimer les différens cris de la poule, du coq, des poulets; les Latins qui se plaignoient de leur pauvreté, étoient beaucoup plus riches que nous, & avoient des expressions pour rendre toutes ces différences. Voyez Gesner, de *Avibus*, pag. 431. *Gallus cucurit, pulli pipiunt, gallina canturit, gracillat, pipat, singulit; glaciunt ea quæ volunt incubare*, d'où vient le mot françois *glouffer*, le seul que nous ayons dans ce genre.

(*h*) *Nota.* On vient à bout d'éteindre le besoin de couvrir, en trempant souvent dans l'eau froide les parties postérieures de la poule.

tous un égal degré de chaleur; elle se livre tellement à cette occupation, qu'elle en oublie le boire & le manger: on diroit qu'elle comprend toute l'importance de la fonction qu'elle exerce, aucun soin n'est omis, aucune précaution n'est oubliée pour achever l'existence de ces petits êtres commencés, & pour écarter les dangers qui les environnent (*i*): ce qu'il y a de plus digne de remarque, c'est que la situation d'une couveuse quelqu'insipide qu'elle nous paroisse, est peut-être moins une situation d'ennui qu'un état de jouissance continuelle, d'autant plus délicieuse qu'elle est plus recueillie, tant la Nature semble avoir mis d'attraits à tout ce qui a rapport à la multiplication des êtres!

L'effet de l'incubation se borne au développement de l'embryon du poulet, qui, comme nous l'avons déjà dit, existe tout formé dans la cicatricule de l'œuf fécondé: voici à peu près l'ordre dans lequel se fait ce développement, ou plutôt, comme il se présente à l'Observateur; & comme j'ai déjà donné dans un assez grand détail tous les faits qui ont rapport au développement du poulet dans l'œuf (*k*), je me contenterai d'en rappeler ici les circonstances essentielles.

Dès que l'œuf a été couvé pendant cinq ou six heures, on voit déjà distinctement la tête du poulet jointe à l'épine du dos, nageant dans la liqueur, dont la bulle qui est au centre de la cicatricule est remplie; sur la fin du premier jour la tête s'est déjà recourbée en grossissant.

Dès le second jour, on voit les premières ébauches des

(*i*) Nota. Il n'y a pas jusqu'au bruit qui ne leur soit contraire: on a remarqué qu'une couvée entière de poulets, éclos dans la boutique d'un Serrurier, fut attaquée de vertiges. Voyez *Collection académique, partie étrangère, tome III, page 25.*

(*k*) Histoire Naturelle, tome II, in-4.^o page 112 & suivantes.

vertèbres qui sont comme de petits globules disposés des deux côtés du milieu de l'épine; on voit aussi paroître le commencement des ailes & les vaisseaux ombilicaux, remarquables par leur couleur obscure; le cou & la poitrine se débrouillent, la tête grossit toujours; on y aperçoit les premiers linéamens des yeux & trois vésicules entourées, ainsi que l'épine, de membranes transparentes: la vie du fœtus devient plus manifeste; déjà l'on voit son cœur battre & son sang circuler.

Le troisième jour tout est plus distinct, parce que tout a grossi: ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le cœur qui pend hors de la poitrine & bat trois fois de suite, une fois en recevant par l'oreillette le sang contenu dans les veines, une seconde fois en le renvoyant aux artères, & la troisième fois en le pouffant dans les vaisseaux ombilicaux; & ce mouvement continue encore vingt-quatre heures après que l'embryon a été séparé du blanc de son œuf; on aperçoit aussi des veines & des artères sur les vésicules du cerveau, les rudimens de la moelle de l'épine commencent à s'étendre le long des vertèbres: enfin on voit tout le corps du fœtus, comme enveloppé d'une partie de la liqueur environnante, qui a pris plus de consistance que le reste.

Les yeux sont déjà fort avancés le quatrième jour; on y reconnoît fort bien la prunelle, le cristallin, l'humeur vitrée; on voit outre cela dans la tête cinq vésicules remplies d'humeur, lesquelles se rapprochant & se recouvrant peu à peu les jours suivans, formeront enfin le cerveau enveloppé de toutes ses membranes; les ailes croissent, les cuisses commencent à paroître & le corps à prendre de la chair.

Les progrès du cinquième jour, consistent, outre ce qui vient d'être dit, en ce que tout le corps se recouvre d'une chair

onctueuse; que le cœur est retenu au dedans par une membrane fort mince, qui s'étend sur la capacité de la poitrine, & que l'on voit les vaisseaux ombilicaux sortir de l'abdomen (l).

Le sixième jour, la moelle de l'épine s'étant divisée en deux parties, continue de s'avancer le long du tronc; le foie qui étoit blanchâtre auparavant est devenu de couleur obscure, le cœur bat dans ses deux ventricules, le corps du poulet est recouvert de la peau, & sur cette peau l'on voit déjà poindre les plumes.

Le bec est facile à distinguer le septième jour; le cerveau, les ailes, les cuisses & les pieds ont acquis leur figure parfaite; les deux ventricules du cœur paroissent comme deux bulles contiguës & réunies par leur partie supérieure, avec le corps des oreillettes: on remarque deux mouvemens successifs dans les ventricules aussi-bien que dans les oreillettes, ce sont comme deux cœurs séparés.

Le poumon paroît à la fin du neuvième jour, & sa couleur est blanchâtre; le dixième jour les muscles des ailes achèvent de se former, les plumes continuent de sortir, & ce n'est que le onzième jour qu'on voit des artères, qui auparavant étoient éloignées du cœur, s'y attacher, & que cet organe se trouve parfaitement conformé & réuni en deux ventricules.

Le reste n'est qu'un développement plus grand des parties, qui se fait jusqu'à ce que le poulet casse sa coquille après avoir pipé (m), ce qui arrive ordinairement le vingt-unième jour, quelquefois le dix-huitième, d'autres fois le vingt-septième.

(l) *Nota.* Les vaisseaux qui se répandent dans le jaune de l'œuf, & qui par conséquent se trouvent hors de l'abdomen du poulet, rentrent peu-à-peu dans cette cavité, selon la remarque de Stenon. Voyez *Collection académique, partie étrangère, tome V, page 572.*

(m) *Histoire naturelle, tome II, page 113 & suivantes.*

Toute cette suite de phénomènes qui forme un spectacle si intéressant pour un Observateur, est l'effet de l'incubation opérée par une poule, & l'industrie humaine n'a pas trouvé qu'il fût au-dessous d'elle d'en imiter les procédés : d'abord de simples villageois d'Égypte, & ensuite des Physiciens de nos jours, sont venus à bout de faire éclore des œufs aussi-bien que la meilleure couveuse, & d'en faire éclore un très-grand nombre à la fois ; tout le secret consiste à tenir ces œufs dans une température qui répond à peu près au degré de la chaleur de la poule, & à les garantir de toute humidité & de toute exhalaison nuisibles, telle que celle du charbon, de la braise, même de celle des œufs gâtés : en remplissant ces deux conditions essentielles, & en y joignant l'attention de retourner souvent les œufs, & de faire circuler dans le four ou l'étuve les corbeilles qui les contiendront, en sorte que non-seulement chaque œuf, mais chaque partie du même œuf participe à peu près également à la chaleur requise, on réussira toujours à faire éclore des milliers de poulets.

Toute chaleur est bonne pour cela ; celle de la mère poule n'a pas plus de privilège que celle de tout autre animal, sans en excepter l'homme (*n*), ni celle du feu solaire ou terrestre, ni celle d'une couche de tan ou de fumier : le point essentiel est de savoir s'en rendre maître, c'est-à-dire, d'être toujours en état de l'augmenter ou de la diminuer à son gré : or, il sera toujours possible, au moyen de bons thermomètres distribués avec intelligence, dans l'intérieur du four ou de l'étuve, de savoir

(*n*) *Nota.* On fait que Livie, étant grosse, imagina de couvrir & faire éclore un œuf dans son sein, voulant augurer du sexe de son enfant par le sexe du poussin qui viendrait ; ce poussin fut mâle, & son enfant aussi. Les Augures ne manquèrent pas de se prévaloir du fait, pour montrer aux plus incrédules la vérité de leur art : mais ce qui reste le mieux prouvé, c'est que la chaleur humaine est suffisante pour l'incubation des œufs.

le degré de chaleur de ses différentes régions; de la conserver en étouplant les ouvertures & fermant tous les registres du couvercle, de l'augmenter, soit avec des cendres chaudes, si c'est un four, soit en ajoutant du bois dans le poêle, si c'est une étuve à poêle, soit en faisant des réchauds si c'est une couche, & enfin de la diminuer en ouvrant les registres pour donner accès à l'air extérieur, ou bien en introduisant dans le four un ou plusieurs corps froids, &c.

Au reste, quelque attention que l'on donne à la conduite d'un four d'incubation, il n'est guère possible d'y entretenir constamment & sans interruption, le trente-deuxième degré qui est celui de la poule; heureusement ce terme n'est point indivisible, & l'on a vu la chaleur varier du trente-huitième au vingt-quatrième degré, sans qu'il en résultât d'inconvénient pour la couvée; mais il faut remarquer qu'ici l'excès est beaucoup plus à craindre que le défaut, & que quelques heures du trente-huitième & même du trente-sixième degré, feroient plus de mal que quelques jours du vingt-quatrième; & la preuve que cette quantité de moindre chaleur peut encore être diminuée sans inconvénient, c'est qu'ayant trouvé, dans une prairie qu'on fauchoit, le nid d'une perdrix, & ayant gardé & tenu à l'ombre les œufs pendant trente-six heures qu'on ne put trouver de poule pour les couvrir, ils éclorement néanmoins tous au bout de trois jours, excepté ceux qui avoient été ouverts pour voir où en étoient les perdreaux; à la vérité ils étoient très-avancés, & sans doute il faut un degré de chaleur plus fort dans les commencemens de l'incubation que sur la fin de ce même temps, où la chaleur du petit oiseau suffit presque seule à son développement.

A l'égard de son humidité, comme elle est fort contraire au

succès de l'incubation, il faut avoir des moyens sûrs pour reconnoître si elle a pénétré dans le four, pour la dissiper lorsqu'elle y a pénétré, & pour empêcher qu'il n'en vienne de nouvelle.

L'hygromètre le plus simple & le plus approprié pour juger de l'humidité de l'air de ces sortes de fours, c'est un œuf froid qu'on y introduit & qu'on y tient pendant quelque temps, lorsque le juste degré de chaleur y est établi; si au bout d'un demi-quart d'heure au plus, cet œuf se couvre d'un nuage léger, semblable à celui que l'haleine produit sur une glace polie, ou bien à celui qui se forme l'été sur la surface extérieure d'un verre où l'on verse des liqueurs à la glace, c'est une preuve que l'air du four est trop humide, & il l'est d'autant plus que ce nuage est plus long-temps à se dissiper; ce qui arrive principalement dans les fours à tan & à fumier, que l'on a voulu renfermer en un lieu clos: le meilleur remède à cet inconvénient est de renouveler l'air de ces endroits fermés, en y établissant plusieurs courans par le moyen des fenêtres opposées, & à défaut de fenêtres en y plaçant & agitant un ventilateur proportionné à l'espace: quelquefois la seule transpiration du grand nombre d'œufs, produit dans le four même une humidité trop grande; & dans ce cas, il faut tous les deux ou trois jours retirer pour quelques instans, les corbeilles d'œufs hors du four, & l'éventer simplement avec un chapeau qu'on y agitera en différens sens.

Mais ce n'est pas assez de dissiper l'humidité qui s'est accumulée dans les fours, il faut encore, autant qu'il est possible, lui interdire tout accès par dehors, en revêtissant leurs parois extérieures, de plomb laminé ou de bon ciment, ou de plâtre ou de goudron bien cuit, ou du moins en leur donnant plusieurs couches à l'huile qu'on laissera bien sécher, & en collant sur

leurs parois intérieures des bandes de vessies ou de fort papier gris.

C'est à ce peu de pratiques aisées que se réduit tout l'art de l'incubation artificielle, & il faut y assujettir la structure & les dimensions des fours ou étuves, le nombre, la forme & la distribution des corbeilles, & toutes les petites manœuvres que la circonstance prescrit, que le moment inspire & qui nous ont été détaillées avec une immensité de paroles, & que nous réduirons ici dans quelques lignes, sans cependant rien omettre (o).

Le four le plus simple est un tonneau revêtu par dedans de papier collé, bouché par le haut d'un couvercle qui l'emboîte, lequel est percé dans son milieu d'une grande ouverture fermant à coulisse, pour regarder dans le four, & de plusieurs autres petites autour de celle-là servant de registre pour le ménagement de la chaleur, & fermant aussi à coulisses : on noie ce tonneau plus qu'aux trois quarts de sa hauteur dans du fumier chaud; on place dans son intérieur, les unes au-dessus des autres & à de justes intervalles, deux ou trois corbeilles à claire-voie, dans chacune desquelles on arrange deux couches d'œufs, en observant que la couche supérieure soit moins fournie que l'inférieure, afin que l'on puisse aussi avoir l'œil sur celle-ci; on ménage, si l'on veut une ouverture dans le centre de chaque corbeille, & dans l'espèce de petit puits formé par la rencontre de ces ouvertures qui répondent toutes à l'axe du tonneau; on y suspend un thermomètre bien gradué, on en place d'autres en différens points de la circonférence, on entretient par-tout la chaleur au degré requis, & on a des poulets.

(o) Voyez l'Art de faire éclore les poulets, par M. de Reaumur, deux volumes in-douze.

On peut aussi en économisant la chaleur & tirant parti de celle qu'ordinairement on laisse perdre, employer à l'incubation artificielle, celle des fours de pâtisseries & de boulangers, celle des forges & des verreries, celle même d'un poêle ou d'une plaque de cheminée, en se souvenant toujours que le succès de la couvée est attaché principalement à une juste distribution de la chaleur, & à l'exclusion de toute humidité.

Lorsque les fournées sont considérables & qu'elles vont bien, elles produisent des milliers de poulets à la fois; & cette abondance même ne seroit pas sans inconvénient dans un climat comme le nôtre, si l'on n'eût trouvé moyen de se passer de poule pour élever les poulets, comme on savoit s'en passer pour les faire éclore; & ces moyens se réduisent à une imitation plus ou moins parfaite des procédés de la poule, lorsque ses poussins sont éclos.

On juge bien que cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couvrir, qui a couvé avec tant d'affiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existoient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos; son attachement fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur foiblesse; sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les alimens qu'elle recèle dans son sein, & elle s'en prive en leur faveur; elle les rappelle lorsqu'ils s'égarerent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries & les couve une seconde fois; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur & de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, & qu'il est facile de distinguer de

toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées & à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix & à ses différentes inflexions toutes expressives, & ayant toutes une forte empreinte de sollicitude & d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre; paroît-il un épervier dans l'air, cette mère si foible, si timide, & qui en toute autre circonstance chercheroit son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse, elle s'élance au-devant de la ferre redoutable, & par ses cris redoublés, ses battemens d'ailes & son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne & va chercher une proie plus facile; elle paroît avoir toutes les qualités du bon cœur, mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que si par hasard on lui a donné à couvrir des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le seroit pour ses propres pouffins; elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne* & non pas leur mère, & lorsqu'ils vont, guidés par la Nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les tranfes de cette pauvre nourrice qui se croit encore mère, & qui pressée du desir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine sur le rivage, tremble & se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner de secours.

Il seroit impossible de suppléer à tous les soins de la poule pour élever ses petits, si ces soins supposoient nécessairement un degré d'attention & d'affection égal à celui de la mère elle-même;

il suffit, pour réussir, de remarquer les principales circonstances de la conduite de la poule & ses procédés à l'égard de ses petits, & de les imiter autant qu'il est possible. Par exemple, ayant observé que le principal but des soins de la mère, est de conduire ses poussins dans des lieux où ils puissent trouver à se nourrir, & de les garantir du froid & de toutes les injures de l'air; on a imaginé le moyen de leur procurer tout cela, avec encore plus d'avantage que la mère ne peut le faire; s'ils naissent en hiver, on les tient pendant un mois ou six semaines dans une étuve échauffée au même degré que les fours d'incubation, seulement on les en tire cinq ou six fois par jour pour leur donner à manger au grand air, & sur-tout au soleil; la chaleur de l'étuve favorise leur développement, l'air extérieur les fortifie & ils prospèrent: de la mie de pain, des jaunes d'œufs, de la soupe, du millet sont leur première nourriture; si c'est en été, on ne les tient dans l'étuve que trois ou quatre jours, & dans tous les temps on ne les tire de l'étuve que pour les faire passer dans la *poussinière*: c'est une espèce de cage carrée, fermée par-devant d'un grillage en fil-de-fer ou d'un simple filet, & par-dessus d'un couvercle à charnière; c'est dans cette cage que les poussins trouvent à manger: mais lorsqu'ils ont mangé & couru suffisamment, il leur faut un abri où ils puissent se réchauffer & se reposer, & c'est pour cela que les poulets qui sont menés par une mère, ont coutume de se rassembler alors sous ses ailes. M. de Reaumur a imaginé pour ce même usage une *mère artificielle*; c'est une boîte doublée de peau de mouton, dont la base est carrée & le dessus incliné comme le dessus d'un pupitre; il place cette boîte à l'un des bouts de sa poussinière, de manière que les poulets puissent y entrer de

plein-pied & en faire le tour au moins de trois côtés, & il l'échauffe par-dessous au moyen d'une chaufferette qu'on renouvelle selon le besoin; l'inclinaison du couvercle de cette espèce de pupitre offre des hauteurs différentes pour les poulets de différentes tailles; mais comme ils ont coutume, sur-tout lorsqu'ils ont froid, de se presser & même de s'entasser en montant les uns sur les autres, & que dans cette foule les petits & les foibles courent risque d'être étouffés, on tient cette boîte ou *mère artificielle* ouverte par les deux bouts, ou plutôt on ne la ferme aux deux bouts que par un rideau que le plus petit poulet puisse soulever facilement, afin qu'il ait toujours la facilité de sortir lorsqu'il se sent trop pressé, après quoi il peut, en faisant le tour, revenir par l'autre bout & choisir une place moins dangereuse. M. de Reaumur tâche encore de prévenir ce même inconvénient par une autre précaution, c'est de tenir le couvercle de la *mère artificielle* incliné assez bas pour que les poulets ne puissent pas monter les uns sur les autres; & à mesure que les poulets croissent, il élève le couvercle en ajoutant sur le côté de la boîte des hausses proportionnées: il renchérit encore sur tout cela, en divisant ses plus grandes *poussinières* en deux par une cloison transversale, afin de pouvoir séparer les poulets de différentes grandeurs; il les fait mettre aussi sur des roulettes pour la facilité du transport, car il faut absolument les rentrer dans la chambre toutes les nuits, & même pendant le jour lorsque le temps est rude; & il faut que cette chambre soit échauffée en temps d'hiver: mais, au reste, il est bon, dans les temps qui ne sont ni froids ni pluvieux, d'exposer les poussinières au grand air & au soleil, avec la seule précaution de les garantir du vent; on peut même en tenir les portes ouvertes, les poulets apprendront

apprendront bientôt à sortir pour aller gratter le fumier ou bêqueter l'herbe tendre, & à rentrer pour prendre leur repas ou s'échauffer sous la *mère artificielle*; si l'on ne veut pas courir le risque de les laisser ainsi vaguer en liberté, on ajoute au bout de la pouffinière une cage à poulets ordinaire qui, communiquant avec la première, leur fournira un plus grand espace pour s'ébattre, & une promenade close où ils feront en sûreté.

Mais plus on les tient en captivité, plus il faut être exact à leur fournir une nourriture qui leur convienne; outre le millet, les jaunes d'œufs, la soupe & la mie de pain, les jeunes poulets aiment aussi la navette, le chenevis & autres menus grains de ce genre; les pois, les fèves, les lentilles, le ris, l'orge & l'avoine mondés, le turquis écrasé & le blé noir. Il convient, & c'est même une économie, de faire crever dans l'eau bouillante la plupart de ces graines avant de les leur donner; cette économie va à un cinquième sur le froment, à deux cinquièmes sur l'orge, à une moitié sur le turquis, à rien sur l'avoine & le blé noir; il y auroit de la perte à faire crever le seigle, mais c'est de toutes ces graines celle que les poulets aiment le moins. Enfin, on peut leur donner, à mesure qu'ils deviennent grands, de tout ce que nous mangeons nous-mêmes, excepté les amandes amères (*p*) & les grains de café (*q*); toute viande hachée, cuite ou crue leur est bonne, sur-tout les vers de terre; c'est le mets dont ces oiseaux, qu'on croit si peu carnassiers, paroissent

(*p*) Voyez *Éphémérides des curieux de la Nature*, Dec. 1, an. 8, observ. 99.

(*q*) Deux poulets ayant été nourris, l'un avec du café des îles rôti, l'autre avec le même café non-rôti, devinrent tous deux étiques & moururent, l'un le huitième jour & l'autre le dixième, après avoir consommé chacun trois onces de café: les pieds & les jambes étoient fort enflés, & la vésicule du fiel se trouva aussi grosse que celle d'une poule d'Inde. *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, année 1746, page 101.

être les plus friands, & peut-être ne leur manque-t-il, comme à bien d'autres, qu'un bec crochu & des ferres pour être de véritables oiseaux de proie.

Cependant il faut avouer qu'ils ne diffèrent pas moins des oiseaux de proie par la façon de digérer, & par la structure de l'estomac, que par le bec & par les ongles; l'estomac de ceux-ci est membraneux, & leur digestion s'opère par le moyen d'un dissolvant qui varie dans les différentes espèces, mais dont l'action est bien constatée (*r*); au lieu que les gallinacés peuvent être regardés comme ayant trois estomacs; savoir, 1.^o le jabot qui est une espèce de poche membraneuse, où les grains sont d'abord macérés & commencent à se ramollir; 2.^o la partie la plus évasée du canal intermédiaire entre le jabot & le gésier, & la plus voisine de celui-ci; elle est tapissée d'une quantité de petites glandes qui fournissent un suc dont les aliments peuvent aussi se pénétrer à leur passage; 3.^o enfin, le gésier qui fournit un suc manifestement acide, puisque de l'eau dans laquelle on a broyé sa membrane interne, devient une bonne présure pour faire cailler les crèmes; c'est ce troisième estomac qui achève, par l'action puissante de ses muscles, la digestion qui n'avoit été que préparée dans les deux premiers. La force de ses muscles est plus grande qu'on ne le croiroit; en moins de quatre heures elle réduit en poudre impalpable une boule d'un verre assez épais pour porter un poids d'environ quatre livres; en quarante-huit heures elle divise longitudinalement, en deux espèces de gouttières, plusieurs tubes de verre de quatre lignes de diamètre & d'une ligne d'épaisseur, dont au bout de ce temps toutes les parties aiguës & tranchantes se trouvent émoussées & le poli

(*r*) Voyez Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1752, page 266.

détruit, sur-tout celui de la partie convexe; elle est aussi capable d'aplatir des tubes de fer-blanc, & de broyer jusqu'à dix-sept noisettes dans l'espace de vingt-quatre heures, & cela par des compressions multipliées, par une alternative de frottement dont il est difficile de voir la mécanique. M. de Reaumur ayant fait nombre de tentatives pour la découvrir, n'a aperçu qu'une seule fois des mouvemens un peu sensibles dans cette partie; il vit dans un chapon dont il avoit mis le gésier à découvert, des portions de ce viscère se contracter, s'aplatir & se relever ensuite; il observa des espèces de cordons charnus qui se formoient à la surface, ou plutôt qui paroïssent s'y former, parce qu'il se faisoit entre-deux des enfoncemens qui les séparoit, & tous ces mouvemens sembloient se propager comme par ondes & très-lentement.

Ce qui prouve que dans les gallinacés la digestion se fait principalement par l'action des muscles du gésier, & non par celle d'un dissolvant quelconque, c'est que si l'on fait avaler à l'un de ces oiseaux un petit tube de plomb ouvert par les deux bouts, mais assez épais pour n'être point aplati par l'effort du gésier, & dans lequel on aura introduit un grain d'orge, le tube de plomb aura perdu sensiblement de son poids dans l'espace de deux jours, & le grain d'orge qu'il renferme, fût-il cuit & même mondé, se retrouvera au bout de deux jours un peu renflé, mais aussi peu altéré que si on l'eût laissé pendant le même temps dans tout autre endroit également humide; au lieu que ce même grain, & d'autres beaucoup plus durs, qui ne seroient pas garantis par un tube, seroient digérés en beaucoup moins de temps.

Une chose qui peut aider encore à l'action du gésier, c'est

que les oiseaux en tiennent la cavité remplie autant qu'il est possible, & par-là mettent en jeu les quatre muscles dont il est composé; à défaut de grains ils le lestent avec de l'herbe & même avec de petits cailloux, lesquels par leur dureté & leurs inégalités, sont des instrumens propres à broyer les grains avec lesquels ils sont continuellement froissés; je dis par leurs inégalités, car lorsqu'ils sont polis, ils passent fort vite, il n'y a que les raboteux qui restent; ils abondent d'autant plus dans le gésier qu'il s'y trouve moins d'alimens; & ils y séjournent beaucoup plus de temps qu'aucune autre matière digestible ou non digestible.

Et l'on ne sera point surpris que la membrane intérieure de cet estomac soit assez forte pour résister à la réaction de tant de corps durs sur lesquels elle agit sans relâche, si l'on fait attention que cette membrane est en effet fort épaisse & d'une substance analogue à celle de la corne; d'ailleurs, ne fait-on pas que les morceaux de bois & les cuirs dont on se sert pour frotter avec une poudre extrêmement dure, les corps auxquels on veut donner le poli, résistent fort long-temps? on peut encore supposer que cette membrane dure, se répare de la même manière que la peau calleuse des mains de ceux qui travaillent à des ouvrages de force.

Au reste, quoique les petites pierres puissent contribuer à la digestion, il n'est pas bien avéré que les oiseaux granivores aient une intention bien décidée en les avalant. Redi ayant renfermé deux chapons avec de l'eau & de ces petites pierres pour toute nourriture, ils burent beaucoup d'eau & moururent, l'un au bout de vingt jours, l'autre au bout de vingt-quatre, & tous deux sans avoir avalé une seule pierre. M. Redi en trouva bien quelques-unes

quelques-unes dans leur gésier ; mais c'étoit de celles qu'ils avoient avalées précédemment (*f*).

Les organes servant à la respiration, consistent en un poumon semblable à celui des animaux terrestres, & dix cellules aériennes, dont il y en a huit dans la poitrine, qui communiquent immédiatement avec le poumon, & deux plus grandes dans le bas-ventre qui communiquent avec les huit précédentes : lorsque dans l'inspiration le thorax est dilaté, l'air entre par le larynx dans le poumon, passe du poumon dans les huit cellules aériennes supérieures, qui attirent aussi, en se dilatant, celui des deux cellules du bas-ventre, & celles-ci s'affaissent à proportion : lorsqu'au contraire le poumon & les cellules supérieures s'affaissent dans l'expiration, pressent l'air contenu dans leur cavité, cet air sort en partie par le larynx, & repasse en partie des huit cellules de la poitrine dans les deux cellules du bas-ventre, lesquelles se dilatent alors par une mécanique assez analogue à celle d'un soufflet à deux ames : mais ce n'est point ici le lieu de développer tous les ressorts de cette mécanique ; il suffira de remarquer que dans les oiseaux qui ne volent point, comme l'autruche, le casoar ; & dans ceux qui volent pesamment, tels que les gallinacés, la quatrième cellule de chaque côté est plus petite (*t*).

Toutes ces différences d'organisation en entraînent nécessairement beaucoup d'autres, sans parler des anches membraneuses observées dans quelques oiseaux. M. Duverney a fait voir sur un coq vivant, que la voix, dans ces oiseaux, ne se formoit pas vers le larynx, comme dans les quadrupèdes, mais au bas de la

(*f*) Redi, *des Animaux vivans qui se trouvent dans les Animaux vivans*.

(*t*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II*, pages 142 & 164.
Tome II.

trachée-artère, vers la bifurcation (u), où M. Perrault a vu un larynx interne. Outre cela M. Hérissant a observé dans les principales bronches du poumon, des membranes sémi-lunaires posées transversalement les unes au-dessus des autres, de façon qu'elles n'occupent que la moitié de la cavité de ces bronches, laissant à l'air un libre cours par l'autre demi-cavité; & il a jugé, avec raison, que ces membranes devoient concourir à la formation de la voix des oiseaux, mais moins essentiellement encore que la membrane de l'os de la lunette, laquelle termine une cavité assez considérable qui se trouve au-dessus de la partie supérieure & interne de la poitrine, & qui a aussi quelque communication avec les cellules aériennes supérieures: cet Anatomiste dit s'être assuré, par des expériences réitérées, que lorsque cette membrane est percée, la voix se perd aussi; & que pour la faire entendre de nouveau, il faut boucher exactement l'ouverture de la membrane, & empêcher que l'air ne puisse sortir (x).

D'après de si grandes différences observées dans l'appareil des organes de la voix, ne paroîtra-t-il pas singulier que les oiseaux avec leur langue cartilagineuse & leurs lèvres de cornes, aient plus de facilité à imiter nos chants & même notre parole, que ceux d'entre les quadrupèdes qui ressemblent le plus à l'homme? tant il est difficile de juger de l'usage des parties par leur simple structure, & tant il est vrai que la modification de la voix & des sons dépend presque en entier de la sensibilité de l'ouïe!

Le tube intestinal est fort long dans les gallinacés, & surpasse environ cinq fois la longueur de l'animal, prise de l'extrémité du bec jusqu'à l'anus; on y trouve deux *cæcum* d'environ six pouces,

(u) Anciens Mémoires de l'Académie royale des Sciences, tome XI, page 7.

(x) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1753, page 291.

qui prennent naissance à l'endroit où le colon se joint à l'iléon; le *rectum* s'élargit à son extrémité & forme un réceptacle commun, qu'on a appelé *cloaque*, où se rendent séparément les excréments solides & liquides, & d'où ils sortent à la fois sans être néanmoins entièrement mêlés: les parties caractéristiques des sexes s'y trouvent aussi; savoir, dans les poules la vulve ou l'orifice de l'*oviductus*; & dans les coqs les deux verges, c'est-à-dire les mamelons des deux vaisseaux spermatiques; la vulve est placée, comme nous l'avons dit plus haut, au-dessus de l'anus, & par conséquent tout au rebours de ce qu'elle est dans les quadrupèdes.

On savoit, dès le temps d'Aristote, que tout oiseau mâle avoit des testicules, & qu'ils étoient cachés dans l'intérieur du corps; on attribuoit même à cette situation la véhémence de l'appétit du mâle pour la femelle qui a, disoit-on, moins d'ardeur, parce que l'ovaire est plus près du diaphragme, & par conséquent plus à portée d'être rafraîchi par l'air de la respiration (y) : au reste, les testicules ne sont pas tellement propres au mâle, que l'on n'en trouve aussi dans la femelle de quelques espèces d'oiseaux, comme dans la canepetière & peut-être l'outarde (z). Quelquefois les mâles n'en ont qu'un, mais le plus souvent ils en ont deux; & il s'en faut beaucoup que la grosseur de ces espèces de glandes soit proportionnée à celle de l'oiseau. L'aigle les a comme des pois, & un poulet de quatre mois les a déjà comme des olives; en général leur grosseur varie non-seulement d'une espèce à l'autre, mais encore dans la même espèce, & n'est jamais plus remarquable que dans le temps des amours. Au reste, quelque peu considérable qu'en soit le volume, ils jouent un

(y) Aristot. de *Partibus Animalium*, lib. IV, cap. v.

(z) Histoire de l'Académie royale des Sciences, année 1756, page 44.

grand rôle dans l'économie animale, & cela se voit clairement par les changemens qui arrivent à la suite de leur extirpation. Cette opération se fait communément aux poulets qui ont trois ou quatre mois; celui qui la subit prend désormais plus de chair, & sa chair qui devient plus succulente & plus délicate, donne aux Chimistes des produits différens que ceux qu'elle eût donnés avant la castration (*a*); il n'est presque plus sujet à la mue, de même que le cerf qui est dans le même cas ne quitte plus son bois; il n'a plus le même chant, sa voix devient enrouée & il ne la fait entendre que rarement; traité durement par les coqs, avec dédain par les poules, privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction, il est non-seulement exclus de la société de ses semblables, il est encore, pour ainsi dire, séparé de son espèce; c'est un être isolé, hors-d'œuvre, dont toutes les facultés se replient sur lui-même & n'ont pour but que sa conservation individuelle; manger, dormir & s'engraïsser, voilà désormais ses principales fonctions & tout ce qu'on peut lui demander: cependant, avec un peu d'industrie, on peut tirer parti de sa foiblesse même, & de sa docilité qui en est la suite, en lui donnant des habitudes utiles; celle, par exemple, de conduire & d'élever les jeunes poulets; il ne faut pour cela que le tenir pendant quelques jours dans une prison obscure, ne l'en tirant qu'à des heures réglées pour lui donner à manger, & l'accoutumant peu-à-peu à la vue & à la compagnie de quelques poulets un peu forts, il prendra bientôt ces poulets en amitié,

(*a*) L'extrait tiré de la chair du chapon dégraissé, est un peu moins du quatorzième du poids total; au lieu qu'il en fait un dixième dans le poulet, & un peu plus du septième dans le coq: de plus, l'extrait de la chair du coq est très-sec, au lieu que celle du chapon est difficile à sécher. Voyez *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, année 1730, page 231.

& les conduira avec autant d'affection & d'affiduité que le feroit leur mère; il en conduira même plus que la mère, parce qu'il en peut réchauffer sous ses ailes un plus grand nombre à la fois. La mère poule, débarrassée de ce soin, se remettra plutôt à pondre (*b*), & de cette manière les chapons, quoique voués à la stérilité, contribueront encore indirectement à la conservation & à la multiplication de leur espèce.

Un si grand changement dans les mœurs du chapon, produit par une cause si petite & si peu suffisante en apparence, est un fait d'autant plus remarquable, qu'il est confirmé par un très-grand nombre d'expériences que les hommes ont tentées sur d'autres espèces, & qu'ils ont osé étendre jusque sur leurs semblables.

On a fait sur les poulets un essai beaucoup moins cruel, & qui n'est peut-être pas moins intéressant pour la Physique; c'est après leur avoir emporté la crête (*c*), comme on fait ordinairement, d'y substituer un de leurs éperons naissans, qui ne sont encore que de petits boutons; ces éperons, ainsi entés, prennent peu-à-peu racine dans les chairs, en tirent de la nourriture, & croissent souvent plus qu'ils n'eussent fait dans le lieu de leur origine: on en a vu qui avoient deux pouces & demi de longueur, & plus de trois lignes & demie de diamètre à la base; quelquefois en croissant ils se recourbent comme les cornes de bélier, d'autres fois ils se renversent comme celle des boucs (*d*).

(*b*) Voyez Pratique de faire éclore les œufs, &c. page 98.

(*c*) Nota. La raison qui semble avoir déterminé à couper la crête aux poulets qu'on fait devenir chapons, c'est qu'après cette opération qui ne l'empêche pas de croître, elle cesse de se tenir droite, elle devient pendante comme celle des poules, & si on la laissoit; elle les incommoderoit en leur couvrant un œil.

(*d*) Voyez Anciens Mémoires de l'Académie royale des Sciences, tome XI, page 48:
— Le Journal Économique, Mars 1761, page 120.

C'est une espèce de greffe animale dont le succès a dû paroître fort douteux la première fois qu'on l'a tentée, & dont il est surprenant qu'on n'ait tiré, depuis qu'elle a réussi, aucune connoissance pratique. En général, les expériences destructives sont plus cultivées, suivies plus vivement que celles qui tendent à la conservation, parce que l'homme aime mieux jouir & consommer, que faire du bien & s'instruire.

Les poulets ne naissent point avec cette crête & ces membranes rougeâtres qui les distinguent des autres oiseaux, ce n'est qu'un mois après leur naissance que ces parties commencent à se développer; à deux mois les jeunes mâles chantent déjà comme les coqs, & se battent les uns contre les autres; ils sentent qu'ils doivent se haïr, quoique le fondement de leur haine n'existe pas encore: ce n'est guère qu'à cinq ou six mois qu'ils commencent à rechercher les poules, & que celles-ci commencent à pondre; dans les deux sexes, le terme de l'accroissement complet est à un an ou quinze mois; les jeunes poules pondent plus à ce qu'on dit, mais les vieilles couvent mieux; ce temps nécessaire à leur accroissement indiqueroit que la durée de leur vie naturelle, ne devoit être que de sept ou huit ans, si dans les oiseaux cette durée suivoit la même proportion que dans les animaux quadrupèdes, mais nous avons vu qu'elle est beaucoup plus longue; un coq peut vivre jusqu'à vingt ans dans l'état de domesticité, & peut-être trente dans celui de liberté: malheureusement pour eux, nous n'avons nul intérêt de les laisser vivre long-temps; les poulets & les chapons qui sont destinés à paroître sur nos tables, ne passent jamais l'année, & la plupart ne vivent qu'une saison; les coqs & les poules qu'on emploie à la multiplication de l'espèce, sont épuisés assez promptement, & nous ne donnons le

temps à aucun de parcourir la période entière de celui qui leur a été assigné par la Nature; en sorte que ce n'est que par des hafards finguliers que l'on a vu des coqs mourir de vieillesse.

Les poules peuvent subsister par-tout avec la protection de l'homme; aussi sont-elles répandues dans tout le monde habité; les gens aisés en élèvent en Islande, où elles pondent comme ailleurs (e), & les pays chauds en sont pleins: mais la Perse est le climat primitif des coqs, selon le docteur Thomas Hyde (f); ces oiseaux y sont en abondance & en grande considération, sur-tout parmi certains Dervis qui les regardent comme des horloges vivantes; & l'on fait qu'une horloge est l'ame de toute communauté de Dervis.

Dampier dit qu'il a vu & tué, dans les îles de Poulocondor, des coqs sauvages qui ne surpassoient pas nos corneilles en grosseur, & dont le chant, assez semblable à celui des coqs de nos basse-cours, étoit seulement plus aigu (g); il ajoute ailleurs qu'il y en a dans l'île Timor & à Sanjago, l'une des îles du Cap vert (h). Gemelli Careri rapporte qu'il en avoit aperçu dans les îles Philippines; & Merolla prétend qu'il y a des poules sauvages au royaume de Congo, qui sont plus belles & de meilleur goût que les poules domestiques, mais que les Nègres estiment peu ces sortes d'oiseaux.

De leur climat naturel, quel qu'il soit, ces oiseaux se sont

(e) Horrebous, *Description de l'Islande*, tome I, page 199.

(f) *Historia Religionis veterum Persarum*, &c. pag. 163. Remarquez cependant que l'art d'engraïsser les chapons a été porté d'Europe en Perse par des marchands Arméniens. Voyez Tavernier, tome II, page 24.

(g) *Nouveau Voyage autour du monde*, tome II, page 82.

(h) Dampier, *Suite du Voyage de la nouvelle Hollande*, tome V, page 61.

répandus facilement dans le vieux continent, depuis la Chine jusqu'au Cap vert; & depuis l'Océan méridional jusqu'aux mers du Nord : ces migrations sont fort anciennes & remontent au-delà de toute tradition historique; mais leur établissement dans le nouveau Monde, paroît être beaucoup plus récent. L'Historien des Incas (*i*) assure qu'il n'y en avoit point au Pérou avant la conquête, & même que les poules ont été plus de trente ans, sans pouvoir s'accoutumer à couver dans la vallée de Cusco. Coreal dit positivement que les poules ont été apportées au Brésil par les Espagnols, & que les Brésiliens les connoissoient si peu, qu'ils n'en mangeoient d'aucune sorte, & qu'ils regardoient leurs œufs comme une espèce de poison : les habitans de l'île de Saint-Domingue n'en avoient point non plus, selon le témoignage du P. Charlevoix; & Oviedo donne comme un fait avéré, qu'elles ont été transportées d'Europe en Amérique : il est vrai qu'Acosta avance tout le contraire; il soutient que les poules existoient au Pérou avant l'arrivée des Espagnols, il en donne pour preuves, qu'elles s'appellent dans la langue du pays *gualpa*, & leurs œufs *ponto*; & de l'ancienneté du mot, il croit pouvoir conclure celle de la chose, comme s'il n'étoit pas fort simple de penser que des Sauvages voyant pour la première fois un oiseau étranger, auront songé d'abord à le nommer, soit d'après sa ressemblance avec quelque oiseau de leur pays, soit d'après quelque autre analogie; mais ce qui doit, ce me semble, faire préférer absolument la première opinion, c'est qu'elle est conforme à la loi du climat; cette loi, quoiqu'elle ne puisse avoir lieu en général à l'égard des oiseaux, sur-tout à l'égard de ceux qui ont l'aile forte, & à qui toutes les

(i) Histoire des Incas, tome II, page 239.

contrées font ouvertes, est néanmoins suivie nécessairement par ceux qui, comme la poule, étant pesans & ennemis de l'eau, ne peuvent ni traverser les airs comme les oiseaux qui ont le vol élevé, ni passer les mers ou même les grands fleuves comme les quadrupèdes qui savent nager; & font par conséquent exclus pour jamais de tout pays séparé du leur par de grands amas d'eau, à moins que l'homme qui va par-tout ne s'avise de les transporter avec lui: ainsi le coq est encore un animal qui appartient en propre à l'ancien continent, & qu'il faut ajouter à la liste que j'ai donnée de tous les animaux qui n'existoient pas dans le nouveau Monde lorsqu'on en a fait la découverte.

A mesure que les poules se font éloignées de leur pays natal, qu'elles se font accoutumées à un autre climat, à d'autres alimens, elles ont dû éprouver quelque altération dans leur forme, ou plutôt dans celles de leurs parties qui en étoient le plus susceptibles; & de-là sans doute ces variétés qui constituent les différentes races dont je vais parler; variétés qui se perpétuent constamment dans chaque climat, soit par l'action continuée des mêmes causes qui les ont produites d'abord, soit par l'attention que l'on a d'assortir les individus destinés à la propagation.

Il seroit bon de dresser pour le coq, comme je l'ai fait pour le chien, une espèce d'arbre généalogique de toutes ses races, dans lequel on verroit la souche primitive & ses différentes branches, qui représenteroient les divers ordres d'altérations & de changemens relatifs à ses différens états; mais il faudroit avoir pour cela des mémoires plus exacts, plus détaillés que ceux que l'on trouve dans la plupart des relations: ainsi je me contenterai de donner ici mon opinion sur la poule de notre

climat, & de rechercher son origine après avoir fait le dénombrement des races étrangères qui ont été décrites par les Naturalistes, ou seulement indiquées par les Voyageurs.

1.° Le *coq commun*, le coq de notre climat (*planche 1*).

2.° Le *coq huppé* (*planche 49*), il ne diffère du coq commun que par une touffe de plumes qui s'élève sur sa tête, & il a ordinairement la crête plus petite; vraisemblablement parce que la nourriture, au lieu d'être portée toute à la crête, est en partie employée à l'accroissement des plumes. Quelques Voyageurs assurent que toutes les poules du Mexique sont huppées; ces poules, comme toutes les autres de l'Amérique, y ont été transportées par les hommes, & viennent originellement de l'ancien continent. Au reste, la race des poules huppées est celle que les Curieux ont le plus cultivée; & comme il arrive à toutes les choses qu'on regarde de très-près, ils y ont remarqué un grand nombre de différences, sur-tout dans les couleurs du plumage, d'après lesquelles ils ont formé une multitude de races diverses, qu'ils estiment d'autant plus que leurs couleurs sont plus belles ou plus rares, telles que les dorées & les argentées; la blanche à huppe noire & la noire à huppe blanche; les agates & les chamois; les ardoisées ou périnetes; celles à écailles de poisson & les herminées; la poule veuve, qui a de petites larmes blanches semées sur un fond rembruni; la poule couleur de feu; la poule pierrée, dont le plumage fond blanc est marqueté de noir ou de chamois, ou d'ardoise ou de doré, &c. mais je doute fort que ces différences soient assez constantes & assez profondes pour constituer des espèces vraiment différentes, comme le prétendent quelques Curieux, qui assurent que plusieurs des races ci-dessus ne propagent point ensemble.

3.^o Le *coq sauvage de l'Asie* : c'est sans doute celui qui approche le plus de la souche originaire des coqs de ce climat; car, n'ayant jamais été gêné par l'homme, ni dans le choix de sa nourriture, ni dans sa manière de vivre, qu'est-ce qui auroit pu altérer en lui la pureté de la première empreinte? il n'est ni des plus grands, ni des plus petits de l'espèce, mais sa taille est moyenne entre les différentes races. Il se trouve, comme nous l'avons dit ci-devant, en plusieurs contrées de l'Asie, en Afrique & dans les îles du Cap-vert: nous n'en avons pas de description assez exacte pour pouvoir le comparer à notre coq. Je dois recommander ici aux Voyageurs qui se trouveront à portée de voir ces coqs & poules sauvages, de tâcher de savoir si elles font des nids, & comment elles les font. M. Lottinger, Médecin à Sarrebourg, qui a fait de nombreuses & très-bonnes observations sur les oiseaux, m'a assuré que nos poules, lorsqu'elles sont en pleine liberté, font des nids, & qu'elles y mettent autant de soin que les perdrix.

4.^o L'*Acho* ou *coq de Madagascar* : les poules de cette espèce sont très-petites, & cependant leurs œufs sont encore plus petits à proportion, puisqu'elles en peuvent couvrir jusqu'à trente à la fois (k).

5.^o *Poule naine de Java*, de la grosseur d'un pigeon (l): il y a quelque apparence que la petite poule angloise pourroit bien être la même race que cette poule de Java, dont parlent les Voyageurs; car cette poule angloise est encore plus petite que notre poule naine de France, n'étant en effet pas plus grosse qu'un pigeon de moyenne grosseur. On pourroit peut-être

(k) Histoire générale des Voyages, tome VIII, pages 603 — 606.

(l) Collection académique, partie étrangère, tome III, page 452.

encore ajouter à cette race la petite poule du Pégu, que les Voyageurs disent n'être pas plus grosse qu'une tourterelle, & avoir les pieds rogneux, mais le plumage très-beau.

6.^o *Poule de l'isthme de Darien*, plus petite que la poule commune: elle a un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse qu'elle porte droite, & le bout des ailes noir; elle chante avant le jour (m).

7.^o *Poules de Camboge*, transportées de ce royaume aux Philippines par les Espagnols: elles ont les pieds si courts que leurs ailes traînent à terre; cette race ressemble beaucoup à celle de la poule naine de France, ou peut-être à cette poule naine qu'on nourrit en Bretagne à cause de sa fécondité, & qui marche toujours en sautant: au reste, ces poules sont de la grosseur des poules ordinaires, & ne sont naines que par les jambes qu'elles ont très-courtes.

8.^o *Le coq de Bantam* a beaucoup de rapport avec le coq pattu de France; il a de même les pieds couverts de plumes, mais seulement en dehors; celles des jambes sont très-longues & lui forment des espèces de bottes qui descendent beaucoup plus bas que le talon; il est courageux, & se bat hardiment contre des coqs beaucoup plus forts que lui; il a l'iris des yeux rouge. On m'a assuré que la plupart des races pattues n'ont point de huppe. Il y a une grosse race de poules pattues qui vient d'Angleterre, & une plus petite que l'on appelle le *coq nain d'Angleterre*, qui est bien doré & à crête double.

Il y en a encore une race naine, qui ne surpasse pas le pigeon commun en grosseur, & dont le plumage est tantôt

(m) Histoire générale des Voyages, tome VIII, page 151.

blanc, tantôt blanc & doré. On comprend aussi dans les poules pattues la poule de Siam, qui est blanche & plus petite que nos poules communes.

9.° Les Hollandois parlent d'une autre espèce de coqs propres à l'île de Java, où on ne les élève guère que pour la joute; ils l'appellent *demi-poule d'Inde*. Selon Willulghby, il porte sa queue à peu près comme le dindon. C'est sans doute à cette race que l'on doit rapporter celle de ces poules singulières de Java, dont parle Mandeflo (*n*), lesquelles tiennent de la poule ordinaire & de la poule d'Inde, & qui se battent entre elles à outrance comme les coqs. Le sieur Fournier m'a assuré que cette espèce a été vivante à Paris (*o*); elle n'a, selon lui, ni crête ni cravate; la tête est unie comme celle du faisan; cette poule est très-haute sur ses jambes; sa queue est longue & pointue, les plumes étant d'inégale longueur; & en général la couleur des plumes est rembrunie comme celle des plumes du vautour.

10.° Le *coq d'Angleterre* ne surpasse pas le coq nain en grosseur, mais il est beaucoup plus haut monté que notre coq commun, & c'est la principale chose qui l'en distingue: on peut donc rapporter à cette race le *xolo*, espèce de coq des Philippines, qui a de très-longues jambes (*p*). Au reste, le coq d'Angleterre est supérieur à celui de France pour le combat; il a plutôt une aigrette qu'une huppe; son cou & son bec sont plus dégagés, & il a au-dessus des narines deux tubercules de chair, rouges comme sa crête.

(*n*) Histoire générale des Voyages, tome II, page 350.

(*o*) M. Fournier est un Curieux, qui a élevé pendant plusieurs années pour lui-même; pour S. A. S. M. le comte de Clermont, & pour plusieurs Seigneurs, des poules & des pigeons de toutes espèces.

(*p*) Gemelli Careri, tome V, page 272.
Tome II.

11.° Le *coq de Turquie* n'est remarquable que par son beau plumage.

12.° Le *coq de Hambourg* (q), appelé aussi *culotte de velours*, parce qu'il a les cuisses & le ventre d'un noir velouté: sa démarche est grave & majestueuse; son bec très-pointu; l'iris de ses yeux jaune, & ses yeux même sont entourés d'un cercle de plumes brunes, d'où part une touffe de plumes noires qui couvrent les oreilles; il y a des plumes à peu près semblables derrière la crête & au-dessous des barbes, & des taches noires, rondes & larges sur la poitrine; les jambes & les pieds sont de couleur de plomb, excepté la plante des pieds qui est jaunâtre.

13.° Le *coq frisé* dont les plumes se renversent en dehors: on en trouve à Java, au Japon, & dans toute l'Asie méridionale: sans doute que ce coq appartient plus particulièrement aux pays chauds: car les poussins de cette race sont extrêmement sensibles au froid, & n'y résistent guère dans notre climat. Le sieur Fournier m'a assuré que leur plumage prend toutes sortes de couleurs; & qu'on en voit de blancs, de noirs, d'argentés, de dorés, d'ardoisés, &c.

14.° La *poule à duvet du Japon* (planche 98); ses plumes sont blanches, & les barbes des plumes sont détachées & ressemblent assez à du poil; ses pieds ont des plumes en dehors jusqu'à l'ongle du doigt extérieur: cette race se trouve au Japon, à la Chine, & dans quelques autres contrées de l'Asie. Pour la propager dans toute sa pureté, il faut que le père & la mère soient tous deux à duvet.

15.° Le *coq nègre* a la crête, les barbes, l'épiderme &

(q) Coq de Hambourg. Albin, tome III, page 13, avec une figure.

le périoste absolument noirs; ses plumes le sont aussi le plus souvent, mais quelquefois elles sont blanches. On en trouve aux Philippines, à Java, à Delhi, à Sanjago, l'une des îles du Cap-vert. Becman prétend que la plupart des oiseaux de cette dernière île ont les os aussi noirs que du jais, & la peau de la couleur de celle des Nègres (r): si ce fait est vrai, on ne peut guère attribuer cette teinture noire qu'aux alimens que les oiseaux trouvent dans cette île. On connoît les effets de la garence, des caille-lait, des graterons, &c. & l'on fait qu'en Angleterre on rend blanche la chair des veaux en les nourrissant de farineux & autres alimens doux, mêlés avec une certaine terre ou craie que l'on trouve dans la province de Bedford (s). Il seroit donc curieux d'observer à Sanjago, parmi les différentes substances dont les oiseaux s'y nourrissent, quelle est celle qui teint leur périoste en noir: au reste, cette poule nègre est connue en France & pourroit s'y propager; mais comme la chair, lorsqu'elle est cuite, est noire & dégoûtante, il est probable qu'on ne cherchera pas à multiplier cette race: lorsqu'elle se mêle avec les autres, il en résulte des métis de différentes couleurs, mais qui conservent ordinairement la crête & les cravates ou barbes noires, & qui ont même la membrane qui forme l'oreillon, teinte de bleu noirâtre à l'extérieur.

16.° Le *coq sans croupion* ou *coq de Perse* de quelques Auteurs: la plupart des poulets & des coqs de Virginie n'ont point de croupion; & cependant ils sont certainement de race angloise. Les habitans de cette colonie, assurent que lorsqu'on y

(r) Dampier, tome III, page 23.

(s) Journal Économique, mai 1754.

transporte de ces oiseaux, ils perdent bientôt leur croupion (1). Si cela est ainsi, il faudroit les appeler *coqs de Virginie* & non de Perse, d'autant plus que les Anciens ne les ont point connus, & que les Naturalistes n'ont commencé à en parler qu'après la découverte de l'Amérique. Nous avons dit que les chiens d'Europe à oreilles pendantes, perdent leur voix & prennent des oreilles droites lorsqu'on les transporte dans le climat du tropique: cette singulière altération produite par l'influence du climat, n'est cependant pas aussi grande que la perte du croupion & de la queue dans l'espèce du coq: mais ce qui nous paroît être une bien plus grande singularité, c'est que dans le chien, comme dans le coq, qui de tous les animaux de deux ordres très-différens, sont le plus domestiques, c'est-à-dire, le plus dénaturés par l'homme, il se trouve également une race de chiens sans queue, comme une race de coqs sans croupion. On me montra, il y a plusieurs années, un de ces chiens né sans queue; je crus alors que ce n'étoit qu'un individu vicié, un monstre, & c'est pour cela que je n'en fis aucune mention dans l'histoire du chien: ce n'est que depuis ce temps que j'ai revu ces chiens sans queue, & que je me suis assuré qu'ils forment une race constante & particulière comme celle des coqs sans croupion. Cette race de coqs a le bec & les pieds bleus; une crête simple ou double, & point de huppe; le plumage est de toutes couleurs; & le sieur Fournier m'a assuré que lorsqu'elle se mêle avec la race ordinaire, il en provient des métis qui n'ont qu'un demi-croupion, & six plumes à la queue au lieu de douze: cela peut être, mais j'ai de la peine à le croire.

17.° *La poule à cinq doigts* est, comme nous avons dit,

(1) Transactions Philosophiques, n.° 206, année 1693, page 992.

une forte exception à la méthode dont les principaux caractères se prennent du nombre des doigts : celle-ci en a cinq à chaque pied, trois en avant & deux en arrière ; & il y a même quelques individus dans cette race qui ont six doigts.

18.° *Les poules de Sansevere* : ce sont celles qui donnent ces œufs qui se vendent en Perse trois ou quatre écus la pièce, & que les Persans s'amuse à choquer les uns contre les autres par manière de jeu : dans le même pays, il y a des coqs beaucoup plus beaux & plus grands, & qui coûtent jusqu'à trois cents livres (u).

19.° Le *coq de Caux* ou de *Padoue* : son attribut distinctif est la grosseur, il a souvent la crête double en forme de couronne, & une espèce de huppe qui est plus marquée dans les poules ; leur voix est beaucoup plus forte, plus grave & plus rauque, & leur poids va jusqu'à huit à dix livres : on peut rapporter à cette belle race les grands coqs de Rhodes, de Perse (x), du Pégu (y), ces grosses poules de Bahia qui ne commencent à se couvrir de plumes que lorsqu'elles ont atteint la moitié de leur grosseur (z) ; on fait que les poussins de Caux prennent leurs plumes plus tard que les poussins ordinaires.

Au reste, il faut remarquer qu'un grand nombre d'oiseaux dont parlent les Voyageurs sous le nom de coqs ou de poules, sont de toute autre espèce ; telles sont les poules *patourdes* ou *palourdes* qui se trouvent au Grand-banc, & sont très-friandes

(u) Voyage de Tavernier, tome II, pages 43 & 44.

(x) Chardin, tome II, page 24.

(y) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes ; tome III, page 71.

(z) Nouveau Voyage de Dampier, tome III, page 68.

de foie de morue (*a*); le coq & la poule noire de Moscovie qui sont coqs & poules de bruyère; la poule rouge du Pérou qui a beaucoup de rapport avec les faisans; cette grosse poule à huppe, de la nouvelle Guinée, dont le plumage est bleu-céleste, qui a le bec de pigeon, les pieds de poule commune, qui niche sur les arbres (*b*), & qui est probablement le faisan de Banda; la poule de Damiète qui a le bec & les pieds rouges, une petite marque sur la tête de la même couleur, & le plumage d'un bleu-violet, ce qui pourroit se rapporter à la grande poule d'eau; la poule du Delta dont Thévenot vante les belles couleurs, mais qui diffère des gallinacés, non-seulement par la forme du bec & de la queue, mais encore par les habitudes naturelles, puisqu'elle se plaît dans les marécages; la poule de Pharaon, que le même Thévenot dit ne le point céder à la gélinotte; les poules de Corée qui ont une queue de trois pieds de longueur, &c.

Dans ce grand nombre de races différentes que nous présente l'espèce du coq, comment pourrons-nous démêler quelle en est la souche primitive? tant de circonstances ont influé sur ces variétés, tant de hasards ont concouru pour les produire! les soins & même les caprices de l'homme les ont si fort multipliés, qu'il paroît bien difficile de remonter à leur première origine, & de reconnoître dans nos basse-cours la poule de la Nature, ni même la poule de notre climat: les coqs sauvages qui se trouvent dans les pays chauds de l'Asie, pourront être regardés comme la tige primordiale de tous les coqs de ces contrées: mais comme il n'existe dans nos pays tempérés aucun oiseau sauvage qui ressemble parfaitement à nos poules domestiques;

(*a*) Recueil des Voyages du Nord, tome III, page 15.

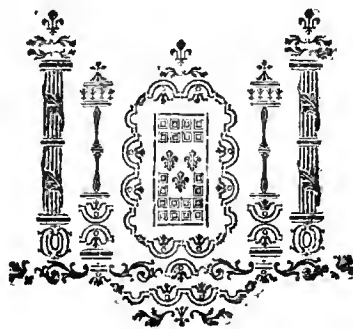
(*b*) Histoire générale des Voyages, tome XI, page 230.

on ne fait à laquelle des races ou des variétés l'on doit donner la primauté, car en supposant que le faisan, le coq de bruyère ou la gélinotte, qui sont les seuls oiseaux sauvages de ce pays qu'on puisse rapprocher de nos poules par la comparaison, en soient les races primitives; & en supposant encore que ces oiseaux peuvent produire avec nos poules, des métis féconds, ce qui n'est pas bien avéré, ils seront alors de la même espèce; mais les races se seront très-anciennement séparées & toujours maintenues par elles-mêmes, sans chercher à se réunir avec les races domestiques dont elles diffèrent par des caractères constants; tels que le défaut de crêtes, de membranes pendantes dans les deux sexes & d'éperons dans les mâles; & par conséquent ces races sauvages ne sont représentées par aucune de nos races domestiques, qui, quoique très-variées & très-différentes entre elles à beaucoup d'égards, ont toutes néanmoins ces crêtes, ces membranes & ces éperons qui manquent aux faisans, à la gélinotte & au coq de bruyère; d'où l'on doit conclure qu'il faut regarder le faisan, le coq de bruyère & la gélinotte comme des espèces voisines, & néanmoins différentes de celle de la poule, jusqu'à ce qu'on se soit bien assuré, par des expériences répétées, que ces oiseaux sauvages peuvent produire avec nos poules domestiques, non-seulement des mulets stériles, mais des métis féconds: car, c'est à cet effet qu'est attachée l'idée de l'identité d'espèce: les races singulières, telles que la poule naine, la poule frisée, la nègre, la poule sans croupion, viennent toutes originellement des pays étrangers; & quoiqu'elles se mêlent & produisent avec nos poules communes, elles ne sont ni de la même race, ni du même climat; en séparant donc notre poule commune de toutes les espèces sauvages qui peuvent se mêler avec elle, telles que

la gélinotte, le coq de bruyère, le faisan, &c. en la séparant aussi de toutes les poules étrangères avec lesquelles elle se mêle & produit des individus féconds, nous diminuerons de beaucoup le nombre de ses variétés, & nous n'y trouverons plus que des différences assez légères; les unes pour la grandeur du corps, les poules de Caux sont presque doubles, pour la grosseur, de nos poules ordinaires; les autres pour la hauteur des jambes, le coq d'Angleterre, quoique parfaitement ressemblant à celui de France, a les jambes & les pieds bien plus longs; d'autres pour la longueur des plumes, comme le coq huppé, qui ne diffère du coq commun, que par la hauteur des plumes du sommet de la tête; d'autres par le nombre des doigts, telles que les poules & coqs à cinq doigts; d'autres enfin par la beauté & la singularité des couleurs, comme la poule de Turquie & celle de Hambourg. Or, de ces six variétés auxquelles nous pouvons réduire la race de nos poules communes; trois appartiennent, comme l'on voit, à l'influence du climat de Hambourg, de la Turquie & de l'Angleterre, & peut-être encore la quatrième & la cinquième; car la poule de Caux vient vraisemblablement d'Italie, puisqu'on l'appelle aussi *poule de Padoue*; & la poule à cinq doigts étoit connue en Italie dès le temps de Columelle: ainsi il ne nous restera que le coq commun & le coq huppé, qu'on doit regarder comme les races naturelles de notre pays: mais dans ces deux races, les poules & les coqs sont également de toutes couleurs; le caractère constant de la huppe paroît indiquer une espèce perfectionnée, c'est-à-dire plus soignée & mieux nourrie; & par conséquent la race commune du coq & de la poule sans huppe, doit être la vraie tige de nos poules; & si l'on veut chercher dans cette race commune quelle est la couleur qu'on peut attribuer

attribuer à la race primitive, il paroît que c'est la poule blanche; car, en supposant les poules originaires blanches, elles auront varié du blanc au noir, & pris successivement toutes les couleurs intermédiaires. Un rapport très-éloigné, & que personne n'a fait, vient directement à l'appui de cette supposition, & semble indiquer que la poule blanche est en effet la première de son espèce, & que c'est d'elle que toutes les autres races sont issues; ce rapport consiste dans la ressemblance qui se trouve assez généralement entre la couleur des œufs & celle du plumage; les œufs du corbeau sont d'un vert-brun taché de noir; ceux de la creffierelle sont rouges; ceux du casoar sont d'un vert-noir; ceux de la corneille noire, sont d'un brun plus obscur encore que ceux du corbeau; ceux du pic-varié, sont de même variés & tachetés; la pie-grièche grise a ses œufs tachés de gris, & la pie-grièche rouge les a tachés de rouge; le crapaud-volant les a marbrés de taches bleuâtres & brunes, sur un fond nuageux blanchâtre; l'œuf du moineau est cendré, tout couvert de taches brunes-marron, sur un fond gris; ceux du merle sont d'un bleu-noirâtre; ceux de la poule de bruyère sont blanchâtres, marquetés de jaune; ceux des peintades sont marqués comme leurs plumes, de taches blanches & rondes, &c. en sorte qu'il paroît y avoir un rapport assez constant entre la couleur du plumage des oiseaux & la couleur de leurs œufs; seulement on voit que les teintes en sont beaucoup plus foibles sur les œufs, & que le blanc domine dans plusieurs, parce que dans le plumage de plusieurs oiseaux, il y a aussi plus de blanc que de toute autre couleur, sur-tout dans les femelles dont les couleurs sont toujours moins fortes que celles du mâle: or nos poules blanches, noires, grises, fauves & de couleurs mêlées, produisent toutes des œufs

parfaitement blancs : donc, si toutes ces poules étoient demeurées dans leur état de nature, elles feroient blanches ou du moins auroient dans leur plumage beaucoup plus de blanc que de toute autre couleur ; les influences de la domesticité qui ont changé la couleur de leurs plumes, n'ont pas assez pénétré pour altérer celle de leurs œufs : ce changement de la couleur des plumes n'est qu'un effet superficiel & accidentel, qui ne se trouve que dans les pigeons, les poules & les autres oiseaux de nos basses-cours ; car tous ceux qui sont libres & dans l'état de nature, conservent leurs couleurs, sans altération & sans autres variétés que celles de l'âge, du sexe ou du climat qui sont toujours plus brusques, moins nuancées, plus aisées à reconnoître, & beaucoup moins nombreuses que celles de la domesticité.



L E D I N D O N (a).

SI le Coq ordinaire est l'oiseau le plus utile de la basse-cour; le Dindon domestique (*planche 97, le mâle*) est le plus remarquable, soit par la grandeur de sa taille, soit par la forme de sa tête, soit par certaines habitudes naturelles qui ne lui sont communes qu'avec un petit nombre d'autres espèces; sa tête qui est fort petite à proportion du corps, manque de la parure ordinaire aux oiseaux; car elle est presque entièrement dénuée de plumes, & seulement recouverte, ainsi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou, & de mamelons blanchâtres sur la partie postérieure de la tête, avec quelques petits poils noirs, clair-semés entre les mamelons, & de petites plumes plus rares au haut du cou, & qui deviennent plus fréquentes dans la partie inférieure, chose qui n'avoit pas été remarquée par les Naturalistes: de la base du bec descend sur le cou jusqu'à environ le tiers de sa longueur, une espèce de barbillon charnu, rouge & flottant qui paroît simple aux yeux, quoiqu'il soit en effet composé d'une double membrane, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en le touchant; sur la base du bec supérieur s'élève une caroncule

(a) *Nota.* Comme cet oiseau n'est connu que depuis la découverte de l'Amérique, il n'a de nom ni en Grec ni en Latin. Les Espagnols lui donnèrent le nom de *Pavon de las Indias*, c'est-à-dire, *Paon des Indes occidentales*; & ce nom ne lui étoit pas mal appliqué d'abord, parce qu'il étend sa queue comme le paon, & qu'il n'y avoit point de paons en Amérique. Les Catalans l'ont nommé *Indiot*, *Gall-d'Indi*; les Italiens, *Gallo-d'India*; les Allemands, *Indianisch Han*; les Polonois, *Indiyk*; les Suédois, *Kalkon*; les Anglois, *Turkey*. — *Gallo-pavus*, sive *gallus Indicus*. Frisch, *planche enluminée; cxxii.*

charnue, de forme conique, & sillonnée par des rides transversales assez profondes : cette caroncule n'a guère plus d'un pouce de hauteur dans son état de contraction ou de repos, c'est-à-dire, lorsque le dindon ne voyant autour de lui que les objets auxquels il est accoutumé, & n'éprouvant aucune agitation intérieure, se promène tranquillement en prenant sa pâture; mais si quelque objet étranger se présente inopinément, sur-tout dans la saison des amours; cet oiseau qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble & de simple, se rengorge tout-à-coup avec fierté; sa tête & son cou se gonflent; la caroncule conique se déploie, s'allonge & descend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge plus vif; en même temps les plumes du cou & du dos se hérissent, & la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre; dans cette attitude, tantôt il va piaffant autour de la femelle, accompagnant son action d'un bruit sourd que produit l'air de la poitrine s'échappant par le bec, & qui est suivi d'un long bourdonnement; tantôt il quitte la femelle comme pour menacer ceux qui viennent le troubler; dans ces deux cas sa démarche est grave, & s'accélère seulement dans le moment où il fait entendre ce bruit sourd dont j'ai parlé: de temps en temps il interrompt cette manœuvre pour jeter un autre cri plus perçant, que tout le monde connoît, & qu'on peut lui faire répéter tant que l'on veut, soit en sifflant, soit en lui faisant entendre des sons aigus quelconques; il recommence ensuite à faire la roue qui, suivant qu'elle s'adresse à la femelle ou aux objets qui lui font ombrage, exprime tantôt son amour & tantôt sa colère; & ces espèces d'accès seront beaucoup plus violens si on paroît devant

devant lui avec un habit rouge; c'est alors qu'il s'irrite & devient furieux; il s'élançe, il attaque à coups de bec, & fait tous ses efforts pour éloigner un objet dont la présence semble lui être insupportable.

Il est remarquable & très-singulier que cette caroncule conique qui s'allonge & se relâche lorsque l'animal est agité d'une passion vive, se relâche de même après sa mort.

Il y a des dindons blancs, d'autres variés de noir & de blanc, d'autres de blanc & d'un jaune - roussâtre, & d'autres d'un gris uniforme, qui sont les plus rares de tous; mais le plus grand nombre a le plumage tirant sur le noir, avec un peu de blanc à l'extrémité des plumes; celles qui couvrent le dos & le dessus des ailes sont carrées par le bout; & parmi celles du croupion, & même de la poitrine, il y en a quelques-unes de couleurs changeantes, & qui ont différens reflets, selon les différentes incidences de la lumière; & plus ils vieillissent, plus leurs couleurs paroissent être changeantes & avoir des reflets différens. Bien des gens croient que les dindons blancs sont les plus robustes; & c'est par cette raison que dans quelques provinces on les élève de préférence: on en voit de nombreux troupeaux dans le Pertois en Champagne.

Les Naturalistes ont compté vingt-huit pennes ou grandes plumes à chaque aile, & dix-huit à la queue: mais un caractère bien plus frappant, & qui empêchera à jamais de confondre cette espèce avec aucune autre espèce actuellement connue, c'est un bouquet de crins durs & noirs, long de cinq à six pouces, lequel, dans nos climats tempérés, sort de la partie inférieure du cou au dindon mâle adulte dans la seconde année, quelquefois même dès la fin de la première; & avant que ce bouquet

paroisse, l'endroit d'où il doit sortir est marqué par un tubercule charnu. M. Linnæus dit que ces crins ne commencent à paroître qu'à la troisième année, dans les dindons qu'on élève en Suède : si ce fait est bien avéré, il s'en suivroit que cette espèce de production se feroit d'autant plus tard, que la température du pays est plus rigoureuse; & à la vérité, l'un des principaux effets du froid est de ralentir toute sorte de développemens. C'est cette touffe de crins qui a valu au dindon le titre de barbu (*pectore barbato* (b)), expression impropre à tous égards, puisque ce n'est pas de la poitrine, mais de la partie inférieure du cou que ces crins prennent naissance, & que d'ailleurs ce n'est pas assez d'avoir des crins ou des poils pour avoir une barbe, il faut encore qu'ils soient autour du menton ou de ce qui en tient lieu, comme dans le vautour barbu d'Edwards, *planche CVI*.

On se feroit une fausse idée de la queue du coq d'Inde, si l'on s'imaginait que toutes les plumes dont elle est formée fussent susceptibles de se relever en éventail : à proprement parler, le dindon a deux queues, l'une supérieure & l'autre inférieure; la première est composée de dix-huit grandes plumes implantées autour du croupion, & que l'animal relève lorsqu'il piaffe; la seconde ou l'inférieure consiste en d'autres plumes moins grandes, & reste toujours dans la situation horizontale : c'est encore un attribut propre au mâle, d'avoir un éperon à chaque pied; ces éperons sont plus ou moins longs, mais ils sont toujours beaucoup plus courts & plus mous que dans le coq ordinaire.

La poule d'Inde diffère du coq, non-seulement en ce qu'elle

(b) Linn. *Faun. Suecica*, & *Systema nat. edit. x.*

n'a pas d'éperons aux pieds, ni de bouquet de crins dans la partie inférieure du cou, en ce que la caroncule conique du bec supérieur est plus courte & incapable de s'allonger; que cette caroncule, le barbillon de dessous le bec & la chair glanduleuse qui recouvre la tête, sont d'un rouge plus pâle; mais elle en diffère encore par les attributs propres au sexe le plus foible dans la plupart des espèces; elle est plus petite, elle a moins de caractère dans la physionomie, moins de ressort à l'intérieur, moins d'action au dehors, son cri n'est qu'un accent plaintif, elle n'a de mouvement que pour chercher sa nourriture ou pour fuir le danger; enfin la faculté de faire la roue lui a été refusée, ce n'est pas qu'elle n'ait la queue double comme le mâle; mais elle manque apparemment des muscles releveurs, propres à redresser les plus grandes plumes dont la queue supérieure est composée.

Dans le mâle, comme dans la femelle, les orifices des narines sont dans le bec supérieur; & ceux des oreilles sont en arrière des yeux, fort ouverts & comme ombragés par une multitude de petites plumes décomposées qui ont différentes directions.

On comprend bien que le meilleur mâle sera celui qui aura plus de force, plus de vivacité, plus d'énergie dans toute son action: on pourra lui donner cinq ou six poules d'Inde; s'il y a plusieurs mâles ils se battront, mais non pas avec l'acharnement des coqs ordinaires: ceux-ci ayant plus d'ardeur pour leurs femelles sont aussi plus animés contre leurs rivaux, & la guerre qu'ils se font entr'eux est ordinairement un combat à outrance; on en a vu même attaquer des coqs d'Inde deux fois plus gros qu'eux, & les mettre à mort; les sujets de guerre ne manquent pas entre les coqs des deux espèces; si comme le dit Sperling,

le coq d'Inde privé de ses femelles, s'adresse aux poules ordinaires; & que les poules d'Inde dans l'absence de leur mâle s'offrent au coq ordinaire, & le sollicitent même assez vivement (c).

La guerre que les coqs d'Inde se font entr'eux est beaucoup moins violente; le vaincu ne cède pas toujours le champ de bataille, quelquefois même il est préféré par les femelles: on a remarqué qu'un dindon blanc ayant été battu par un dindon noir, presque tous les dindonneaux de la couvée furent blancs.

L'accouplement des dindons se fait à peu près de la même manière que celui des coqs, mais il dure plus long-temps; & c'est peut-être par cette raison qu'il faut moins de femelles au mâle, & qu'il s'use beaucoup plus vite: j'ai dit plus haut, sur la foi de Sperling, qu'il se mêloit quelquefois avec les poules ordinaires; le même Auteur prétend que quand il est privé de ses femelles il s'accouple aussi, non-seulement avec la femelle du paon (ce qui peut être), mais encore avec les canes (ce qui me paroît moins vraisemblable).

La poule d'Inde n'est pas aussi féconde que la poule ordinaire, il faut lui donner de temps en temps du chenevis, de l'avoine, du sarrasin pour l'exciter à pondre; & avec cela, elle ne fait guère qu'une seule ponte par an, d'environ quinze œufs; lorsqu'elle en fait deux, ce qui est très-rare, elle commence la première sur la fin de l'hiver; & la seconde dans le mois d'août: ces œufs sont blancs avec quelques petites taches d'un jaune-rougeâtre; & du reste, ils sont organisés à peu près comme ceux de la poule ordinaire: la poule d'Inde couve aussi les œufs de toutes sortes d'oiseaux, on juge qu'elle demande à couver, lorsqu'après avoir fait sa ponte elle reste dans le nid; pour que ce nid lui plaise,

(c) *Zoologia Physica*, pag. 367.

il faut qu'il soit en lieu sec, à une bonne exposition selon la saison, & point trop en vue; car son instinct la porte ordinairement à se cacher avec grand soin lorsqu'elle couve.

Ce sont les poules de l'année précédente, qui d'ordinaire sont les meilleures couveuses; elles se dévouent à cette occupation avec tant d'ardeur & d'affiduité, qu'elles mourroient d'inanition sur leurs œufs, si l'on n'avoit le soin de les lever une fois tous les jours pour leur donner à boire & à manger; cette passion de couvrir est si forte & si durable, qu'elles font quelquefois deux couvées de suite & sans aucune interruption; mais dans ce cas, il faut les soutenir par une meilleure nourriture: le mâle a un instinct bien contraire; car s'il aperçoit sa femelle couvant, il casse ses œufs qu'il voit apparemment comme un obstacle à ses plaisirs (*d*), & c'est peut-être la raison pourquoi la femelle se cache alors avec tant de soin.

Le temps venu où ces œufs doivent éclore, les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les renferme; mais cette coquille est quelquefois si dure ou les dindonneaux si foibles, qu'ils périroient si on ne les aidait à la briser, ce que néanmoins il ne faut faire qu'avec beaucoup de circonspection, & en suivant autant qu'il est possible les procédés de la Nature; ils périroient encore bientôt, pour peu que dans ces commencemens on les maniât avec rudesse, qu'on leur laissât endurer la faim, ou qu'on les exposât aux intempéries de l'air; le froid, la pluie & même la rosée les morfond; le grand soleil les tue presque subitement, quelquefois même ils sont écrasés sous les pieds de leur mère: voilà bien des dangers pour un animal si délicat; & c'est pour cette raison, & à cause de la moindre fécondité des

(*d*) Sperling, *loco citato*.

poules d'Inde en Europe, que cette espèce est beaucoup moins nombreuse que celle des poules ordinaires.

Dans les premiers temps, il faut tenir les jeunes dindons dans un lieu chaud & sec, où l'on aura étendu une litière de fumier long bien battue; & lorsque dans la suite on voudra les faire sortir en plein air, ce ne sera que par degrés & en choisissant les plus beaux jours.

L'instinct des jeunes dindonneaux est d'aimer mieux à prendre leur nourriture dans la main que de toute autre manière, on juge qu'ils ont besoin d'en prendre lorsqu'on les entend *piauler*, & cela leur arrive fréquemment: il faut leur donner à manger quatre ou cinq fois par jour; leur premier aliment sera du vin & de l'eau qu'on leur soufflera dans le bec, on y mêlera ensuite un peu de mie de pain; vers le quatrième jour on leur donnera les œufs gâtés de la couvée, cuits & hachés d'abord avec de la mie de pain, & ensuite avec des orties; ces œufs gâtés, soit de dindes, soit de poules, seront pour eux une nourriture très-salutaire (e); au bout de dix à douze jours on supprime les œufs, & on mêle les orties hachées avec du millet, ou avec la farine de turquis, d'orge, de froment ou de blé farrafin; ou bien, pour épargner le grain, sans faire tort aux dindonneaux, avec le lait caillé, la bardane, un peu de camomille puante, de graine d'ortie & du son: dans la suite on pourra se contenter de leur donner toute sorte de fruits pourris, coupés par morceaux (f), & sur-tout des fruits de ronces ou de mûriers blancs, &c. Lorsqu'on leur verra un air languissant, on leur mettra le bec dans du vin pour leur en faire boire un peu, & on leur

(e) Voyez Journal Économique, Août 1757, pages 69 & 73.

(f) Journal Économique, loco citato.

fera avaler aussi un grain de poivre ; quelquefois ils paroissent engourdis & sans mouvement, lorsqu'ils ont été surpris par une pluie froide, & ils mourroient certainement, si on n'avoit le soin de les envelopper de linges chauds, & de leur souffler à plusieurs reprises un air chaud par le bec : il ne faut pas manquer de les visiter de temps en temps, & de leur percer les petites vessies qui leur viennent sous la langue & autour du croupion, & de leur donner de l'eau de rouille ; on conseille même de leur laver la tête avec cette eau, pour prévenir certaines maladies auxquelles ils sont sujets (g) ; mais dans ce cas, il faut donc les essuyer & les sécher bien exactement ; car on fait combien toute humidité est contraire aux dindons du premier âge.

La mère les mène avec la même sollicitude que la poule mène ses poussins, elle les réchauffe sous ses ailes avec la même affection, elle les défend avec le même courage, il semble que sa tendresse pour ses petits rende sa vue plus perçante ; elle découvre l'oiseau de proie d'une distance prodigieuse, & lorsqu'il est encore invisible à tous les autres yeux ; dès qu'elle l'a aperçu, elle jette un cri d'effroi qui répand la consternation dans toute la couvée ; chaque dindonneau se réfugie dans les buissons ou se tapit dans l'herbe, & la mère les y retient en répétant le même cri d'effroi autant de temps que l'ennemi est à portée ; mais le voit-elle prendre son vol d'un autre côté, elle les en avertit aussitôt par un autre cri bien différent du premier, & qui est pour tous le signal de sortir du lieu où ils se sont cachés, & de se rassembler autour d'elle.

Lorsque les jeunes dindons viennent d'éclore, ils ont la tête

(g) La Figère & les Ourles, selon la maison Rustique, tome I, page 117.

garnie d'une espèce de duvet, & n'ont encore ni chair glanduleuse ni barbillons; ce n'est qu'à six semaines ou deux mois que ces parties se développent, & comme on le dit vulgairement, que les dindons commencent à pousser le rouge; le temps de ce développement est un temps critique pour eux, comme celui de la dentition pour les enfans, & c'est alors, sur-tout, qu'il faut mêler du vin à leur nourriture pour les fortifier; quelque temps avant de pousser le rouge ils commencent déjà à se percher.

Il est rare que l'on soumette les dindonneaux à la castration comme les poulets, ils engraisent fort bien sans cela, & leur chair n'en est pas moins bonne, nouvelle preuve qu'ils sont d'un tempérament moins chaud que les coqs ordinaires.

Lorsqu'ils sont devenus forts, ils quittent leur mère, ou plutôt ils en sont abandonnés, parce qu'elle cherche à faire une seconde ponte ou une seconde couvée; plus les dindonneaux étoient foibles & délicats dans le premier âge, plus ils deviennent avec le temps robustes & capables de soutenir toutes les injures du temps: ils aiment à se percher en plein air, & passent ainsi les nuits les plus froides de l'hiver, tantôt se soutenant sur un seul pied, & retirant l'autre dans les plumes de leur ventre comme pour le réchauffer; tantôt, au contraire, s'accroupissant sur leur bâton & s'y tenant en équilibre; ils se mettent la tête sous l'aile pour dormir, & pendant leur sommeil ils ont le mouvement de la respiration sensible & très-marqué.

La meilleure façon de conduire les dindons devenus forts, c'est de les mener paître par la campagne, dans les lieux où abondent les orties & autres plantes de leur goût, dans les vergers lorsque les fruits commencent à tomber, &c. mais il faut éviter soigneusement

soigneusement les pâturages où croissent les plantes qui leur sont contraires, telles que la grande digitale à fleurs rouges; cette plante est un véritable poison pour les dindons, ceux qui en ont mangé, éprouvent une forte d'ivresse, des vertiges, des convulsions; & lorsque la dose a été un peu forte, ils finissent par mourir éthiques : on ne peut donc apporter trop de soin à détruire cette plante nuisible dans les lieux où l'on élève des dindons (*h*).

On doit aussi avoir attention, sur-tout dans les commencemens, de ne les faire sortir le matin qu'après que le soleil a commencé de sécher la rosée, de les faire rentrer avant la chute du ferein, & de les mettre à l'abri pendant la plus grande chaleur des jours d'été : tous les soirs lorsqu'ils reviennent on leur donne de la pâtée, du grain ou quelque autre nourriture, excepté seulement au temps des moissons où ils trouvent suffisamment à manger par la campagne; comme ils sont fort craintifs, ils se laissent aisément conduire, il ne faut que l'ombre d'une baguette pour en mener des troupeaux même très- considérables, & souvent ils prendront la fuite devant un animal beaucoup plus petit & plus foible qu'eux : cependant il est des occasions où ils montrent du courage, sur-tout lorsqu'il s'agit de se défendre contre les fouines & autres ennemis de la volaille; on en a vu même quelquefois entourer en troupe un lièvre au gîte, & chercher à le tuer à coups de bec (*i*).

Ils ont différens tons, différentes inflexions de voix selon l'âge, le sexe & suivant les passions qu'ils veulent exprimer : leur démarche est lente & leur vol pesant; ils boivent, mangent,

(*h*) Voyez Histoire de l'Académie des Sciences de Paris, année 1748, page 84.

(*i*) Ornithologie de Salerne, page 132.

avalent de petits cailloux, & digèrent à peu près comme les coqs; & comme eux, ils ont double estomac, c'est-à-dire, un jabot & un gésier; mais comme ils font plus gros, les muscles de leur gésier ont aussi plus de force.

La longueur du tube intestinal est à peu près quadruple de la longueur de l'animal, prise depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité du croupion; ils ont deux *cæcum*, dirigés l'un & l'autre d'arrière en avant, & qui, pris ensemble, font plus du quart de tout le conduit intestinal; ils prennent naissance assez près de l'extrémité de ce conduit, & les excréments contenus dans leur cavité ne diffèrent guère de ceux que renferme la cavité du *colon* & du *rectum*: ces excréments ne séjournent point dans la cloaque commune, comme l'urine & ce sédiment blanc qui se trouve plus ou moins abondamment par-tout où passe l'urine, & ils ont assez de consistance pour se mouler en sortant par l'*anus*.

Les parties de la génération se présentent dans les dindons à peu près comme dans les autres gallinacés; mais à l'égard de l'usage qu'ils en font, ils paroissent avoir beaucoup moins de puissance réelle, les mâles étant moins ardens pour leurs femelles, moins prompts dans l'acte de la fécondation, & leurs approches étant beaucoup plus rares; & d'autre côté les femelles pondent plus tard & bien plus rarement, du moins dans nos climats.

Comme les yeux des oiseaux font, dans quelques parties, organisés différemment de ceux de l'homme & des animaux quadrupèdes, je crois devoir indiquer ici ces principales différences; outre les deux paupières supérieure & inférieure, les dindons, ainsi que la plupart des autres oiseaux, en ont encore une troisième nommée paupière interne, *membrana nictitans*,

qui se retire & se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil, & dont les cillemens fréquens & rapides s'exécutent par une mécanique musculaire curieuse : la paupière supérieure est presque entièrement immobile; mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant vers la supérieure, ce qui n'arrive guère que lorsque l'animal dort ou lorsqu'il ne vit plus : ces deux paupières ont chacune un point lacrymal, & n'ont pas de rebords cartilagineux; la cornée transparente est environnée d'un cercle osseux, composé de quinze pièces plus ou moins, posées l'une sur l'autre en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoises d'un couvert; le cristallin est plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupèdes & des poissons (*k*), & sa plus grande courbure est en arrière (*l*); enfin il sort du nerf optique, entre la rétine & la choroïde, une membrane noire de figure rhomboïde & composée de fibres parallèles, laquelle traverse l'humeur vitrée, & va s'attacher quelquefois immédiatement par son angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capsule du cristallin; c'est à cette membrane subtile & transparente que M.^{rs} les Anatomistes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourse*, quoiqu'elle n'en ait guère la figure dans le dindon, non plus que dans la poule, l'oie, le canard, le pigeon, &c. son usage est, selon M. Petit, d'absorber les rayons de lumière qui partent des objets qui sont à côté de la tête & qui entrent directement dans les yeux (*m*); mais, quoi qu'il en soit de cette idée, il est certain que l'organe

(*k*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1726, page 83.

(*l*) Ibidem, année 1730, page 10.

(*m*) Ibidem, année 1735, page 123.

de la vue est plus composé dans les oiseaux que dans les quadrupèdes; & comme nous avons prouvé ailleurs que les oiseaux l'emportoient par ce sens sur les autres animaux (n), & que nous avons même eu occasion de remarquer plus haut combien la poule d'Inde avoit la vue perçante; on ne peut guère se refuser à cette conjecture si naturelle, que la supériorité de l'organe de la vue, dans les oiseaux, est dûe à la différence de la structure de leurs yeux, & à l'artifice particulier de leur organisation; conjecture très-vraisemblable, mais de laquelle néanmoins la valeur précise ne pourra être déterminée que par l'étude approfondie de l'anatomie comparée & de la mécanique animale.

Si l'on compare les témoignages des Voyageurs, on ne peut s'empêcher de reconnoître que les dindons sont originaires d'Amérique & des îles adjacentes; & qu'avant la découverte de ce nouveau continent ils n'existoient point dans l'ancien.

Le P. du Tertre remarque qu'ils sont dans les Antilles comme dans leur pays naturel, & que pourvu qu'on en ait un peu de soin, ils couvent trois à quatre fois l'année (o): or, c'est une règle générale pour tous les animaux, qu'ils multiplient plus dans le climat qui leur est propre que par-tout ailleurs; ils y deviennent aussi plus grands & plus forts, & c'est précisément ce que l'on observe dans les dindons d'Amérique: on en trouve une multitude prodigieuse chez les Illinois, disent les Missionnaires Jésuites, ils y vont par troupes de cent, quelquefois même de deux cents, ils sont beaucoup plus gros que ceux que l'on voit en France, & pèsent jusqu'à trente-six livres (p);

(n) Voyez *Discours sur la Nature des Oiseaux*, tome I, page 55.

(o) *Histoire générale des Antilles*, tome II, page 266.

(p) *Lettres Édifiantes*, XXIII. Rec. page 237.

Joffelin dit jusqu'à soixante livres (q) : ils ne se trouvent pas en moindre quantité dans le Canada, (où, selon le Père Theodat, Récollet, les Sauvages les appeloient *Ondettoutaques*) dans le Mexique, dans la Nouvelle Angleterre, dans cette vaste contrée qu'arrose le Mississipi, & chez les Brasiliens où ils sont connus sous le nom de *Arignan-ouffou* (r). Le docteur Hans Sloane en a vu à la Jamaïque : il est à remarquer que dans presque tous ces pays les dindons sont dans l'état de sauvages, & qu'ils y fourmillent par-tout, à quelque distance néanmoins des habitations, comme s'ils ne cédoient le terrain que pied à pied aux colons Européens.

Mais si la plupart des Voyageurs & témoins oculaires, s'accordent à regarder cet oiseau comme naturel, appartenant en propre au continent de l'Amérique, sur-tout de l'Amérique septentrionale, ils ne s'accordent pas moins à déposer qu'il ne s'en trouve point ou que très-peu dans toute l'Asie.

Gemelli Careri nous apprend que non-seulement il n'y en a point aux Philippines; mais que ceux même que les Espagnols y avoient apportés de la Nouvelle Espagne n'avoient pu y prospérer (s).

Le Père du Halde assure qu'on ne trouve à la Chine que ceux qui y ont été transportés d'ailleurs; il est vrai que dans le même endroit, ce Jésuite suppose qu'ils sont fort communs dans les Indes orientales; mais il paroît que ce n'est en effet qu'une supposition fondée sur des ouï-dire, au lieu qu'il étoit témoin oculaire de ce qu'il dit de la Chine (t).

(q) Raretés de la Nouvelle Angleterre.

(r) Voyage au Brésil, recueilli par de Léry, page 171.

(s) Voyages, tome V, pages 271 & 272.

(t) Histoire générale des Voyages, tome VI, page 487.
Tome II.

Le P. de Bourzes, autre Jésuite, raconte qu'il n'y en a point dans le royaume de Maduré, situé en la presqu'île en-deçà du Gange; d'où il conclut avec raison, que ce sont apparemment les Indes occidentales qui ont donné leur nom à cet oiseau (*u*).

Dampier n'en a point vu non plus à Mindanao (*x*), Chardin (*y*) & Tavernier qui ont parcouru l'Asie (*z*), disent positivement qu'il n'y a point de dindons dans tout ce vaste pays; selon le dernier de ces Voyageurs, ce sont les Arméniens qui les ont portés en Perse où ils ont mal réussi; comme ce sont les Hollandois qui les ont portés à Batavia, où ils ont beaucoup mieux prospéré.

Enfin Bosman & quelques autres Voyageurs nous disent que si l'on voit des dindons au pays de Congo, à la Côte-d'or, au Sénégal & autres lieux de l'Afrique, ce n'est que dans les comptoirs & chez les Étrangers, les naturels du pays en faisant peu d'usage; & selon les mêmes Voyageurs, il est visible que ces dindons sont provenus de ceux que les Portugais & autres Européens avoient apportés dans les commencemens avec la volaille ordinaire (*a*).

Je ne dissimulerai pas que Aldrovande, Gesner, Belon & Ray ont prétendu que les dindons étoient originaires d'Afrique ou des Indes orientales; & quoique leur sentiment soit peu suivi aujourd'hui, je crois devoir à de si grands noms de ne point le rejeter sans quelque discussion.

(*u*) Lettre du 21 septembre 1713, parmi les Lettres Édifiantes.

(*x*) Nouveau Voyage, tome I, page 406.

(*y*) Voyages de Chardin; tome II, page 29.

(*z*) Voyages de Tavernier, tome II, page 22.

(*a*) Voyages de Bosman, page 242.

Aldrovande a voulu prouver fort au long que les dindons étoient les véritables méleagrides des Anciens, autrement les poules d'Afrique ou de Numidie, dont le plumage est couvert de taches rondes en forme de gouttes (*gallinæ Numidicæ guttata*); mais il est évident, & tout le monde convient aujourd'hui, que ces poules Africaines ne sont autre chose que nos peintades, qui en effet nous viennent d'Afrique, & sont très-différentes des dindons; ainsi il seroit inutile de discuter plus en détail cette opinion d'Aldrovande qui porte avec elle sa réfutation, & que néanmoins M. Linnæus semble avoir voulu perpétuer ou renouveler en appliquant au dindon le nom de *meleagris*.

Ray qui fait venir les dindons d'Afrique ou des Indes orientales, semble s'être laissé tromper par les noms; celui d'oiseau de Numidie qu'il adopte, suppose une origine africaine, & ceux de *Turkey* & d'oiseau de Calécut, une origine asiatique; mais un nom n'est pas toujours une preuve, sur-tout un nom populaire appliqué par des gens peu instruits, & même un nom scientifique appliqué par des Savans qui ne sont pas toujours exempts de préjugés: d'ailleurs Ray lui-même avoue d'après Hans Sloane, que ces oiseaux se plaisent beaucoup dans les pays chauds de l'Amérique, & qu'ils y multiplient prodigieusement (b).

A l'égard de Gesner, il dit à la vérité, que la plupart des Anciens, & entr'autres Aristote & Plin, n'ont pas connu les dindons; mais il prétend qu'Élien les a eu en vue dans le passage suivant. *In Indiâ gallinacei nascuntur maximi; non rubram habent cristam, ut nostri, sed ita variam & floridam veluti coronam floribus contextam; caudæ pennas non inflexas habent, neque revolutas in orbem, sed latas; quas cum non*

(b) *Synopsis avium, appendix, pag. 182.*

erigunt, ut pavones trahunt: eorum pennæ smaragdi colorem ferunt. « Les Indes produisent de très-gros coqs dont la crête » n'est point rouge, comme celle des nôtres, mais de couleurs » variées, comme seroit une couronne de fleurs; leur queue » n'a pas non plus de plumes recourbées en arc; lorsqu'ils ne » la relèvent pas, ils la portent comme des paons (c'est-à-dire, » horizontalement), leurs pennes sont de la couleur de l'émeraude: » mais je ne vois pas que ce passage soit applicable aux dindons, 1.° la grosseur de ces coqs ne prouve point que ce soit des dindons; car on fait qu'il y a en effet dans l'Asie, & notamment en Perse & au Pégu, de véritables coqs qui sont très-gros:

2.° Cette crête, de couleurs variées, suffiroit seule pour exclure les dindons qui n'eurent jamais de crête; car il s'agit ici, non d'une aigrette de plumes, mais d'une crête véritable, analogue à celle du coq, quoique de couleur différente:

3.° Le port de la queue, semblable à celui du paon, ne prouve rien non plus, parce qu'Élien dit positivement que l'oiseau dont il s'agit, porte sa queue comme le paon, *lorsqu'il ne la relève point*; & s'il l'eût relevée comme le paon en faisant la roue, Élien n'auroit pu oublier de faire mention d'un caractère aussi singulier, & d'un trait de ressemblance si marqué avec le paon, auquel il le comparoit dans ce moment même:

4.° Enfin les pennes couleur d'émeraude, ne sont rien moins que suffisantes pour déterminer ici l'espèce des dindons, bien que quelques-unes de leurs plumes aient des reflets smaragdins; car on fait que le plumage de plusieurs autres oiseaux a la même couleur & les mêmes reflets.

Belon ne me paroît pas mieux fondé que Gesner, à retrouver les

les dindons dans les ouvrages des Anciens : Columelle avoit dit dans son livre de RE RUSTICÂ (c); *Africana est meleagridi similis, nisi quod rutilam galeam & cristam capite gerit, quæ utraque in meleagride sunt cærulea.* « La poule d'Afrique ressemble à la méléagride, excepté qu'elle a la crête & le casque « rouge *rutila*, au lieu que ces mêmes parties sont bleues dans « la méléagride ». Belon a pris cette *poule africaine* pour la peintade, & la méléagride pour le dindon; mais il est évident par le passage même, que Columelle parle ici de deux variétés de la même espèce, puisque les deux oiseaux dont il s'agit se ressemblent de tout point, excepté par la couleur, laquelle est en effet sujette à varier dans la même espèce, & notamment dans celle de la peintade, où les mâles ont les appendices membraneuses qui leur pendent aux deux côtés des joues, de couleur bleue, tandis que les femelles ont ces mêmes appendices de couleur rouge : d'ailleurs, comment supposer que Columelle ayant à désigner deux espèces aussi différentes que celles de la peintade & du dindon, se fût contenté de les distinguer par une variété aussi superficielle que celle de la couleur d'une petite partie, au lieu d'employer des caractères tranchés qui lui fautoient aux yeux ?

C'est donc mal-à-propos que Belon a cru pouvoir s'appuyer de l'autorité de Columelle, pour donner aux dindons une origine africaine ; & ce n'est pas avec plus de succès qu'il a cherché à se prévaloir du passage suivant de Ptolomée, pour leur donner une origine asiatique. *Triglyphon Regia in quâ galli gallinacei barbati esse dicuntur* (d). Cette Triglyphe est en effet située

(c) Lib. VIII, cap. 11.

(d) *Geographia*, lib. VIII, cap. 11, *Tabula XI, Asia.*
Tome II.

dans la presqu'île au-delà du Gange; mais on n'a aucune raison de croire que ces coqs barbus soient des dindons; car, 1.° il n'y a pas jusqu'à l'existence de ces coqs qui ne soit incertaine, puisqu'elle n'est alléguée que sur la foi d'un, on dit (*dicuntur*); 2.° on ne peut donner aux dindons le nom de coqs barbus, comme je l'ai dit plus haut, ce mot de barbe appliqué à un oiseau ne pouvant signifier qu'une touffe de plumes ou de poils placés sous le bec, & non ce bouquet de crins durs que les dindons ont au bas du cou; 3.° Ptolomée étoit Astronome & Géographe, mais point du tout Naturaliste; & il est visible qu'il cherchoit à jeter quelque intérêt dans ses Tables géographiques, en y mêlant sans beaucoup de critique les singularités de chaque pays; dans la même page où il fait mention de ces coqs barbus, il parle des trois îles des Satyres, dont les habitans avoient des queues, & de certaines îles Manioles au nombre de dix, situées à peu près dans le même climat, où l'aimant abonde au point que l'on n'ose y employer le fer, dans la construction des navires, de peur qu'ils ne soient attirés & retenus par la force magnétique; mais ces queues humaines, quoiqu'attestées par des Voyageurs & par les missionnaires Jésuites, selon Gemelli Careri (*e*), sont au moins fort douteuses; ces montagnes d'aimant ou plutôt leurs effets sur la ferrure des vaisseaux ne le sont pas moins, & l'on ne peut guère compter sur des faits qui se trouvent mêlés avec de pareilles incertitudes; 4.° enfin Ptolomée, à l'endroit cité, parle positivement des coqs ordinaires (*galli gallinacei*), qui ne peuvent être confondus avec les coqs d'Inde, ni pour la forme extérieure, ni pour le plumage, ni pour le chant, ni pour les habitudes naturelles, ni pour la couleur des œufs, ni pour le

(e) Voyage, tome V, page 68.

temps de l'incubation, &c. Il est vrai que Scaliger tout en avouant que la méléagride d'Athénée ou plutôt de Clytus, cité par Athénée, étoit un oiseau d'Étolie, aimant les lieux aquatiques, peu attaché à sa couvée, & dont la chair sentoit le marécage, tous caractères qui ne conviennent point au dindon, qui ne se trouve point en Étolie, fuit les lieux aquatiques, a le plus grand attachement pour ses petits, & la chair de bon goût, il n'en prétend pas moins que la méléagride est un dindon (*f*); mais les Anatomistes de l'Académie des Sciences qui, d'abord étoient du même avis lorsqu'ils firent la description du coq Indien, ayant examiné les choses de plus près, ont reconnu & prouvé ailleurs que la peintade étoit la vraie méléagride des Anciens; en sorte qu'il doit demeurer pour constant, qu'Athénée ou Clytus, Élien, Columelle & Ptolomée, n'ont pas plus parlé des dindons, qu'Aristote & Pline, & que ces oiseaux ont été inconnus aux Anciens.

Nous ne voyons pas même qu'il en soit fait mention dans aucun Ouvrage moderne, écrit avant la découverte de l'Amérique: une tradition populaire fixe dans le seizième siècle, sous François I.^{er}, l'époque de leur première apparition en France; car c'est dans ce temps que vivoit l'amiral Chabot: les Auteurs de la *Zoologie Britannique* avancent, comme un fait notoire, qu'ils ont été apportés en Angleterre sous le règne de Henri VIII, contemporain de François I.^{er} (*g*), ce qui s'accorde très-bien avec notre sentiment; car l'Amérique ayant été découverte par Christophe Colomb, sur la fin du quinzième siècle, & les rois

(*f*) In *Cardanum exercit.* 238.

(*g*) *Britisch Zoology*, pag. 87.

François I.^{er} & Henri VIII étant montés sur le Trône au commencement du seizième siècle, il est tout naturel que ces oiseaux apportés d'Amérique, aient été introduits comme nouveautés, soit en France, soit en Angleterre sous le règne de ces Princes; & cela est confirmé par le témoignage précis de J. Sperling, qui écrivoit avant 1660, & qui assure expressément qu'ils avoient été transportés des Nouvelles Indes en Europe, plus d'un siècle auparavant (h).

Tout concourt donc à prouver que l'Amérique est le pays natal des dindons; & comme ces sortes d'oiseaux sont pesans, qu'ils n'ont pas le vol élevé & qu'ils ne nagent point, ils n'ont pu en aucune manière traverser l'espace qui sépare les deux continens, pour aborder en Afrique, en Europe ou en Asie; ils se trouvent donc dans le cas des quadrupèdes, qui n'ayant pu sans le secours de l'homme passer d'un continent à l'autre, appartiennent exclusivement à l'un des deux; & cette considération donne une nouvelle force au témoignage de tant de Voyageurs qui assurent n'avoir jamais vu de dindons sauvages, soit en Asie, soit en Afrique, & n'y en avoir vu de domestiques que ceux qui y avoient été apportés d'ailleurs.

Cette détermination du pays naturel des dindons, influe beaucoup sur la solution d'une autre question qui, au premier coup d'œil, ne semble pas y avoir du rapport; J. Sperling, dans sa *Zoologia Physica*, pag. 369, prétend que le dindon est un monstre (il auroit dû dire un mulet), provenant du mélange de deux espèces, celles du paon & du coq ordinaire; mais s'il est bien prouvé, comme je le crois, que les dindons soient d'origine américaine, il n'est pas possible qu'ils aient été produits

(h) *Zoologia Physica*, pag. 366.

par le mélange de deux espèces asiatiques, telles que le coq & le paon; & ce qui achève de démontrer qu'en effet cela n'est pas, c'est que dans toute l'Asie on ne trouve point de dindons sauvages, tandis qu'ils fourmillent en Amérique; mais, dira-t-on, que signifie donc ce nom de *gallo-pavus* (coq-paon), si anciennement appliqué au dindon? rien de plus simple; le dindon étoit un oiseau étranger, qui n'avoit point de nom dans nos langues Européennes; & comme on lui a trouvé des rapports assez marqués avec le coq & le paon, on a voulu indiquer ces rapports par le nom composé de *gallo-pavus*; d'après lequel Sperling & quelques autres auront cru que le dindon étoit réellement le produit du mélange de l'espèce du paon avec celle du coq, tandis qu'il n'y avoit que les noms de mêlés; tant il est dangereux de conclure du mot à la chose! tant il est important de ne point appliquer aux animaux de ces noms composés qui sont presque toujours susceptibles d'équivoque!

M. Edwards parle d'un autre mulot qu'il dit être le mélange de l'espèce du dindon avec celle du faisan; l'individu sur lequel il a fait sa description (*i*), avoit été tué d'un coup de fusil, dans les bois voisins de Hanford, dans la province de Dorset, où il fut aperçu au mois d'octobre 1759, avec deux ou trois autres oiseaux de la même espèce: il étoit en effet d'une grosseur moyenne entre le faisan & le dindon, ayant trente-deux pouces de vol; une petite aigrette de plumes noires assez longues, s'élevoit sur la base du bec supérieur; la tête n'étoit point nue comme celle du dindon, mais couverte de petites plumes fort courtes; les yeux étoient entourés d'un cercle de peau rouge, mais moins large que dans le faisan: on ne dit point si cet oiseau

(i) *Glanures, planche CCCXXVII.*
Tome II.

relevoit les grandes plumes de la queue pour faire la roue; il paroît seulement par la figure, qu'il la portoit ordinairement, comme la porte le dindon lorsqu'il est tranquille: au reste, il est à remarquer qu'il n'avoit la queue composée que de seize plumes, comme celle du coq de bruyère; tandis que celle des dindons & des faisans en a dix-huit: d'ailleurs chaque plume du corps étoit double sur une même racine, l'une ferme & plus grande, l'autre petite & duvêtée, caractère qui ne convient ni au faisan, ni au dindon, mais bien au coq de bruyère & au coq commun; si cependant l'oiseau dont il s'agit, tiroit son origine du mélange du faisan avec le dindon, il semble qu'on auroit dû retrouver en lui comme dans les autres mulets; premièrement, les caractères communs aux deux espèces primitives; en second lieu, des qualités moyennes entre leurs qualités opposées, ce qui n'a point lieu ici, puisque le prétendu mulot de M. Edwards, avoit des caractères qui manquoient absolument aux deux espèces primitives (les plumes doubles), & qu'il manquoit d'autres caractères qui se trouvoient dans ces deux espèces (les dix-huit plumes de la queue); & si l'on vouloit absolument une espèce métive, il y auroit plus de fondement à croire qu'elle dérive du mélange du coq de bruyère & du dindon, qui, comme je l'ai remarqué, n'a que seize pennes à la queue, & qui a les plumes doubles comme notre prétendu mulot.

Les dindons sauvages ne diffèrent des domestiques, qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus gros & plus noirs: du reste ils ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes naturelles, la même stupidité; ils se perchent dans les bois sur les branches sèches, & lorsqu'on en fait tomber quelqu'un d'un coup d'arme à feu, les autres restent toujours perchés, & pas un seul ne s'envole. Selon

Fernandès, leur chair, quoique bonne, est plus dure & moins agréable que celle des dindons domestiques ; mais ils sont deux fois plus gros : *hucxolotl* est le nom Mexiquain du mâle, & *cihuatotolin* le nom de la femelle (*k*). Albin nous apprend qu'un grand nombre de Seigneurs Anglois, se plaisent à élever des dindons sauvages ; & que ces oiseaux réussissent assez bien par-tout où il y a de petits bois, des parcs ou autres enclos (*l*).

Le dindon huppé n'est qu'une variété du dindon commun, semblable à celle du coq huppé dans l'espèce du coq ordinaire ; la huppe est quelquefois noire & d'autres fois blanche, telle que celle du dindon décrit par Albin (*m*) : il étoit de la grosseur des dindons ordinaires ; il avoit les pieds couleur de chair ; la partie supérieure du corps, d'un brun-foncé ; la poitrine, le ventre, les cuisses & la queue blanches, ainsi que les plumes qui formoient son aigrette ; du reste il ressembloit exactement à nos dindons communs, & par la chair spongieuse & glanduleuse qui recouvroit la tête & la partie supérieure du cou, & par le bouquet de crins durs naissant (en apparence) de la poitrine, & par les éperons courts qu'il avoit à chaque pied, & par son antipathie singulière pour le rouge, &c.

(*k*) Fr. Fernandès, *Historia avium novæ Hispaniæ*, pag. 27.

(*l*) Albin, *Liv. II, n.º XXXIII.*

(*m*) *Idem, Ibidem.*



L A P E I N T A D E (a).

IL ne faut pas confondre la Peintade (*planche 108*) avec le *Pintado*, comme a fait M. Ray, du moins avec le *Pintado* dont parle Dampier (*b*), lequel est un oiseau de mer, de la grosseur d'un canard, ayant les ailes fort longues, & qui rase la surface de l'eau en volant; tous caractères fort étrangers à la peintade, qui est un oiseau terrestre, à ailes courtes, & dont le vol est fort pesant.

Celle-ci a été connue & très-bien désignée par les Anciens. Aristote n'en parle qu'une seule fois dans tous ses Ouvrages sur les animaux; il la nomme *méléagride*, & dit que ses œufs sont marquetés de petites taches (*c*).

Varron en fait mention sous le nom de poule d'Afrique, c'est, selon lui, un oiseau de grande taille, à plumage varié, dont le dos est rond, & qui étoit fort rare à Rome (*d*).

Pline dit les mêmes choses que Varron, & semble n'avoir

(a) La Peintade, en Grec & en Latin, *Meleagris*; en Italien, *Gallina di Numidia*; en Allemand, *Perl-huhn*; en Anglois, *Pintado* ou *Guinea-heu*; à Congo, *Quetelé*. — *Meleagris vel gallus numidicus aut mauritanus silvestris*. Gesner, *Avi.* pag. 480. — Poule de la Guinée. Belon, *Histoire des Oiseaux*, page 246. — Peintade. Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie II*, page 79, *planche XLVII*, avec une bonne figure. — *Gallina Africana*. Frisch, *planche CXXVI*, avec une figure coloriée. — La Peintade. Briffon, *tome I*, page 176, avec une bonne figure, *planche VIII*.

(b) Voyez son *Voyage aux Terres Australes*, tome IV de son *Nouveau voyage autour du Monde*, page 23, édition de Rouen.

(c) Voyez *Historia animalium*, lib. VI, cap. 11.

(d) *Grandes, variæ, gibberæ quas meleagrides appellant Græci*. Varro, *de Re Rusticâ*; lib. III, cap. 19.

fait que le copier (*e*); à moins qu'on ne veuille attribuer la ressemblance des descriptions à l'identité de l'objet décrit : il répète aussi ce qu'Aristote avoit dit de la couleur des œufs (*f*); & il ajoute que les peintades de Numidie étoient les plus estimées (*g*); d'où on a donné à l'espèce, le nom de *poule Numidique* par excellence.

Columelle en reconnoissoit de deux sortes qui se ressembloient en tout point, excepté que l'une avoit les barbillons bleus, & que l'autre les avoit rouges; & cette différence avoit paru assez considérable aux Anciens, pour constituer deux espèces ou races désignées par deux noms distincts : ils appeloient *méléagride*, la poule aux barbillons rouges; & *poule africaine*, celle aux barbillons bleus (*h*), n'ayant pas observé ces oiseaux d'assez près pour s'apercevoir que la première étoit la femelle, & la seconde le mâle d'une seule & même espèce, comme l'ont remarqué M.^{rs} de l'Académie (*i*).

Quoi qu'il en soit, il paroît que la peintade élevée autrefois à Rome avec tant de soin, s'étoit perdue en Europe, puisqu'on n'en retrouve plus aucune trace chez les Écrivains du moyen âge, & qu'on n'a recommencé à en parler que depuis que les

(*e*) *Africa Gallinarum genus, gibberum, variis sparsum plumis. Hist. nat. lib. X, cap. XXVI.*

(*f*) *Ibidem, cap. LII.*

(*g*) *Ibidem, cap. XLVIII, quam plerique numidicam dicunt. Columelle.*

(*h*) *Africana gallina est meleagridi similis nisi quod rutilam paleam & cristam capite gerit, quæ utraque sunt in meleagride carulea. Voyez Columelle, de Re Rusticâ, lib. XIII, cap. II.*

(*i*) *Voyez Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, dressés par M. Perrault, Deuxième partie, page 82.*

Européens ont fréquenté les côtes occidentales de l'Afrique, en allant aux Indes par le cap de Bonne-espérance (*k*); non-seulement ils l'ont répandue en Europe, mais ils l'ont encore transportée en Amérique: & cet oiseau ayant éprouvé diverses altérations dans ses qualités extérieures, par les influences des divers climats; il ne faut pas s'étonner si les Modernes, soit Naturalistes, soit Voyageurs, en ont encore plus multiplié les races que les Anciens.

Frisch distingue, comme Columelle, la peintade à barbillons rouges de celle à barbillons bleus (*l*); mais il reconnoît entr'elles plusieurs autres différences; selon lui, cette dernière qui ne se trouve guère qu'en Italie, n'est point bonne à manger, elle est plus petite, elle se tient volontiers dans les endroits marécageux, & prend peu de soin de ses petits: ces deux derniers traits se retrouvent dans la méléagride de Clytus de Milet; « on les tient, » dit-il, dans un lieu aquatique, & elles montrent si peu d'attachement pour leurs petits, que les Prêtres commis à leur garde sont obligés de prendre soin de la couvée; » mais il ajoute que leur grosseur est celle d'une poule de belle race (*m*): il paroît aussi par un passage de Pline, que ce Naturaliste regardoit la

(*k*) « Tout ainsi comme la Guinée, est un pays dont les Marchands ont commencé » à apporter plusieurs marchandises qui étoient auparavant inconnues à nos François; » aussi, sans leurs Navigations, les poules de ce pays-là étoient inconnues, n'eût été » qu'ils leur ont fait passer la mer, qui maintenant sont j'a si fréquentes ès maisons des grands Seigneurs en nos contrées, qu'elles nous en sont communes ». Voyez Belon. *Hist. nat. des Oiseaux*, page 246.

(*l*) Voyez le Discours relatif à la planche cxxxvi de Frisch.

(*m*) *Locus ubi aluntur, palustris est; pullos suos nullo amoris affectu hæc ales prosequitur; & teneros adhuc negligit, quare à Sacerdotibus curam eorum geri oportet.* Voyez Athénée, lib. XIV, cap. xxvi.

méléagride comme un oiseau aquatique (*n*); celle à barbillons rouges est au contraire, selon M. Frisch, plus grosse qu'un faisan, se plaît dans les lieux secs, élève soigneusement ses petits, &c.

Dampier assure que dans l'île de May, l'une de celles du Cap - vert, il y a des peintades dont la chair est extraordinairement blanche; d'autres dont la chair est noire, & que toutes l'ont tendre & délicate (*o*); le P. Labat en dit autant (*p*): cette différence, si elle est vraie, me paroîtroit d'autant plus considérable qu'elle ne pourroit être attribuée au changement de climat, puisque dans cette île qui avoisine l'Afrique, les peintades sont comme dans leur pays natal; à moins qu'on ne veuille dire que les mêmes causes particulières qui teignent en noir la peau & le périoste de la plupart des oiseaux des îles de San-Jago, voisine de l'île de May, noircissent aussi dans cette dernière la chair des peintades.

Le P. Charlevoix prétend qu'il y en a une espèce à Saint-Domingue, plus petite que l'espèce ordinaire (*q*); mais ce sont apparemment ces peintades marronnes, provenant de celles qui y furent transportées par les Castillans, peu après la conquête de l'île; cette race étant devenue sauvage, & s'étant comme naturalisée dans le pays, aura éprouvé l'influence naturelle de ce climat, laquelle tend à affoiblir, amoindrir, détériorer les espèces

(*n*) *Menefias Africa locum sicyonem appellat, & crathim amne in oceanum effluentem; lacu in quo aves quas meleagridas & Penelopas vocat, vivere. Hist. naturalis, lib. XXXVII, cap. II.*

(*o*) Voyez Nouveau voyage autour du Monde, tome IV, page 23.

(*p*) Ibidem, tome II, page 326.

(*q*) Voyez Histoire de l'île Espagnole de Saint-Domingue, pages 28 & 29.

comme je l'ai fait voir ailleurs (r) : & ce qui est digne de remarque , c'est que cette race originaire de Guinée , & qui , transportée en Amérique , y avoit subi l'état de domesticité , n'a pu dans la suite être ramenée à cet état , & que les colons de Saint - Domingue ont été obligés d'en faire venir de moins faibles d'Afrique , pour les élever & les multiplier dans les basse-cours (s) ; est-ce pour avoir vécu dans un pays plus désert , plus agreste , & dont les habitans étoient sauvages , que ces pintades marronnes , sont devenues plus sauvages elles-mêmes ? ou ne feroit-ce pas aussi pour avoir été effarouchées par les Chasseurs Européens , & sur-tout par les François qui en ont détruit un grand nombre , selon le P. Margat Jésuite (t) ?

Marcgrave en a vu de huppées qui venoient de Sierra-Liona , & qui avoient autour du cou une espèce de collier membraneux , d'un cendré bleuâtre (u) ; & c'est encore ici une de ces variétés que j'appelle primitives , & qui méritent d'autant plus d'attention , qu'elles sont antérieures à tout changement de climat.

Le Jésuite Margat , qui n'admet point de différence spécifique entre la poule africaine & la méléagrides des Anciens , dit qu'il y en a de deux couleurs à Saint-Domingue , les unes ayant des taches noires & blanches disposées par compartimens en forme de rhomboïdes , & les autres étant d'un gris plus cendré ; il ajoute

(r) Voyez le tome IX de cet Ouvrage , édition in-4.^o , page 87.

(s) Voyez *Lettres Édifiantes* , XX.^e Recueil , loco citato.

(t) Ibidem.

(u) *Earum collum circum-ligatum seu circum-volutum quasi linteamine membranaceo coloris cinerei caeruleo : caput tegit crista obrotunda , multiplex , constans pennis eleganter nigris.* Marcgrave. *Hist. naturalis Brasiliensis* , pag. 192.

qu'elles

qu'elles ont toutes du blanc sous le ventre, au-dessous & aux extrémités des ailes (x).

Enfin, M. Briffon regarde comme une variété constante la blancheur du plumage de la poitrine, observée sur les peintades de la Jamaïque, & en a fait une race distincte, caractérisée par cet attribut (y), qui, comme nous venons de le voir, n'appartient pas moins aux peintades de Saint-Domingue qu'à celles de la Jamaïque.

Mais indépendamment des dissemblances qui ont paru suffisantes aux Naturalistes pour admettre plusieurs races de peintades; j'en trouve beaucoup d'autres, en comparant les descriptions & les figures publiées par différens Auteurs, lesquelles indiquent assez peu de fermeté, soit dans le moule intérieur de cet oiseau, soit dans l'empreinte de sa forme extérieure, & une très-grande disposition à recevoir les influences du dehors.

La peintade de Frisch & de quelques autres (z), a le casque & les pieds blanchâtres, le front, le tour des yeux, les côtés de la tête & du cou, dans sa partie supérieure, blancs, marquetés de gris-cendré; celle de Frisch a de plus, sous la gorge, une tache rouge en forme de croissant, plus bas un collier noir fort large, les soies ou filets de l'*occiput* en petit nombre, & pas une seule plume blanche aux ailes; ce qui fait autant de variétés par lesquelles les peintades de ces Auteurs diffèrent de la nôtre.

(x) Lettres édifiantes, au lieu cité.

(y) Voyez l'Ornithologie de M. Briffon, tome I, page 180. *Meleagris Pectore alba*.

(z) « Le mâle & la femelle, dit Belon, ont même madrure en plumes & blancheur autour des yeux, & rougeur par-dessous ». Voyez *Hist. nat. des Oiseaux*, page 247. — *Ad latera capitis albo*, dit Marcgrave. *Historia nat. Brasil.* pag. 192. — « La tête est revêtue, dit le Jésuite Margat, d'une peau spongieuse, rude & ridée, dont la couleur est d'un blanc-bleuâtre ». Voyez Lettres édifiantes, Recueil XX, page 362 & suivantes.

Celle de Marcgrave avoit de plus le bec jaune (*a*); celle de M. Briffon l'avoit rouge à la base, & de couleur de corne vers le bout (*b*). M.^{rs} de l'Académie ont trouvé à quelques-unes une petite huppe à la base du bec, composée de douze ou quinze foies ou filets roides, longs de quatre lignes (*c*), laquelle ne se retrouve que dans celles de Sierra-Liona, dont j'ai parlé plus haut.

Le Docteur Cai dit que la femelle a la tête toute noire, & que c'est la seule différence qui la distingue du mâle (*d*).

Aldrovande prétend au contraire que la tête de la femelle a les mêmes couleurs que celle du mâle; mais que son casque est seulement moins élevé & plus obtus (*e*).

Roberts assure qu'elle n'a pas même de casque (*f*).

Dampier & Labat, qu'on ne lui voit point ces barbillons rouges & ces caroncules de même couleur qui, dans le mâle, bordent l'ouverture des narines (*g*).

M. Barrère dit que tout cela est plus pâle que dans le mâle (*h*), & que les foies de l'*occiput* sont plus rares, & tels apparemment qu'ils paroissent dans la *pl. CXXVI* de Frisch.

(*a*) *Rostrum flavum*. Voyez *Historia nat. Brasil.* pag. 192.

(*b*) Voyez *Ornithologie*, tome I, page 180.

(*c*) Voyez *Mémoires sur les Animaux*, partie II, page 82.

(*d*) *Caius apud Gesnerum*, de *avibus*, pag. 481.

(*e*) Voyez *Ornithologia Aldrov.* tom. II, pag. 336.

(*f*) *Voyages de Roberts au Cap-vert & aux Isles*, &c. page 402.

(*g*) *Nouveau voyage de Dampier*, tome VI, page 23. *Nota.* Il est probable que la crête courte & d'un rouge très-vif, dont parle le P. Charlevoix, n'est autre chose que ces caroncules. Voyez son *Histoire de l'île Espagnole*, tome I, page 28, &c.

(*h*) Barrère, *Ornithologia specimen*, class. IV, gen. III, species 6.

Enfin, M.^{rs} de l'Académie ont trouvé dans quelques individus, ces foies ou filets de l'*occiput* élevés d'un pouce, en sorte qu'ils formoient comme une petite huppe derrière la tête (i).

Il seroit difficile de démêler parmi toutes ces variétés celles qui sont assez profondes, & pour ainsi dire assez fixes, pour constituer des races distinctes; & comme on ne peut douter qu'elles ne soient toutes fort récentes, il seroit peut-être plus raisonnable de les regarder comme des effets qui s'opèrent encore journellement par la domesticité, par le changement de climat, par la nature des alimens, &c. & de ne les employer dans la description, que pour assigner les limites des variations auxquelles sont sujettes certaines qualités de la peinture; & pour remonter autant qu'il est possible aux causes qui les ont produites jusqu'à ce que ces variétés ayant subi l'épreuve du temps, & ayant pris la consistance dont elles sont susceptibles, puissent servir de caractères à des races réellement distinctes.

La peinture a un trait marqué de ressemblance avec le dindon, c'est de n'avoir point de plumes à la tête ni à la partie supérieure du cou; & cela a donné lieu à plusieurs Ornithologistes, tels que Belon (k), Gesner (l), Aldrovande (m) & Klein (n), de prendre le dindon pour la méléagride des Anciens; mais outre les différences nombreuses & tranchées qui se trouvent, soit entre ces deux espèces, soit entre ce que l'on voit dans le

(i) Voyez Mémoires sur les Animaux, partie II, page 80.

(k) Voyez Histoire naturelle des Oiseaux, page 248.

(l) Voyez *De avibus*, pag. 480 & suiv.

(m) Voyez *Ornithologia*, lib. XIII, pag. 367.

(n) *Prodromus Historiæ avium*, pag. 112.

dindon & ce que les Anciens ont dit de la méléagride (o); il fuffit pour mettre en évidence la fauffeté de cette conjecture; de fe rappeler les preuves par lesquelles j'ai établi à l'article du dindon, que cet oiseau est propre & particulier à l'Amérique, qu'il vole pesamment, ne nage point du tout, & que par conféquent il n'a pu franchir la vaste étendue de mers qui fépare l'Amérique de notre continent; d'où il fuit qu'avant la découverte de l'Amérique, il étoit entièrement inconnu dans notre continent, & que les Anciens n'ont pu en parler fous le nom de méléagride.

Il paroît que c'est auffi par erreur que le nom de *Knor-haan* s'est gliffé dans la liste des noms de la peintade, donnée par M. Briffon (p), citant Kolbe (q); je ne nie pas que la figure par laquelle le *Knor-haan* a été défigné dans le voyage de Kolbe, n'ait été faite d'après celle de la poule africaine de Marcgrave, comme le dit M. Briffon; mais il avouera auffi

(o) La Méléagride étoit de la groffeur d'une poule de bonne race, avoit fur la tête un tubercule calleux, le plumage marqueté de taches blanches, femblables à des lentilles, mais plus grandes; deux barbillons adhérens au bec fupérieur, la queue pendante, le dos rond, des membranes entre les doigts, point d'éperons aux pieds, aimoit les marécages, n'avoit point d'attachement pour les petits, tous caractères qu'on chercheroit vainement dans le dindon, lequel en a d'ailleurs deux très-frappans, qui ne fe retrouvent point dans la description de la Méléagride; ce bouquet de crins durs qui lui fort au bas du cou, & fa manière d'étaler fa queue & de faire la roue autour de fa femelle.

(p) Ornithologie, tome I, page 177.

(q) Description du cap de Bonne-efpérance, tome III, page 169. « Un oiseau qui » appartient proprement au Cap, dit ce Voyageur, est le *Knor-hahu* ou *Coq-knor*, c'est » la sentinelle des autres oifeaux; il les avertit lorsqu'il voit approcher un homme, par un » cri qui refsemble au fon du mot *crac* & qu'il répète fort haut: fa grandeur est celle » d'une poule; il a le bec court & noir comme les plumes de fa couronne; le plumage » des ailes & du corps mêlé de rouge, de blanc & de cendré; les jambes jaunes, les » ailes petites: il fréquente les lieux folitaires, & fait fon nid dans les buiffons; fa ponte est de deux œufs; on estime peu fa chair, quoiqu'elle foit bonne ».

qu'il

qu'il est difficile de reconnoître dans un oiseau propre au cap de Bonne-espérance, la peintade qui est répandue dans toute l'Afrique, mais moins au cap que par-tout ailleurs; & qu'il est encore plus difficile d'adapter à celle-ci, ce bec court & noir, cette couronne de plumes, ce rouge mêlé dans les couleurs des ailes & du corps, & cette ponte de deux œufs seulement que Kolbe attribue à son *knor-han*.

Le plumage de la peintade, sans avoir des couleurs riches & éclatantes, est cependant très-distingué: c'est un fond gris-bleuâtre plus ou moins foncé, sur lequel sont semées assez régulièrement des taches blanches plus ou moins rondes, représentant assez bien des perles; d'où quelques Modernes ont donné à cet oiseau le nom de *poules perlées* (r); & les Anciens, ceux de *varia* & de *guttata* (s), tel étoit du moins le plumage de la peintade dans son climat natal; mais depuis qu'elle a été transportée dans d'autres régions, elle a pris plus de blanc, témoin les peintades à poitrine blanche de la Jamaïque & de Saint-Domingue, & ces peintades parfaitement blanches dont parle M. Edwards (t); en sorte que la blancheur de la poitrine dont M. Briffon a fait le caractère d'une variété, n'est qu'une altération commencée de la couleur naturelle, ou plutôt n'est que le passage de cette couleur à la blancheur parfaite.

Les plumes de la partie moyenne du cou sont fort courtes,

(r) Voyez Frisch, planche CXXVI. — Klein, *Historia Animalium prodomus*, pag. 3.

(s) Martial, *Epigramm*.

(t) « Depuis que les peintades se sont multipliées (en Angleterre), leur couleur s'est altérée, il s'y est mêlé du blanc dans plusieurs; d'autres sont d'un gris de perle clair, & en conservant leurs mouchetures; d'autres sont parfaitement blanches ». Voyez *Glanures* « d'Edwards, Troisième partie, page 269.

à l'endroit qui joint la partie supérieure, ou il n'y en a point du tout; puis elles vont toujours croissant de longueur jusqu'à la poitrine où elles ont près de trois pouces.

Ces plumes sont duvetées depuis leur racine jusqu'à environ la moitié de leur longueur; & cette partie duvetée est recouverte par l'extrémité des plumes du rang précédent, laquelle est composée de barbes fermes & accrochées les unes aux autres (u).

La peintade a les ailes courtes & la queue pendante, comme la perdrix, ce qui joint à la disposition de ses plumes, l'a fait paroître bossue (*genus Gibberum*. Pline); mais cette bosse n'est qu'une fausse apparence, & il n'en reste plus aucun vestige lorsque l'oiseau est plumé (x).

Sa grosseur est à peu près celle de la poule commune; mais elle a la forme de la perdrix, d'où lui est venu le nom de perdrix de Terre-neuve (y); seulement elle a les pieds plus élevés & le cou plus long & plus menu dans le haut.

Les barbillons qui prennent naissance du bec supérieur, n'ont point de forme constante, étant ovales dans les unes, & carrés ou triangulaires dans les autres: ils sont rouges dans la femelle & bleuâtres dans le mâle; & c'est, selon M.^{rs} de l'Académie (z) & M. Brisson (a), la seule chose qui distingue les deux sexes; mais d'autres Auteurs ont assigné, comme nous l'avons vu ci-dessus, d'autres différences tirées des couleurs du plumage (b),

(u) Voyez Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 81.

(x) Voyez Lettres édifiantes, Recueil XX, loco citato.

(y) Voyez Belon, Histoire naturelle des Oiseaux, page 247.

(z) Voyez Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 83.

(a) Ornithologie, tome I, page 179.

(b) Caius apud Gesnerum, de Avibus, pag. 481.

des barbillons (*c*), du tubercule calleux de la tête (*d*), des caroncules des narines (*e*), de la grosseur du corps (*f*), des soies ou filets de l'*occiput* (*g*), &c. soit que ces variétés dépendent en effet de la différence du sexe, soit que par un vice de logique trop commun, on les ait regardées comme propres au sexe de l'individu où elles se trouvoient accidentellement, & par des causes toutes différentes.

En arrière des barbillons, on voit sur les côtés de la tête, la très-petite ouverture des oreilles qui, dans la plupart des oiseaux, est ombragée par des plumes, & se trouve ici à découvert; mais ce qui est propre à la peintade, c'est ce tubercule calleux, cette espèce de casque qui s'élève sur sa tête, & que Belon compare assez mal - à - propos au tubercule, ou plutôt à la corne de la giraffe (*h*); il est semblable par sa forme à la contre-épreuve du bonnet ducal du Doge de Venise, ou, si l'on veut, à ce bonnet mis sens devant derrière (*i*); sa couleur varie dans les différens sujets du blanc au rougeâtre, en passant par le jaune & le brun (*k*); sa substance intérieure est comme celle d'une chair endurcie & calleuse; ce noyau est recouvert d'une peau sèche & ridée qui

(*c*) Columelle, Frisch, Dampier, &c.

(*d*) Aldrovande, Roberts, Barrère, Dalechamp, &c.

(*e*) Barrère, Labat, Dampier, &c.

(*f*) Frisch.

(*g*) Frisch, Barrère, &c.

(*h*) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 247.

(*i*) C'est à cause de ce tubercule que M. Linnæus a nommé la peintade, tantôt *Gallus vertice corneo*. Syst. nat. edit. VI, tantôt *Phasianus vertice calloso*, edit. X.

(*k*) Il est blanchâtre dans la *planche CXXVI* de Frisch; couleur de cire, suivant Belon; page 247; brun, selon Marcgrave; fauve-brun, selon M. Perrault; rougeâtre dans notre planche.

s'étend sur l'*occiput* & sur les côtés de la tête, mais qui est échancrée à l'endroit des yeux (1). Les Physiciens à causes finales, n'ont pas manqué de dire que cette callosité étoit un casque véritable, une arme défensive donnée aux peintades, pour les munir contre leurs atteintes réciproques, attendu que ce sont des oiseaux querelleurs, qui ont le bec très-fort & le crâne très-foible (m).

Les yeux sont grands & couverts, la paupière supérieure a de longs poils noirs relevés en haut, & le cristallin est plus convexe en dedans qu'en dehors (n).

M. Perrault assure que le bec est semblable à celui de la poule; le Jésuite Margat le fait trois fois plus gros, très-dur & très-pointu; les ongles sont aussi plus aigus, selon le P. Labat; mais tous s'accordent, Anciens & Modernes, à dire que les pieds n'ont point d'éperons.

Une différence considérable qui se trouve entre la poule commune & la peintade, c'est que le tube intestinal est beaucoup plus court à proportion dans cette dernière, n'ayant que trois pieds, selon M.^{rs} de l'Académie, sans compter les *cæcum* qui ont chacun six pouces, vont en s'élargissant depuis leur origine, & reçoivent des vaisseaux du mésentère comme les autres intestins: le plus gros de tous est le *duodenum*, qui a plus de huit lignes de diamètre; le gésier est comme celui de la poule; on y trouve aussi beaucoup de petits graviers, quelquefois même rien autre chose, apparemment lorsque l'animal étant mort de langueur, a passé les derniers temps de sa vie sans manger; la membrane

(1) Mémoires sur les Animaux, partie II, page 82.

(m) Voyez *Miss. Aldrovandi, Ornithologia*, tom. II, pag. 37.

(n) Mémoires sur les Animaux, partie II, page 87.

interne du gésier est très-ridée, peu adhérente à la tunique nerveuse, & d'une substance analogue à celle de la corne.

Le jabot lorsqu'il est soufflé, est de la grosseur d'une balle de paume; le canal intermédiaire entre le jabot & le gésier, est d'une substance plus dure & plus blanche que la partie du conduit intestinal qui précède le jabot, & ne présente pas à beaucoup près un si grand nombre de vaisseaux apparens.

L'œsophage descend le long du cou, à droite de la trachée-artère (*o*); sans doute parce que le cou qui, comme je l'ai dit, est fort long, se pliant plus souvent en avant que sur les côtés, l'œsophage pressé par la trachée-artère dont les anneaux sont entièrement osseux ici, comme dans la plupart des oiseaux, a été poussé du côté où il y avoit le moins de résistance.

Ces oiseaux sont sujets à avoir dans le foie, & même dans la rate, des concrétions squirreuses; on en a vu qui n'avoient point de vésicule du fiel; mais dans ce cas le rameau hépatique étoit fort gros; on en a vu d'autres qui n'avoient qu'un seul testicule (*p*): en général, il paroît que les parties internes ne sont pas moins susceptibles de variétés que les parties extérieures & superficielles.

Le cœur est plus pointu qu'il ne l'est communément dans les oiseaux (*q*), les poumons sont à l'ordinaire; mais on a remarqué dans quelques sujets, qu'en soufflant dans la trachée-artère pour mettre en mouvement les poumons & les cellules à air; on a remarqué, dis-je, que le péricarde qui paroissoit plus lâche qu'à l'ordinaire, se gonffoit comme les poumons (*r*).

(*o*) Voyez les Mémoires pour servir à l'Hist. nat. des Animaux, partie II, page 84, &c.

(*p*) Voyez *Idem*, *Ibidem*, page 84.

(*q*) Voyez *Idem*, *Ibidem*, page 86, &c.

(*r*) Histoire de l'Académie Royale des Sciences, tome I, page 153.

J'ajouterai encore une observation anatomique, qui peut avoir quelque rapport avec l'habitude de crier, & à la force de la voix de la peintade; c'est que la trachée-artère reçoit dans la cavité du thorax, deux petits cordons musculueux longs d'un pouce, larges de deux tiers de ligne, lesquels s'y implantent de chaque côté (f).

La peintade est en effet un oiseau très-criard, & ce n'est pas sans raison que Browne l'a appelée *gallus clamofus* (t); son cri est aigre & perçant, & à la longue il devient tellement incommode, que quoique la chair de la peintade soit un excellent manger & bien supérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever (u); les Grecs avoient un mot particulier pour exprimer ce cri (x); Élien dit que la méléagride prononce à peu près son nom (y); le Docteur Cai, que son cri approche de celui de la perdrix, sans être néanmoins aussi éclatant (z); Belon, qu'il est quasi comme celui des petits poussins nouvellement éclos; mais il assure positivement qu'il est diffeuble à celui des poules communes (a); & je ne fais pourquoi Aldrovande (b) & M. Salerne (c), lui font dire le contraire.

(f) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, loco citato.

(t) *Natural Histori of Jamaïc.* pag. 470.

(u) *Lettres édifiantes*, Recueil XX, loco citato.

(x) Καρυάζευ, selon Pollux. Voyez Gefner, de Avibus, pag. 479.

(y) *De Natura Animalium*, lib. IV, cap. XLII.

(z) Voyez Gefner, de Avibus, pag. 481.

(a) Histoire des Oiseaux, page 248.

(b) *Ornithologia*, tom. II, pag. 338.

(c) Histoire naturelle des Oiseaux, page 134.

C'est un oiseau vif, inquiet & turbulent, qui n'aime point à se tenir en place, & qui fait se rendre maître dans la basse-cour; il se fait craindre des dindons même, & quoique beaucoup plus petit, il leur en impose par sa pétulance; « la peintade, dit le Père Margat, a plutôt fait dix tours & donné vingt coups de bec, que ces gros oiseaux n'ont pensé à se mettre en défense : » ces poules de Numidie semblent avoir la même façon de combattre, que l'historien Salluste attribue aux cavaliers Numides : « leur charge, dit-il, est brusque & irrégulière; trouvent-ils de la résistance ils tournent le dos, & un instant après ils sont sur l'ennemi (d); » on pourroit à cet exemple en joindre beaucoup d'autres qui attestent l'influence du climat sur le naturel des animaux, ainsi que sur le génie national des habitans : l'éléphant joint à beaucoup de force & d'industrie une disposition à l'esclavage; le chameau est laborieux, patient & sobre; le dogue ne démord point.

Élien raconte que dans une certaine Isle, la méléagride est respectée des oiseaux de proie (e); mais je crois que dans tous les pays du monde, les oiseaux de proie attaqueront par préférence tout autre volaille qui aura le bec moins fort, point de casque sur la tête, & qui ne saura pas si bien se défendre.

La peintade est du nombre des oiseaux pulvérateurs, qui cherchent dans la poussière où ils se vautrent, un remède contre l'incommodité des insectes; elle gratte aussi la terre comme nos poules communes, & va par troupes très-nombreuses : on en voit à l'île de May des volées de deux ou trois cents; les Insulaires les chassent au chien courant, sans autres armes que des

(d) Voyez *Lettres édifiantes*, XX.^e Recueil, *loco citato*.

(e) Voyez *Historia Animalium*, lib. V, cap. xxvii.

bâtons (*f*); comme elles ont les ailes fort courtes, elles volent pesamment; mais elles courent très-vîte, & selon Belon, en tenant la tête élevée comme la giraffe (*g*); elles se perchent la nuit pour dormir, & quelquefois la journée, sur les murs de clôture, sur les haies, & même sur les toits des maisons & sur les arbres; elles sont soigneuses, dit encore Belon, en pourchassant leur vivre (*h*); & en effet elles doivent consommer beaucoup, & avoir plus de besoins que les poules domestiques, vu le peu de longueur de leurs intestins.

Il paroît par le témoignage des Anciens (*i*) & des Modernes (*k*), & par les demi-membranes qui unissent les doigts des pieds, que la peintade est un oiseau demi aquatique; aussi celles de Guinée qui ont recouvré leur liberté à Saint-Domingue, ne suivant plus que l'impulsion du naturel, cherchent de préférence les lieux aquatiques & marécageux (*l*).

Si on les élève de jeunesse, elles s'appriivoisent très-bien. Brue raconte qu'étant sur la côte du Sénégal, il reçut en présent

(*f*) Voyez Dampier, nouveau voyage autour du Monde, tome IV, page 24; & le voyage de Brue dans la nouvelle relation de l'Afrique occidentale, par Labat.

(*g*) Histoire des Oiseaux, page 248.

(*h*) Nota. M. de Séve a observé en jetant du pain à des peintades, que lorsqu'une d'entr'elles prenoit un morceau de pain plus gros qu'elle ne pouvoit l'avaler tout de suite, elle l'emportoit en fuyant les paons & les autres volailles qui ne vouloient pas la quitter; & que pour s'en débarrasser elle cachoit le morceau de pain dans du fumier ou dans de la terre, où elle venoit le chercher & le manger quelque temps après.

(*i*) Plinè, *Historia naturalis*, lib. XXXVII, cap. II. — Clitius de Milet dans Athénée, lib. XIV, cap. XXVI.

(*k*) Gesner, de *Avibus*, pag. 478. — Frisch, planche CXXVI. — Lettres édifiantes, Recueil XX, &c.

(*l*) Lettres édifiantes, *ibidem*. — J'entrai dans un petit bosquet, auprès d'un marais, qui attiroit des compagnies de peintades, dit M. Adanson, page 76 de son voyage au Sénégal.

d'une

d'une princesse du pays, deux peintades, l'une mâle & l'autre femelle, toutes deux si familières qu'elles venoient manger sur son assiette; & qu'ayant la liberté de voler au rivage, elles se rendoient régulièrement sur la barque au son de la cloche qui annonçoit le dîné & le soupé (*m*). Moore dit qu'elles sont aussi farouches que le sont les faisans en Angleterre (*n*); mais je doute qu'on ait vu des faisans aussi privés que les deux peintades de Brue; & ce qui prouve que les peintades ne sont pas fort farouches, c'est qu'elles reçoivent la nourriture qu'on leur présente au moment même où elles viennent d'être prises (*o*). Tout bien considéré, il me semble que leur naturel approche beaucoup plus de celui de la perdrix que de celui du faisan.

La poule peintade pond & couve à peu près comme la poule commune; mais il paroît que sa fécondité n'est pas la même en différens climats, ou du moins qu'elle est beaucoup plus grande dans l'état de domesticité où elle regorge de nourriture, que dans l'état de sauvage où étant nourrie moins largement, elle abonde moins en molécules organiques superflues.

On m'a assuré qu'elle est sauvage à l'Isle de France, & qu'elle y pond huit, dix & douze œufs à terre dans les bois; au lieu que celles qui sont domestiques à Saint-Domingue, & qui cherchent aussi le plus épais des haies & des broussailles pour y déposer leurs œufs, en pondent jusqu'à cent & cent cinquante, pourvu qu'il en reste toujours quelqu'un dans le nid (*p*).

Ces œufs sont plus petits à proportion que ceux de la poule

(*m*) Troisième Voyage de Brue, publié par Labat.

(*n*) Voyez Histoire générale des Voyages, tome III, page 310.

(*o*) Longolius apud Gesnerum, pag. 479.

(*p*) Lettres édifiantes, Recueil XX.

Tome II.

ordinaire; & ils ont aussi la coquille beaucoup plus dure: mais il y a une différence remarquable entre ceux de la peinture domestique & ceux de la peinture sauvage; ceux-ci ont de petites taches rondes comme celles du plumage, & qui n'avoient point échappé à Aristote (*q*); au lieu que ceux de la peinture domestique, sont d'abord d'un rouge assez vif, qui devient ensuite plus sombre; & enfin couleur de rose sèche, en se refroidissant: si ce fait est vrai, comme me l'a assuré M. Fournier qui en a beaucoup élevé, il faudroit en conclure que les influences de la domesticité sont ici assez profondes, pour altérer non-seulement les couleurs du plumage, comme nous l'avons vu ci-dessus, mais encore celle de la matière dont se forme la coquille des œufs; & comme cela n'arrive pas dans les autres espèces, c'est encore une raison de plus pour regarder la nature de la peinture, comme moins fixe & plus sujette à varier que celle des autres oiseaux.

La peinture a-t-elle soin ou non de sa couvée? c'est un problème qui n'est pas encore résolu: Belon dit oui, sans restriction (*r*); Frisch est aussi pour l'affirmative à l'égard de la grande espèce qui aime les lieux secs, & il assure que le contraire est vrai de la petite espèce qui se plaît dans les marécages; mais le plus grand nombre des témoignages lui attribue de l'indifférence sur cet article; & le Jésuite Margat nous apprend qu'à Saint-Domingue, on ne lui permet pas de couvrir elle-même ses œufs, par la raison qu'elle ne s'y attache point, & qu'elle abandonne souvent ses petits; on préfère, dit-il, de les faire couvrir par des poules d'Inde ou par des poules communes (*s*).

(*q*) *Historia Animalium*, lib. VI, cap. II.

(*r*) « Sont moult fécondes & soigneuses de bien nourrir leurs petits ». *Histoire des Oiseaux*, page 248.

(*s*) *Lettres édifiantes*, Recueil XX, loco citato.

Je ne trouve rien sur la durée de l'incubation ; mais à juger par la grosseur de l'oiseau, & par ce que l'on fait des espèces auxquelles il a le plus de rapport, on peut la supposer de trois semaines, plus ou moins, selon la chaleur de la saison ou du climat, l'affiduité de la couveuse, &c.

Au commencement les jeunes peintadeaux n'ont encore ni barbillons, ni sans doute de casque ; ils ressemblent alors par le plumage, par la couleur des pieds & du bec, à des perdreaux rouges ; & il n'est pas aisé de distinguer les jeunes mâles des vieilles femelles (*t*) ; car c'est dans toutes les espèces que la maturité des femelles ressemble à l'enfance des mâles.

Les peintadeaux sont fort délicats & très-difficiles à élever dans nos pays septentrionaux, comme étant originaires des climats brûlans de l'Afrique ; ils se nourrissent, ainsi que les vieux à Saint-Domingue, avec du millet, selon le P. Margat (*u*) ; dans l'île de May, avec des cigales & des vers qu'ils trouvent eux-mêmes en grattant la terre avec leurs ongles (*x*) ; & selon Frisch, ils vivent de toutes sortes de graines & d'insectes (*y*).

Le coq peintade produit aussi avec la poule domestique ; mais c'est une espèce de génération artificielle qui demande des précautions, la principale est de les élever ensemble de jeunesse ; & les oiseaux métis qui résultent de ce mélange, forment une race bâtarde, imparfaite, défavouée pour ainsi dire de la Nature,

(*t*) Ceci nous a été assuré par le sieur Fournier, que nous avons cité ci-devant.

(*u*) *Lettres édifiantes*, Recueil XX, *loco citato*.

(*x*) Nouveau voyage autour du Monde, de Dampier, *tome IV*, page 22. — Labat, *tome II*, page 326 ; & *tome III*, page 139.

(*y*) Frisch, *planche CXXVI*.

& qui ne pondant guère que des œufs clairs, n'a pu jusqu'ici se perpétuer régulièrement (z).

Les peintadeaux des basse-cours sont d'un fort bon goût, & nullement inférieurs aux perdreaux; mais les sauvages ou marrons de Saint-Domingue, font un mets exquis & au-dessus du faisan.

Les œufs de peintade sont aussi fort bons à manger. Nous avons vu que cet oiseau étoit d'origine africaine, & de-là tous les noms qui lui ont été donnés de poule africaine, numidique, étrangère; de poule de Barbarie, de Tunis, de Mauritanie, de Lybie, de Guinée (d'où s'est formé le nom de *Guinette*), d'Égypte, de Pharaon & même de Jérusalem: quelques Mahométans s'étant avisés de les annoncer sous le nom de poules de Jérusalem, les vendirent aux Chrétiens tout ce qu'ils voulurent (a); mais ceux-ci s'étant aperçus de la fraude, les revendirent à profit à de bons Musulmans, sous le nom de poules de la Mecque.

On en trouve à l'Isle de France & à l'Isle de Bourbon (b), où elles ont été transplantées assez récemment, & où elles se sont fort bien multipliées (c); elles sont connues à Madagascar sous le nom d'*acanques* (d), & au Congo sous celui de *quetèle* (e); elles sont fort communes dans la Guinée (f), à la Côte-d'or, où il ne s'en nourrit de privées que dans le

(z) Selon le sieur Fournier.

(a) Longolius apud Gesnerum, de Avibus, pag. 479.

(b) M. Aublet.

(c) Voyage autour du Monde, de la Barbinais le Gentil, tome XI, page 608.

(d) François Gauche, relation de Madagascar, page 133.

(e) Marcgrave, Historia nat. Brasil. pag. 192.

(f) Margat, Lettres édifiantes, loco citato.

canton d'Acra (*g*), à Sierra-Liona (*h*), au Sénégal (*i*), dans l'île de Gorée, dans celle du Cap-vert (*k*), en Barbarie, en Égypte, en Arabie (*l*) & en Syrie (*m*); on ne dit point s'il y en a dans les îles Canaries, ni dans celle de Madère. Le Gentil rapporte qu'il a vu à Java, des poules peintades (*n*); mais on ignore si elles étoient domestiques ou sauvages: je croirois plus volontiers qu'elles étoient domestiques, & qu'elles avoient été transportées d'Afrique en Asie, de même qu'on en a transporté en Amérique & en Europe; mais comme ces oiseaux étoient accoutumés à un climat très-chaud, ils n'ont pu s'habituer dans les pays glacés qui bordent la mer Baltique; aussi n'en est-il pas question dans la *Fauna Suecica* de M. Linnæus. M. Klein paroît n'en parler que sur le rapport d'autrui, & nous voyons même, qu'au commencement du siècle ils étoient encore fort rares en Angleterre (*o*).

Varron nous apprend que de son temps les poules africaines (c'est ainsi qu'il appelle les peintades), se vendoient fort cher à Rome à cause de leur rareté (*p*); elles étoient beaucoup plus communes en Grèce du temps de Pausanias, puisque cet Auteur dit positivement que la méléagride étoit avec l'oie commune, l'offrande ordinaire des personnes peu aisées, dans les mystères

(*g*) Voyage de Barbot, page 217.

(*h*) Marcgrave, *Hist. nat. Brasil. loco citato.*

(*i*) Voyage au Sénégal, de M. Adanson, page 7.

(*k*) Dampier, voyage autour du Monde, tome IV, page 23.

(*l*) Strabon, lib. XVI.

(*m*) *Meleagrides fert ultima Syria Regio.* Diodor, sicul.

(*n*) Nouveau voyage autour du Monde, tome III, page 74.

(*o*) Voyez Glanures d'Edwards, Troisième partie, page 269.

(*p*) *De Re Rusticâ*, lib. III, cap. IX.

solennels d'Isis (q) : malgré cela, on ne doit point se persuader que les peintades fussent naturelles à la Grèce, puisque, selon Athénée, les Étoliens passoient pour être les premiers des Grecs qui eussent eu de ces oiseaux dans leur pays : d'un autre côté, j'aperçois quelque trace de migration régulière dans les combats que ces oiseaux venoient se livrer tous les ans en Béotie, sur le tombeau de Méléagre (r), & qui ne sont pas moins cités par les Naturalistes que par les Mythologistes; c'est de-là que leur est venu le nom de *méléagrides* (s), comme celui de peintades leur a été donné moins à cause de la beauté que de l'agréable distribution des couleurs dont leur plumage est peint.

(q) Vide Gesnerum, de Avibus, pag. 479, quorum tenuior est res familiaris in celebribus Isis conventibus, anseres atque aves meleagrides immolant.

(r) Simili modo (nempe ut memnonides aves), pugnant meleagrides in Baotiâ. Plin. Hist. nat. lib. X, cap. XXVI.

(s) Nota. La Fable dit que les sœurs de Méléagre, désespérées de la mort de leur frère, furent changées en ces oiseaux qui portent encore leurs larmes semées sur leurs plumages.



LE TETRA S

O U

LE GRAND COQ DE BRUYÈRE (a).

SI l'on ne jugeoit des choses que par les noms, on pourroit prendre cet oiseau (*planches 73 & 74*), ou pour un coq sauvage, ou pour un faisan; car on lui donne en plusieurs pays, & sur-tout en Italie, le nom de Coq sauvage, *gallo alpestre (b)*, *selvatico*; tandis qu'en d'autres pays on lui donne celui de Faisan bruyant & de Faisan sauvage: cependant il diffère du faisan par sa queue qui est une fois plus courte à proportion, & d'une toute autre forme; par le nombre des grandes plumes qui la composent, par l'étendue de son vol, relativement à ses autres dimensions, par ses pieds pattus & dénués d'éperons, &c. D'ailleurs, quoique ces deux espèces d'oiseaux se plaisent également dans les bois, on ne les rencontre presque jamais dans les mêmes lieux, parce que le faisan qui craint le froid, se tient dans les bois en plaines, au lieu que le coq de bruyère cherche le froid & habite les bois qui couronnent le sommet des hautes

(a) En Grec, Τέτραξ; en Latin, *Tetrao (Magnus)*; en Latin moderne, *Urogallus*; en Italien, *Gallo Cedrone*; en Allemand, *Or-han, Aver-Han*; en Polonois, *Gluszec*; en Suédois, *Kjaeder* ou *Tjaeder*; en Norvège, *Lieure*; en Anglois, *Mountain Cock*; dans quelques provinces de France, Coq de Limoges, Coq de bois, Faisan bruyant. — *Tetrao*. Bel. *Observ.* pag. 11. — *Urogallus seu Tetrao*. Aldrov. *Avi. tom. II*, pag. 59. — *Tetrao, sive Urogallus*. Frisch. *Tab. 107. Mas.* — Coq & poule noire des montagnes de Moscovie. Albin. *Tome II*, page 22, *planche XXIX*, le mâle; *planche XXX*, la femelle. *Nota*. La planche de Frisch est bien coloriée, & celles d'Albin le sont fort mal.

(b) Albin décrit le mâle & la femelle sous le nom de Coq & de Poule noire des montagnes de Moscovie; plusieurs Auteurs l'appellent *Gallus silvestris*.

montagnes, d'où lui font venus les noms de *coq de montagne* & de *coq de bois*.

Ceux qui, à l'exemple de Gesner & de quelques autres, voudroient le regarder comme un coq sauvage, pourroient, à la vérité, se fonder sur quelques analogies; car il y a en effet plusieurs traits de ressemblance avec le coq ordinaire, soit dans la forme totale du corps, soit dans la configuration particulière du bec, soit par cette peau rouge plus ou moins faillante dont les yeux sont surmontés, soit par la singularité de ses plumes qui sont presque toutes doubles, & sortent deux à deux de chaque tuyau, ce qui, suivant Belon, est propre au coq de nos basse-cours (c): enfin ces oiseaux ont aussi des habitudes communes; dans les deux espèces, il faut plusieurs femelles au mâle; les femelles ne font point de nids, elles couvent leurs œufs avec beaucoup d'affiduité, & montrent une grande affection pour leurs petits quand ils sont éclos: mais si l'on fait attention que le coq de bruyère n'a point de membranes sous le bec & point d'éperons aux pieds; que ses pieds sont couverts de plumes, & ses doigts bordés d'une espèce de dentelure; qu'il a dans la queue deux pennes de plus que le coq; que cette queue ne se divise point en deux plans comme celle du coq, mais qu'il la relève en éventail comme le dindon; que la grandeur totale de cet oiseau est quadruple de celle des coqs ordinaires (d); qu'il se plaît dans les pays froids, tandis que les coqs prospèrent beaucoup mieux dans les pays tempérés; qu'il n'y a point d'exemple avéré du mélange de ces deux espèces; que leurs œufs ne sont pas de la même couleur: enfin, si l'on se souvient

(c) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 251.

(d) Aldrovande, *Ornithologie*, tome II, page 61.

des preuves par lesquelles je crois avoir établi que l'espèce du coq est originaire des contrées tempérées de l'Asie, où les Voyageurs n'ont presque jamais vu de coqs de bruyère; on ne pourra guère se persuader que ceux-ci soient la souche de ceux-là, & l'on reviendra bientôt d'une erreur occasionnée, comme tant d'autres, par une fausse dénomination.

Pour moi, afin d'éviter toute équivoque, je donnerai dans cet article au coq de bruyère, le nom de tetras, formé de celui de *tetrao*, qui me paroît être son plus ancien nom latin, & qu'il conserve encore aujourd'hui dans la Sclavonie, où il s'appelle *tetrez*; on pourroit aussi lui donner celui de cedron tiré de *cedrone*, nom sous lequel il est connu en plusieurs contrées d'Italie: les Grisons l'appellent *stolzo*, du mot allemand *stolz*, qui signifie quelque chose de superbe ou d'imposant, & qui est applicable au coq de bruyère, à cause de sa grandeur & de sa beauté; par la même raison, les habitans des Pyrénées lui donnent le nom de paon sauvage; celui d'*urogallus*, sous lequel il est souvent désigné par les Modernes qui ont écrit en latin, vient de *ur*, *our*, *urus* qui veut dire sauvage, & dont s'est formé en allemand le mot *auer-hahn* ou *ourh-hahn*, lequel, selon Frisch, désigne un oiseau qui se tient dans les lieux peu fréquentés & de difficile accès; il signifie aussi un oiseau de marais (*e*), & c'est de-là que lui est venu le nom *riet-hahn*, coq de marais qu'on lui donne dans la Souabe, & même en Écosse (*f*).

Aristote ne dit que deux mots d'un oiseau qu'il appelle *tetrix*, & que les Athéniens appeloient *ourax*; cet oiseau, dit-il, ne

(*e*) *Aue.*, désigne, selon Frisch, une grande place humide & basse.

(*f*) Gesner, de *Avibus*, pag. 231 & 477.

niche point sur les arbres ni sur la terre, mais parmi les plantes basses & rampantes. *Tetrix* quam Athenienses vocant τετρα, nec arbori, nec terræ nidum suum committit, sed frutici (g). Sur quoi il est à propos de remarquer que l'expression grecque n'a pas été fidèlement rendue en latin par Gaza; car, 1.º Aristote ne parle point ici d'arbrisseau (*frutici*), mais seulement de plantes basses (*h*), ce qui ressemble plus aux *gramen* & à la mousse qu'à des arbrisseaux; 2.º Aristote ne dit point que le *tetrix* fasse de nid sur ces plantes basses, il dit seulement qu'il y niche, ce qui peut paroître la même chose à un Littérateur, mais non à un Naturaliste, vu qu'un oiseau peut nicher, c'est-à-dire, pondre & couvrir ses œufs sans faire de nid; & c'est précisément le cas du *tetrix*, selon Aristote lui-même, qui dit quelques lignes plus haut, que l'allouette & le *tetrix* ne déposent point leurs œufs dans des nids, mais qu'ils pondent sur la terre, ainsi que tous les oiseaux pesans, & qu'ils cachent leurs œufs dans l'herbe drue (*i*).

Or ce qu'a dit Aristote du *tetrix* dans ces deux passages, ainsi rectifiés l'un par l'autre, présente plusieurs indications qui conviennent à notre *tetras*, dont la femelle ne fait point de nid, mais dépose ses œufs sur la mousse, & les couvre de feuilles avec grand soin lorsqu'elle est obligée de les quitter: d'ailleurs le nom latin *tetrao*, par lequel Pline désigne le coq de bruyère, a un rapport évident avec le nom grec *tetrix*, sans

(g) *Historia Animalium*, lib. VI, cap. I.

(h) *Εν τοῖς χαμηλοῖς φυτοῖς in humilibus plantis.*

(i) Οὐκ ἐν νεοπέαις.... ἀλλ' ἐν τῇ γῆ ἐπιλυγαζόμενα ἔλθν non in nudis... sed in terra obumbrantes plantis. Gesner dit précisément: *nidum ejus congestum potius quam constructum vidimus.* De Avibus, lib. III, pag. 487.

compter l'analogie qui se trouve entre le nom athénien *ourax* & le nom composé *hour-hahn*, que les Allemands appliquent au même oiseau, analogie qui probablement n'est qu'un effet du hasard.

Mais ce qui pourroit jeter quelques doutes sur l'identité du *tetrix* d'Aristote avec le *tetrao* de Pline; c'est que ce dernier parlant de son *tetrao* avec quelque détail, ne cite point ce qu'Aristote avoit dit du *tetrix*, ce que vraisemblablement il n'eût pas manqué de faire selon sa coutume, s'il eût regardé son *tetrao* comme étant le même oiseau que le *tetrix* d'Aristote, à moins qu'on ne veuille dire qu'Aristote ayant parlé fort superficiellement du *tetrix*, Pline n'a pas dû faire grande attention au peu qu'il en avoit dit.

A l'égard du grand *tetrax* dont parle Athénée (*lib. IX*), ce n'est certainement pas notre *tetras*, puisqu'il a des espèces de barbillons charnus & semblables à ceux du coq, lesquels prennent naissance auprès des oreilles & descendent au-dessous du bec, caractère absolument étranger au *tetras*, & qui désigne bien plutôt la mélégride ou poule de Numidie qui est notre peintade.

Le petit *tetrax*, dont parle le même Auteur, n'est selon lui qu'un très-petit oiseau, & par sa petitesse même, exclus de toute comparaison avec notre *tetras*, qui est un oiseau de la première grandeur.

A l'égard du *tetrax* du poëte Nemesianus qui insiste sur sa stupidité, Gesner le regarde comme une espèce d'outarde; mais je lui trouve encore un trait caractérisé de ressemblance avec la mélégride; ce sont les couleurs de son plumage, dont le fond est gris-cendré, semé de taches en forme de gouttes (*k*);

(*k*) *Fragmenta librorum de Aucupio*, attribués par quelques-uns au poëte Nemesianus, qui vivoit dans le troisième siècle.

c'est bien-là le plumage de la peintade, appelée par quelques-uns *gallina guttata* (1).

Mais, quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, il est hors de doute que les deux espèces de *tetrao* de Pline, sont de vrais tetras ou coqs de bruyère (m) : le beau noir lustré de leur plumage, leurs sourcils couleur de feu, qui représentent des espèces de flammes dont leurs yeux sont surmontés; leur séjour dans les pays froids & sur les hautes montagnes, la délicatesse de leur chair sont autant de propriétés qui se rencontrent dans le grand & le petit tetras, & qui ne se trouvent réunies dans aucun autre oiseau : nous apercevons même dans la description de Pline, les traces d'une singularité qui n'a été connue que par très-peu de Modernes : *moriuntur contumaciâ*, dit cet Auteur, *spiritu revocato* (n); ce qui se rapporte à une observation remarquable, que Frisch a insérée dans l'histoire de cet oiseau (o); ce Naturaliste n'ayant point trouvé de langue dans le bec d'un coq de bruyère mort, & lui ayant ouvert le gosier, y retrouva la langue qui s'y étoit retirée avec toutes ses dépendances; & il faut que cela arrive le plus ordinairement, puisque c'est une

(1) *Et picta perdix, Numidicæque guttata.* Martial, c'est aussi très-exactement le plumage de ces deux poules du duc de Ferrare, dont Gesner parle à l'article de la peintade, *totas cinereo colore, eoque albicante, cum nigris rotundisque maculis.* De Avibus, pag. 481.

(m) *Decet tetraonas suus nitor absolutaque nigritia, in superciliis cocci rubor . . . gignunt eos Alpes & septentrionalis Regio.* Pline, lib. X, cap. XXII. Le Tetrao des hautes montagnes de Crète, vu par Belon, ressemble fort à celui de Pline; il a, dit l'Observateur françois, une tache rouge de chaque côté joignant les yeux, & de force qu'il est noir devant l'estomac, ses plumes en reluisent. *Observations de plusieurs singularités, &c.* page 11.

(n) *Capti animum despondent*, dit Longolius.

(o) Frisch, *distribution méthodique des Oiseaux, &c.* fig. CVIII.

opinion commune parmi les Chasseurs, que les coqs de bruyère n'ont point de langue: peut-être en est-il de même de cet aigle noir dont Pline fait mention (*p*), & de cet oiseau du Bresil dont parle Scaliger (*q*), lequel passoit aussi pour n'avoir point de langue, sans doute sur le rapport de quelques Voyageurs crédules, ou de Chasseurs peu attentifs, qui ne voient presque jamais les animaux que morts ou mourans, & sur-tout, parce qu'aucun Observateur ne leur avoit regardé dans le gosier.

L'autre espèce de tetrao, dont Pline parle au même endroit, est beaucoup plus grande, puisqu'elle surpasse l'outarde & même le vautour dont elle a le plumage, & qu'elle ne le cède qu'à l'autruche; du reste c'est un oiseau si pesant qu'il se laisse quelquefois prendre à la main (*r*). Belon prétend que cette espèce de *tetrao* n'est point connue des Modernes, qui, selon lui, n'ont jamais vu de tetras ou coqs de bruyère plus grands, ni même aussi grands que l'outarde: d'ailleurs on pourroit douter que l'oiseau désigné dans ce passage de Pline, par les noms d'*otis* & d'*avis-tarda*, fût notre outarde dont la chair est d'un fort bon goût; au lieu que l'*avis-tarda* de Pline étoit un mauvais manger: *damnatas in cibis*; mais on ne doit pas conclure pour cela avec Belon, que le grand *tetras* n'est autre chose que l'*avis-tarda*, puisque Pline dans ce même passage nomme le *tetras* & l'*avis-tarda*, & qu'il les compare comme des oiseaux d'espèces différentes.

Pour moi, après avoir tout bien pesé, j'aurois mieux dire, 1.^o que le premier tetrao dont parle Pline, est le tetras de la

(*p*) Plin. lib. X, cap. III.

(*q*) J. C. Scaliger, in *Cardanum*, Exercit. 228.

(*r*) Cela est vrai à la lettre du petit tetras, comme on le verra dans l'article suivant.

petite espèce, à qui tout ce qu'il dit en cet endroit est encore plus applicable qu'au grand :

2.^o Que son grand tetrao est notre grand tetras, & qu'il n'en exagère pas la grosseur en disant qu'il surpasse l'outarde; car j'ai pesé moi-même une grande outarde qui avoit trois pieds trois pouces de l'extrémité du bec à celle des ongles, six pieds & demi de vol, & qui s'est trouvée du poids de douze livres; or l'on fait & l'on verra bientôt que parmi les tetras de la grande espèce, il y en a qui pèsent davantage.

Le tetras ou grand coq de bruyère a près de quatre pieds de vol; son poids est communément de douze à quinze livres; Aldrovande dit qu'il en avoit vu un qui pesoit vingt-trois livres, mais ce sont des livres de Bologne, qui sont seulement de dix onces; en sorte que les vingt-trois ne sont pas quinze livres de seize onces. Le coq noir des montagnes de Moscovie décrit par Albin, & qui n'est autre chose qu'un tetras de la grande espèce, pesoit dix livres sans plumes & tout vidé; & le même Auteur dit que les *lieures* de Norvège, qui sont de vrais tetras, sont de la grandeur d'une outarde (f).

Cet oiseau gratte la terre comme tous les frugivores; il a le bec fort & tranchant (t), la langue pointue, & dans le palais un enfoncement proportionné au volume de la langue; les pieds sont aussi très-forts & garnis de plumes par-devant; le jabot

(f) Albin, tome I, page 21.

(t) Nota. Je ne fais ce que veut dire Longolius, en avançant que cet oiseau a des vestiges de barbillons. Voyez Gesner, page 487; y auroit-il parmi les grands tetras, une race ou une espèce qui auroit des barbillons, comme cela a lieu à l'égard des petits tetras; ou bien Longolius ne veut-il parler que d'une certaine disposition de plumes, représentant imparfaitement des barbillons, comme il a fait à l'article de la Gélinothe? Voyez Gesner, de Avibus, pag. 229.

est excessivement grand; mais du reste fait, ainsi que le gésier, à peu près comme dans le coq domestique (*u*): la peau du gésier est veloutée à l'endroit de l'adhérence des muscles.

Le tetras vit de feuilles ou de sommités de sapin, de genévrier, de cèdre (*x*), de faule, de bouleau, de peuplier blanc, de coudrier, de mirtille, de ronce, de chardon, de pomme de pin, des feuilles & des fleurs du blé sarrafin, de la gesse, du mille-feuille, du pissenlit, du trefle, de la vessie & de l'orobe, principalement lorsque ces plantes sont encore tendres; car lorsque les graines commencent à se former, il ne touche plus aux fleurs, & il se contente des feuilles; il mange aussi, sur-tout la première année, des mûres sauvages, de la faine, des œufs de fourmis, &c. On a remarqué au contraire que plusieurs autres plantes ne convenoient point à cet oiseau, entr'autres la livèche, l'éclaire, l'hieble, l'extramoine, le muguet, le froment, l'ortie, &c. (*y*).

On a observé dans le gésier des tetras que l'on a ouverts, de petits cailloux semblables à ceux que l'on voit dans le gésier de la volaille ordinaire, preuve certaine qu'ils ne se contentent point des feuilles & des fleurs qu'ils prennent sur les arbres, mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorsqu'ils mangent trop de baies de genièvre, leur chair qui est excellente, contracte un mauvais goût; & suivant la remarque de Plin, elle ne conserve pas long-temps sa bonne qualité, dans les cages & les volières où l'on veut quelquefois les nourrir par curiosité (*z*).

(*u*) Belon, Nature des Oiseaux, page 251.

(*x*) *Ibidem*.

(*y*) Journal Économique. Mai 1765.

(*z*) *In aviariis saporem perdunt*. Plin. lib. X, cap. xxii.

La femelle ne diffère du mâle que par la taille & par le plumage, étant plus petite & moins noire; au reste elle l'emporte sur le mâle par l'agréable variété des couleurs, ce qui n'est point l'ordinaire dans les oiseaux, ni même dans les autres animaux, comme nous l'avons remarqué en faisant l'histoire des quadrupèdes : & selon Willulghby, c'est faute d'avoir connu cette exception, que Gesner a fait de la femelle une autre espèce de tetras sous le nom de *grygallus major* (a), formé de l'allemand *grugel-hahn*; de même qu'il a fait aussi une espèce de la femelle du petit tetras, à laquelle il a donné le nom de *grygallus minor* (b); cependant Gesner prétend n'avoir établi ses espèces, qu'après avoir observé avec grand soin tous les individus, excepté le *grygallus minor*, & s'être assuré qu'ils avoient des différences bien caractérisées (c) : d'un autre côté, Schwenckfeld qui étoit à portée des montagnes, & qui avoit examiné souvent & avec beaucoup d'attention le *grygallus*, assure que c'est la femelle du tetras (d); mais il faut avouer que dans cette espèce, & peut-être dans beaucoup d'autres,

(a) *Nota.* Gesner trouve que le nom de grand francolin des Alpes, conviendrait assez au *grygallus major*, vu qu'il ne diffère du francolin que par la taille, étant trois fois plus gros, page 495.

(b) *Nota.* En effet, Gesner dit positivement que parmi tous les animaux, il n'est pas une seule espèce où les mâles ne l'emportent sur la femelle par la beauté des couleurs; à quoi Aldrovande oppose avec beaucoup de raison, l'exemple des oiseaux de proie, & sur-tout des éperviers & des faucons, parmi lesquels les femelles non-seulement ont le plumage plus beau que les mâles; mais encore surpassent ceux-ci en force & en grosseur, comme il a été remarqué ci-dessus, dans l'histoire de ces Oiseaux. Voyez Aldrovande, de *Avibus*, tom. II, pag. 72.

(c) Gesner, de *Avibus*, lib. III, pag. 493.

(d) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 371.

les couleurs de plumage font sujettes à de grandes variétés, selon le sexe, l'âge, le climat & diverses autres circonstances : celui que nous avons fait dessiner est un peu huppé. M. Briffon ne parle point de huppe dans sa description ; & des deux figures données par Aldrovande, l'une est huppée & l'autre ne l'est point. Quelques-uns prétendent que le tetras lorsqu'il est jeune, a beaucoup de blanc dans son plumage (e), & que ce blanc se perd à mesure qu'il vieillit, au point que c'est un moyen de connoître l'âge de l'oiseau (f) ; il semble même que le nombre des plumes de la queue ne soit pas toujours égal ; car Linnæus le fixe à dix-huit dans sa *Fauna Suecica*, & M. Briffon à seize dans son *Ornithologie* ; & ce qu'il y a de plus singulier, Schwenckfeld qui avoit vu & examiné beaucoup de ces oiseaux, prétend que soit dans la grande, soit dans la petite espèce, les femelles ont dix-huit plumes à la queue, & les mâles douze seulement ; d'où il suit que toute méthode qui prendra pour caractères spécifiques des différences aussi variables que le sont les couleurs des plumes & même leur nombre, sera sujette au grand inconvénient de multiplier les espèces ; je veux dire les espèces nominales, ou plutôt les nouvelles phrases, de surcharger la mémoire des commençans, de leur donner de fausses idées des choses ; & par conséquent de rendre l'étude de la Nature plus difficile.

Il n'est pas vrai, comme l'a dit Encelius, que le tetras mâle étant perché sur un arbre jette sa semence par le bec, que les femelles qu'il appelle à grands cris, viennent la recueillir, l'avalent, la rejeter ensuite, & que leurs œufs soient ainsi fécondés ; il

(e) Le blanc qui est dans la queue, forme avec celui des ailes & du dos lorsque l'oiseau fait la roue, un cercle de cette couleur. *Journal Économique*, Avril 1753.

(f) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 371.

n'est pas plus vrai que de la partie de cette semence qui n'est point recueillie par les poules, il se forme des serpens, des pierres précieuses, des espèces de perles; il est humiliant pour l'esprit humain qu'il se présente de pareilles erreurs à réfuter. Le tetras s'accouple comme les autres oiseaux; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'Encelius lui-même, qui raconte cette étrange fécondation par le bec, n'ignoroit pas que le coq couvrait ensuite ses poules, & que celles qu'il n'avoit point couvertes pondoient des œufs inféconds: il savoit cela, & n'en persista pas moins dans son opinion; il disoit pour la défendre que cet accouplement n'étoit qu'un jeu, un badinage, qui mettoit bien le sceau à la fécondation, mais qui ne l'opéroit point, vu qu'elle étoit l'effet immédiat de la déglutition de la semence. En vérité c'est s'arrêter trop long-temps sur de telles absurdités.

Les tetras mâles commencent à entrer en chaleur dans les premiers jours de février; cette chaleur est dans toute sa force vers les derniers jours de mars, & continue jusqu'à la pousse des feuilles. Chaque coq pendant sa chaleur se tient dans un certain canton d'où il ne s'éloigne pas; on le voit alors soir & matin, se promenant sur le tronc d'un gros pin ou d'un autre arbre, ayant la queue étalée en rond, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée, sans doute par le redressement de ses plumes, & prenant toutes sortes de postures extraordinaires, tant il est tourmenté par le besoin de répandre ses molécules organiques superflues: il a un cri particulier pour appeler ses femelles qui lui répondent & accourent sous l'arbre où il se tient, & d'où il descend bientôt pour les cocher & les féconder; c'est probablement à cause de ce cri singulier qui est très-fort & se fait entendre de loin, qu'on lui a donné le nom de

faisan bruyant : ce cri commence par une espèce d'explosion suivie d'une voix aigre & perçante, semblable au bruit d'une faux qu'on aiguise ; cette voix cesse & recommence alternativement, & après avoir ainsi continué à plusieurs reprises pendant une heure environ, elle finit par une explosion semblable à la première (g).

Le tetras qui, dans tout autre temps est fort difficile à approcher, se laisse surprendre très-aisément lorsqu'il est en amour, & sur-tout tandis qu'il fait entendre son cri de rappel ; il est alors si étourdi du bruit qu'il fait lui-même, ou si l'on veut tellement enivré, que ni la vue d'un homme, ni même les coups de fusil ne le déterminent à prendre sa volée ; il semble qu'il ne voie ni n'entende, & qu'il soit dans une espèce d'extase (h) ; c'est pour cela que l'on dit communément, & que l'on a même écrit que le tetras est alors sourd & aveugle ; cependant il ne l'est guère que comme le font en pareille circonstance, presque tous les animaux sans en excepter l'homme ; tous éprouvent plus ou moins cette extase d'amour, mais apparemment qu'elle est plus marquée dans le tetras ; car en Allemagne on donne le nom d'*auer-hahn*, aux amoureux qui paroissent avoir oublié tout autre soin, pour s'occuper uniquement de l'objet de leur passion (i), & même à toute personne qui montre une insensibilité stupide pour ses plus grands intérêts.

On juge bien que c'est cette saison où les tetras font en

(g) Journal Économique, Avril 1753.

(h) *In tantum aucla ut in terrâ quoque immobilis prehendantur.* Nota. Ce que Plin attribue ici à la grosseur du tetras, n'est peut-être qu'un effet de sa chaleur & de l'espèce d'ivresse qui l'accompagne.

(i) J. L. Frisch, sur les Oiseaux ; discours relatif à la figure CVII.

amour, que l'on choisit pour leur donner la chasse ou pour leur tendre des pièges. Je donnerai, en parlant de la petite espèce à queue fourchue, quelques détails sur cette chasse, sur-tout ceux qui seront les plus propres à faire connoître les mœurs & le naturel de ces oiseaux : je me bornerai à dire ici que l'on fait très-bien, même pour favoriser la multiplication de l'espèce, de détruire les vieux coqs, parce qu'ils ne souffrent point d'autres coqs sur leurs plaisirs, & cela dans une étendue de terrain assez considérable; en sorte que ne pouvant suffire à toutes les poules de leur district, plusieurs d'entr'elles sont privées de mâles & ne produisent que des œufs inféconds.

Quelques Oiseleurs prétendent qu'avant de s'accoupler, ces animaux se préparent une place bien nette & bien unie (*k*), & je ne doute pas qu'en effet on n'ait vu des places, mais je doute fort que les tetras aient eu la prévoyance de les préparer; il est bien plus simple de penser que ces places sont les endroits du rendez-vous habituel du cōq avec ses poules, lesquels endroits doivent être au bout d'un mois ou deux de fréquentation journalière, certainement plus battus que le reste du terrain.

La femelle du tetras pond ordinairement cinq ou six œufs au moins, & huit ou neuf au plus; Schwenckfeld prétend que la première ponte est de huit, & les suivantes de douze, quatorze & jusqu'à seize (*l*): ces œufs sont blancs, marquetés de jaune; & selon le même Schwenckfeld, plus gros que ceux des poules ordinaires; elle les dépose sur la mousse en un lieu sec, où

(*k*) Gésner, de *Avibus*, pag. 492.

(*l*) *Aviarium Silesiæ*, pag. 372. *Nota.* Cette gradation est conforme à l'observation d'Aristote; *ex primo coitu aves ova edunt pauciora.* Hist. Animal. lib. V, cap. XIV. Il me paroît seulement que le nombre des œufs est trop grand.

elle les couve seule & sans être aidée par le mâle (*m*); lorsqu'elle est obligée de les quitter, pour aller chercher sa nourriture, elle les cache sous les feuilles avec grand soin; & quoiqu'elle soit d'un naturel très-sauvage, si on l'approche tandis qu'elle est sur ses œufs, elle reste & ne les abandonne que très-difficilement, l'amour de la couvée l'emportant en cette occasion sur la crainte du danger.

Dès que les petits sont éclos, ils se mettent à courir avec beaucoup de légèreté; ils courent même avant qu'ils soient tout-à-fait éclos, puisqu'on en voit qui vont & viennent ayant encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps: la mère les conduit avec beaucoup de sollicitude & d'affection; elle les promène dans les bois où ils se nourrissent d'œufs de fourmis, de mûres sauvages, &c. La famille demeure unie tout le reste de l'année, & jusqu'à ce que la saison de l'amour leur donnant de nouveaux besoins & de nouveaux intérêts, les disperse, & sur-tout les mâles qui aiment à vivre séparément; car, comme nous l'avons vu, ils ne se souffrent pas les uns les autres, & ils ne vivent guère avec leurs femelles, que lorsque le besoin les leur rend nécessaires.

Les tetras, comme je l'ai dit, se plaisent sur les hautes montagnes; mais cela n'est vrai que pour les climats tempérés; car dans les pays très-froids, comme à la baie d'Hudson, ils préfèrent la plaine & les lieux bas, où ils trouvent apparemment la même température que sur nos plus hautes montagnes (*n*). Il y en a dans les Alpes, dans les Pyrénées, sur les montagnes

(*m*) *Nota.* Je crois avoir lû quelque part, qu'elle couvoit pendant environ vingt-huit jours, ce qui est assez probable, vu la grosseur de l'oiseau.

(*n*) Histoire générale des Voyages, tome XIV, page 663.
Tome II.

d'Auvergne, de Savoie, de Suisse, de Westphalie, de Souabe, de Moscovie, d'Écosse, sur celles de Grèce & d'Italie, en Norwège & même au nord de l'Amérique; on croit que la race s'en est perdue en Irlande (o), où elle existoit autrefois.

On dit que les oiseaux de proie en détruisent beaucoup, soit qu'ils choisissent pour les attaquer le temps où l'ivresse de l'amour les rend si faciles à surprendre, soit que trouvant leur chair de meilleur goût, ils leur donnent la chasse par préférence.

(o) Zoologie Britannique, page 84.



LE PETIT TETRAS

O U

COQ DE BRUYÈRE À QUEUE FOURCHUE.

VOICI encore un coq & un faisan (*planches 172, le mâle; & 173, la femelle*), qui n'est ni coq ni faisan; on l'a appelé *petit coq sauvage, coq de bruyère, coq de bouleau, &c. faisan noir, faisan de montagne*; on lui a même donné le nom de *perdrix, de gélinotte*; mais dans le vrai c'est le petit tetras, c'est le premier *tetrao* de Pline, c'est le *tetrao* ou *l'urogallus minor* de la plupart des Modernes: quelques Naturalistes, tels que Rzaczynski, l'ont pris pour le *tetrax* du poëte Nemesianus; mais c'est sans doute faute d'avoir remarqué que la grosseur de ce *tetrax* est, selon Nemesianus même, égale à celle de l'oie & de la grue (*a*); au lieu que selon Gefner, Schwenckfeld, Aldrovande & quelques autres Observateurs qui ont vu par eux-mêmes, le petit tetras n'est guère plus gros qu'un coq ordinaire; mais seulement d'une forme un peu plus alongée, & que sa femelle, selon M. Ray, n'est pas tout-à-fait aussi grosse que notre poule commune.

Turner, en parlant de sa poule morefque, ainsi appelée, dit-il, non pas à cause de son plumage qui ressemble à celui de la perdrix; mais à cause de la couleur du mâle qui est noir, lui donne une crête rouge & charnue, & deux espèces de barbillons

(a) *Tarpeia est custos Arcis non corpore major*

Nec qui te volucres docuit, Palamede, figuras.

Vide M. Aurelii Olympii Nemesiani, *fragmenta, de Aucupio.*

de même substance & de même couleur (b); en quoi Willulghby prétend qu'il se trompe; mais cela est d'autant plus difficile à croire, que Turner parle d'un oiseau de son pays (*apud nos est*), & qu'il s'agit d'un caractère trop frappant pour que l'on puisse s'y méprendre : or en supposant que Turner ne s'est point trompé en effet sur cette crête & sur ces barbillons, & d'autre part, considérant qu'il ne dit point que la poule moresque ait la queue fourchue, je serois porté à la regarder comme une autre espèce, ou si l'on veut, comme une autre race de petit tetras, semblable à la première par la grosseur, par le différent plumage du mâle & de la femelle, par les mœurs, le naturel, le goût des mêmes nourritures, &c. mais qui s'en distingue par ses barbillons charnus & par sa queue non fourchue; & ce qui me confirme dans cette idée, c'est que je trouve dans Gesner un oiseau sous le nom de *gallus sylvestris* (c), lequel a aussi des barbillons & la queue non fourchue, du reste fort ressemblant au petit tetras; en sorte qu'on peut & qu'on doit, ce me semble, le regarder comme un individu de la même espèce que la poule moresque de Turner, d'autant plus que dans cette espèce le mâle porte en Écosse (d'où l'on avoit envoyé à Gesner la figure de l'oiseau) le nom de *coq noir*, & la femelle celui de *poule grise*, ce qui indique précisément la différence de plumage, qui dans les espèces de tetras se trouve entre les deux sexes.

Le petit tetras dont il s'agit ici, n'est petit que parce qu'on le compare avec le grand tetras; il pèse trois à quatre livres, & il est encore après celui-là, le plus grand de tous les oiseaux qu'on appelle *coqs de bois* (d).

(b) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 477.

(c) Ibidem.

(d) Ibidem, pag. 493.

Il a beaucoup de choses communes avec le grand tetras, sourcils rouges, pieds pattus & sans éperons, doigts dentelés, tache blanche à l'aile, &c. mais il en diffère par deux caractères très-apparens; il est beaucoup moins gros, & il a la queue fourchue non-seulement parce que les pennes ou grandes plumes du milieu sont plus courtes que les extérieures; mais encore parce que celles-ci se recourbent en dehors: de plus, le mâle de cette petite espèce a plus de noir, & un noir plus décidé que le mâle de la grande espèce, & il a de plus grands sourcils; j'appelle ainsi cette peau rouge & glanduleuse qu'il a au-dessus des yeux; mais la grandeur de ces sourcils est sujette à quelque variation dans les mêmes individus en différens temps, comme nous le verrons plus bas.

La femelle est une fois plus petite que le mâle (e), elle a la queue moins fourchue, & les couleurs de son plumage sont si différentes, que Gesner s'est cru en droit d'en former une espèce séparée qu'il a désignée par le nom de *grygallus minor*, comme je l'ai remarqué ci-dessus dans l'histoire du grand tetras: au reste, cette différence de plumage entre les deux sexes ne se décide qu'au bout d'un certain temps; les jeunes mâles sont d'abord de la couleur de leur mère, & conservent cette couleur jusqu'à la première automne: sur la fin de cette saison & pendant l'hiver, ils prennent des nuances de plus en plus foncées jusqu'à ce qu'ils soient d'un noir-bleuâtre, & ils retiennent cette dernière couleur toute leur vie, sans autres changemens que ceux que je vais indiquer; 1.° ils prennent plus de bleu à mesure qu'ils avancent en âge; 2.° à trois ans & non plus tôt, ils prennent une tache blanche sous le bec; 3.° lorsqu'ils sont très-vieux, il paroît une

(e) British Zoology.

autre tache d'un noir varié sous la queue, où auparavant les plumes étoient toutes blanches (*f*) : Charleton & quelques autres ajoutent qu'il y a d'autant moins de taches blanches à la queue que l'oiseau est plus vieux; en sorte que le nombre plus ou moins grand de ces taches est un indice pour reconnoître son âge (*g*).

Les Naturalistes qui ont compté assez unanimement vingt-six plumes dans l'aile du petit tetras, ne s'accordent point entr'eux sur le nombre des plumes de la queue, & l'on retrouve ici à peu près les mêmes variations dont j'ai parlé au sujet du grand tetras. Schwenckfeld qui donne dix-huit plumes à la femelle, n'en accorde que douze au mâle. Willulghby, Albin, M. Briffon en assignent seize aux mâles comme aux femelles, les deux mâles que nous conservons au Cabinet du Roi en ont tous deux dix-huit; savoir, sept grandes de chaque côté, & quatre dans le milieu beaucoup plus courtes: ces différences viendroient-elles de ce que le nombre de ces grandes plumes est sujet à varier réellement? ou de ce que ceux qui les ont comptées ont négligé de s'assurer auparavant s'il n'en manquoit aucune dans les sujets soumis à leur observation? au reste, le tetras a les ailes courtes, & par conséquent le vol pesant, & on ne le voit jamais s'élever bien haut ni aller bien loin.

Les mâles & les femelles ont l'ouverture des oreilles fort grande, les doigts unis par une membrane jusqu'à la première articulation & bordés de dentelures (*h*), la chair blanche & de

(*f*) Actes de Breslaw, Novembre 1725.

(*g*) Charleton, *Exercitationes*, pag. 82.

(*h*) *Nota. Unguis medii digiti ex parte interiore in aciem tenuatus*, expression un peu louche de Willulghby; car si cela signifie que l'ongle du doigt du milieu est tranchant du côté intérieur, nous avons vérifié sur l'oiseau même, que le côté extérieur & le côté

facile digestion, la langue molle un peu hérissée de petites pointes & non divisée; sous la langue une substance glanduleuse, dans le palais une cavité qui répond exactement aux dimensions de la langue, le jabot très-grand, le tube intestinal long de cinquante-un pouces, & les appendices ou *cæcum* de vingt-quatre; ces appendices sont sillonnées de six stries ou cannelures (*i*).

La différence qui se trouve entre les femelles & les mâles, ne se borne pas à la superficie, elle pénètre jusqu'à l'organisation intérieure. Le docteur Waygand a observé que l'os du *sternum* dans les mâles étant regardé à la lumière, paroïssoit semé d'un nombre prodigieux de petites ramifications de couleur rouge, lesquelles se croisant & recroisant en mille manières & dans toutes sortes de directions, formoient un réseau très-curieux & très-singulier; au lieu que dans les femelles le même os n'a que peu ou point de ces ramifications; il est aussi plus petit & d'une couleur blanchâtre (*k*).

Cet oiseau vole le plus souvent en troupe, & se perche sur les arbres à peu près comme le faisan (*l*): il mue en été, & il se cache alors dans des lieux fourrés ou dans des endroits marécageux (*m*); il se nourrit principalement de feuilles & de boutons de bouleau, & de baies de bruyère, d'où lui est venu

intérieur de cet ongle sont également tranchans; & de plus, cet ongle ne diffère que très-peu & même point du tout des autres par ce caractère tranchant; ainsi cette observation de Willulghby nous paroît mal fondée.

(*i*) Willulghby, page 124. Schwenckfeld, page 375.

(*k*) Voyez Actes de Breslaw, mois de Novembre 1725.

(*l*) Britisch Zoology.

(*m*) Actes de Breslaw, loco citato.

son nom françois *coq de bruyère*, & son nom allemand *brickham*, qui signifie coq de bouleau; il vit aussi de chatons de coudrier, de blé & d'autres graines: l'automne il se rabat sur les glands, les mûres de ronces, les boutons d'aune, les pommes de pin, les baies de myrtille (*vitis idæa*), de fufain ou bonnet de prêtre: enfin l'hiver il se réfugie dans les grands bois où il est réduit aux baies de genièvre, ou à chercher sous la neige celles de l'*oxycoccum* ou *canneberge*, appelée vulgairement *coufsinet de marais* (*n*); quelquefois même il ne mange rien du tout pendant les deux ou trois mois du plus grand hiver; car on prétend qu'en Norwège, il passe cette saison rigoureuse sous la neige, engourdi, sans mouvement & sans prendre aucune nourriture (*o*), comme font dans nos pays plus tempérés les chauves-souris, les loirs, les lérots, les muscardins, les hérissons & les marmottes, & (si le fait est vrai) sans doute à peu près pour les mêmes causes (*p*).

(*n*) Voy. Schwenckfeld, *Aviarum Silesiæ*, pag. 375. — Rzaczynski, *Auctuarium Polon.* pag. 422. — Willulghby, page 125. — British Zoology, pag. 85.

(*o*) Linnæus, *Syst. nat. edit. X*, pag. 159. — Gesner, *de Avibus*, pag. 495. *Nota.* Les Auteurs de la Zoologie Britannique, avoient remarqué que les perdrix blanches qui passent l'hiver dans la neige, avoient les pieds mieux garnis de plumes que les deux espèces de tetras qui savent se mettre à l'abri dans les forêts épaisses: mais si les tetras passent aussi l'hiver sous la neige, que devient cette belle cause finale, ou plutôt que deviennent tous les raisonnemens de ce genre lorsqu'on les examine avec les yeux de la Philosophie?

(*p*) Voyez l'Histoire naturelle, générale & particulière, in-4.^o tome VIII, page 159; où j'indique la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux. Celui du tetras pendant l'hiver, me rappelle ce que l'on trouve dans le livre de *Mirabilibus*, attribué à Aristote, au sujet de certains oiseaux du royaume de Pont, qui étoient en hiver dans un tel état de torpeur, qu'on pouvoit les plumer, les dresser & même les mettre à la broche sans qu'ils le sentissent, & qu'on ne pouvoit les réveiller qu'en les faisant rôtir; en retranchant de ce fait ce qu'on y a ajouté de ridicule pour le rendre merveilleux, il se réduit à un engourdissement semblable à celui des tetras & des marmottes, qui suspend toutes les fonctions des sens externes, & ne cesse que par l'action de la chaleur.

On

On trouve de ces oiseaux au nord de l'Angleterre & de l'Écosse, dans les parties montueuses, en Norwège & dans les provinces septentrionales de la Suède, aux environs de Cologne, dans les Alpes Suisses, dans le Bugey où ils s'appellent *grianots*, selon M. Hébert; en Podolie, en Lithuanie, en Samogitie, & sur-tout en Volhinie & dans l'Ukraine, qui comprend les Palatinats de Kiovie & de Braflaw, où un noble Polonois en prit un jour cent trente paires d'un seul coup de filet, dit Rzaczynski, près du village de Kusmince (q). Nous verrons plus bas la manière dont la chasse du tetras se fait en Courlande: ces oiseaux ne s'accoutument pas facilement à un autre climat, ni à l'état de domesticité; presque tous ceux que M. le maréchal de Saxe avoit fait venir de Suède dans sa ménagerie de Chambord, y sont morts de langueur & sans se perpétuer (r).

Le tetras entre en amour dans le temps où les saules commencent à pousser, c'est-à-dire, sur la fin de l'hiver, ce que les Chasseurs savent bien reconnoître à la liquidité de ses excréments (s); c'est alors qu'on voit chaque jour les mâles se rassembler dès le matin au nombre de cent ou plus, dans quelque lieu élevé, tranquille, environné de marais, couvert de bruyère, &c. qu'ils ont choisi pour le lieu de leur rendez-vous habituel, là ils s'attaquent, ils s'entrebattent avec fureur, jusqu'à ce que les plus foibles aient été mis en fuite; après quoi les vainqueurs se promènent sur un tronc d'arbre, ou sur l'endroit le plus élevé du terrain, l'œil en feu, les sourcils gonflés, les plumes hérissées, la queue étalée en éventail, faisant la roue, battant des ailes,

(q) *Auctuarium*. Polon. pag. 422.

(r) Voyez Salerne, *Ornithologie*, page 137.

(s) Actes de Breslaw. Novembre 1725.

bondissant assez fréquemment (*t*), & rappelant les femelles par un cri qui s'entend d'un demi-mille : son cri naturel par lequel il semble articuler le mot allemand *frau* (*u*), monte de tierce dans cette circonstance, & il y joint un autre cri particulier, une espèce de roulement de gosier très-éclatant (*x*); les femelles qui sont à portée répondent à la voix des mâles, par un cri qui leur est propre, elles se rassemblent autour d'eux, & reviennent très-exactement les jours suivans au même rendez-vous; selon le docteur Waygand, chaque coq a deux ou trois poules auxquelles il est plus spécialement affectonné (*y*).

Lorsque les femelles sont fécondées, elles vont chacune de leur côté faire leur ponte dans des taillis épais & un peu élevés; elles pondent par terre & sans se donner beaucoup de peine pour la construction d'un nid, comme font tous les oiseaux pesans : elles pondent six ou sept œufs, selon les uns (*z*), de douze à seize, selon les autres (*a*); & de douze à vingt, selon quelques autres (*b*); les œufs sont moins gros que ceux des poules domestiques & un peu plus languets. M. Linnæus assure que ces poules de bruyère perdent leur fumet dans le temps de l'incubation (*c*). Schwenckfeld semble insinuer que le temps de leur ponte est dérangé depuis que ces oiseaux ont été tourmentés par les Chasseurs, & effrayés par les coups de fusil; & il attribue aux mêmes

(*t*) Frisch, *planche CIX.* — British Zoology, *pag.* 85.

(*u*) Ornithologie de Salerne, *loco citato.*

(*x*) Frisch, *ibidem.*

(*y*) Actes de Breslaw. *Novembre 1725.*

(*z*) British Zoology, *pag.* 85.

(*a*) Schwenckfeld, *Aviarius Silesiæ*, *pag.* 373.

(*b*) Actes de Breslaw, *ibidem.*

(*c*) Syst. nat. edit. X, *pag.* 159.

causés la perte qu'a fait l'Allemagne de plusieurs autres belles espèces d'oiseaux.

Dès que les petits ont douze ou quinze jours, ils commencent déjà à battre des ailes & à s'effayer à voltiger ; mais ce n'est qu'au bout de cinq ou six semaines qu'ils sont en état de prendre leur essor, & d'aller se percher sur les arbres avec leurs mères : c'est alors qu'on les attire avec un appeau (*d*), soit pour les prendre au filet, soit pour les tuer à coups de fusil ; la mère prenant le son contrefait de cet appeau pour le pialement de quelqu'un de ses petits qui s'est égaré, accourt & le rappelle par un cri particulier qu'elle répète souvent, comme font en pareil cas nos poules domestiques, & elle amène à sa suite le reste de la couvée qu'elle livre ainsi à la merci des Chasseurs.

Quand les jeunes tetras sont un peu plus grands & qu'ils commencent à prendre du noir dans leur plumage, ils ne se laissent pas amorcer si aisément de cette manière ; mais alors jusqu'à ce qu'ils aient pris la moitié de leur accroissement, on les chasse avec l'oiseau de proie. Le vrai temps de cette chasse est l'arrière-faison, lorsque les arbres ont quitté leurs feuilles ; dans ce temps les vieux mâles choisissent un certain endroit où ils se rendent tous les matins, au lever du soleil, en rappelant par un certain cri (sur-tout quand il doit geler ou faire beau temps), tous les autres oiseaux de leur espèce, jeunes & vieux, mâles & femelles : lorsqu'ils sont rassemblés ils volent en troupes sur les bouleaux, ou bien, s'il n'y a point de neige sur la terre,

(*d*) Cet appeau se fait avec un os de l'aile de l'autour, qu'on remplit en partie de cire, en ménageant des ouvertures propres à rendre le son demandé. Voyez Actes de Breslaw. Novembre 1725.

ils se répandent dans les champs qui ont porté l'été précédent du seigle, de l'avoine ou d'autres grains de ce genre; & c'est alors que les oiseaux de proie dressés pour cela ont beau jeu.

On a en Courlande, en Livonie & en Lithuanie, une autre manière de faire cette chasse; on se sert d'un tetras empaillé, ou bien on fait un tetras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable, bourée de foin ou d'étoupe, ce qui s'appelle dans le pays une *balvane*: on attache cette balvane au bout d'un bâton, & l'on fixe ce bâton sur un bouleau, à portée du lieu que ces oiseaux ont choisi pour leur rendez-vous d'amour; car c'est le mois d'avril, c'est-à-dire, le temps où ils sont en amour que l'on prend pour faire cette chasse; dès qu'ils aperçoivent la *balvane*, ils se rassemblent autour d'elle, s'attaquent & se défendent d'abord comme par jeu; mais bientôt ils s'animent & s'entrebattent réellement, & avec tant de fureur qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien, & que le Chasseur qui est caché près de-là dans sa hutte, peut aisément les prendre, même sans coup férir; ceux qu'il a pris ainsi, il les apprivoise dans l'espace de cinq ou six jours, au point de venir manger dans la main (e): l'année suivante au printemps, on se sert de ces oiseaux apprivoisés, au lieu de *balvanes*, pour attirer les tetras sauvages qui viennent les attaquer, & se battent avec eux avec tant d'acharnement qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fusil: ils reviennent tous les jours de très-grand matin au lieu du rendez-vous, ils y restent jusqu'au lever du soleil, après quoi ils s'envolent & se dispersent dans les bois & les bruyères pour chercher leur nourriture; sur les trois heures après midi ils

(e) *Nota.* Le naturel des petits tetras, diffère beaucoup en ce point de celui des grands tetras, qui loin de s'apprivoiser, lorsqu'ils sont pris, refusent même de prendre de la nourriture, & s'étouffent quelquefois en avalant leur langue, comme on l'a vu dans leur histoire.

reviennent

reviennent au même lieu, & y restent jusqu'au soir assez tard : ils se rassemblent ainsi tous les jours, sur-tout lorsqu'il fait beau, tant que dure la saison de l'amour, c'est-à-dire, environ trois ou quatre semaines ; mais lorsqu'il fait mauvais temps, ils sont un peu plus retirés.

Les jeunes tetras ont aussi leur assemblée particulière & leur rendez-vous séparé, où ils se rassemblent par troupes de quarante ou cinquante, & où ils s'exercent à peu près comme les vieux ; seulement ils ont la voix plus grêle, plus enrouée & le son en est plus coupé ; ils paroissent aussi sauter avec moins de liberté : le temps de leur assemblée ne dure guère que huit jours, après quoi ils vont rejoindre les vieux.

Lorsque la saison de l'amour est passée, comme ils s'assemblent moins régulièrement, il faut une nouvelle industrie pour les diriger du côté de la hutte du Tireur de ces balvanes. Plusieurs Chasseurs à cheval forment une enceinte plus ou moins étendue, dont cette hutte est le centre, & en se rapprochant insensiblement, & faisant claquer leur fouet à propos, ils font lever les tetras, & les poussent d'arbre en arbre du côté du Tireur qu'ils avertissent par des coups de voix s'ils sont loin, ou par un coup de sifflet s'ils sont plus près : mais on conçoit bien que cette chasse ne peut réussir qu'autant que le Tireur a disposé toutes choses, d'après la connoissance des mœurs & des habitudes de ces oiseaux : les tetras, en volant d'un arbre sur un autre, choisissent d'un coup d'œil prompt & sûr, les branches assez fortes pour les porter, sans même en excepter les branches verticales qu'ils font plier par le poids de leur corps, & ramènent en se posant dessus à une situation à peu près horizontale ; en sorte qu'ils peuvent très-bien s'y soutenir, quelque mobiles qu'elles soient :

lorsqu'ils sont posés, leur sûreté est leur premier soin ; ils regardent de tous côtés, prêtant l'oreille, alongeant le cou, pour reconnoître s'il n'y a point d'ennemis ; & lorsqu'ils se croient bien à l'abri des oiseaux de proie & des Chasseurs, ils se mettent à manger les boutons des arbres : d'après cela un Tireur intelligent a soin de placer ses balvanes sur des rameaux flexibles, auxquels il attache un cordon qu'il tire de temps en temps, pour faire imiter aux balvanes les mouvemens & les oscillations du tetras sur sa branche.

De plus, il a appris par l'expérience que lorsqu'il fait un vent violent, on peut diriger la tête de ces balvanes contre le vent ; mais que par un temps calme, on doit les mettre les unes vis-à-vis des autres ; lorsque les tetras poussés par les Chasseurs de la manière que j'ai dit, viennent droit à la hutte du Tireur, celui-ci peut juger, par une observation facile, s'ils s'y poseront ou non à portée de lui ; si leur vol est inégal, s'ils s'approchent & s'éloignent alternativement en battant des ailes, il peut compter que, sinon toute la troupe, au moins quelques-uns, s'abattront près de lui ; si au contraire, en prenant leur essor non loin de sa hutte, ils partent d'un vol rapide & soutenu, il peut conclure qu'ils iront en avant sans s'arrêter.

Lorsqu'ils se sont posés à portée du Tireur, il en est averti par leurs cris réitérés jusqu'à trois fois ou même davantage ; alors il se gardera bien de les tirer trop brusquement ; au contraire, il se tiendra immobile & sans faire le moindre bruit dans sa hutte, pour leur donner le temps de faire toutes leurs observations & la reconnoissance du terrain ; après quoi, lorsqu'ils se seront bien établis sur leurs branches, & qu'ils commenceront à manger, il les tirera & les choisira à son aise ; mais quelque nombreuse

que soit la troupe, fût-elle de cinquante & même de cent, on ne peut guère espérer d'en tuer plus d'un ou deux d'un seul coup; car ces oiseaux se séparent en se perchant, & chacun choisit ordinairement son arbre pour se poser: les arbres isolés sont plus avantageux qu'une forêt pleine; & cette chasse est beaucoup plus facile lorsqu'ils se perchent que lorsqu'ils se tiennent à terre: cependant, quand il n'y a point de neige, on établit quelquefois les balvanes & la hutte, dans les champs qui ont porté la même année de l'avoine, du seigle, du blé farrasin, ou on couvre la hutte de paille, & on fait d'assez bonnes chasses, pourvu toutefois que le temps soit au beau; car le mauvais temps disperse ces oiseaux, les oblige à se cacher & en rend la chasse impossible; mais le premier beau jour qui succède, la rend d'autant plus facile, & un Tireur bien posté les rassemble aisément avec ses seuls appeaux, & sans qu'il soit besoin de Chasseurs pour les pousser du côté de la hutte.

On prétend que lorsque ces oiseaux volent en troupe, ils ont à leur tête un vieux coq qui les mène en chef expérimenté, & qui leur fait éviter tous les pièges des Chasseurs; en sorte qu'il est fort difficile, dans ce cas, de les pousser vers la balvane, & que l'on n'a d'autres ressources que de détourner quelques traîneurs.

L'heure de cette chasse est chaque jour, depuis le soleil levant jusqu'à dix heures; & l'après-midi, depuis une heure jusqu'à quatre: mais en automne, lorsque le temps est calme & couvert, la chasse dure toute la journée sans interruption, parce que dans ce cas les tetras ne changent guère de lieu: on peut les chasser de cette manière, c'est-à-dire, en les poussant d'arbre en arbre jusqu'aux environs du solstice d'hiver; mais après ce

temps ils deviennent plus sauvages, plus défiants, plus rusés; ils changent même leur demeure accoutumée, à moins qu'ils n'y soient retenus par la rigueur du froid ou par l'abondance des neiges.

On prétend avoir remarqué que lorsque les tetras se posent sur la cime des arbres & sur leurs nouvelles pousses, c'est signe de beau temps; mais que lorsqu'on les voit se rabattre sur les branches inférieures & s'y tapir, c'est un signe de mauvais temps: je ne ferois pas mention de ces remarques des Chasseurs, si elles ne s'accordoient avec le naturel de ces oiseaux, qui, selon ce que nous avons vu ci-dessus, paroissent fort susceptibles des influences du beau & du mauvais temps, & dont la grande sensibilité à cet égard, pourroit être supposée sans blesser la vraisemblance, au degré nécessaire pour leur faire pressentir la température du lendemain.

Dans les temps de grande pluie, ils se retirent dans les forêts les plus touffues pour y chercher un abri; & comme ils sont alors fort pesans & qu'ils volent difficilement, on peut les chasser avec des chiens courans, qui les forcent souvent & les prennent même à la course (*f*).

Dans d'autres pays on prend les tetras au lacet, selon Aldrovande (*g*); on les prend aussi au filet, comme nous l'avons vu ci-dessus; mais il seroit curieux de savoir quelle étoit la

(*f*) Actes de Bressaw, Novembre 1725, page 527 & suivantes; & page 538 & suivantes. *Nota.* Cette pesanteur des tetras a été remarquée par Pline; il est vrai qu'il paroît l'attribuer à la grande espèce, & je ne doute pas qu'elle ne lui convienne aussi-bien qu'à la petite.

(*g*) Aldrov. *de Avibus*, tom. II, pag. 69.

forme, l'étendue & la disposition de ce filet, sous lequel le noble Polonois dont parle Rzaczynski, en prit un jour deux cents soixante à la fois.

LE PETIT TETRAS

À QUEUE PLEINE, &c.

J'AI exposé à l'article précédent, les raisons que j'avois de faire de ce petit tetras une espèce ou plutôt une race séparée : Gesner en parle sous le nom de *coq de bois* (*gallus sylvestris*) (a), comme d'un oiseau qui a des barbillons rouges, & une queue pleine & non fourchue; il ajoute que le mâle s'appelle *coq noir* en Écosse, & la femelle *poule grise* (*greyhen*). Il est vrai que cet Auteur prévenu de l'idée que le mâle & la femelle ne devoient pas différer, à un certain point, par la couleur des plumes, traduit ici le *greyhen* par *gallina fusca*, poule rembrunie, afin de rapprocher de son mieux la couleur des plumages; & qu'ensuite il se prévaut de sa version infidèle pour établir que cette espèce est toute autre que celle de la poule morefque de Turner (b), par la raison que le plumage de cette poule morefque diffère tellement de celui du mâle, qu'une personne peu au fait pourroit s'y méprendre, & regarder ce mâle & cette femelle comme appartenans à deux espèces différentes. En effet, le mâle est presque tout noir, & la femelle de la même couleur à peu près que la perdrix grise; mais au fond c'est un nouveau

(a) Gesner, de *Avibus*, pag. 477.

(b) *Idem*, loco citato.

trait de conformité qui rend plus complète la ressemblance de cette espèce avec celle du coq noir d'Écosse, car Gesner prétend en effet que ces deux espèces se ressemblent dans tout le reste. Pour moi, la seule différence que j'y trouve, c'est que le coq noir d'Écosse a de petites taches rouges sur la poitrine, les ailes & les cuisses; mais nous avons vu dans l'histoire du petit tetras à queue fourchue, que dans les six premiers mois les jeunes mâles qui doivent devenir tout noirs dans la suite, ont le plumage de leurs mères, c'est-à-dire, de la femelle; & il pourroit se faire que les petites taches rouges dont parle Gesner, ne fussent qu'un reste de cette première livrée avant qu'elle se fût changée entièrement en un noir pur & sans mélange.

Je ne fais pourquoi M. Briffon confond cette race ou variété, comme il l'appelle, avec le *tetrao* pointillé de blanc de M. Linnæus (c), puisqu'un des caractères de ce *tetrao*, nommé en Suédois *racklehane*, est d'avoir la queue fourchue; & que d'ailleurs M. Linnæus ne lui attribue point de barbillons, tandis que le tetras dont il s'agit ici a la queue pleine, selon la figure donnée par Gesner; & que selon sa description, il a des barbillons rouges à côté du bec.

Je ne vois pas non plus pourquoi M. Briffon confondant ces deux races en une seule, n'en fait qu'une variété du petit tetras à queue fourchue, puisqu'indépendamment des deux différences que je viens d'indiquer, M. Linnæus dit positivement, que son tetras pointillé de blanc est plus rare, plus sauvage, & qu'il a un cri tout autre, ce qui suppose, ce me semble, des différences plus caractérisées, plus profondes que celles qui d'ordinaire constituent une simple variété.

(c) Linnæus, *Fauna Suecica*, n.º 167.

Il me paroîtroit plus raisonnable de séparer ces deux races ou espèces de petit tetras, dont l'une caractérisée par la queue pleine & les barbillons rouges, comprend le coq noir d'Écosse & la poule morefque de Turner; & l'autre ayant pour attributs ses petites taches blanches sur la poitrine, & son cri différent, seroit formée du *racklehane* des Suédois.

Ainsi l'on doit compter, ce me semble, quatre espèces différentes dans le genre des tetras ou coqs de bruyère; 1.° le grand tetras ou grand coq de bruyère; 2.° le petit tetras ou coq de bruyère à queue fourchue; 3.° le *racklan* ou *racklehane* de Suède, indiqué par M. Linnæus; 4.° la poule morefque de Turner ou coq noir d'Écosse, avec des barbillons charnus des deux côtés du bec, & la queue pleine.

Et ces quatre espèces sont toutes originaires & naturelles aux climats du Nord, & habitent également dans les forêts de pins & de bouleaux; il n'y a que la troisième, c'est-à-dire le *racklehane* de Suède, qu'on pourroit regarder comme une variété du petit tetras, si M. Linnæus n'affuroit pas qu'il jette un cri tout différent.

LE PETIT TETRAS

À PLUMAGE VARIABLE.

LES grands tetras sont communs en Lapponie, sur-tout lorsque la disette des fruits dont ils se nourrissent, ou bien l'excessive multiplication de l'espèce les oblige de quitter les forêts de la Suède & de la Scandinavie, pour se réfugier vers le Nord (a):

(a) Klein, *Hist. Avium*, pag. 173.

cependant on n'a jamais dit qu'on eût vu dans ces climats glacés de grands tetras blancs; les couleurs de leur plumage sont par leur fixité & leur consistance, à l'épreuve de la rigueur du froid; il en est de même des petits tetras noirs, qui sont aussi communs en Courlande & dans le nord de la Pologne, que les grands le sont en Lapponie; mais le docteur Weigandt (b), le jésuite Rzaczynski (c) & M. Klein (d), assurent qu'il y a en Courlande une autre espèce de petit tetras, qu'ils appellent *tetras blancs*, quoiqu'il ne soit blanc qu'en hiver, & dont le plumage devient tous les ans en été d'un brun-rougeâtre, selon le docteur Weigandt (e); & d'un gris-bleuâtre, selon Rzaczynski (f): ces variations ont lieu pour les mâles comme pour les femelles; en sorte que dans tous les temps les individus des deux sexes ont exactement les mêmes couleurs: ils ne se perchent point sur les arbres comme les autres tetras, & ils se plaisent, sur-tout dans les taillis épais & les bruyères, où ils ont coutume de choisir chaque année un certain espace de terrain, où ils s'assemblent ordinairement, s'ils ont été dispersés par les Chasseurs, ou par l'oiseau de proie, ou par un orage; c'est-là qu'ils se réunissent bientôt après, en se rappelant les uns les autres. Si on leur donne la chasse, il faut la première fois qu'on les fait partir, remarquer soigneusement la remise; car ce sera à coup sûr le lieu de leur rendez-vous de l'année, & ils ne partiront pas si facilement une seconde fois, sur-tout s'ils aperçoivent les Chasseurs, au

(b) Weigandt, *Actes de Breslaw*, mois de Novembre, année 1725,

(c) Rzaczynski, *Auctuarium, Hist. nat. Poloniae*, pag. 422,

(d) Klein, *Hist. Avium prodromus*, pag. 173,

(e) Weigandt, *loco citato*.

(f) Rzaczynski, *loco citato*,

contraire,

contraire, ils se tapiront contre terre, & se cacheront de leur mieux ; mais c'est alors qu'il est facile de les tirer.

On voit qu'ils diffèrent des tetras noirs, non-seulement par la couleur, & par l'uniformité de plumage du mâle & de la femelle, mais encore par leurs habitudes, puisqu'ils ne se perchent point ; ils diffèrent aussi des lagopèdes, vulgairement perdrix blanches, en ce qu'ils se tiennent non sur les hautes montagnes, mais dans les bois & les bruyères ; d'ailleurs, on ne dit point qu'ils aient les pieds velus jusque sous les doigts, comme les lagopèdes ; & j'avoue que je les aurois rangé plus volontiers parmi les francolins ou attagas, que parmi les tetras, si je n'avois cru devoir soumettre mes conjectures à l'autorité de trois Écrivains instruits, & parlant d'un oiseau de leur pays.



LA GÉLINOTTE (a).

NOUS avons vu ci-dessus, que dans toutes les espèces de tetras, la femelle différoit du mâle par les couleurs du plumage, au point que plusieurs Naturalistes n'ont pu croire qu'ils fussent oiseaux de même espèce. Schwenckfeld (b), & d'après lui Rzaczynski (c), est tombé dans un défaut tout opposé, en confondant dans une seule & même espèce, la Gélinotte ou poule des coudriers (planche 474 le mâle; & planche 475, la femelle), & le Francolin, ce qu'il n'a pu faire que par une induction forcée & mal entendue, vu les nombreuses différences qui se trouvent entre ces deux espèces. Frisch est tombé dans une méprise de même genre, en ne faisant qu'un seul oiseau de l'*attagen* & de l'*hasel-huhn*, qui est la poule des coudriers ou gélinotte, & en ne donnant sous cette double dénomination que l'histoire de la gélinotte, tirée presque mot à mot de Gesner, erreur dont il auroit dû, ce me semble, être préservé par une autre qui lui avoit fait confondre, d'après Charleton (d), le petit tetras avec la gélinotte, laquelle n'est autre que cette même poule des coudriers: à l'égard du francolin, nous verrons à son article à quelle autre espèce il pourroit se rapporter beaucoup plus naturellement.

(a) Gélinotte. En Latin, *Gallina corylorum*, *Gallina silvatica*; & de même en vieux François, *Gélinotte des bois*; en Allemand, *Hasel-hun*, *Hasel-henne*; en Anglois, *Hasel-hen*; en Suédois, *Hierpe*; en Polonois, *Jarzabek*. — *Gallina corylorum* seu *Bonosa Alberto dicta*. Gesner, *Avi.* pag. 228. — La Gélinotte. Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 191.

(b) Schwenckfeld, *Aviarius Silesiæ*, pag. 279.

(c) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ*, pag. 366.

(d) Charleton, *Exercitationes*, pag. 82, n.º 7.

Tout ce que dit Varron de la poule rustique ou sauvage (e), convient très-bien à la gélinotte, & Belon ne doute pas que ce ne soit la même espèce (f), c'étoit, selon Varron, un oiseau d'une très-grande rareté à Rome, qu'on ne pouvoit élever que dans des cages, tant il étoit difficile à apprivoiser, & qui ne pondoit presque jamais dans l'état de captivité; & c'est ce que Belon & Schwenckfeld disent de la gélinotte: le premier donne en deux mots une idée fort juste de cet oiseau, & plus complète qu'on ne pourroit faire par la description la plus détaillée. « Qui se feindra, dit-il, voir quelque espèce de perdrix métive entre la rouge & la grise, & tenir je ne fais quoi des plumes du faisan, aura la perspective de la gélinotte de bois (g) ».

Le mâle se distingue de la femelle par une tache noire très-marquée qu'il a sous la gorge, & par ses flammes ou sourcils qui sont d'un rouge beaucoup plus vif: la grosseur de ces oiseaux est celle d'une bartavelle; ils ont environ vingt-un pouces d'envergure, les ailes courtes, & par conséquent le vol pesant, & ce n'est qu'avec beaucoup d'effort & de bruit qu'ils prennent leur volée; en récompense ils courent très-vîte (h). Il y a dans chaque aile vingt-quatre pennes presque toutes égales, & seize à la queue, Schwenckfeld dit quinze (i); mais c'est une erreur d'autant plus grossière, qu'il n'est peut-être pas un seul oiseau qui ait le nombre des pennes de la queue impair; celle de la

(e) Varron, *de Re Rusticâ*, lib. III, cap. IX.

(f) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 253.

(g) *Idem*, *ibidem*.

(h) Voyez Gesner, page 229.

(i) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 278.

gélinotte est traversée vers son extrémité par une large bande noirâtre, interrompue seulement par les deux penes du milieu : je n'insiste sur cette circonstance que parce que, selon la remarque de Willulghby, dans la plupart des oiseaux, ces deux mêmes penes du milieu n'observent point l'éloignement des penes latérales, & sortent un peu plus haut ou un peu plus bas (k); en sorte qu'ici la différente couleur de ces penes, sembleroit dépendre de la différence de leur position : les gélinottes ont, comme les tetras, les sourcils rouges, les doigts bordés de petites dentelures, mais plus courtes; l'ongle du doigt du milieu tranchant, & les pieds garnis de plumes par-devant, mais seulement jusqu'au milieu du tarse; le ventricule ou gésier musculueux; le tube intestinal long de trente & quelques pouces; les appendices ou *cæcum* de treize à quatorze, & sillonnés par des cannelures (l); leur chair est blanche lorsqu'elle est cuite; mais cependant plus au dedans qu'au dehors; & ceux qui l'ont examinée de plus près, prétendent y avoir reconnu quatre couleurs différentes, comme on a trouvé trois goûts différens dans celle des outardes & des tetras; quoi qu'il en soit, celle des gélinottes est exquise, & c'est de-là que lui vient, dit-on, son nom latin *bonasa*, & son nom hongrois *tschafarmadar*, qui veut dire *oiseau de César*, comme si un si bon morceau devoit être réservé exclusivement pour l'Empereur : c'est en effet un morceau fort estimé; & Gesner remarque que c'est le seul qu'on se permettoit de faire reparoître deux fois sur la table des Princes (m).

Dans le royaume de Bohême, on en mange beaucoup au

(k) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 3.

(l) *Ibidem*, pag. 126.

(m) Gesner, *Ornithologia*, pag. 231.

temps de Pâques, comme on mange de l'agneau en France, & l'on s'en envoie en présent les uns aux autres (n).

Leur nourriture, soit en été, soit en hiver, est à peu près la même que celle des tetras : on trouve en été dans leur ventricule des baies de forbier, de mirtille & de bruyère, des mûres de ronces, des graines de fureau des Alpes, des silliques de *saltarella*, des chatons de bouleau & de coudrier, &c. & en hiver des baies de genièvre, des boutons de bouleau, des sommités de bruyère, de sapin, de genévrier & de quelques autres plantes toujours vertes (o) : on nourrit aussi les gélinottes qu'on tient captives dans les volières avec du blé, de l'orge, d'autres grains ; mais elles ont encore cela de commun avec les tetras, qu'elles ne survivent pas long-temps à la perte de leur liberté (p), soit qu'on les renferme dans des prisons trop étroites & peu convenables, soit que leur naturel sauvage, ou plutôt généreux, ne puisse s'accoutumer à aucune sorte de prison.

La chasse s'en fait en deux temps de l'année, au printemps & en automne ; mais elle réussit, sur-tout dans cette dernière saison : les Oiseleurs & même les Chasseurs les attirent avec des appeaux qui imitent leur cri, & ils ne manquent pas d'amener des chevaux avec eux, parce que c'est une opinion commune que les gélinottes aiment beaucoup ces sortes d'animaux (q). Autre remarque de Chasseurs ; si l'on prend d'abord un mâle, la femelle qui le cherche constamment revient plusieurs fois,

(n) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 279.

(o) Voyez Ray, *Sinopsis avium*, pag. 55 ; Schwenckfeld, pag. 278 ; & Rzaczynski ; *Auctuarium*, pag. 366.

(p) Gefner, Schwenckfeld, &c. aux endroits cités.

(q) Gefner, page 230.

amenant d'autres mâles à sa suite; au lieu que si c'est la femelle qui est prise la première, le mâle s'attache tout de suite à une autre femelle & ne reparoît plus (r): ce qu'il y a de plus certain, c'est que si on surprend un de ces oiseaux mâle ou femelle, & qu'on le fasse lever, c'est toujours avec grand bruit qu'il part, & son instinct le porte à se jeter dans un sapin touffu, où il reste immobile, avec une patience singulière, pendant tout le temps que le Chasseur le guette: ordinairement ces oiseaux ne se posent qu'au centre de l'arbre, c'est-à-dire, dans l'endroit où les branches sortent du tronc.

Comme on a beaucoup parlé de la gélinotte, on a aussi débité beaucoup de fables à son sujet; & les plus absurdes sont celles qui ont rapport à la façon dont elle se perpétue. Encelius & quelques autres, ont avancé que ces oiseaux s'accouplent par le bec; que les coqs eux-mêmes pondent, lorsqu'ils étoient vieux, des œufs qui, étant couvés par des crapauds, produisoient des basilics sauvages; de même que les œufs de nos coqs de basse-cours, couvés aussi par des crapauds, produisent, selon les mêmes Auteurs, des basilics domestiques; & de peur qu'on ne doutât de ces basilics, Encelius en décrit un qu'il avoit vu (f); mais heureusement il ne dit pas qu'il l'eût vu sortir d'un œuf de gélinotte, ni qu'il eût vu un mâle de cette espèce pondre cet œuf; & l'on fait à quoi s'en tenir sur ces prétendus œufs de coq: mais, comme les contes les plus ridicules sont souvent fondés sur une vérité mal vue ou mal rendue, il pourroit se faire que des ignorans, toujours amis du merveilleux, ayant vu les gélinottes en amour faire de leur bec le même usage qu'en font d'autres

(r) Gesner, *Ornithologia*, pag. 230.

(f) *Idem, ibidem.*

oiseaux en pareil cas, & préluder au véritable accouplement par des baisers de tourterelles, aient cru de bonne foi les avoir vues s'accoupler par le bec. Il y a dans l'Histoire Naturelle beaucoup de faits de ce genre qui paroissent ridiculement absurdes, & qui cependant renferment une vérité cachée; il ne faut pour la dégager, que savoir distinguer ce que l'homme a vu de ce qu'il a cru.

Selon l'opinion des Chasseurs, les gélinottes entrent en amour & se couplent dès les mois d'octobre & de novembre; & il est vrai que dans ce temps l'on ne tue que des mâles qu'on appelle avec une espèce de sifflet qui imite le cri très-aigu de la femelle; les mâles arrivent à l'appreau en agitant les ailes d'une façon fort bruyante, & on les tire dès qu'ils se sont posés.

Les gélinottes femelles, en leur qualité d'oiseaux pesans, font leur nid à terre, & le cachent d'ordinaire sous des coudriers ou sous la grande fougère de montagne: elles pondent ordinairement douze ou quinze œufs, & même jusqu'à vingt, un peu plus gros que des œufs de pigeons (*t*); elles les couvent pendant trois semaines, & n'amènent guère à bien que sept ou huit petits (*n*), qui courent dès qu'ils sont éclos, comme font la plupart des oiseaux *brachyptères* ou à *ailes courtes* (*x*).

(*t*) Schwenckfeld, pag. 278.

(*n*) Léonard Frisch, planche *CXII*.

(*x*) M. de Bomare, qui d'ailleurs extrait & copie si fidèlement, dit que les gélinottes ne font que deux petits, l'un mâle & l'autre femelle. Voyez le Dictionnaire d'Histoire Naturelle, à l'article Gélinotte. Rien n'est moins vrai, ni même moins vraisemblable: cette erreur ne peut venir que de celle des Nomenclateurs peu instruits, qui ont confondu la gélinotte avec l'oiseau *cenas* d'Aristote (*vinago* de Gaza), quoique ce soient des espèces très-éloignées, l'*cenas* étant du genre des pigeons, & ne pondant en effet que deux œufs.

Dès que ces petits sont élevés, & qu'ils se trouvent en état de voler, les père & mère les éloignent du canton qu'ils se sont approprié, & ces petits s'affortissant par paires, vont chercher chacun de leur côté un asile où ils puissent former leur établissement (y), pondre, couvrir & élever aussi des petits qu'ils traiteront ensuite de la même manière.

Les gélinottes se plaisent dans les forêts où elles trouvent une nourriture convenable & leur sûreté contre les oiseaux de proie qu'elles redoutent extrêmement, & dont elles se garantissent en se perchant sur les basses branches (z) : quelques-uns ont dit qu'elles préféreroient les forêts en montagnes ; mais elles habitent aussi les forêts en plaines, puisqu'on en voit beaucoup aux environs de Nuremberg : elles abondent aussi dans les bois qui sont aux pieds des Alpes, de l'Apennin & de la montagne des Géans en Silésie, en Pologne, &c. Autrefois elles étoient en si grande quantité, selon Varron, dans une petite île de la mer Ligustique, aujourd'hui le golfe de Gènes, qu'on l'appeloit pour cette raison *l'île aux gélinottes*.

(y) Gesner, *Ornithologia*, pag. 23.

(z) *Idem, ibidem*, pag. 229—230.



L A

GÉLINOTTE D'ÉCOSSE (a).

SI cet oiseau est le même que le *Gallus palustris* de Gefner, comme le croit M. Brisson, on peut assurer que la figure qu'en donne Gefner, n'est rien moins qu'exacte, puisqu'on n'y voit point de plumes sur les pieds, & qu'on y voit au contraire des barbillons rouges sous le bec; mais aussi ne seroit-il pas plus naturel de soupçonner que cette figure est celle d'un autre oiseau? Quoi qu'il en soit, ce *gallus palustris* ou *coq de marais*, est un excellent manger; & tout ce qu'on fait de son histoire, c'est qu'il se plaît dans les lieux marécageux, comme son nom de coq de marais le fait assez entendre (b). Les Auteurs de la *Zoologie Britannique* prétendent que la gélinotte d'Écosse de M. Brisson, n'est autre que le *ptarmigan* dans son habit d'été, & que son plumage devient presque tout blanc en hiver (c); mais il faut donc qu'il perde aussi en été les plumes qui lui couvrent les doigts; car M. Brisson dit positivement qu'elle n'a de plumes que jusqu'à l'origine des doigts, & le *ptarmigan* de la *Zoologie Britannique* en a jusqu'aux ongles: d'ailleurs ces deux animaux, tels qu'ils sont représentés dans la *Zoologie* & dans M. Brisson, ne se ressemblent ni par le port, ni par la physionomie, ni par la conformation totale: quoi qu'il en soit, la gélinotte d'Écosse de M. Brisson est un peu plus grosse que la nôtre, & a la

(a) Brisson, tome I, page 199, planche XXIII, figure 1.

(b) Gefner, de *Naturâ Avium*, pag. 23.

(c) British Zoology, pag. 86.

queue plus courte ; elle tient de la gélinotte des Pyrénées par la longueur de ses ailes , par ses pieds garnis antérieurement de plumes jusqu'à l'origine des doigts , par la longueur du doigt du milieu , relativement aux deux latéraux , & par la brièveté du doigt de derrière ; elle en diffère en ce que ses doigts sont sans dentelures , & sa queue sans ses deux plumes longues & étroites , qui sont le caractère le plus frappant de la gélinotte des Pyrénées. Je ne dis rien des couleurs du plumage ; les figures les représenteront plus exactement aux yeux que ma description ne pourroit les peindre à l'esprit : d'ailleurs , rien de plus incertain ici pour caractériser les espèces , que les couleurs du plumage , puisque ces couleurs varient considérablement d'une saison à l'autre dans le même individu.



LE GANGA,

VULGAIREMENT

LA GÉLINOTTE DES PYRÉNÉES (a).

QUOIQUE les noms ne soient pas les choses, cependant il arrive si souvent, & sur-tout en Histoire Naturelle, qu'une erreur nominale entraîne une erreur réelle, qu'on ne peut, ce me semble, apporter trop d'exactitude à appliquer toujours à chaque objet les noms qui lui ont été imposés; & c'est par cette raison que nous nous sommes fait une loi de rectifier, autant qu'il seroit en nous, la discordance ou le mauvais emploi des noms.

M. Briffon qui regarde la perdrix de Damas ou de Syrie de Belon (b), comme étant de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées (planche 105, le mâle; & planche 106, la femelle), range parmi les noms donnés en différentes langues à cette espèce, le nom grec *Συεπίρδιξ*, & cite Belon, en quoi il se trompe doublement; car, 1.^o Belon nous apprend lui-même que l'oiseau qu'il a nommé *perdrix de Damas*, est une espèce différente de celle que les Auteurs ont appelée *syroperdix*, laquelle a le plumage noir & le bec rouge (c); 2.^o en écrivant ce nom *syroperdix* en caractères grecs, M. Briffon paroît vouloir lui donner une origine grecque; & cependant Belon

(a) Gélinotte des Pyrénées. En Espagne, *Ganga*; en Turquie, *Cata*. — Perdrix de Damas ou de Syrie. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 259; & *Portraits d'Oiseaux*, page 63, a. — Petit Coq de bruyère aux deux aiguilles à la queue. Edwards, *Glanures*, planche CCXLIX, avec une très-bonne figure coloriée.

(b) Briffon, tome I, page 195. Genre v, Espèce 4.

(c) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 258.

dit expressement que c'est un nom latin (*d*) : enfin, il est difficile de comprendre les raisons qui ont porté M. Briffon à regarder l'*ænas* d'Aristote, comme étant de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées ; car Aristote met son *ænas*, qui est le *vinago* de Gaza, au nombre des pigeons, des tourterelles, des ramiers (en quoi il a été suivi par tous les Arabes) ; & il assure positivement qu'elle ne pond, comme ces oiseaux, que deux œufs à la fois (*e*) : or, nous avons vu ci-dessus, que les gélinottes pondoient un beaucoup plus grand nombre d'œufs ; par conséquent l'*ænas* d'Aristote ne peut être regardé comme une gélinotte des Pyrénées ; ou, si l'on veut absolument qu'il en soit une, il faudra convenir que la gélinotte des Pyrénées n'est point une gélinotte.

Rondelet avoit prétendu qu'il y avoit erreur dans le mot grec *inas*, & qu'il falloit lire *inas*, dont la racine signifie *fi*bre, *fi*let, & cela parce que cet oiseau a, dit-il, la chair, ou plutôt la peau si fibreuse & si dure, que pour la pouvoir manger il faut l'écorcher (*f*) ; mais s'il étoit véritablement de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées, en adoptant la correction de Rondelet, on pourroit donner au mot *inas*, une explication plus heureuse & plus analogue au génie de la langue grecque, qui peint tout ce qu'elle exprime, en lui faisant désigner les deux filets ou plumes étroites que les gélinottes des Pyrénées ont à la queue, & qui font son attribut caractéristique ; mais malheureusement Aristote ne dit pas un mot de ces filets qui ne lui auroient pas échappé, & Belon n'en parle pas non plus

(*d*) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 258.

(*e*) Aristote, *Hist. Animal.* lib. VI, cap. 1.

(*f*) Gesner, *de Naturâ Avium*, pag. 307.

dans la description qu'il fait de sa perdrix de Damas : d'ailleurs, le nom d'*oinas* ou *vinago* convient d'autant mieux à cet oiseau, que, selon la remarque d'Aristote, il arrivoit tous les ans en Grèce au commencement de l'automne (*g*), qui est le temps de la maturité des raisins, comme font en Bourgogne certaines grives, que par cette raison on appelle dans le pays des *vinettes*.

Il fuit de ce que je viens de dire, que le *syroperdix* de Belon & l'*œnas* d'Aristote, ne sont point des gangas ou gélinottes des Pyrénées, non plus que l'*alchata*, l'*alfuachat*, la *filacotona*, qui paroissent être autant de noms arabes de l'*œnas*, & qui certainement désignent un oiseau du genre des pigeons (*h*).

Au contraire, l'oiseau de Syrie que M. Edwards appelle *petit coq de bruyère*, ayant deux filets à la queue (*i*), & que les Turcs nomment *cata*, est exactement le même que la gélinotte des Pyrénées : cet Auteur dit que M. Shaw l'appelle *kittaviah*, & qu'il ne lui donne que trois doigts à chaque pied ; mais il excuse cette erreur, en ajoutant que le doigt postérieur avoit pu échapper à M. Shaw, à cause des plumes qui couvrent les jambes ; cependant il venoit de dire plus haut dans sa description, & on voit par sa figure, que c'est le devant des jambes seulement qui est couvert de plumes blanches, semblables à du poil : or, il est difficile de comprendre comment le doigt de derrière auroit pu se perdre dans ces plumes de devant ; il étoit plus naturel de dire qu'il s'étoit dérobé à M.

(*g*) Aristote, *Hist. Animal.* lib. VIII, cap. III.

(*h*) Voyez Gesner, de *Naturâ Avium*, pag. 307 & 311.

(*i*) Edwards, *Glanures*, planche XLIX.

Shaw par sa petitesse; car il n'a pas en effet plus de deux lignes de longueur: les deux doigts latéraux sont aussi fort courts, relativement au doigt du milieu, & tous sont bordés de petites dentelures comme dans le tetras. Le *ganga* ou la gélinotte des Pyrénées, paroît avoir un naturel tout différent de celui de la vraie gélinotte; car, 1.^o il a les ailes beaucoup plus longues, relativement à ses autres dimensions: il doit donc avoir le vol ou rapide ou léger, & conséquemment avoir d'autres habitudes, d'autres mœurs qu'un oiseau pesant; car l'on fait combien les mœurs & le naturel d'un animal dépendent de ses facultés; 2.^o nous voyons par les observations du docteur Roussel, citées dans la description de M. Edwards, que cet oiseau qui vole par troupes, se tient la plus grande partie de l'année dans les déserts de la Syrie, & ne se rapproche de la ville d'Alep, que dans les mois de mai & de juin, & lorsqu'il est contraint par la soif de chercher les lieux où il y a de l'eau: or, nous avons vu dans l'histoire de la gélinotte, que c'est un oiseau fort peureux, & qui ne se croit en sûreté contre la serre de l'autour, que lorsqu'il est dans les bois les plus épais; autre différence qui n'est peut-être qu'une suite de la première, & qui jointe à plusieurs autres différences de détail faciles à saisir par la comparaison des figures & des descriptions, pourroit faire douter avec fondement, si l'on a eu raison de rapporter à un même genre des natures aussi diverses. Le *ganga* que les Catalans appellent aussi *perdix de Garrira* (k), est à peu près de la grosseur d'une perdrix grise; elle a le tour des yeux noir, & point de flammes ou sourcils rouges au-dessus des yeux; le bec presque droit, l'ouverture des narines à la base du bec supérieur &

(k) Barrère, *Ornithol. Class. IV, Genre xv, Espèce 5.*

joignant les plumes du front, le devant des pieds couvert de plumes jusqu'à l'origine des doigts, les ailes assez longues, la tige des grandes plumes des ailes noire; les deux penes du milieu de la queue une fois plus longues que les autres, & fort étroites dans la partie excédante; les penes latérales vont toujours en s'accourcissant de part & d'autre jusqu'à la dernière (1). Il est à remarquer que de tous ces traits qui caractérisent cette prétendue gélinotte des Pyrénées, il n'y en a peut-être pas un seul qui convienne exactement à la gélinotte proprement dite.

La femelle est de la même grosseur que le mâle; mais elle en diffère par son plumage, dont les couleurs sont moins belles, & par les filets de sa queue qui sont moins longs: il paroît que le mâle a une tache noire sous la gorge, & que la femelle au lieu de cette tache, a trois bandes de la même couleur qui lui embrassent le cou en forme de collier.

Je n'entre pas dans le détail des couleurs du plumage, la figure enluminée les présente avec exactitude, elles se rapportent assez avec celles de l'oiseau connu à Montpellier sous le nom d'*angel*, & dont Jean Culmann avoit communiqué la description à Gesner (m); mais les deux longues plumes de la queue ne paroissent point dans cette description, non plus que dans la figure que Rondelet avoit envoyée à Gesner, de ce même *angel* de Montpellier, qu'il prenoit pour l'*ænas* d'Aristote (n);

(1) Voyez les descriptions de M.^{rs} Edwards & Brisson, tant pour ce qui précède que pour ce qui suit.

(m) *Plumis ex fusco colore in nigrum vergentibus, & luteis in rufum*, dit Gesner, en parlant de l'*angel*, page 307.

Olivaceo, flavicante nigro, & rufo varia, dit M. Brisson en parlant de la gélinotte des Pyrénées.

(n) Voyez Gesner, de *Naturâ Avium*, pag. 307.

en sorte qu'on est fondé à douter de l'identité de ces deux espèces (l'angel & le ganga), malgré la convenance du lieu & celle du plumage, à moins qu'on ne suppose que les sujets décrits par Culmann, & dessinés par Rondelet, étoient des femelles qui ont les filets de la queue beaucoup plus courts, & par conséquent moins remarquables.

Cette espèce se trouve dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent; en Espagne, dans les parties méridionales de la France, en Italie, en Syrie, en Turquie & Arabie, en Barbarie & même au Sénégal; car l'oiseau représenté sous le nom de *gélinotte de Sénégal* (*planche 130*), n'est qu'une variété du ganga ou gélinotte des Pyrénées; il est seulement un peu plus petit; mais il a de même les deux longues plumes ou filets à la queue, les plumes latérales toujours plus courtes par degrés à mesure qu'elles s'éloignent de celles du milieu, les ailes fort longues, les pieds couverts par-devant d'un duvet blanc, le doigt du milieu beaucoup plus long que les latéraux, & celui de derrière extrêmement court; enfin point de peau rouge au-dessus des yeux, & il ne diffère du ganga d'Europe que par un peu moins de grosseur & un peu plus de rougeâtre dans le plumage: ce n'est donc qu'une variété dans la même espèce, produite par l'influence du climat; & ce qui prouve que cet oiseau est très-différent de la gélinotte, & doit par conséquent porter un autre nom, c'est qu'indépendamment des caractères distinctifs de sa figure, il habite par-tout les pays chauds, & ne se trouve ni dans les climats froids, ni même dans les tempérés; au lieu que la gélinotte ne se trouve en nombre que dans les climats froids.

C'est ici le lieu de rapporter ce que M. Shaw nous apprend du

du kittaviah ou gélinotte de Barbarie (o), & qui est tout ce qu'on en fait, afin que le lecteur puisse comparer ses qualités avec celles du ganga ou gélinotte des Pyrénées, & juger si ce sont en effet deux individus de la même espèce.

« Le kittaviah, dit-il, est un oiseau granivore & qui vole par troupes : il a la forme & la taille d'un pigeon ordinaire, « les pieds couverts de petites plumes, & point de doigt pos- « térieur; il se plaît dans les terrains incultes & stériles; la « couleur de son corps est un brun-bleuâtre tacheté de noir; il « a le ventre noirâtre & un croissant jaune sous la gorge; « chaque plume de la queue a une tache blanche à son « extrémité, & celles du milieu sont longues & pointues comme « dans le *merops* ou *guespier* : du reste sa chair est rouge sur « la poitrine; mais celle des cuisses est blanche, elle est bonne « à manger & de facile digestion ».

(o) Nota. M. Shaw a cru qu'on pouvoit lui donner le nom de *lagopus d'Afrique*, quoiqu'il n'ait pas les pieds velus par-dessous comme le véritable lagopède. *Travels of Barbary and the Levant*, pag. 253.



L'ATTAGAS (a).

CET oiseau est le francolin de Belon, qu'il ne faut pas confondre, comme ont fait quelques Ornithologistes, avec le francolin qu'a décrit Olin (b); ce sont deux oiseaux très-différens, soit par la forme du corps, soit par les habitudes naturelles; le dernier se tient dans les plaines & les lieux bas; il n'a point ces beaux sourcils couleur de feu, qui donnent à l'autre une physionomie si distinguée, il a le cou plus court, le corps plus ramassé, les pieds rougeâtres garnis d'éperons & sans plumes, comme les doigts sans dentelures, c'est-à-dire, qu'il n'a presque rien de commun avec le francolin dont il s'agit ici, & auquel pour prévenir toute équivoque, je conserverai le nom d'*attagas*, qui lui a été donné, dit-on, par onomatopée, & d'après son propre cri.

Les Anciens ont beaucoup parlé de l'*attagas* ou *attagen* (car ils emploient indifféremment ces deux noms). Alexandre Myndien nous apprend dans Athénée (c), qu'il étoit un peu plus gros qu'une perdrix, & que son plumage dont le fond tiroit au rougeâtre, étoit émaillé de plusieurs couleurs. Aristophane avoit dit à peu près la même chose; mais Aristote, selon son excellente coutume de faire connoître un objet ignoré, par

(a) En Grec, Ἀτάγας; en Latin, *Attagas* ou *Attagen*; en Anglois, *Redgame*. — *Attagen*. Gesner, *Avi.* pag. 225. — Francolin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 241. — Coq de marais. Albin, *tome I*, planche xxiii, le mâle; & planche xxiv, la femelle. — *Attagen*. Frisch, *planche cxii*, avec une figure bien coloriée de la femelle. — La Gélinothe huppée. Brisson, *tome I*, page 209.

(b) Olin, *Uccelleria*, pag. 33.

(c) Athénée, *lib. IX*.

sa comparaison avec des objets communs, compare le plumage de l'attagan avec celui de la bécasse (*σόλοπαξ*) (*d*). Alexandre Myndien ajoute qu'il a les ailes courtes & le vol pesant; & Théophraste observe qu'il a la propriété qu'ont tous les oiseaux pesans, tels que la perdrix, le coq, le faisan, &c. de naître avec des plumes, & d'être en état de courir au moment qu'il vient d'éclorre: de plus, en sa même qualité d'oiseau pesant, il est encore pulvérateur & frugivore (*e*), vivant de baies & de grains qu'il trouve, tantôt sur les plantes mêmes, tantôt en grattant la terre avec ses ongles (*f*); & comme il coure plus qu'il ne vole, on s'est avisé de le chasser au chien courant, & on y a réussi (*g*).

Pline, Élien & quelques autres disent que ces oiseaux perdent la voix en perdant la liberté; & que la même roideur de naturel qui les rend muets dans l'état de captivité, les rend aussi très-difficiles à apprivoiser (*h*). Varron donne cependant la manière de les élever, & qui est à peu près la même que celle dont on élevoit les paons, les faisans, les poules de Numidie, les perdrix, &c (*i*).

Pline assure que cet oiseau, qui avoit été fort rare, étoit devenu plus commun de son temps; qu'on en trouvoit en

(*d*) Aristote, *Hist. Animal.* lib. IX, cap. xxvi.

(*e*) *Nota.* Les Anciens ont appelé *pulveratrices*, les oiseaux qui ont l'instinct de gratter la terre, d'élever la poussière avec leurs ailes; & en se poudrant, pour ainsi dire avec cette poussière, de se délivrer de la piquûre des insectes qui les tourmentent; de même que les oiseaux aquatiques s'en délivrent en arrosant leurs plumes avec de l'eau.

(*f*) Aristote, *Hist. Animal.* lib. IX, cap. XLIX.

(*g*) Oppien, *in Ixenticis.* Cet auteur ajoute qu'ils aiment les cerfs, & qu'ils ont au contraire de l'antipathie pour les coqs.

(*h*) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLVIII. Socrate & Élien, dans Athénée.

(*i*) Varron, *Geopon. Græc.* à l'article du Faisan.

Espagne, dans la Gaule & sur les Alpes; mais que ceux d'Ionie étoient les plus estimés (*k*) : il dit ailleurs qu'il n'y en avoit point dans l'île de Crète (*l*). Aristophane parle de ceux qui se trouvoient aux environs de Mégare, dans l'Achaïe (*m*). Clément d'Alexandrie nous apprend que ceux d'Égypte étoient ceux dont les gourmands faisoient le plus de cas : il y en avoit aussi en Phrygie, selon Aulugelle, qui dit que c'est un oiseau asiatique. Apicius donne la manière d'apprêter le francolin, qu'il joint à la perdrix (*n*); & Saint-Jérôme en parle dans ses lettres comme d'un morceau fort recherché (*o*).

Maintenant pour juger si l'*attagen* des Anciens est notre attagas ou francolin, il ne s'agit que de faire l'histoire de cet oiseau, d'après les mémoires des Modernes, & de comparer.

Je remarque d'abord que le nom d'*attagen*, tantôt bien conservé, tantôt corrompu (*p*), est le nom le plus généralement en usage parmi les Auteurs modernes, qui ont écrit en latin, pour désigner cet oiseau. Il est vrai que quelques Ornithologistes, tels que Sibbald, Ray, Willulghby, Klein, ont voulu le retrouver dans la *lagopus altera* de Pline (*q*); mais outre que

(*k*) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLIX.

(*l*) *Idem*, lib. VIII, cap. LVIII.

(*m*) Aristophane, in *Acharnensibus*.

(*n*) Apicius, VI, 3.

(*o*) *Attagenem eruclis & comesto anseris gloriaris*, disoit Saint Jérôme à un hypocrite qui faisoit gloire de vivre simplement, & qui se rassasioit en secret des bons morceaux.

(*p*) *ATTAGO, ACTAGO, ATAGO, ATCHEMIGI, ATACUIGI, TAGENARIOS, TAGINARI*, voces corruptæ ab *ATTAGENE*, quæ leguntur apud *Sylvaticum*. Voyez Gesner, page 226; & les observations de Belon, fol. II.

(*q*) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLVIII.

Pline n'en a parlé qu'en passant, & n'en a dit que deux mots, d'après lesquels il seroit fort difficile de déterminer précisément l'espèce qu'il avoit en vue; comment peut-on supposer que ce grand Naturaliste qui venoit de traiter assez au long de l'*attagen* dans ce même chapitre, en parle quelques lignes plus bas sous un autre nom, sans en avertir ! Cette seule réflexion démontre, ce me semble, que l'*attagen* de Pline & sa *lagopus altera*, sont deux oiseaux différens; & nous verrons plus bas quels ils sont.

Gesner avoit ouï dire qu'à Bologne il s'appeloit vulgairement *franguello* (r); mais Aldrovande qui étoit de Bologne, nous assure que ce nom de *franguello* (*hinguello*, selon Olina), étoit celui qu'on y donnoit au pinçon, & qui dérive assez clairement de son nom latin *fringilla* (s). Olina ajoute qu'en Italie son francolin, que nous avons dit être différent du nôtre, se nommoit communément *franguellina*, mot corrompu de *frangolino*, & auquel on avoit donné une terminaison féminine pour le distinguer du *fringuello* (t).

Je ne fais pourquoi Albin, qui a copié la description que Willulghby a donnée du *lagopus altera Plinii* (u), a changé le nom de l'oiseau décrit par Willulghby en celui de coq de marais, si ce n'est parce que Tournefort a dit du francolin de Samos, qu'il fréquentoit les marais; mais il est facile de voir, en comparant les figures & les descriptions, que ce francolin de Samos est tout-à-fait différent de l'oiseau qu'il a plu à Albin,

(r) Gesner, de *Naturâ Avium*, pag. 225.

(s) Aldrovande, de *Avibus*, tom. II, pag. 73.

(t) Olina, *Uccelleria*, pag. 33.

(u) Albin, *Ornithologia*, pag. 128.

ou à son Traducteur, d'appeler *coq de marais* (x), comme il avoit déjà donné le nom de francolin au petit tetras à queue fourchue (y). L'attagas se nomme chez les Arabes *duraz* ou *alduragi*, & chez les Anglois *red game*, à cause du rouge qu'il a, soit à ses fourcils, soit dans son plumage; on lui a encore donné le nom de *perdix asclepica* (z).

Cet oiseau est plus gros que la bartavelle, & pèse environ dix-neuf onces; ses yeux sont surmontés par deux fourcils rouges fort grands, lesquels sont formés d'une membrane charnue, arrondie & découpée par le dessus, & qui s'élève plus haut que le sommet de la tête; les ouvertures des narines sont revêtues de petites plumes qui font un effet assez agréable; le plumage est mêlé de roux, de noir & de blanc; mais la femelle a moins de roux & plus de blanc que le mâle; la membrane de ses fourcils est moins saillante, & beaucoup moins découpée, d'un rouge moins vif; & en général les couleurs de son plumage sont plus foibles (a); de plus, elle est dénuée de ces plumes noires pointillées de blanc, qui forment au mâle une huppe sur la tête, & sous le bec une espèce de barbe (b).

Le mâle & la femelle ont la queue à peu près comme la perdrix, mais un peu plus longue; elle est composée de seize pennes, & les deux du milieu sont variées des mêmes couleurs que celles du dos, tandis que toutes les latérales sont noires; les ailes sont fort courtes, elles ont chacune vingt-quatre pennes,

(x) Pline, *Hist. nat. des Oiseaux*, tome I, page 22.

(y) *Ibidem*, pag. 21.

(z) Jonston, Charleton, &c.

(a) *British Zoology*, pag. 85.

(b) Aldrovande, *de Avibus*, tom. II, pag. 76.

& c'est la troisième à compter du bout de l'aile qui est la plus longue de toutes; les pieds sont revêtus de plumes jusqu'aux doigts, selon M. Briffon, & jusqu'aux ongles, selon Willulghby: ces ongles sont noirâtres, ainsi que le bec; les doigts gris-bruns, & bordés d'une bande membraneuse étroite & dentelée. Belon assure avoir vu dans le même temps à Venise, des francolins (c'est ainsi qu'il nomme nos *attagas*), dont le plumage étoit tel qu'il vient d'être dit, & d'autres qui étoient tout blancs, & que les Italiens appeloient du même nom de *francolins*; ceux-ci ressembloient exactement aux premiers, à l'exception de la couleur; & d'un autre côté ils avoient tant de rapport avec la perdrix blanche de Savoie, que Belon les regarde comme appartenans à l'espèce que Plinè a désignée sous le nom de *lagopus altera* (c): selon cette opinion qui me paroît fondée, l'*attagen* de Plinè seroit notre *attagas* à plumage varié; & la seconde espèce de *lagopus* seroit notre *attagas blanc*, qui diffère de l'autre *attagas* par la blancheur de son plumage, & de la première espèce de *lagopus* appelée vulgairement *perdrix blanche*, soit par sa grandeur, soit par les pieds qui ne sont pas velus en dessous.

Tous ces oiseaux, selon Belon, vivent de grains & d'insectes, la Zoologie Britannique ajoute les sommités de bruyère (d) & les baies des plantes qui croissent sur les montagnes.

L'*attagas* est en effet un oiseau de montagne; Willulghby assure qu'il descend rarement dans les plaines & même sur le penchant des côteaux (e), & qu'il ne se plaît que sur les sommets les plus élevés; on le trouve sur les Pyrénées, les Alpes, les

(c) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 242.

(d) *British Zoology*, pag. 85.

(e) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 128.

montagnes d'Auvergne, de Dauphiné, de Suisse, du pays de Foix, d'Espagne, d'Angleterre, de Sicile, du pays de Vicence, dans la Lapponie (*f*); enfin sur l'Olympe en Phrygie où les Grecs modernes l'appellent en langue vulgaire *taginari* (*g*), mot évidemment formé de *ταγιδειος* que l'on trouve dans Suidas, & vient lui-même d'*attagen* ou *attagas*, lequel est le nom primitif.

Quoique cet oiseau soit d'un naturel très-sauvage, on a trouvé dans l'île de Chypre, comme autrefois à Rome, le secret de le nourrir dans des volières (*h*), si toutefois l'oiseau dont parle Alexander Benedictus est notre attagas; ce qui m'en feroit douter, c'est que le francolin représenté *planche CCXLVI* d'Edwards, & qui venoit certainement de l'île de Chypre, a beaucoup moins de rapport au nôtre qu'à celui d'Olina, & que nous savons d'ailleurs que celui-ci pouvoit s'élever & se nourrir dans les volières (*i*).

Ces attagas domestiques peuvent être plus gros que les sauvages; mais ceux-ci sont toujours préférés pour le bon goût de leur chair, on les met au-dessus de la perdrix; à Rome un *francolino* s'appelle par excellence un morceau de Cardinal (*k*): au reste, c'est une viande qui se corrompt très-promptement, & qu'il est difficile d'envoyer au loin; aussi les Chasseurs ne manquent-ils pas dès qu'ils les ont tués de les vider, & de leur remplir le ventre de bruyère verte (*l*). Pline dit la même

(*f*) Voyez Klein, *Hist. Avium*, pag. 173.

(*g*) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 242.

(*h*) Gesner, *de Naturâ Avium*, pag. 227.

(*i*) Olina, *Uccelleria*, pag. 33.

(*k*) Gesner, page 228.

(*l*) Willulghby, page 128.

chose du *lagopus* (m), & il faut avouer que tous ces oiseaux ont beaucoup de rapports les uns avec les autres.

Les attagas se recherchent & s'accouplent au printemps : la femelle pond sur la terre comme tous les oiseaux pesans ; sa ponte est de huit ou dix œufs, aigus par l'un des bouts, longs de dix-huit ou vingt lignes, pointillés de rouge-brun, excepté en une ou deux places aux environs du petit bout : le temps de l'incubation est d'une vingtaine de jours ; la couvée reste attachée à la mère & la suit tout l'été ; l'hiver, les petits ayant pris la plus grande partie de leur accroissement, se forment en troupes de quarante ou cinquante, & deviennent singulièrement sauvages : tant qu'ils sont jeunes, ils sont fort sujets à avoir les intestins farcis de vers ou lombrils ; quelquefois on les voit voltiger ayant de ces fortes de vers qui leur pendent de l'anus de la longueur d'un pied (n).

Présentement, si l'on compare ce que les Modernes ont dit de notre *attagas* avec ce que les Anciens en avoient remarqué, on s'apercevra que les premiers ont été plus exacts à tout dire ; mais en même temps on reconnoîtra que les principaux caractères avoient été très-bien indiqués par les Anciens ; & l'on conclura de la conformité de ces caractères, que l'*attagen* des Anciens & notre *attagas*, sont un seul & même oiseau.

Au reste, quelque peine que j'aie prise pour démêler les propriétés qui ont été attribuées pêle-mêle aux différentes espèces d'oiseaux auxquelles on a donné le nom de *francolin*, & pour

(m) Pline, *lib. X, cap. XLVIII.*

(n) Willulghby, à l'endroit cité ; & *British Zoology, pag. 86.* Mais ne seroit-ce pas la verge de ces oiseaux qu'on auroit prise pour un ver, comme j'ai vu des poulets s'y méprendre à l'égard de la verge des canards ?

ne donner à notre attagas que celles qui lui convenoient réellement, je dois avouer que je ne suis pas sûr d'avoir toujours également réussi à débrouiller ce cahos; & mon incertitude à cet égard ne vient que de la licence que se sont donnée plusieurs Naturalistes, d'appliquer un même nom à des espèces différentes, & plusieurs noms à la même espèce; licence tout-à-fait déraisonnable & contre laquelle on ne peut trop s'élever, puisqu'elle ne tend qu'à obscurcir les matières & à préparer des tortures infinies, à quiconque voudra lier ses propres connoissances & celles de son siècle, avec les découvertes des siècles précédens.



L'ATTAGAS BLANC.

CET oiseau se trouve sur les montagnes de Suisse & sur celles qui sont autour de Vicence: je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans l'histoire de l'attagas ordinaire, sinon que l'oiseau dont Gefner a fait la seconde espèce de *lagopus* (a), me semble être un de ces attagas blancs, quoique dans son plumage le blanc ne soit pur que sur le ventre & sur les ailes, & qu'il soit mêlé plus ou moins de brun & de noir sur le reste du corps; mais nous avons vu ci-dessus que, parmi les attagas, les mâles avoient moins de blanc que les femelles; de plus, on fait que la couleur des jeunes oiseaux, & sur-tout des oiseaux de ce genre, ne prend guère sa consistance qu'après la première année; & comme d'ailleurs tout le reste de la description de Gefner semble fait pour caractériser un attagas, sourcils rouges, nus, arrondis & faillans; pieds velus jusqu'aux ongles, mais non par-dessous; bec court & noir; queue courte aussi; habitation sur les montagnes de Suisse, &c. je pense que l'oiseau décrit par Gefner étoit un attagas blanc, & que c'étoit un mâle encore jeune, qui n'avoit pas pris tout son accroissement, d'autant qu'il ne pesoit que quatorze onces au lieu de dix-neuf, qui est le poids des attagas ordinaires.

J'en dis autant, & pour les mêmes raisons, de la troisième espèce de *lagopus* de Gefner (b), & qui paroît être le même oiseau que celui dont le Jésuite Rzaczynski parle sous le nom Polonois de *Parowa* (c). Ils ont tous deux une partie des ailes

(a) Gefner, *Alterum Lagopodis genus de Avibus*, pag. 579.

(b) *Ibidem*.

(c) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniae*, pag. 410 & 411.

& le ventre blancs, le dos & le reste du corps de couleur variée; tous deux ont les pieds velus, le vol pesant, la chair excellente, & sont de la grosseur d'une jeune poule. Rzaczynski en reconnoît deux espèces; l'une plus petite, que j'ai ici en vue; l'autre plus grosse, & qui pourroit bien être une espèce de gélinoite: cet Auteur ajoute qu'on trouve de ces oiseaux parfaitement blancs dans le Palatinat de Novogrod. Je ne range pas ces oiseaux parmi les lagopèdes, comme a fait M. Briffon de la seconde & de la troisième espèce de *lagopus* de Gesner, parce qu'ils ne sont pas en effet lagopèdes, c'est-à-dire, qu'ils n'ont point les pieds velus par-dessous, & que ce caractère est d'autant plus décisif qu'il est plus anciennement reconnu, & que par conséquent il paroît avoir plus de consistance.



LE LAGOPÈDE (a).

CET oiseau (*planche 129 avec son plumage d'hiver, & planche 494 avec son plumage d'été*) est celui auquel on a donné le nom de *Perdrix blanche*, mais très-improprement, puisque ce n'est point une perdrix, & qu'il n'est blanc que pendant l'hiver, & à cause du grand froid auquel il est exposé pendant cette saison sur les hautes montagnes des pays du Nord, où il se tient ordinairement. Aristote, qui ne connoissoit point le lagopède, favoit que les perdrix, les cailles, les hirondelles, les moineaux, les corbeaux & même les lièvres, les cerfs & les ours éprouvent dans les mêmes circonstances le même changement de couleur (b). Scaliger y ajoute les aigles, les vautours, les éperviers, les milans, les tourterelles, les renards (c); & il seroit facile d'allonger cette liste du nom de plusieurs oiseaux & quadrupèdes, sur lesquels le froid produit ou pourroit produire de semblables effets; d'où il suit que la couleur blanche est ici un attribut variable, & qui ne doit pas être employé comme un caractère distinctif de l'espèce dont il s'agit; & d'autant moins que plusieurs espèces du même genre, telles que celles du petit tetras blanc, selon le Docteur Weygandt (d) & Rzaczynski (e),

(a) Le Lagopède. — *Lagopus*. Gesner, *Avi*, pag. 576. — *Perdix alba sive Lagopus*. Aldrovande, *Avi*, tom. II, pag. 143. — *Perdrix blanche*. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 259. — *Lagopus*. Frisch, *planche CX & CXI*, avec des figures coloriées. — La Gêlinotte blanche. Brisson, *Ornithologia*, tom. I, pag. 216.

(b) Aristote, *de Coloribus*, cap. VI; & *Hist. animal.* lib. III, cap. XII.

(c) Scaliger, *Exercitationes in Cardanum*, fol. 88 & 89.

(d) Voyez Actes de Breslaw, Novembre 1725, *Classe IV*, art. VII, page 30 & suiv.

(e) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniae*, pag. 421.

Tome II.

G g g g

& de l'attagas blanc selon Belon (*f*), sont sujettes aux mêmes variations dans la couleur de leur plumage; & il est étonnant que Frisch ait ignoré que son francolin blanc de montagne, qui est notre lagopède, y fût aussi sujet; ou que l'ayant vu, il n'en ait point parlé: il dit seulement qu'on lui avoit rapporté qu'on ne voyoit point en été des francolins blancs; & plus bas il ajoute qu'on en avoit quelquefois tiré (sans doute en été) qui avoient les ailes & le dos bruns, mais qu'il n'en avoit jamais vu; c'étoit bien le lieu de dire que ces oiseaux n'étoient blancs que l'hiver, &c (*g*).

J'ai dit qu'Aristote ne connoissoit pas notre lagopède; & quoique ce soit un fait négatif, j'en ai la preuve positive dans ce passage de son histoire des animaux, où il assure que le lièvre est le seul animal qui ait du poil sous les pieds (*h*); s'il eût connu un oiseau qui eût eu aussi du poil sous les pieds, il n'auroit pas manqué d'en faire mention dans cet endroit, où il s'occupoit en général, selon sa manière, de la comparaison des parties correspondantes dans les animaux, & par conséquent des plumes des oiseaux, ainsi que des poils des quadrupèdes.

Le nom de lagopède, que je donne à cet oiseau, n'est rien moins qu'un nouveau nom; c'est au contraire celui que Plin & les Anciens lui ont donné (*i*), qu'on a mal-à-propos appliqué à quelques oiseaux de nuit, lesquels ont le dessus, & non le dessous des pieds garnis de plumes (*k*); mais qui doit être

(*f*) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 242.

(*g*) Léonard Frisch, *planches CX & CXI*.

(*h*) Aristote, *lib. III, cap. XII*.

(*i*) Plin, *Hist. Nat. lib. X, cap. XLVIII*.

(*k*) *Si mens auritâ gaudet Lagope flacens*. Martial. Il est visible que le poète entend parler du duc dans ce passage; mais le duc n'a pas le pied velu par-dessous.

conservé exclusivement à l'espèce dont il s'agit ici, avec d'autant plus de raison qu'il exprime un attribut unique parmi les oiseaux, qui est d'avoir, comme le lièvre, le dessous des pieds velus (1).

Pline ajoute à ce caractère distinctif du *lagopus* ou *lagopède*, sa grosseur, qui est celle d'un pigeon, sa couleur qui est blanche, la qualité de sa chair qui est excellente, son séjour de préférence qui est le sommet des Alpes: enfin, sa nature qui est d'être très-sauvage & peu susceptible d'être apprivoisé; il finit par dire que sa chair se corrompt fort promptement.

L'exactitude laborieuse des Modernes a complété cette description à l'antique, qui ne présente que les masses principales; le premier trait qu'ils ont ajouté au tableau, & qui n'eût point échappé à Pline s'il eût vu l'oiseau par lui-même, c'est cette peau glanduleuse qui lui forme au-dessus des yeux des espèces de sourcils rouges; mais d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle; celle-ci est aussi plus petite, & n'a point sur la tête les deux traits noirs qui, dans le mâle, vont de la base du bec aux yeux, & même au-delà des yeux en se dirigeant vers les oreilles: à cela près, le mâle & la femelle se ressemblent dans tout le reste, quant à la forme extérieure; & tout ce que j'en dirai dans la suite sera commun à l'un & à l'autre.

La blancheur des lagopèdes n'est pas universelle, & sans aucun mélange dans le temps même où ils sont le plus blancs, c'est-à-dire, au milieu de l'hiver; la principale exception est dans les penes de la queue, dont la plupart sont noires avec un peu de blanc à la pointe; mais il paroît par les descriptions, que ce ne sont pas constamment les mêmes penes qui sont de

(1) Voyez Belon, *Nature des Oiseaux*, page 259; Willughby, page 127; & Klein; *Prodrom. Hist. Avi.* pag. 173.

cette couleur. Linnæus, dans sa *Fauna Suecica*, dit que ce sont les penes du milieu qui sont noires (*m*), & dans son *Systema Naturæ*, il dit (*n*), avec M. Briffon & Willulghby (*o*), que ces mêmes penes sont blanches & les latérales noires; tous ces Naturalistes n'y ont pas regardé d'assez près: dans le sujet que nous avons fait dessiner, & dans d'autres que nous avons examinés, nous avons trouvé la queue composée de deux rangs de plumes l'un sur l'autre; celui de dessus blanc en entier, & celui de dessous noir, ayant chacun quatorze plumes (*p*). Klein parle d'un oiseau de cette espèce qu'il avoit reçu de Prusse, le 20 janvier 1747, & qui étoit entièrement blanc, excepté le bec, la partie inférieure de la queue & la tige de six penes de l'aile. Le Pasteur Lapon Samuel Rhéen, qu'il cite, assure que sa poule de neige qui est notre lagopède, n'avoit pas une seule plume noire, excepté la femelle qui en avoit une de cette couleur à chaque aile (*q*); & la perdrix blanche dont parle Gesner (*r*), étoit en effet toute blanche, excepté autour des oreilles, où elle avoit quelques marques noires; les couvertures de la queue qui sont blanches & s'étendent par toute sa longueur, & recouvrent les plumes noires, ont donné lieu à la plupart de ces méprises.

(*m*) *Tetrao reatricibus albis, intermediis nigris, apice albis.* Faun. Suec. n.º 169.

(*n*) *Tetrao pedibus lanatis, remigibus albis, reatricibus nigris, apice albis, intermediis totis albis.* Syst. nat. edit. X, pag. 159, n.º 91, art. IV.

(*o*) Willulghby, page 127, n.º 5.

(*p*) *Nota.* On ne peut compter exactement le nombre de ces plumes, qu'en dépliant, comme nous l'avons fait, le dessus & le dessous du croupion de ces oiseaux; & c'est ainsi que nous nous sommes assuré qu'il y en a quatorze blanches en dessus & quatorze noires en dessous.

(*q*) Klein, page 173.

(*r*) Gesner, page 577.

M. Briffon

M. Briffon compte dix-huit pennes dans la queue, tandis que Willulghby & la plupart des autres Ornithologistes n'en comptent que seize, & qu'il n'y en a réellement que quatorze; il semble que le plumage de cet oiseau, tout variable qu'il est, est sujet à moins de variétés que l'on n'en trouve dans les descriptions des Naturalistes (*f*): les ailes ont vingt-quatre pennes, dont la troisième à compter de la plus extérieure, est la plus longue; & ces trois pennes, ainsi que les trois suivantes de chaque côté, ont la tige noire lors même qu'elles sont blanches (*pl. 129*); le duvet qui environne les pieds & les doigts jusqu'aux ongles, est fort doux & fort épais, & l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit des espèces de gands fourrés, que la Nature avoit accordés à ces oiseaux, pour les garantir des grands froids auxquels ils sont exposés; leurs ongles sont fort longs, même celui du petit doigt de derrière; celui du doigt du milieu est creusé par-dessous, selon sa longueur, & les bords en sont tranchans, ce qui lui donne de la facilité pour se creuser des trous dans la neige.

Le lagopède est au moins de la grosseur d'un pigeon privé, selon Willulghby; il a quatorze à quinze pouces de long, vingt-un

(*f*) *Nota.* Il n'est pas étonnant que les Auteurs diffèrent du blanc au noir sur la couleur des plumes latérales de la queue de cet oiseau; car en déployant & étendant cette queue avec la main, on est absolument le maître de terminer les côtés par des plumes noires ou par des plumes blanches, parce qu'on peut les étendre & les placer également de côté. M. Daubenton le jeune, a très-bien remarqué qu'il y auroit encore une autre manière de se décider ici sur la contradiction des Auteurs, & de reconnoître évidemment que la queue n'est composée que de quatorze plumes toutes noires, à l'exception de la plus extérieure qui est bordée de blanc près de son origine, & de la pointe qui est blanche dans toutes; parce que les tuyaux de ces quatorze plumes noires sont plus gros, du double, que les tuyaux des quatorze plumes blanches, & qu'ils sont moins avancés, ne recouvrant pas même en entier les tuyaux des plumes noires; en sorte qu'on peut croire que ces plumes blanches ne servent que de couvertures, quoique les quatre du milieu soient aussi grandes que les noires, lesquelles sont à très-peu près toutes également longues.

à vingt-deux pouces de vol, & pèse quatorze onces; le nôtre est un peu moins gros: mais M. Linnæus a remarqué qu'il y en avoit de différentes grandeurs, & que le plus petit de tous étoit celui des Alpes (*t*); il est vrai qu'il ajoute au même endroit, que cet oiseau se trouve dans les forêts des provinces du Nord, & sur-tout de la Lapponie, ce qui me feroit douter que ce fût la même espèce que notre lagopède des Alpes, qui a des habitudes toutes différentes, puisqu'il ne se plaît que sur les plus hautes montagnes; à moins qu'on ne veuille dire que la température qui règne sur la cime de nos Alpes, est à peu près la même que celle des vallées & des forêts de Lapponie, mais ce qui achève de me persuader qu'il y a ici confusion d'espèces, c'est le peu d'accord des Écrivains sur le cri du lagopède. Belon dit qu'il chante comme la perdrix (*u*); Gesner, que sa voix a quelque chose de celle du cerf (*x*): Linnæus compare son ramage à un caquet babillard & à un rire moqueur. Enfin Willulghby parle des plumes des pieds comme d'un duvet doux (*plumulis mollibus*); & Frisch les compare à des foies de cochon (*y*). Or, comment rapporter à la même espèce des oiseaux qui diffèrent par la grandeur, par les habitudes naturelles, par la voix, par la qualité de leurs plumes; je pourrois encore ajouter par leurs couleurs, car nous avons vu que celle des pennes de la queue n'est rien moins que constante! mais ici les couleurs du plumage sont si variables dans le même individu, qu'il ne seroit pas raisonnable d'en faire le caractère de l'espèce:

(*t*) Linnæus, *Fauna Suecica*, pag. 169.

(*u*) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 259.

(*x*) Gesner, *page 578*.

(*y*) Frisch, *Nature des Oiseaux*, planche cx.

je me crois donc fondé à séparer le lagopède des Alpes, des Pyrénées & autres montagnes semblables, d'avec les oiseaux de même genre, qui se trouvent dans les forêts & même dans les plaines des pays septentrionaux, & qui paroissent être plutôt des tetras, des gelinottes ou des attagas; & en cela je ne fais que me rapprocher de l'opinion de Pline, qui parle de son *lagopus* comme d'un oiseau propre aux Alpes.

Nous avons vu ci-dessus, que le blanc étoit sa livrée d'hiver; celle d'été consiste en des taches brunes, semées sans ordre sur un fond blanc: on peut dire néanmoins qu'il n'y a point d'été pour lui, & qu'il est déterminé par sa singulière organisation à ne se plaire que dans une température glaciale; car à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes, il monte & va chercher sur les sommets les plus élevés, celle qui ne fond jamais; non-seulement il s'en approche, mais il s'y creuse des trous, des espèces de clapiers, où il se met à l'abri des rayons du soleil qui paroissent l'offusquer ou l'incommoder (7): il seroit curieux d'observer de près cet oiseau, d'étudier sa conformation intérieure, la structure de ses organes, de démêler pourquoi le froid lui est si nécessaire, pourquoi il évite le soleil avec tant de soin, tandis que presque tous les êtres animés le desirent, le cherchent, le saluent comme le père de la Nature, & reçoivent avec délices les douces influences de sa chaleur féconde & bienfaisante; seroit-ce par les mêmes causes qui obligent les oiseaux de nuit à fuir la lumière? ou les lagopèdes seroient-ils les chacrelas de la famille des oiseaux?

Quoi qu'il en soit, on comprend bien qu'un oiseau de cette nature est difficile à apprivoiser; & Pline le dit expressément

(7) Belon, page 259.

comme nous l'avons vu : cependant Redi parle de deux lagopèdes qu'il nomme *perdrix blanches des Pyrénées*, & qu'on avoit nourries dans la volière du jardin de *Boboli*, appartenant au grand Duc (a).

Les lagopèdes volent par troupes, & ne volent jamais bien haut, car ce sont des oiseaux pesans : lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être point aperçus ; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme ; souvent pour les prendre il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, & saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur passer un lacet dans le cou, ou pour les tuer par derrière à coups de perches (b) ; on dit même qu'ils n'oseront jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement, comme pour faire la première assise d'une muraille, & qu'ils iront constamment tout le long de cette humble barrière, jusqu'aux pièges que les Chasseurs leur ont préparés.

Ils vivent des chatons des feuilles & des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyère, de myrtille & d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes (c) ; & c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume qu'on reproche à leur chair (d), laquelle est d'ailleurs un bon manger : on la regarde comme viande noire, & c'est un gibier très-commun, tant sur le mont *Cenis* que dans toutes

(a) Voyez Collect. Acad. Part. Étrang. tome I, page 520.

(b) Gesner, page 578.

(c) Willughby, pag. 127. Klein, page 116.

(d) Gesner, page 578.

les villes & villages à portée des montagnes de Savoie (*e*); j'en ai mangé, & je lui trouve beaucoup de ressemblance pour le goût avec la chair du lièvre.

Les femelles pondent & couvent leurs œufs à terre, ou plutôt sur les rochers (*f*); c'est tout ce qu'on fait de leur façon de se multiplier : il faudroit avoir des ailes pour étudier à fond les mœurs & les habitudes des oiseaux, & sur-tout de ceux qui ne veulent point se plier au joug de la domesticité, & qui ne se plaisent que dans les lieux inhabitables.

Le lagopède a un très-gros jabot, un gésier musculeux, où l'on trouve de petites pierres mêlées avec les alimens; les intestins longs de trente-six à trente-sept pouces; de gros *cæcum* cannelés & fort longs, mais de longueur inégale, selon Redi, & qui sont souvent pleins de très-petits vers (*g*); les tuniques de l'intestin grêle, présentent un réseau très-curieux, formé par une multitude de petits vaisseaux, ou plutôt de petites rides disposées avec ordre & symétrie (*h*): on a remarqué qu'il avoit le cœur un peu plus petit, & la rate beaucoup plus petite que l'attagas (*i*); & que le canal cystique & le conduit hépatique alloient se rendre dans les intestins séparément, & même à une assez grande distance l'un de l'autre (*k*).

Je ne puis finir cet article sans remarquer, avec Aldrovande, que parmi les noms divers qui ont été donnés au lagopède, Gesner place celui d'*urblan* comme un mot Italien en usage

(*e*) Belon, page 259.

(*f*) Gesner, page 578; Rzaczynski, page 411.

(*g*) Collect. Acad. Part. Étrang. tome I, page 520.

(*h*) Voyez Klein, page 117; & Willughby, page 127.

(*i*) Roberg. apud Kleinum, Hist. Avi. pag. 117.

(*k*) Redi, Collect. Acad. Part. Étrang. tome I, page 467.

dans la Lombardie; mais que ce mot est tout-à-fait étranger, & à la Lombardie & à toute oreille italienne: il pourroit bien en être de même de *rhoncas* & de *herbey*, autres noms que, selon le même Gesner, les Grifons qui parlent Italien donnent aux lagopèdes. Dans la partie de la Savoie qui avoisine le Valais, on les nomme *arbenne*, & ce mot différemment altéré par différens patois, moitié suisses, moitié grifons, aura pu produire quelques-uns de ceux dont je viens de parler.

LE LAGOPÈDE

DE LA BAIE D'HUDSON (a).

LES Auteurs de la Zoologie Britannique (b) font à M. Briffon un juste reproche de ce qu'il joint, dans une même liste (c), le ptarmigon avec la perdrix blanche de M. Edwards, *planche LXXII*, comme ne faisant qu'un seul & même oiseau, tandis que ce sont en effet deux espèces différentes; car la perdrix blanche de M. Edwards est plus de deux fois plus grosse que le ptarmigon, & les couleurs de leur plumage d'été sont aussi fort différentes; celle-là ayant de larges taches de blanc & d'orangé-foncé, & le ptarmigon ayant des mouchetures d'un brun-obscur sur un brun-clair: du reste, ces mêmes Auteurs avouent que la livrée d'hiver de ces oiseaux est la

(a) Perdrix. Anderson, *Hist. d'Islande & de Groenland*, tome I, page 77; & tome II, page 49. — Perdrix blanche. Voyage de la baie d'Hudson, *tome I*, page 51, avec une figure. — Perdrix blanche. Edwards, *Hist. nat. des Oiseaux*, tome II, *planche LXXII*, avec une figure bien coloriée.

(b) *British Zoology*, page 86.

(c) Briffon, *Ornithologie*, tome I, pages 216 & 217.

même, c'est-à-dire, presque entièrement blanche. M. Edwards dit que les plumes latérales de la queue sont noires, même en hiver, avec du blanc au bout; & cependant il ajoute plus bas, qu'un de ces oiseaux qui avoit été tué en hiver, & apporté de la baie d'Hudson par M. Light, étoit parfaitement blanc, ce qui prouve de plus en plus combien, dans cette espèce, les couleurs du plumage sont variables.

La perdrix blanche dont il s'agit ici, est de grosseur moyenne entre la perdrix & le faisan, & elle auroit assez la forme de la perdrix, si elle n'avoit pas la queue un peu longue. Le sujet représenté dans la *planche LXXII* d'Edwards, est un coq, tel qu'il est au printemps lorsqu'il commence à prendre sa livrée d'été; & lorsqu'éprouvant les influences de cette saison d'amour, il a ses sourcils membraneux plus rouges & plus saillans, plus élevés, tels en un mot que ceux de l'attagas; il a en outre de petites plumes blanches autour des yeux, & d'autres à la base du bec, lesquelles recouvrent les orifices des narines; les deux plumes du milieu sont variées comme celles du cou, les deux suivantes sont blanches, & toutes les autres noirâtres avec du blanc à la pointe, en été comme en hiver.

La livrée d'été ne s'étend que sur la partie supérieure du corps; le ventre reste toujours blanc; les pieds & les doigts sont entièrement couverts de plumes, ou plutôt de poils blancs; les ongles sont moins courbés qu'ils ne le sont ordinairement dans les oiseaux (*d*). Cette perdrix blanche se tient toute l'année

(*d*) Nous avons vu deux oiseaux envoyés de Sibérie, sous le nom de *lagopèdes*, qui sont vraisemblablement de la même espèce que le lagopède de la baie d'Hudson, & qui ont en effet les ongles si plats, qu'ils ressembloient plutôt à des ongles de singe qu'à des griffes d'oiseaux.

à la baie d'Hudson, elle y passe les nuits dans des trous qu'elle fait se creuser sous la neige, dont la consistance en ces contrées est comme celle d'un fable très-fin: le matin elle prend son effor & s'éleve droit en haut, en secouant la neige de dessus ses ailes; elle mange le matin & le soir, & ne paroît pas craindre le soleil comme notre lagopède des Alpes, puisqu'elle se tient tous les jours exposée à l'action de ses rayons, dans le temps de la journée où ils ont le plus de force. M. Edwards a reçu ce même oiseau de Norwège, qui me paroît faire la nuance entre le lagopède dont il a les pieds, & l'attagas dont il a les grands sourcils rouges.



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport aux COQS DE BRUYÈRE,
aux GÉLINOTTES, aux ATTAGAS, &c.

I.

LA GÉLINOTTE DU CANADA (a).

IL me paroît que M. Briffon a fait un double emploi en donnant la gélinotte de Canada qu'il a vue, pour une espèce différente de la gélinotte de la baie d'Hudson, qu'à la vérité il n'avoit pas vue; mais il suffisoit de comparer la gélinotte de Canada, en nature, avec les planches enluminées d'Edwards, de la gélinotte de la baie d'Hudson, pour reconnoître que c'étoit le même oiseau; & nos Lecteurs le verront aisément en comparant les (*planches 131 & 132*), avec celles de M. Edwards, *planches CXVIII & LXXI*; voilà donc une espèce nominale de moins, & l'on doit attribuer à la gélinotte de Canada, tout ce que M.^{rs} Ellis & Edwards disent de la gélinotte de la baie d'Hudson.

Elle abonde toute l'année dans les terres voisines de la baie d'Hudson, elle y habite par préférence les plaines & les lieux bas; au lieu que sous un autre ciel, la même espèce, dit M. Ellis, ne se trouve que dans des terres fort élevées, & même au sommet des montagnes: en Canada elle porte le nom de perdrix.

(a) Gélinotte de Canada. — Coq de bruyère brun & tacheté. Voyage de la baie d'Hudson, *tome I, page 50*, avec une figure. — *Francolini* brun tacheté. Edwards, *planche CXVIII*, le mâle; & *planche LXXI*, la femelle. — Gélinotte de Canada. Briffon, *tome I, page 203*. Gélinotte de la baie d'Hudson. *Idem, ibidem, page 201*.

Le mâle est plus petit que la gélinotte ordinaire; il a les sourcils rouges, les narines couvertes de petites plumes noires, les ailes courtes, les pieds velus jusqu'au bas du tarse, les doigts & les ongles gris, le bec noir; en général il est d'une couleur fort rembrunie, & qui n'est égayée que par quelques taches blanches autour des yeux, sur les flancs & en quelques autres endroits.

La femelle est plus petite que le mâle, & elle a les couleurs de son plumage moins sombres & plus variées; elle lui ressemble dans tout le reste.

L'un & l'autre mangent des pignons de pin, des baies de genévrier, &c. on les trouve dans le nord de l'Amérique en très-grande quantité, & on en fait des provisions aux approches de l'hiver, la gelée les fait & les conserve; & à mesure qu'on en veut manger, on les fait dégeler dans l'eau froide.

I I.

*LE COCQ DE BRUYÈRE À FRAISE,
OU LA GROSSE GÉLINOTTE
DE CANADA. (a)*

JE soupçonne encore ici un double emploi, & je suis bien tenté de croire que cette grosse gélinotte de Canada, que M. Brisson donne comme une espèce nouvelle, & différente de la gélinotte huppée de Pensylvanie, est néanmoins la même, c'est-à-dire, la même aussi que celle du coq de bruyère à fraise de M. Edwards: il est vrai qu'en comparant cet oiseau en nature (*planche 104*) avec celui de M. Edwards,

(a) Brisson, *tome I*, page 207. . . . — La Gélinotte huppée de Pensylvanie. *Idem*, *ibidem*, pag. 214. — Coq de bruyère à fraise. Edwards, *Glanures*, planche CCXLVIII.

pl. CCXLVIII, il paroîtra au premier coup d'œil des différences très-considérables entre ces deux oiseaux; mais si l'on fait attention aux ressemblances, & en même temps aux différentes vues des Dessinateurs, dont l'un, M. Edwards, a voulu représenter les plumes au-dessus des ailes & de la tête, relevées, comme si l'oiseau étoit non-seulement vivant, mais en action d'amour; & dont l'autre, M. Martinet, n'a dessiné cet oiseau que mort & sans plumes, érigées ou redressées; la disconvenance des dessins se réduira à peu de chose, ou plutôt s'évanouira tout-à-fait par une présomption bien fondée, c'est que notre oiseau (*planche 104*) est la femelle de celui d'Edwards: d'ailleurs, cet habile Naturaliste dit positivement qu'il ne fait que supposer la huppe à son oiseau, parce qu'ayant les plumes du sommet de la tête plus longues que les autres, il présume qu'il peut les redresser à sa volonté, comme celles qui sont au-dessus de ses ailes: & du reste, la grandeur, la figure, les mœurs & le climat étant ici les mêmes, je pense être fondé à présumer que la grosse gélinotte du Canada, la gélinotte huppée de Pensylvanie de M. Brisson, & le coq de bruyère à fraise de M. Edwards, ne sont qu'une seule & même espèce, à laquelle on doit encore rapporter le coq de bois d'Amérique, décrit & représenté par Catesby (*b*).

Elle est un peu plus grosse que la gélinotte ordinaire, & lui ressemble par ses ailes courtes, & en ce que les plumes qui couvrent ses pieds ne descendent pas jusqu'aux doigts; mais elle n'a ni sourcils rouges, ni cercles de cette couleur autour des yeux; ce qui la caractérise, ce sont deux touffes de plumes plus longues que les autres & recourbées en bas, qu'elle a au haut

(*b*) Catesby, *Appendix*, fig. 1.

de la poitrine, une de chaque côté: les plumes de ces touffes sont d'un beau noir, ayant sur leurs bords des reflets brillans qui jouent entre la couleur d'or & le vert; l'oiseau peut relever quand il veut ces espèces de fausses ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, tombent de part & d'autre, sur la partie supérieure des ailes véritables; le bec, les doigts & les ongles, sont d'un brun-rougeâtre.

Cet oiseau, selon M. Edwards, est fort commun dans le Maryland & la Pensylvanie, où on lui donne le nom de *faisan*: cependant il a, par son naturel & ses habitudes, beaucoup plus d'affinité avec le tetras ou coq de bruyère: il tient le milieu pour la grosseur entre le faisán & la perdrix; ses pieds sont garnis de plumes, & ses doigts dentelés sur les bords comme ceux des tetras; son bec est semblable à celui du coq ordinaire; l'ouverture des narines est recouverte par de petites plumes qui naissent de la base du bec & se dirigent en avant; tout le dessus du corps, compris la tête, la queue & les ailes est émaillé de différentes couleurs brunes, plus ou moins claires, d'orangé & de noir; la gorge est d'un orangé brillant, quoiqu'un peu foncé; l'estomac, le ventre & les cuisses ont des taches noires en forme de croissant, distribuées avec régularité, sur un fond blanc; il a sur la tête & autour du cou, de longues plumes, dont il peut en les redressant à son gré, se former une huppe & une sorte de fraise, ce qu'il fait principalement lorsqu'il est en amour; il relève en même temps les plumes de sa queue en faisant la roue, gonflant son jabot, traînant les ailes, & accompagnant son action d'un bruit sourd & d'un bourdonnement semblable à celui du coq d'Inde; & il a de plus pour rappeler ses femelles, un battement d'ailes très-singulier, & assez fort pour se faire entendre

entendre à un demi-mille de distance par un temps calme; il se plaît à cet exercice au printemps & en automne, qui sont le temps de sa chaleur, & il le répète tous les jours à des heures réglées; savoir, à neuf heures du matin & sur les quatre heures du soir; mais toujours étant posé sur un tronc sec: lorsqu'il commence, il met d'abord un intervalle d'environ deux secondes entre chaque battement, puis accélérant la vitesse par degrés, les coups se succèdent à la fin avec tant de rapidité, qu'ils ne sont plus qu'un bruit continu, semblable à celui d'un tambour, d'autres disent d'un tonnerre éloigné; ce bruit dure environ une minute, & recommence par les mêmes gradations après sept ou huit minutes de repos; tout ce bruit n'est qu'une invitation d'amour que le mâle adresse à ses femelles, que celles-ci entendent de loin, & qui devient l'annonce d'une génération nouvelle; mais qui ne devient aussi que trop souvent un signal de destruction; car les Chasseurs avertis par ce bruit qui n'est point pour eux, s'approchent de l'oiseau sans en être aperçus, & saisissent le moment de cette espèce de convulsion pour le tirer à coup sûr: je dis sans en être aperçus; car dès que cet oiseau voit un homme, il s'arrête aussitôt, fût-il dans la plus grande violence de son mouvement, & il s'envole à trois ou quatre cents pas: ce sont bien-là les habitudes de nos tetras d'Europe & leurs mœurs, quoiqu'un peu outrées.

La nourriture ordinaire de ceux de Pensylvanie, sont les grains, les fruits, les raisins, & sur-tout les baies de lierre, ce qui est remarquable, parce que ces baies sont un poison pour plusieurs animaux.

Ils ne couvent que deux fois l'année, apparemment au printemps & en automne, qui sont les deux saisons où le mâle

bat des ailes : ils font leurs nids à terre avec des feuilles, ou à côté d'un tronc sec couché par terre, ou au pied d'un arbre debout, ce qui dénote un oiseau pesant : ils pondent de douze à seize œufs, & les couvent environ trois semaines ; la mère a fort à cœur la conservation de ses petits ; elle s'expose à tout pour les défendre, & cherche à attirer sur elle-même les dangers qui les menacent ; les petits de leur côté savent se cacher très-finement dans les feuilles ; mais tout cela n'empêche pas que les oiseaux de proie n'en détruisent beaucoup : la couvée forme une compagnie qui ne se divise qu'au printemps de l'année suivante.

Ces oiseaux sont fort sauvages, & rien ne peut les apprivoiser ; si on en fait couver par des poules ordinaires, ils s'échapperont & s'enfuiront dans les bois, presque aussitôt qu'ils seront éclos.

Leur chair est blanche & très-bonne à manger ; seroit-ce par cette raison que les oiseaux de proie leur donnent la chasse avec tant d'acharnement ! Nous avons eu déjà ce soupçon à l'occasion des tetras d'Europe ; s'il étoit confirmé par un nombre suffisant d'observations, il s'enfuivroit non-seulement que la voracité n'exclut pas toujours un appétit de préférence ; mais que l'oiseau de proie est à peu près de même goût que l'homme, & ce seroit une analogie de plus entre les deux espèces.

I I I.

L'OISEAU d'Amérique qu'on peut appeler gélinotte à longue queue, dessiné & décrit par M. Edwards, sous le nom de *heath cock* ou *grouse*, coq de bruyère de la baie d'Hudson, & qui me paroît être plus voisin des gélinottes que des coqs de bruyère, ou des faisans dont on lui a aussi donné le nom : cette gélinotte à longue queue, représentée dans la *planche CXVII* de M.

Edwards, est une femelle, elle a la grosseur, la couleur & la longue queue du faisan; le plumage du mâle est plus rembruni, plus lustré, & il a des reflets à l'endroit du cou; ce mâle se tient aussi très-droit, & il a la démarche fière; différences qui se retrouvent constamment entre le mâle & la femelle dans toutes les espèces qui appartiennent à ce genre d'oiseau. M. Edwards n'a pas osé donner des sourcils rouges à cette femelle, parce qu'il n'a vu que l'oiseau empaillé, sur lequel ce caractère n'étoit point assez apparent; les pieds étoient pattus, les doigts dentelés sur les bords; le doigt postérieur fort court.

A la baie d'Hudson, on donne à ces gélinottes le nom de *faisan*; en effet, ils font par leur longue queue la nuance entre les gélinottes & les faisans; les deux pennes du milieu de cette queue, excèdent d'environ deux pouces les deux suivantes de part & d'autre, & ainsi de suite: ces oiseaux se trouvent aussi en Virginie, dans les bois & lieux inhabités.



LE PAON (a).

SI l'empire appartenoit à la beauté & non à la force, le Paon (*planche 433, le mâle; & pl. 434, la femelle*) seroit, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la Nature ait versé ses trésors avec plus de profusion: la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes & sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné; une aigrette mobile & légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête & l'élève sans la charger; son incomparable plumage, semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre & frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierres, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel; non-seulement la Nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel & de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, & en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, & de leurs oppositions entr'elles, un nouveau lustre & des effets de lumière si sublimes, que notre art, ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paroît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible & seul dans un beau jour du printemps;

(a) Le Paon. En grec, *Ταῶς*; en Latin, *Pavo*; en Espagnol, *Pavon*; en Italien, *Pavone*; en Allemand, *Pfau*; en Anglois, *Peacock*; en Suédois, *Paofogel*; en Polonois, *Paw*. — Paon. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 233. — *Pavo*. Gesner, *Avi.* pag. 656. — *Pavo*, Frijch, *pl. CXVIII*, avec une figure coloriée du mâle.

mais si la femelle vient tout-à-coup à paroître, si les feux de l'amour se joignant aux secrettes influences de la faison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur & de nouveaux desirs; alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent & prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête & annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes, sa tête & son cou se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd & se reproduit sans cesse, & semble prendre un nouvel éclat plus doux & plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées & plus harmonieuses; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyans & fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets & d'autres nuances toujours diverses, & toujours admirables.

Le paon ne semble alors connoître ses avantages que pour en faire hommage à sa compagne qui en est privée, sans en être moins chérie, & la vivacité que l'ardeur de l'amour mêle à son action, ne fait qu'ajouter de nouvelles grâces à ses mouvemens qui sont naturellement nobles, fiers & majestueux, & qui, dans ces momens, sont accompagnés d'un murmure énergique & sourd qui exprime le desir (b).

Mais ces plumes brillantes qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, & tombent chaque année (c); le paon, comme s'il sentoit la honte de sa perte,

(b) *Cum stridore procurrens.* Palladius, *DE RE RUSTICÂ*, lib. I, cap. XXVIII.

(c) *Amittit pennas cum primis arborum frondibus, recipit cum germine earundem.* Arist. *Hist. Animal.* lib VI, cap. IX.

craint de se faire voir dans cet état humiliant, & cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dûs à sa beauté; car on prétend qu'il en jouit en effet, qu'il est sensible à l'admiration, que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention & des louanges; & qu'au contraire, lorsqu'on paroît le regarder froidement & sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors & les cache à qui ne fait point les admirer.

Quoique le paon soit depuis long-temps comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire; ce sont les Indes orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topase, qui doit être regardé comme son pays natal; c'est de-là qu'il a passé dans la partie occidentale de l'Asie, où, selon le témoignage positif de Théophraste cité par Pline, il avoit été apporté d'ailleurs (*d*); au lieu qu'il ne paroît pas avoir passé de la partie la plus orientale de l'Asie, qui est la Chine, dans les Indes: car les Voyageurs s'accordent à dire, que quoique les paons soient fort communs aux Indes orientales, on ne voit à la Chine que ceux qu'on y transporte des autres pays (*e*), ce qui prouve au moins qu'ils sont très-rares à la Chine.

Élien assure que ce sont les Barbares qui ont fait présent à la Grèce de ce bel oiseau (*f*), & ces Barbares ne peuvent guère être que les Indiens; puisque c'est aux Indes qu'Alexandre, qui

(*d*) *Quippe cum Theophrastus tradat investitias esse in Asia etiam Columbas & Pavones.* Plinii, *Hist. nat.* lib. X, cap. XXIX.

(*e*) Navarette, *Description de la Chine*, pages 40 — 42.

(*f*) *Ex Barbaris ad Græcos exportatus esse dicitur, primum autem diu rarus.* Élien, *Hist. Animal.* lib. V, cap. XXI.

avoit parcouru l'Asie, & qui connoissoit bien la Grèce, en a vu pour la première fois (*g*); d'ailleurs, il n'est point de pays où ils soient plus généralement répandus, & en aussi grande abondance que dans les Indes. Mandeflo (*h*) & Thévenot (*i*) en ont trouvé en grand nombre dans la province de Guzaratte; Tavernier dans toutes les Indes; mais particulièrement dans les territoires de Baroche, de Cambaya & de Broudra (*k*); François Pyrard aux environs de Calicut (*l*); les Hollandois sur toute la côte de Malabar (*m*); Lintscot dans l'île de Ceylan (*n*): l'Auteur du second voyage de Siam, dans les forêts sur les frontières de ce royaume, du côté de Camboge (*o*), & aux environs de la rivière de Meinam (*p*); le Gentil à Java, Gemelli Carreri dans les îles Calamianes (*q*), situées entre les Philippines & Borneo; si on ajoute à cela que dans presque toutes ces contrées, les paons vivent dans l'état de sauvage, qu'ils ne font nulle part, ni si grands (*r*), ni si féconds (*s*), on ne pourra s'empêcher de

(*g*) Élien, *Hist. Animal.* lib. V, cap. XXI.

(*h*) Mandeflo, *Voyage des Indes*, tome II, livre I, page 147.

(*i*) Thévenot, *Voyage au Levant*, tome III, page 18.

(*k*) Voyages de Tavernier, tome III, livre I, pages 57 & 58.

(*l*) Voyages de François Pyrard, tome I, page 426.

(*m*) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes; tome IV, page 16.

(*n*) J. Hugonis Lintscot, *Navigatio in Orientem*, pag. 39.

(*o*) Second Voyage de Siam, page 75.

(*p*) *Idem*, pag. 248.

(*q*) Gemelli Carreri, *Voyage autour du monde*, tome V, page 270.

(*r*) *Sunt & Pavones in Indiâ maximii omnium.* Ælian, *de Naturâ Animal.* lib. XVI, cap. II.

(*s*) Petrus Martyr, *de rebus Oceani*, dit que les paons pondent aux Indes de vingt à trente œufs.

regarder les Indes comme leur climat naturel (*t*); & en effet, un si bel oiseau ne pouvoit guère manquer d'appartenir à ce pays si riche, si abondant en choses précieuses, où se trouvent la beauté, la richesse en tout genre, l'or, les perles, les pierreries, & qui doit être regardé comme le climat du luxe de la Nature: cette opinion est confirmée en quelque sorte par le texte sacré; car nous voyons que les paons sont comptés parmi les choses précieuses que la flotte de Salomon rapportoit tous les trois ans; & il est clair que c'est ou des Indes, ou de la côte d'Afrique la plus voisine des Indes, que cette flotte, formée & équipée sur la mer rouge (*u*), & qui ne pouvoit s'éloigner des côtes, tiroit ses richesses: or, il y a de fortes raisons de croire que ce n'étoit point des côtes d'Afrique; car jamais Voyageur n'a dit avoir aperçu dans toute l'Afrique, ni même dans les Isles adjacentes, des paons sauvages qui pussent être regardés comme propres & naturels à ces pays, si ce n'est dans l'île de Sainte-Hélène, où l'amiral Verhowen trouva des paons qu'on ne pouvoit prendre qu'en les tuant à coups de fusil (*x*); mais on ne se persuadera pas apparemment que la flotte de Salomon qui n'avoit point de boussole, se rendît tous les trois ans à l'île de Sainte-Hélène, où d'ailleurs, elle n'auroit trouvé ni or, ni argent, ni ivoire, ni presque rien de tout ce qu'elle cherchoit (*y*): de plus, il me paroît vraisemblable que cette île, éloignée de plus de trois cents lieues du continent, n'avoit pas même de

(*t*) Voyez Seconde relation des Hollandois, page 370.

(*u*) Voyez le troisième Livre des Rois, chap. IX, N. 26.

(*x*) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes; tome IV, page 161.

(*y*) *Aurum, argentum, dentes Elephantorum, & Simias & Pavos*. Reg. lib. III, cap. x, N. 22.

paons du temps de Salomon ; mais que ceux qu'y trouvèrent les Hollandois y avoient été lâchés par les Portugais, à qui elle avoit appartenu, ou par d'autres, & qu'ils s'y étoient multipliés d'autant plus facilement, que l'île de Sainte-Hélène n'a, dit-on, ni bête vénimeuse, ni animal vorace.

On ne peut guère douter que les paons que Kolbe a vus au cap de Bonne-espérance, & qu'il dit être parfaitement semblables à ceux d'Europe, quoiqu'à la figure qu'il en donne s'en éloigne beaucoup (z), n'eussent la même origine que ceux de Sainte-Hélène, & qu'ils n'y eussent été apportés par quelques-uns des vaisseaux Européens qui arrivent en foule sur cette côte.

On peut dire la même chose de ceux que les Voyageurs ont aperçus au royaume de Congo (a), avec des dindons qui certainement n'étoient point des oiseaux d'Afrique, & encore de ceux que l'on trouve sur les confins d'Angola, dans un bois environné de murs, où on les entretient pour le Roi du pays (b) : cette conjecture est fortifiée par le témoignage de Bosman, qui dit en termes formels qu'il n'y a point de paons sur la Côte-d'or, & que l'oiseau pris par M. de Foquembrog & par d'autres, pour un paon, est un oiseau tout différent appelé *kroon-vogel* (c).

De plus, la dénomination de paon d'Afrique, donnée par la plupart des Voyageurs aux demoiselles de Numidie (d), est encore une preuve directe que l'Afrique ne produit point de

(z) Voyez l'Histoire générale des voyages, tome V, planche xxiv.

(a) Voyage de P. Van-den-Broeek, dans le Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, tome IV, page 321.

(b) Relation de Pigafetta, page 92 & suivantes.

(c) Voyage de Guinée, Lettre XV.^e page 268.

(d) Voyez Labat, volume III, page 141. & la Relation du Voyage de M. de Genes au détroit de Magellan, par le sieur Froger, page 41.

paons; & si l'on en a vu anciennement en Lybie, comme le rapporte Eustathe, c'en étoit sans doute qui avoient passé ou qu'on avoit portés dans cette contrée de l'Afrique, l'une des plus voisines de la Judée, où Salomon en avoit mis long-temps auparavant; mais il ne paroît pas qu'ils l'eussent adoptée pour leur patrie, & qu'ils s'y fussent beaucoup multipliés, puisqu'il y avoit des loix très-sévères contre ceux qui en avoient tué, ou blessé quelques-uns (e).

Il est donc à préfumer que ce n'étoit point des côtes d'Afrique, que la flotte de Salomon rapportoit les paons, des côtes d'Afrique, dis-je, où ils sont fort rares, & où l'on n'en trouve point dans l'état de sauvage; mais bien des côtes d'Asie où ils abondent, où ils vivent presque par-tout en liberté, où ils subsistent & se multiplient sans le secours de l'homme, où ils ont plus de grosseur, plus de fécondité que par-tout ailleurs, où ils sont en un mot, comme sont tous les animaux dans leur climat naturel.

Des Indes ils auront facilement passé dans la partie occidentale de l'Asie; aussi voyons-nous dans Diodore de Sicile, qu'il y en avoit beaucoup dans la Babylonie: la Médie en nourrissoit aussi de très-beaux & en si grande quantité, que cet oiseau en a eu le surnom d'*avis Medica* (f). Philostrate parle de ceux du Phase, qui avoient une huppe bleue (g), & les Voyageurs en ont vu en Perse (h).

De l'Asie ils ont passé dans la Grèce, où ils furent d'abord si rares, qu'à Athènes on les montra pendant trente ans à chaque

(e) Aldrovande, *de Avibus*, tome II, page 5.

(f) Aldrovande, *Ornithol.* tom. II. pag. 12.

(g) *Ibidem*, pag. 6.

(h) Thévenot, *Voyage du Levant*, tome II, page 200.

néoménie comme un objet de curiosité, & qu'on accouroit en foule des villes voisines pour les voir (*i*).

On ne trouve pas l'époque certaine de cette migration du paon de l'Asie dans la Grèce; mais il y a preuve qu'il n'a commencé à paroître dans ce dernier pays, que depuis le temps d'Alexandre, & que sa première station au sortir de l'Asie, a été l'île de Samos.

Les paons n'ont donc paru dans la Grèce que depuis Alexandre; car ce conquérant n'en vit pour la première fois que dans les Indes, comme je l'ai déjà remarqué, & il fut tellement frappé de leur beauté, qu'il défendit de les tuer sous des peines très-sévères; mais il y a toute apparence que peu de temps après Alexandre, & même avant la fin de son règne, ils devinrent fort communs; car nous voyons dans le poëte Antiphanes, contemporain de ce Prince, & qui lui a survécu, qu'une seule paire de paons apportée en Grèce, s'y étoit multipliée à un tel point, qu'il y en avoit autant que de cailles (*k*): & d'ailleurs, Aristote qui ne survéquit que deux ans à son Élève, parle en plusieurs endroits des paons comme d'oiseaux fort connus.

En second lieu, que l'île de Samos ait été leur première station à leur passage d'Asie en Europe, c'est ce qui est probable par la position même de cette Isle, qui est très-voisine du continent de l'Asie; & de plus, cela est prouvé par un passage

(*i*) *Tanta fuit in urbibus Pavonis prerogativa, ut Athenis tam a viris quàm a mulieribus statuto pretio spectatus fuerit; ubi singulis noviluniis & viros & mulieres admittentes ad hujusmodi spectaculum, ex eo fecere questum non mediocrem, multique e Lacedemone ac Thessaliâ videndi causâ eò confluerint.* Ælian, *Hist. Animal.* lib. V, cap. XXI.

(*k*) *Pavonum tantunimodo par unum adduxit quispiam, raram tunc avem, nunc vero plures sunt quàm coturnices.*

formel de Menodotus (l); quelques-uns même forçant le sens de ce passage, & se prévalant de certaines médailles Samiennes fort antiques, où étoit représentée Junon avec un paon à ses pieds (m), ont prétendu que Samos étoit la patrie première du paon, le vrai lieu de son origine, d'où il s'étoit répandu dans l'Orient comme dans l'Occident; mais il est aisé de voir, en pesant les paroles de Menodotus, qu'il n'a voulu dire autre chose, sinon qu'on avoit vu des paons à Samos, avant d'en avoir vu dans aucune autre contrée située hors du continent de l'Asie, de même qu'on avoit vu dans l'Éolie (ou l'Étholie), des méléagrides qui sont bien connues pour être des oiseaux d'Afrique, avant d'en voir en aucun lieu de la Grèce (*Veluti.... quas meleagridas vocant ex Ætholiâ*): d'ailleurs, l'île de Samos offroit aux paons un climat qui leur convenoit, puisqu'ils y subsistoient dans l'état de sauvage (n), & qu'Aulugelle regarde ceux de cette Île comme les plus beaux de tous (o).

Ces raisons étoient plus que suffisantes pour servir de fondement à la dénomination d'oiseau de Samos, que quelques Auteurs ont donnée au paon; mais on ne pourroit pas la lui appliquer aujourd'hui, puisque M. de Tournefort ne fait aucune mention du paon dans la description de cette Île, qu'il dit être

(l) *Sunt ibi Pavones Junoni sacri, primi quidem in Samo editi ac educati, indeque deducti ac in alias regiones devecti, veluti Galli e Perside, & quas Meleagridas vocant, ex Æolia (seu Ætolia). Vide Athenæum, lib. IV, cap. XXV.*

(m) On en voit encore aujourd'hui quelques-unes, & même des médaillons qui représentent le temple de Samos avec Junon & ses paons. *Voyage du Levant* de M. de Tournefort, tome I, page 425.

(n) *Pavonum greges agrestes transmarini esse dicuntur in insulis Sami in loco Junonis...* Varro, *de Re Rusticâ*, lib. III, cap. VI.

(o) Aulugelle, *Noct. Atticæ*, lib. VII, cap. XVI.

pleine de perdrix, de bécasses, de bécassines, de grives, de pigeons sauvages, de tourterelles, de bec-figues & d'une volaille excellente (*p*); & il n'y a pas d'apparence que M. de Tournefort ait voulu comprendre sous la dénomination générique de volaille, un oiseau aussi considérable & aussi distingué.

Les paons ayant passé de l'Asie dans la Grèce, se sont ensuite avancés dans les parties méridionales de l'Europe, & de proche en proche, en France, en Allemagne, en Suisse & jusque dans la Suède (*q*), où, à la vérité, ils ne subsistent qu'en petit nombre, à force de soins (*r*), & non sans une altération considérable de leur plumage, comme nous le verrons dans la suite.

Enfin les Européens qui, par l'étendue de leur commerce & de leur navigation, embrassent le globe entier, les ont répandus d'abord sur les côtes d'Afrique, & dans quelques îles adjacentes; ensuite dans le Mexique, & de-là dans le Pérou & dans quelques-unes des Antilles (*s*), comme Saint-Domingue & la Jamaïque, où l'on en voit beaucoup aujourd'hui (*t*), & où avant cela il n'y en avoit pas un seul, par une suite de la loi générale du climat, qui exclut du nouveau Monde tout animal terrestre, attaché par sa nature aux pays chauds de l'ancien continent, loi à laquelle les oiseaux pesans ne sont pas moins assujettis que les

(*p*) M. de Tournefort, *Voyage du Levant*, tome I, page 412.

(*q*) *Nota.* Les Suisses font la seule nation qui se soit appliquée à détruire, dans leur pays, cette belle espèce d'oiseaux, avec autant de soin que toutes les autres en ont mis à la multiplier; & cela en haine des Ducs d'Autriche contre lesquels ils s'étoient révoltés, & dont l'Écu avoit une queue de Paon pour cimier.

(*r*) Linnæus, *Syst. Nat.* edit. X, pag. 156.

(*s*) Histoire des Incas, tome II, page 329.

(*t*) Voyez l'*Histoire de Saint-Domingue de Charlevoix*, tome I, page 28 — 32; & la *Synopsis Avium* de Ray, pag. 183.

quadrupèdes: or, l'on ne peut nier que les paons ne soient des oiseaux pesans, & les Anciens l'avoient fort bien remarqué (u), il ne faut que jeter un coup d'œil sur leur conformation extérieure, pour juger qu'ils ne peuvent pas voler bien haut ni bien long-temps; la grosseur du corps, la brièveté des ailes & la longueur embarrassante de la queue, font autant d'obstacles qui les empêchent de fendre l'air avec légèreté: d'ailleurs, les climats septentrionaux ne conviennent point à leur nature, & ils n'y restent jamais de leur plein gré (x).

Le coq paon n'a guère moins d'ardeur pour ses femelles, ni guère moins d'acharnement à se battre avec les autres mâles que le coq ordinaire (y); il en auroit même davantage s'il étoit vrai ce qu'on en dit, que lorsqu'il n'a qu'une ou deux poules, il les tourmente, les fatigue, les rend stériles à force de les féconder, & trouble l'œuvre de la génération à force d'en répéter les actes: dans ce cas les œufs sortent de l'*oviductus* avant qu'ils aient eu le temps d'acquérir leur maturité (z); pour mettre à profit cette violence de tempérament, il faut donner au mâle cinq ou six femelles (a); au lieu que le coq ordinaire qui peut suffire à quinze ou vingt poules, s'il est réduit à une seule, la féconde

(u) *Nec sublimiter possunt nec per longa spatia volare.* Columelle, *de Re Rusticâ*, lib. VIII, cap. XI.

(x) *Habitat apud nostrates rarius, presertim in aviariis magnatum, non vero sponte.* Lin. *Fauna Suecica*, pag. 60.

(y) Voyez Columelle, *de Re Rusticâ*, lib. VIII, cap. XI.

(z) *Quinque gallinas desiderat, nam si unam aut alteram sætam sapius compresserit; vixdum concepta in alvo vitiat ova, nec ad partum sinit perducì, quoniam immatura genitalibus locis excedunt.* Columelle, *de Re Rusticâ*, loco citato.

(a) Je donne ici l'opinion des Anciens; car des personnes intelligentes que j'ai consultées, & qui ont élevé des paons en Bourgogne, m'ont assuré, d'après leur expérience; que les mâles ne se battoient jamais, & qu'il ne falloit à chacun qu'une ou deux femelles au plus; & peut-être cela n'arrive-t-il qu'à cause de la moindre chaleur du climat.

encore utilement, & la rend mère d'une multitude de petits pouffins.

Les paones ont aussi le tempérament fort lascif, & lorsqu'elles sont privées de mâles, elles s'excitent entr'elles, & en se frottant dans la poussière (car ce sont oiseaux pulverateurs), & se procurant une fécondité imparfaite, elles pondent des œufs clairs & sans germe, dont il ne résulte rien de vivant; mais cela n'arrive guère qu'au printemps, lorsque le retour d'une chaleur douce & vivifiante réveille la Nature, & ajoute un nouvel aiguillon au penchant qu'ont tous les êtres animés à se reproduire; & c'est peut-être par cette raison qu'on a donné à ces œufs le nom de zéphyriens (*ova zephyria*), non qu'on se soit persuadé qu'un doux zéphyr suffise pour imprégner les paones & tous les oiseaux femelles qui pondent sans la coopération du mâle; mais parce qu'elles ne pondent guère de ces œufs que dans la nouvelle saison, annoncée ordinairement & même désignée par les zéphyrs.

Je croirois aussi fort volontiers que la vue de leur mâle piafant autour d'elles, étalant sa belle queue, faisant la roue, & leur montrant toute l'expression du désir, peut les animer encore davantage à leur faire produire un plus grand nombre de ces œufs stériles; mais ce que je ne croirai jamais, c'est que ce manège agréable, ces caresses superficielles, & si j'ose ainsi parler, toutes ces courbettes de petit-mâitre, puissent opérer une fécondation véritable, tant qu'il ne s'y joindra pas une union plus intime & des approches plus efficaces; & si quelques personnes ont cru que des paones avoient été fécondées ainsi par les yeux, c'est qu'apparemment ces paones avoient été couvertes réellement, sans qu'on s'en fût aperçu (*b*).

(*b*) « L'on ne peut bonnement accorder ce que quelques pères de famille racontent;

L'âge de la pleine fécondité pour ces oiseaux, est à trois ans, selon Aristote (*c*) & Columelle (*d*), & même selon Pline (*e*), qui en répétant ce qu'a dit Aristote, y fait quelques changemens; Varron fixe cet âge à deux ans (*f*), & des personnes qui ont observé ces oiseaux, m'assurent que les femelles commencent déjà à pondre dans notre climat à un an, sans doute des œufs stériles; mais presque tous s'accordent à dire que l'âge de trois ans est celui où les mâles ont pris leur entier accroissement, où ils sont en état de cocher leurs poules, & où la puissance d'engendrer s'annonce en eux par une production nouvelle très-considérable (*g*); celle des longues & belles plumes de leur queue, & par l'habitude qu'ils prennent aussitôt de les déployer en se pavanant & faisant la roue (*h*); le superflu de la nourriture n'ayant plus rien à produire dans l'individu, va s'employer désormais à la reproduction de l'espèce.

C'est au printemps que ces oiseaux se recherchent & se joignent (*i*); si on veut les avancer, on leur donnera le matin

c'est que les paons ne couvrent leurs femelles, ains qu'ils les emplissent en faisant la roue devant elles, &c. Belon, *Nature des Oiseaux*, page 234.

(*c*) *Parit maxime à trimatu. Hist. Animal. lib. VI, cap. IX.*

(*d*) *De Re Rusticâ, lib. VIII, cap. XI, hoc genus Avium cum trimatum explevit, optime progenerat; si quidem tenerior ætas aut sterilsant parum fecunda.*

(*e*) *A trimatu parit; primo anno unum aut alterum ovum, sequenti quaterna quinave, cæteris duodena non amplius. Plin. lib. X, cap. LIX.*

(*f*) *Ad admissuram hæ minores binæ non idoneæ, nec-jam majores natu. Varro, de Re Rusticâ, lib. III, cap. VI.*

(*g*) Voyez le tome II de l'Histoire Naturelle, générale & particulière, page 314 & suivantes.

(*h*) *Colores incipit findere in trimatu. Plin. lib. X, cap. XX.*

(*i*) *Ab idibus februariis ante mensum martium. Columelle, de Re rusticâ, lib. VIII, cap. XI,*

à jeun,

à jeun, tous les cinq jours, des fèves légèrement grillées, selon le précepte de Columelle (*k*).

La femelle pond ses œufs peu de temps après qu'elle a été fécondée; elle ne pond pas tous les jours, mais seulement de trois ou quatre jours l'un: elle ne fait qu'une ponte par an, selon Aristote (*l*), & cette ponte est de huit œufs la première année, & de douze les années suivantes: mais cela doit s'entendre des paones à qui on laisse le soin de couvrir elles-mêmes leurs œufs & de mener leurs petits; au lieu que si on leur enlève leurs œufs à mesure qu'elles pondent, pour les faire couvrir par des poules vulgaires (*m*), elles feront trois pontes, selon Columelle (*n*); la première de cinq œufs, la seconde de quatre, & la troisième de deux ou trois: il paroît qu'elles sont moins fécondes dans ce pays-ci, où elles ne pondent guère que quatre ou cinq œufs par an; & qu'au contraire, elles sont beaucoup plus fécondes aux Indes, où, selon Pierre Martyr, elles en

(*k*) Columelle, *de Re Rusticâ*, lib. VIII, cap. XI.

(*l*) *Semel tantummodo ova parit duodecim aut paulo pauciora, nec continuatis diebus sed binis ternisve interpositis. Hist. Animal. lib. VI, cap. IX, priniparæ octona maxime edunt. Ibidem.*

(*m*) *Nota.* Aristote dit qu'une poule ordinaire ne peut guère faire éclore que deux œufs de paon; mais Columelle lui en donnoit jusqu'à cinq, & outre cela quatre œufs de poule ordinaire, plus ou moins cependant, selon que la couveuse étoit plus ou moins grande: il recommançoit de retirer ces œufs de poule le dixième jour, & d'en substituer un pareil nombre de même espèce, récemment pondus, afin qu'ils vinssent à éclore en même temps que les œufs de paon, qui ont besoin de dix jours d'incubation de plus: enfin, il prescrivoit de retourner ceux-ci tous les jours, si la couveuse n'avoit pu le faire à cause de leur grosseur; ce qu'il est toujours aisé de reconnoître, si l'on a eu la précaution de marquer ces œufs d'un côté. Voyez Columelle, *de Re Rusticâ*, loco citato.

(*n*) *Femina pavones quæ non incubant, ter anno partus edunt: primus est partus quinque fere ovorum, secundus quatuor, tertius trium aut duorum. Columelle, de Re rusticâ, lib. VIII, cap. XI.*

pondent de vingt à trente, comme je l'ai remarqué plus haut : c'est qu'en général la température du climat a beaucoup d'influence sur tout ce qui a rapport à la génération, & c'est la clef de plusieurs contradictions apparentes qui se trouvent entre ce que disent les Anciens, & ce qui se passe sous nos yeux. Dans un pays plus chaud, les mâles seront plus ardens, ils se battront entr'eux, il leur faudra un plus grand nombre de femelles, & celles-ci pondront un plus grand nombre d'œufs; au lieu que dans un pays plus froid, elles seront moins fécondes, & les mâles moins chauds & plus paisibles.

Si on laisse à la paone la liberté d'agir selon son instinct, elle déposera ses œufs dans un lieu secret & retiré : ses œufs sont blancs & tachetés comme ceux de dinde, & à peu près de la même grosseur; lorsque sa ponte est finie, elle se met à couvrir.

On prétend qu'elle est sujette à pondre pendant la nuit, ou plutôt à laisser échapper ses œufs de dessus le juchoir où elle est perchée (*o*); c'est pourquoi on recommande d'étendre de la paille au-dessous pour empêcher qu'ils ne se brisent.

Pendant tout le temps de l'incubation, la paone évite soigneusement le mâle, & tâche sur-tout de lui dérober sa marche lorsqu'elle retourne à ses œufs; car dans cette espèce, comme dans celle du coq & de bien d'autres (*p*), le mâle plus ardent & moins fidèle au vœu de la Nature, est plus occupé de son plaisir particulier que de la multiplication de son espèce; & s'il

(*o*) *Pluribus stramentis exagerandum est aviarum, quo tutius integri factus excipiantur; nam pavones cum ad nocturnam requiem venerint . . . periculis insistentes evitantur ova . . . Columelle, lib. VIII, cap. XI.*

(*p*) *Quam ob causam aves nonnullæ sylvestres parvum fugientes marem, & incubant. Arist. Histor. Animal. lib. VI, cap. IX.*

peut surprendre la couveuse sur ses œufs, il les casse en s'approchant d'elle, & peut-être y met-il de l'intention, & cherche-t-il à se délivrer d'un obstacle qui l'empêche de jouir : quelques-uns ont cru qu'il ne les cassoit que par son empressement à les couvrir lui-même (*q*), ce seroit un motif bien différent. L'Histoire Naturelle aura toujours beaucoup d'incertitudes; il faudroit pour les lui ôter, observer tout par soi-même; mais qui peut tout observer?

La paone couve de vingt-sept à trente jours, plus ou moins; selon la température du climat & de la saison (*r*): pendant ce temps on a soin de lui mettre à portée une quantité suffisante de nourriture, de peur qu'étant obligée d'aller se repaître au loin, elle ne quittât ses œufs trop long-temps, & ne les laissât refroidir; il faut aussi prendre garde de la troubler dans son nid & de lui donner de l'ombrage; car, par une suite de son naturel inquiet & défiant, si elle se voit découverte, elle abandonnera ses œufs & recommencera une nouvelle ponte qui ne vaudra pas la première, à cause de la proximité de l'hiver.

On prétend que la paone ne fait jamais éclore tous ses œufs à la fois; mais que dès qu'elle voit quelques pouffins éclos, elle quitte tout pour les conduire; dans ce cas il faudra prendre les œufs qui ne seront point encore ouverts, & les mettre éclore sous une autre couveuse, ou dans un four d'incubation (*s*).

Élien nous dit que la paone ne reste pas constamment sur ses œufs, & qu'elle passe quelquefois deux jours sans y revenir,

(*q*) Voyez Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 14.

(*r*) *Excludit diebus triginta aut paulo tardius.* Aristote, *Historia Animalium*, lib. VI, cap. IX — *Partus excluditur ter novenis, aut tardius tricesimo.* Plin. lib. X, cap. LIX.

(*s*) Maison rustique, tome I, page 138.

ce qui nuit à la réussite de la couvée (*t*). Mais je soupçonne quelque méprise dans ce passage d'Élien, qui aura appliqué à l'incubation ce qu'Aristote & Pline ont dit de la ponte, laquelle en effet est interrompue par deux ou trois jours de repos; au lieu que de pareilles interruptions dans l'action de couver, paroissent contraires à l'ordre de la Nature, & à ce qui s'observe dans toutes les espèces connues des oiseaux, si ce n'est dans les pays où la chaleur de l'air & du sol, approche du degré nécessaire pour l'incubation (*u*).

Quand les petits sont éclos, il faut les laisser sous la mère pendant vingt-quatre heures, après quoi on pourra les transporter sous une mue (*x*); Frisch veut qu'on ne les rende à la mère que quelques jours après (*y*).

Leur première nourriture sera la farine d'orge, détrempée dans du vin; du froment ramolli dans l'eau, ou même de la bouillie cuite & refroidie: dans la suite on pourra leur donner du fromage blanc bien pressé & sans aucun petit lait, mêlé avec des poireaux hachés, & même des sauterelles, dont on dit qu'ils sont très-friands; mais il faut auparavant ôter les pieds à ces insectes (*z*). Quand ils auront six mois, ils mangeront du froment, de l'orge, du marc de cidre & de poiré, & même ils pinceront l'herbe tendre; mais cette nourriture seule ne suffiroit point, quoiqu'Athénée les appelle *graminivores*,

(*t*) Ælian, *Histor. Animal.* lib. V, cap. xxxii.

(*u*) Voyez ci-dessus l'histoire de l'Austruche.

(*x*) *Similiter ut gallinacei primo die non amoveantur, postero die cum educatrice transferantur in caveam.* Columelle, lib. VIII, cap. xi.

(*y*) Frisch, *planche cxix.*

(*z*) Columelle, *de Re Rusticâ*, lib. VIII, cap. xi.

On a observé que les premiers jours, la mère ne revenoit jamais coucher avec sa couvée dans le nid ordinaire, ni même deux fois dans un même endroit; & comme cette couvée si tendre & qui ne peut encore monter sur les arbres, est exposée à beaucoup de risques, on doit y veiller de près pendant ces premiers jours, épier l'endroit que la mère aura choisi pour son gîte, & mettre les petits en sûreté sous une mue, ou dans une enceinte formée en plein champ avec des claies préparées, &c (a).

Les paoneaux, jusqu'à ce qu'ils soient un peu forts, portent mal leurs ailes, les ont traînantes (b), & ne savent pas encore s'en servir: dans ces commencemens, la mère les prend tous les soirs sur son dos, & les porte l'un après l'autre sur la branche où ils doivent passer la nuit; le lendemain matin elle saute devant eux du haut de l'arbre en bas, & les accoutume à en faire autant pour la suivre, & à faire usage de leurs ailes (c).

Une mère paonne, & même une poule ordinaire, peut mener jusqu'à vingt-cinq petits paoneaux, selon Columelle; mais seulement quinze, selon Palladius; ce dernier nombre est plus que suffisant dans les pays froids, où les petits ont besoin de se réchauffer de temps en temps, & de se mettre à l'abri sous les ailes de la mère qui ne pourroit pas en garantir vingt-cinq à la fois.

On dit que si une poule ordinaire qui mène ses poussins, voit une couvée de petits paoneaux, elle est tellement frappée de leur beauté qu'elle se dégoûte de ses petits, & les abandonne

(a) Maison Rustique, tome I, page 138.

(b) Belon, Nature des Oiseaux, page 234.

(c) Maison Rustique, tome I, page 139.
Tome II.

pour s'attacher à ces étrangers (*d*); ce que je rapporte ici non comme un fait vrai, mais comme un fait à vérifier; d'autant plus qu'il me paroît s'écarter du cours ordinaire de la Nature, & que dans les premiers temps, les petits paoneaux ne sont pas beaucoup plus beaux que les pouffins.

A mesure que les jeunes paoneaux se fortifient, ils commencent à se battre (sur-tout dans les pays chauds); & c'est pour cela que les Anciens qui paroissent s'être beaucoup plus occupés que nous de l'éducation de ces oiseaux (*e*), les tenoient dans de petites cases séparées (*f*): mais les meilleurs endroits pour les élever, c'étoit, selon eux, ces petites îles qui se trouvent en quantité sur les côtes d'Italie (*g*), telle, par exemple, que celle de Planasie appartenante aux Pisans (*h*); ce sont en effet les seuls endroits où l'on puisse les laisser en liberté, & presque dans l'état de sauvage, sans craindre qu'ils s'échappent, attendu qu'ils volent peu & ne nagent point du tout, & sans craindre qu'ils deviennent la proie de leurs ennemis, dont la petite île doit être purgée: ils peuvent y vivre, selon leur naturel & leurs appétits, sans contrainte, sans inquiétude, ils y prospéroient mieux, & ce qui n'étoit pas négligé par les Romains, leur chair étoit d'un meilleur goût; seulement pour avoir l'œil dessus,

(*d*) Columelle, lib. VIII, cap. XI. *Satis convenit inter autores, non debere alias gallinas quæ pullos sui generis educant, in eodem loco pasci; nam cum conspexerunt pavoniam prolem, suos pullos diligere desunt perosæ videlicet quod nec magnitudine nec specie pavoni pares sint.*

(*e*) Pavonis educatio magis urbani patris familiæ quam tetrici rustici curam poscit. . . . Columelle, lib. VIII, cap. XI.

(*f*) Varro, de Re Rusticâ, lib. III, cap. VI.

(*g*) Columelle, loco citato.

(*h*) Varro, loco citato.

& reconnoître si leur nombre augmentoit ou diminuoit, on les accoutumoit à se rendre tous les jours à une heure marquée & à un certain signal, autour de la maison où on leur jetoit quelques poignées de grain pour les attirer (i).

Lorsque les petits ont un mois d'âge ou un peu plus, l'aigrette commence à leur pousser, & alors ils sont malades comme les dindonneaux lorsqu'ils poussent *le rouge*: ce n'est que de ce moment que le coq-paon les reconnoît pour les siens; car tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les poursuit comme étrangers (k); on ne doit néanmoins les mettre avec les grands que lorsqu'ils ont sept mois, & s'ils ne se perchoient pas d'eux-mêmes sur le juchoir, il faut les y accoutumer, & ne point souffrir qu'ils dorment à terre, à cause du froid & de l'humidité (l).

L'aigrette est composée de petites plumes, dont la tige est garnie depuis la base jusqu'auprès du sommet, non de barbes, mais de petits filets rares & détachés; le sommet est formé de barbes ordinaires unies ensemble, & peintes des plus belles couleurs.

Le nombre de ces petites plumes est variable; j'en ai compté vingt-cinq dans un mâle, & trente dans une femelle; mais je n'ai pas observé un assez grand nombre d'individus pour assurer qu'il ne puisse pas y en avoir plus ou moins.

L'aigrette n'est pas un cône renversé comme on le pourroit croire, sa base qui est en haut, forme une ellipse fort allongée, dont le grand axe est posé selon la longueur de la tête: toutes les plumes qui la composent, ont un mouvement particulier assez

(i) Columelle, *loco citato*.

(k) Palladius, *de Re Rusticâ*, lib. I, cap. xxviii.

(l) Columelle, *loco citato*.

fenfible par lequel elles s'approchent ou s'écartent les unes des autres, au gré de l'oiseau, & un mouvement général par lequel l'aigrette entière, tantôt se renverse en arrière, & tantôt se relève sur la tête.

Les sommets de cette aigrette ont, ainsi que tout le reste du plumage, des couleurs bien plus éclatantes dans le mâle que dans la femelle; outre cela le coq-paon se distingue de sa poule dès l'âge de trois mois, par un peu de jaune qui paroît au bout de l'aile; dans la suite il s'en distingue par la grosseur, par un éperon à chaque pied, par la longueur de sa queue, & par la faculté de la relever & d'en étaler les belles plumes, ce qui s'appelle *faire la roue*. Willulghby croit que le paon ne partage qu'avec le dindon cette faculté remarquable (*m*): cependant on verra dans le cours de cette histoire, qu'elle leur est commune avec quelques tetras ou coqs de bruyère, quelques pigeons, &c.

Les plumes de la queue, ou plutôt ces longues couvertures qui naissent de dessus le dos auprès du croupion, sont en grand ce que celles de l'aigrette sont en petit; leur tige est pareillement garnie, depuis sa base jusque près de l'extrémité, de filets détachés de couleur changeante, & elle se termine par une plaque de barbes réunies, ornée de ce qu'on appelle l'*œil* ou le *miroir*: c'est une tache brillante, émaillée des plus belles couleurs; jaune doré de plusieurs nuances, vert changeant en bleu & en violet éclatant, selon les différens aspects, & tout cela empruntant encore un nouveau lustre de la couleur du centre qui est un beau noir velouté.

Les deux plumes du milieu ont environ quatre pieds & demi, & sont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours

(*m*) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 112.

en diminuant de longueur jusqu'à la plus extérieure; l'aigrette ne tombe point, mais la queue tombe chaque année, en tout ou en partie, vers la fin de juillet, & repousse au printemps; & pendant cet intervalle, l'oiseau est triste & se cache.

La couleur la plus permanente de la tête, de la gorge, du cou & de la poitrine, c'est le bleu avec différens reflets de violet, d'or & de vert éclatant; tous ces reflets qui renaissent & se multiplient sans cesse sur son plumage, sont une ressource que la Nature semble s'être ménagée pour y faire paroître successivement & sans confusion, un nombre de couleurs beaucoup plus grand que son étendue ne sembloit le comporter: ce n'est qu'à la faveur de cette heureuse industrie que le paon pouvoit suffire à recevoir tous les dons qu'elle lui destinoit.

De chaque côté de la tête on voit un renflement formé par les petites plumes qui recouvrent le trou de l'oreille.

Les paons paroissent se caresser réciproquement avec le bec; mais en y regardant de plus près, j'ai reconnu qu'ils se grattoient les uns les autres autour de la tête, où ils ont des poux très-vifs & très-agiles; on les voit courir sur la peau blanche qui entoure leurs yeux, & cela ne peut manquer de leur causer une sensation incommode; aussi se prêtent-ils avec beaucoup de complaisance, lorsqu'un autre les gratte.

Ces oiseaux se rendent les maîtres dans la basse-cour, & se font respecter de l'autre volaille qui n'ose prendre sa pâture qu'après qu'ils ont fini leur repas: leur façon de manger est à peu près celle des gallinacés, ils saisissent le grain de la pointe du bec & l'avalent sans le broyer.

Pour boire ils plongent le bec dans l'eau, où ils font cinq ou six mouvemens assez prompts de la mâchoire inférieure, puis

en se relevant & tenant leur tête dans une situation horizontale, ils avalent l'eau dont leur bouche s'étoit remplie, sans faire aucun mouvement du bec.

Les alimens sont reçus dans l'œsophage, où l'on a observé un peu au-dessus de l'orifice antérieur de l'estomac, un bulbe glanduleux, rempli de petits tuyaux qui donnent en abondance une liqueur limpide.

L'estomac est revêtu à l'extérieur d'un grand nombre de fibres motrices.

Dans un de ces oiseaux qui a été disséqué par Gaspard Bartholin, il y avoit bien deux conduits biliaires; mais il ne se trouva qu'un seul canal pancréatique, quoique d'ordinaire il y en ait deux dans les oiseaux.

Le *cæcum* étoit double, & dirigé d'arrière en avant; il égaloit en longueur tous les autres intestins ensemble, & les surpassoit en capacité (n).

Le croupion est très-gros, parce qu'il est chargé des muscles qui servent à redresser la queue & à l'épanouir.

Les excréments sont ordinairement moulés, & chargés d'un peu de cette matière blanche qui se trouve sur les excréments de tous les gallinacés & de beaucoup d'autres oiseaux.

On m'assure qu'ils dorment, tantôt en cachant la tête sous l'aile, tantôt en faisant rentrer leur cou en eux-mêmes, & ayant le bec au vent.

Les paons aiment la propreté, & c'est par cette raison qu'ils tâchent de recouvrir & d'enfouir leurs ordures, & non, parce qu'ils envient à l'homme les avantages qu'il pourroit retirer de

(n) Voyez *Acta Hafniensia*, année 1673, observ. 114.

leurs excréments (o), qu'on dit être bons pour le mal des yeux, pour améliorer la terre, &c. mais dont apparemment ils ne connoissent pas toutes les propriétés.

Quoiqu'ils ne puissent pas voler beaucoup, ils aiment à grimper; ils passent ordinairement la nuit sur les combles des maisons, où ils causent beaucoup de dommage, & sur les arbres les plus élevés; c'est de-là qu'ils font souvent entendre leur voix qu'on s'accorde à trouver désagréable, peut-être parce qu'elle trouble le sommeil, & d'après laquelle on prétend que s'est formé leur nom dans presque toutes les langues (p).

On prétend que la femelle n'a qu'un seul cri qu'elle ne fait guère entendre qu'au printemps, mais que le mâle en a trois; pour moi j'ai reconnu qu'il avoit deux tons, l'un plus grave, qui tient plus du hautbois; l'autre plus aigu, précisément à l'octave du premier, & qui tient plus des sons perçans de la trompette; & j'avoue qu'à mon oreille ces deux tons n'ont rien de choquant, de même que je n'ai rien pu voir de difforme dans ses pieds; & ce n'est qu'en prêtant aux paons nos mauvais raisonnemens & même nos vices, qu'on a pu supposer que leur cri n'étoit autre chose qu'un gémissement arraché à leur vanité, toutes les fois qu'ils aperçoivent la laideur de leurs pieds.

Théophraste avance que leurs cris souvent répétés, sont un présage de pluie; d'autres qu'ils l'annoncent aussi lorsqu'ils grimpent plus haut que de coutume (q); d'autres que ces mêmes cris pronostiquoient la mort à quelque voisin; d'autres enfin, que

(o) *Fimum suum resorbere traduntur, invidentes hominum utilitatibus.* Plin. lib. XXIX cap. VI. C'est sur ce fondement qu'on impute au paon d'être envieux.

(p) *Volucres pleræque à suis vocibus appellatæ, ut hæc. . Upupa, cuculus, ulula. . Pavo.* Varro, de *Lingua Latinâ*, lib. IV.

(q) Voyez le Livre de *Naturâ rerum*.

ces oiseaux portoient toujours sous l'aile un morceau de racine de lin comme un amulette naturel pour se préserver des fascinations.... (r), tant il est vrai que toute chose dont on a beaucoup parlé a fait dire beaucoup d'inepties!

Outre les différens cris dont j'ai déjà fait mention, le mâle & la femelle produisent encore un certain bruit sourd, un craquement étouffé, une voix intérieure & renfermée qu'ils répètent souvent & quand ils sont inquiets, & quand ils paroissent tranquilles ou même contents.

Plin dit qu'on a remarqué de la sympathie entre les pigeons & les paons (s); & Cléarque parle d'un de ces derniers qui avoit pris un tel attachement pour une jeune personne que l'ayant vu mourir, il ne put lui survivre (t). Mais une sympathie plus naturelle & mieux fondée, c'est celle qui a été observée entre les paons & les dindons; ces deux oiseaux sont du petit nombre des oiseaux qui redressent leur queue & font la roue, ce qui suppose bien des qualités communes, aussi s'accordent-ils mieux ensemble qu'avec tout le reste de la volaille; & l'on prétend même qu'on a vu un coq-paon couvrir une poule dinde (u), ce qui indiqueroit une grande analogie entre les deux espèces.

La durée de la vie du paon est de vingt-cinq ans, selon les Anciens (x); & cette détermination paroît bien fondée, puisqu'on sait que le paon est entièrement formé avant trois ans, & que les oiseaux en général vivent plus long-temps que

(r) Ælian, *Histor. Animal.* lib. XI, cap. XVIII.

(s) Plin. *Hist. nat.* lib. X, cap. XX.

(t) Voyez Athénée, *Deipnosoph.* lib. XIII, cap. XXX.

(u) Voyez Belon, *Nature des Oiseaux*, page 234.

(x) Aristot. *Histor. Animal.* lib. VI, cap. IX. — Plin. *lib. X, cap. XX.*

les quadrupèdes, parce que leurs os sont plus ductiles; mais je suis surpris que M. Willulghby ait cru, sur l'autorité d'Élien, que cet oiseau vivoit jusqu'à cent ans, d'autant plus que le récit d'Élien est mêlé de plusieurs circonstances visiblement fabuleuses (*γ*).

J'ai déjà dit que le paon se nourrissoit de toutes sortes de grains comme les gallinacés, les Anciens lui donnoient ordinairement par mois un boisseau de froment, pesant environ vingt livres (*ζ*); il est bon de savoir que la fleur de sureau leur est contraire (*a*), & que la feuille d'ortie est mortelle aux jeunes paoneaux, selon Franzius (*b*).

Comme les paons vivent aux Indes dans l'état de sauvages, c'est aussi dans ce pays qu'on a inventé l'art de leur donner la chasse: on ne peut guère les approcher de jour, quoiqu'ils se répandent dans les champs par troupes assez nombreuses, parce que dès qu'ils découvrent le Chasseur, ils fuient devant lui plus vite que la perdrix, & s'enfoncent dans les broussailles où il n'est guère possible de les suivre; ce n'est donc que la nuit qu'on parvient à les prendre, & voici de quelle manière se fait cette chasse aux environs de Cambaie.

On s'approche de l'arbre sur lequel ils sont perchés, on leur présente une espèce de bannière qui porte deux chandelles allumées, & où l'on a peint des paons au naturel; le paon ébloui par cette lumière, ou bien occupé à considérer les paons en peinture qui sont sur la bannière, avance le cou, le retire, l'allonge encore, & lorsqu'il se trouve dans un nœud

(*γ*) Voyez Ælian, de *Naturâ Animal.* lib. XI, cap. xxxiiii.

(*ζ*) Varro, de *Re Rusticâ*, lib. III, cap. vi.

(*a*) Linnæus, *Syst. Nat.* edit. X, pag. 156.

(*b*) Franzius, *Histor. Animal.* pag. 318.

coulant qui y a été placé exprès, on tire la corde & on se rend maître de l'oiseau (c).

Nous avons vu que les Grecs faisoient grand cas du paon, mais ce n'étoit que pour rassasier leurs yeux de la beauté de son plumage; au lieu que les Romains qui ont poussé plus loin tous les excès du luxe, parce qu'ils étoient plus puissans, se sont rassasiés réellement de sa chair; ce fut l'orateur Hortensius qui imagina le premier d'en faire servir sur sa table (d), & son exemple ayant été suivi, cet oiseau devint très-cher à Rome, & les Empereurs renchérissant sur le luxe des particuliers, on vit un Vitellius, un Héliogabale mettre leur gloire à remplir des plats immenses (e), de têtes ou de cervelles de paons, de langues de phénicoptères, de foies de scares (f), & à en composer des mets insipides, qui n'avoient d'autre mérite que de supposer une dépense prodigieuse & un luxe excessivement destructeur.

Dans ces temps-là un troupeau de cent de ces oiseaux pouvoit rendre soixante mille sesterces, en n'exigeant de celui à qui on en confioit le soin, que trois paons par couvée (g); ces soixante mille sesterces reviennent, selon l'évaluation de Gassendi, à dix ou douze mille francs; chez les Grecs le mâle & la femelle se vendoient mille dragmes (h), ce qui revient à huit cents quatre-vingt-sept livres dix sous selon la plus forte évaluation, & à vingt-quatre livres selon la plus foible; mais il paroît que cette

(c) Voyage de J. B. Tavernier, tome III, page 57.

(d) Varro, de Re Rusticâ, lib. III, cap. VI.

(e) Entre autres dans celui que Vitellius se plaisoit à nommer l'Égide de Pallas.

(f) Suétone, dans la vie de ces Empereurs.

(g) Varro, de Re Rusticâ, lib. III, cap. VI.

(h) Ælien, Histor. Animal. lib. V, cap. XXI.

dernière est beaucoup trop foible, sans quoi le passage suivant d'Athénée ne signifieroit rien. N'y a-t-il pas de la fureur à nourrir des paons dont le prix n'est pas moindre que celui des statues (i) : ce prix étoit bien tombé au commencement du XVI.^e siècle, puisqu'en la nouvelle coutume du Bourbonnois, qui est de 1521, un paon n'étoit estimé que deux sous six deniers de ce temps-là, que M. Dupré de Saint-Maur évalue à trois livres quinze sous d'aujourd'hui : Mais il paroît que peu après cette époque, le prix de ces oiseaux se releva ; car Bruyer nous apprend qu'aux environs de Lisieux où on avoit la facilité de les nourrir avec du marc de cidre, on en élevoit des troupeaux dont on tiroit beaucoup de profit, parce que, comme ils étoient fort rares dans le reste du royaume, on en envoyoit de-là dans toutes les grandes villes pour les repas d'appareil (k) : au reste, il n'y a guère que les jeunes que l'on puisse manger, les vieux sont trop durs, & d'autant plus durs que leur chair est naturellement fort sèche ; & c'est sans doute à cette qualité qu'elle doit la propriété singulière & qui paroît assez avérée, de se conserver sans corruption pendant plusieurs années (l) ; on en sert cependant quelquefois de vieux, mais c'est plus pour l'appareil que pour l'usage ; car on les sert revêtus de leurs belles plumes ; & c'est une recherche de luxe assez bien entendue, que l'élégance industrielle des Modernes a ajoutée à la magnificence effrénée des Anciens : c'étoit sur un paon, ainsi préparé, que nos anciens

(i) *An non furiosum est alere domi pavones, cum eorum pretio queant emi statua?* Anaxandrides apud Athenæum, lib. XIV, cap. xxv.

(k) J. Bruyer, *de Re Cibariâ*, lib. XV, cap. xxviii.

(l) Voyez D. August. *de Civitate Dei*, lib. XXI, cap. iv. — Aldrov. *Avl.* tom. II, pag. 27.

Chevaliers faisoient dans les grandes occasions leur vœu appelé le *vœu de paon* (m).

On employoit autrefois les plumes de paon à faire des espèces d'éventails (n), on en formoit des couronnes en guise de laurier, pour les Poètes appelés *Troubadours* (o); Gesner a vu une étoffe dont la chaîne étoit de soie & de fil d'or, & la trame de ces mêmes plumes (p); tel étoit sans doute le manteau tissé de plumes de paon, qu'envoya le pape Paul III au roi Pépin (q).

Selon Aldrovande, les œufs de paon sont regardés par tous les Modernes comme une mauvaise nourriture; tandis que les Anciens les mettoient au premier rang, & avant ceux d'oie & de poule commune (r): il explique cette contradiction en disant qu'ils sont bons au goût & mauvais à la santé (s); reste à examiner si la température du climat n'auroit pas encore ici quelque influence.

(m) Voyez Mém. de l'Académie des Inscriptions; tome XX, page 636.

(n) Frisch, planche CXVIII.

(o) *Traité des Tournois*, par le P. Ménéstrier, page 40.

(p) Gesner, de *Avibus*.

(q) *Généalogie de Montmorency*, page 29.

(r) Athénée, *Deipnosoph.* lib. II, cap. XVII.

(s) Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 29.



LE PAON BLANC.

LE climat n'influe pas moins sur le plumage des oiseaux que sur le pelage des quadrupèdes: nous avons vu dans les volumes précédens, que le lièvre, l'hermine & la plupart des autres animaux, étoient sujets à devenir blancs dans les pays froids, sur-tout pendant l'hiver (*a*); & voici une espèce de Paon, ou si l'on veut une variété qui paroît avoir éprouvé les mêmes effets par la même cause, & plus grands encore, puisqu'elle a produit une race constante dans cette espèce, & qu'elle semble avoir agi plus fortement sur les plumes de cet oiseau; car la blancheur des lièvres & des hermines, n'est que passagère, & n'a lieu que pendant l'hiver, ainsi que celle de la gélinotte blanche ou du lagopède; au lieu que le paon blanc est toujours blanc, & dans tous les pays, l'été comme l'hiver, à Rome comme à Torneo; & cette couleur nouvelle est même si fixe, que des œufs de cet oiseau pondus & éclos en Italie, donnent encore des paons blancs. Celui qu'Aldrovande a fait dessiner étoit né à Bologne, d'où il avoit pris occasion de douter que cette variété fût propre aux pays froids (*b*): cependant la plupart des Naturalistes s'accordent à regarder la Norwège & les autres contrées du Nord, comme son pays natal (*c*); & il paroît qu'il y vit dans l'état de sauvage; car il se répand pendant l'hiver dans l'Allemagne, où on en prend assez communément dans

(*a*) Voyez tome VI de l'Histoire naturelle, générale & particulière, pages 259 & 260; & tome VII, page 242.

(*b*) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 31.

(*c*) Frisch, planche *cxx*. — Willulghby, *Ornithologia*, pag. 113.

cette faison (*d*); on en trouve même dans des contrées beaucoup plus méridionales, telles que la France & l'Italie (*e*); mais dans l'état de domesticité seulement.

M. Linnæus assure en général, comme je l'ai dit plus haut, que les paons ne restent pas même en Suède de leur plein gré, & il n'en excepte point les paons blancs (*f*).

Ce n'est pas sans un laps de temps considérable, & sans des circonstances singulières, qu'un oiseau né dans les climats si doux de l'Inde & de l'Asie, a pu s'accoutumer à l'âpreté des pays septentrionaux; s'il n'y a pas été transporté par les hommes, il a pu y passer, soit par le nord de l'Asie, soit par le nord de l'Europe: quoiqu'on ne sache pas précisément l'époque de cette migration, je soupçonne qu'elle n'est pas fort ancienne; car je vois d'un côté dans Aldrovande (*g*), Longolius, Scaliger (*h*) Schwenckfeld (*i*), que les paons blancs n'ont cessé d'être rares que depuis fort peu de temps; & d'un autre côté je suis fondé à croire que les Grecs ne les ont point connus, puisqu'Aristote ayant parlé dans son *Traité de la génération des animaux* (*k*), des couleurs variées du paon, & ensuite des perdrix blanches,

(*d*) Frisch, planche *cxx*.

(*e*) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 31. Il ajoute aussi les îles Madères, en citant Cadamosto, *de Navigatione*. Je n'ai point la relation de ce Voyageur pour vérifier la citation; mais je vois dans l'*Histoire générale des Voyages*, tome II, page 270, qu'on trouve des paons blancs à l'île de Madère, & cela est dit d'après Nicols & Cadamosto.

(*f*) *Habitat apud nostrates rarius, præsertim in aviariis Magnatum, non vero sponte.* Linnæus, *Fauna Suecica*, pag. 60 & 120.

(*g*) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 31.

(*h*) *Exercitatio*, LIX, & *ccxxxviii*.

(*i*) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 327.

(*k*) Aristote, *lib. V, cap. vi*.

des corbeaux blancs, des moineaux blancs, ne dit pas un mot des paons blancs.

Les Modernes ne disent rien non plus de l'histoire de ces oiseaux; si ce n'est que leurs petits sont fort délicats à élever (1): cependant il est vraisemblable que l'influence du climat ne s'est point bornée à leur plumage, & qu'elle se fera étendue plus ou moins jusque sur leur tempérament, leurs habitudes, leurs mœurs; & je m'étonne qu'aucun Naturaliste ne se soit encore avisé d'observer les progrès, ou du moins le résultat de ces observations plus intérieures & plus profondes; il me semble qu'une seule observation de ce genre seroit plus intéressante, seroit plus pour l'Histoire Naturelle, que d'aller compter scrupuleusement toutes les plumes des oiseaux, & décrire laborieusement toutes les teintes & demi-teintes de chacune de leurs barbes dans les quatre parties du Monde.

Au reste, quoique leur plumage soit entièrement blanc, & particulièrement les longues plumes de leur queue; cependant on y distingue encore à l'extrémité des vestiges marqués de ces miroirs qui en faisoient le plus bel ornement (m), tant l'empreinte des couleurs primitives étoit profonde! Il seroit curieux de chercher à ressusciter ces couleurs, & de déterminer par l'expérience combien de temps & quel nombre de générations il faudroit dans un climat convenable, tel que les Indes, pour leur rendre leur premier éclat.

(1) Schwenckfeld, *Aviarius Silesiæ*, pag. 327.

(m) Frisch, *planche cxx*.



LE PAON PANACHÉ.

FRISCH croit que le Paon panaché, n'est autre chose que le produit du mélange des deux précédens, je veux dire du paon ordinaire & du paon blanc; & il porte en effet sur son plumage l'empreinte de cette double origine; car il a du blanc sur le ventre, sur les ailes & sur les joues; & dans tout le reste, il est comme le paon ordinaire, si ce n'est que les miroirs de la queue ne sont ni si larges, ni si ronds, ni si bien terminés: tout ce que je trouve dans les Auteurs sur l'histoire particulière de cet oiseau, se réduit à ceci, que leurs petits ne sont pas aussi délicats à élever que ceux du paon blanc.



LE FAISAN (a).

IL suffit de nommer cet oiseau pour se rappeler le lieu de son origine; le Faïsan, c'est-à-dire, l'oiseau du Phase étoit, dit-on, confiné dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes (b); ce sont ces Grecs qui, en remontant le Phase pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiseaux répandus sur les bords du fleuve, & qui en les rapportant dans leur patrie, lui firent un présent plus riche que celui de la Toison d'or.

Encore aujourd'hui, les faïsans de la Colchide ou Mingrèlie, & de quelques autres contrées voisines, sont les plus beaux & les plus gros que l'on connoisse (c); c'est de-là qu'ils se sont répandus d'un côté par la Grèce à l'Occident, depuis la mer Baltique (d) jusqu'au cap de Bonne-espérance (e) & à Mada-

(a) En Grec, φασιανός; en Latin, *Phasianus*; en Turquie, *Surglun*; en Italien, *Fasano*; en Allemand, *Fasan*; en Anglois, *Pheasant*. — *Faïsan*. Belon, *Hist. natur. des Oiseaux*, page 253, avec une figure assez bonne. — *Phasianus*. Gesner, *Avi.* pag. 683. — *Phaïsan*, Albin, *tome I*, page 23, avec des figures du mâle & de la femelle, *planches XXV & XXVI*. — *Fagiano*. Olin, page 49, avec une figure. — *Phasianus*. Frisch, avec une bonne figure coloriée, *planche CXXIII*.

(b) *Argivâ primùm sum transportata carinâ,*
Ante mihi notum nil nisi Phasis erat. Martial.

(c) Marco Paolo assure que c'est dans les pays soumis aux Tartares qu'on trouve les plus gros faïsans, & ceux qui ont la plus longue queue.

(d) Regnard tua dans les forêts de Bothnie, deux faïsans. *Voyez son Voyage de Lapponie*, page 105.

(e) On ne remarque aucune différence entre les faïsans du cap de Bonne-espérance & les nôtres. *Voyez Kolbe, tome I*, page 152.

Tome II.

V u u u

gascar (*f*); & de l'autre par la Médie dans l'Orient jusqu'à l'extrémité de la Chine (*g*) & au Japon (*h*), & même dans la Tartarie; je dis par la Médie, car il paroît que cette contrée si favorable aux oiseaux, & où l'on trouve les plus beaux paons, les plus belles poules, &c. a été aussi une nouvelle patrie pour les faisans, qui s'y sont multipliés au point que ce pays seul en a fourni à beaucoup d'autres pays (*i*); ils sont en fort grande abondance en Afrique, sur-tout sur la côte des Esclaves (*k*), la Côte-d'or (*l*), la Côte-d'ivoire, au pays d'Issini (*m*) & dans les royaumes de Congo & d'Angola (*n*), où les Nègres les appellent *galignoles*: on en trouve assez communément dans les différentes parties de l'Europe, en Espagne, en Italie, sur-tout dans la campagne de Rome, le Milanès (*o*) & quelques îles du golfe de Naples; en Allemagne, en France, en Angleterre (*p*), dans

(*f*) Voyez *Description de Madagascar*, par Rennefort, page 120. Il y a à Madagascar quantité de gros faisans, tels que les nôtres. Voyez Flaccourt, *Histoire de Madagascar*, page 165.

(*g*) Voyez les Voyages de Gerbillon de la Chine, dans la Tartarie occidentale, à la suite de l'Empereur ou par ses ordres. *Paffim.* — Dans la Corée on voit en abondance des faisans, des poules, des alouettes, &c. Hamel, *Relation de la Corée*, page 587.

(*h*) Il y a aussi au Japon des faisans d'une grande beauté. Koempfer, *Histoire du Japon*, tome I, page 112.

(*i*) *Athenæns olim hæc volucres ex Mediâ, quasi ibi copiosiores aut meliores essent, accersiri solitas tradit.* Aldrovand. *Ornithol.* tom. II, pag. 50.

(*k*) Bosman, *Description de la Guinée*, page 390.

(*l*) Villault de Bellefond, *Relation des côtes d'Afrique*. Londres, 1670, page 270.

(*m*) Histoire générale des Voyages, tome III, page 422, citant le P. Loyer.

(*n*) Pigafete, page 92.

(*o*) Olini, *Uccellaria*, pag. 49. — Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 50 & 51: *Hieme per sylvas vagari Phasianos & sapius Colonia in horto suo inter salviâ & rutam latitantem observasse se tradit Albertus.*

(*p*) History of Harwich, *Append.* pag. 397.

ces dernières contrées ils ne sont pas généralement répandus : les Auteurs de la Zoologie Britannique assurent positivement que dans toute la Grande-Bretagne (*q*), on ne trouve aucun faisan dans l'état de sauvage, Sibbald s'accorde avec les Zoologistes, en disant qu'en Écosse quelques Gentilshommes élèvent de ces oiseaux dans leurs maisons (*r*). Boter dit encore plus formellement que l'Irlande n'a point de faisans (*s*). M. Linnæus n'en fait aucune mention dans le dénombrement des oiseaux de Suède (*t*) ; ils étoient encore très-rares en Silésie du temps de Schwenckfeld (*u*) : on ne faisoit que commencer à en avoir en Prusse, il y a vingt ans (*x*), quoique la Bohême en ait une très-grande quantité (*y*) ; & s'ils se sont multipliés en Saxe, ce n'a été que par les soins du duc Frédéric qui en lâcha deux cents dans le pays, avec défense de les prendre ou de les tuer (*z*). Gesner qui avoit parcouru les montagnes de Suisse, assure n'y en avoir jamais vu (*a*) ; il est vrai que Stumpfius assure au contraire, qu'on en trouve dans ces mêmes montagnes ; mais cela peut se concilier, car il est fort possible qu'il s'en trouve en effet dans un certain canton que Gesner n'auroit point parcouru, tel, par exemple, que la partie qui confine au Milanès, où Olina dit

(*q*) British Zoology, pag. 87.

(*r*) *Prodromus Historiæ naturalis Scotiæ*, part. II, lib. III, cap. III, pag. 16.

(*s*) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 118.

(*t*) Voyez Linnæus, *Fauna Suecica*.

(*u*) *Rarissima avis in Silesiâ nostrâ, nec nisi magnatibus familiaris ; quæ cum magno & singulari studio alere solent.* Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 332.

(*x*) *Modo & in Prussiâ colitur.* Klein, *Ordo Avium*, pag. 114.

(*y*) *In Bohemiâ magna eorum copia.* *Ibidem*.

(*z*) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 51.

(*a*) Gesner, *de Avibus*.

qu'ils sont fort communs (*b*); il s'en faut bien qu'ils soient généralement répandus en France, on n'en voit que très-rarement dans nos provinces septentrionales, & probablement on n'y en verroit point du tout, si un oiseau de cette distinction ne devoit être le principal ornement des plaisirs de nos Rois; mais ce n'est que par des soins continuels, dirigés avec la plus grande intelligence, qu'on peut les y fixer en leur faisant, pour ainsi dire, un climat artificiel convenable à leur nature, & cela est si vrai qu'on ne voit pas qu'ils se soient multipliés dans la Brie, où il s'en échappe toujours quelques-uns des Capitaineries voisines, & où même ils s'apparient quelquefois; parce qu'il est arrivé à M. le Roi, Lieutenant des chasses de Versailles (*c*), d'en trouver le nid & les œufs dans les grands bois de cette province: cependant ils y vivent dans l'état de liberté, état si favorable à la multiplication des animaux, & néanmoins insuffisant pour ceux même qui, comme les faisans, paroissent en mieux sentir le prix lorsque le climat est contraire: nous avons vu en Bourgogne, un homme riche faire tous ses efforts & ne rien épargner pour en peupler sa terre située dans l'Auxois, sans en pouvoir venir à bout: tout cela me donne des doutes sur les deux faisans que Regnard prétend avoir tués en Bothnie (*d*), ainsi que sur ceux qu'Olaüs Magnus dit se trouver dans la Scandinavie, & y passer l'hiver sous la neige sans prendre de

(*b*) Olin, *Uccellaria*, pag. 49.

(*c*) C'est à lui que je dois la plupart de ces faits: il est peu d'hommes qui aient si bien observé les animaux qui sont à sa disposition, & qui aient communiqué ses observations avec plus de zèle.

(*d*) Regnard, *Voyage de Lapponie*, page 105.

nourriture (e) : cette façon de passer l'hiver sous la neige, a plus de rapport avec les habitudes des coqs de bruyère & des gélinottes, qu'avec celles des faisans; de même que le nom de *gallæ sylvestres* qu'Olaüs donne à ces prétendus faisans, convient beaucoup mieux aux tetras ou coqs de bruyère; & ma conjecture a d'autant plus de force, que ni M. Linnæus, ni aucun bon Observateur, n'a dit avoir vu des véritables faisans dans les pays septentrionaux; en sorte qu'on peut croire que ce nom de faisan aura été d'abord appliqué par les habitans de ces pays à des tetras ou des gélinottes, qui sont en effet très-répandus dans le Nord, & qu'ensuite ce nom aura été adopté sans beaucoup d'examen par les Voyageurs, & même par les Compilateurs, tous gens peu attentifs à distinguer les espèces.

Cela supposé, il suffit de remarquer que le faisan a l'aile courte, & conséquemment le vol pesant & peu élevé, pour conclure qu'il n'aura pu franchir de lui-même les mers interposées entre les pays chauds ou même tempérés de l'ancien continent, & l'Amérique; & cette conclusion est confirmée par l'expérience, car dans tout le nouveau Monde, il ne s'est point trouvé de vrais faisans; mais seulement des oiseaux qui peuvent à toute force, être regardés comme leurs représentans; car je ne parle point de ces faisans véritables qui abondent aujourd'hui dans les habitations de Saint-Domingue, & qui y ont été transportés par les Européens, ainsi que les paons & les peintades (f).

(e) *Olaüs Magnus non solum Phasianos sive gallos sylvestres in quibusdam Scandinaviæ locis reperiri scribit, at, quod mirum est, sub nive absque cibo latitare. Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 51.*

(f) *Histoire de l'île espagnole de Saint-Domingue, page 39.*
Tome II.

Le faisan est de la grosseur du coq ordinaire (*g*), & peut en quelque sorte le disputer au paon pour la beauté; il a le port aussi noble, la démarche aussi fière, & le plumage presque aussi distingué; celui de la Chine a même les couleurs plus éclatantes, mais il n'a pas comme le paon, la faculté d'étaler son beau plumage, ni de relever les longues plumes de sa queue, faculté qui suppose un appareil particulier de muscles moteurs dont le paon est pourvu, qui manquent au faisan, & qui établissent une différence assez considérable entre les deux espèces: d'ailleurs, ce dernier n'a ni l'aigrette du paon, ni sa double queue, dont l'une plus courte est composée des véritables pennes directrices, & l'autre plus longue n'est formée que des couvertures de celles-là: en général, le faisan paroît modelé sur des proportions moins légères & moins élégantes, ayant le corps plus ramassé, le cou plus raccourci, la tête plus grosse, &c.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placés les yeux, & deux bouquets de plumes d'un vert-doré qui, dans le temps des amours, s'élèvent de chaque côté au-dessus des oreilles; car dans les animaux il y a presque toujours, ainsi que je l'ai remarqué, une production nouvelle, plus ou moins sensible, qui est comme le signal d'une nouvelle génération: ces bouquets de plumes sont apparemment ce que Pline appeloit, tantôt des oreilles (*h*), tantôt de petites cornes (*i*); on

(*g*) Aldrovande qui a observé & décrit cet oiseau avec soin, dit qu'il en a examiné un qui pesoit trois livres de douze onces (*libras tres duodecim unciarum*), ce que quelques-uns ont rendu par trois livres douze onces: c'est une différence de vingt-quatre onces sur trente-six.

(*h*) *Geminas ex plumâ aures submittunt subrigantque.* Plin. *Hist. nat.* lib. X, cap. XLVIII.

(*i*) *Phasianæ corniculis,* *ibid.* lib. XI, cap. XXXVII.

font à leur base une élévation formée par leur muscle releveur (*k*): le faisán a outre cela à chaque oreille, des plumes dont il se sert pour en fermer à son gré l'ouverture qui est fort grande (*l*).

Les plumes du cou & du croupion ont le bout échancré en cœur, comme certaines plumes de la queue du paon (*m*).

Je n'entrerai point ici dans le détail des couleurs du plumage (*planche 121* où elles sont représentées avec assez d'exactitude), je dirai seulement qu'elles ont beaucoup moins d'éclat dans la femelle que dans le mâle, & que dans celui-ci même, les reflets en sont encore plus fugitifs que dans le paon, & qu'ils dépendent non-seulement de l'incidence de la lumière, mais encore de la réunion & de la position respective de ces plumes; car si on en prend une seule à part, les reflets verts s'évanouissent, & l'on ne voit à leur place que du brun ou du noir (*n*): les tiges des plumes du cou & du dos sont d'un beau jaune-doré, & font l'effet d'autant de lames d'or (*o*); les couvertures du dessus de la queue vont en diminuant, & finissent en espèces de filets: la queue est composée de dix-huit pennes, quoique Schwénckfeld n'en compte que seize (*p*); les deux du milieu sont les plus longues de toutes, & ensuite les plus voisines de celles-là: chaque pied est muni d'un éperon court & pointu, qui a échappé à quelques Descripteurs, & même au Dessinateur de nos planches enluminées (*n.^o 121*); les doigts sont joints

(*k*) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 50.

(*l*) *Idem*, au lieu cité.

(*m*) Voyez Briffon, *Ornithologie*, tome II, page 263.

(*n*) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 50.

(*o*) *Ibidem*.

(*p*) Schwénckfeld, *Aviarius Silesiæ*, pag. 332.

par une membrane plus large qu'elle n'est ordinairement dans les oiseaux pulvérateurs (*q*), cette membrane interdigitale plus grande, semble être une première nuance par laquelle les oiseaux de ce genre se rapprochent des oiseaux de rivière; & en effet, Aldrovande remarque que le faisan se plaît dans les lieux marécageux; & il ajoute qu'on en prend quelquefois dans les marais qui sont aux environs de Bologne (*r*): Olin autre Italien (*s*), & M. le Roi, Lieutenant des chasses de Versailles ont fait la même observation; ce dernier assure que c'est toujours dans les lieux les plus humides & le long des mares qui se trouvent dans les grands bois de la Brie, que se tiennent les faisans échappés des capitaineries voisines; quoiqu'accoutumés à la société de l'homme, quoique comblés de ses bienfaits, ces faisans s'éloignent le plus qu'il est possible de toute habitation humaine; car ce sont des oiseaux très-sauvages, & qu'il est extrêmement difficile d'appriivoiser: on prétend néanmoins qu'on les accoutume à revenir au coup de sifflet (*t*), c'est-à-dire, qu'ils s'accoutument à venir prendre la nourriture que ce coup de sifflet leur annonce toujours; mais dès que leur besoin est satisfait, ils reviennent à leur naturel & ne connoissent plus la main qui les a nourris; ce sont des esclaves indomptables qui ne peuvent se plier à la servitude, qui ne connoissent aucun bien qui puisse entrer en comparaison avec la liberté, qui cherchent continuellement à la

(*q*) Aldrovande, *Ornithologia*, loco citato.

(*r*) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 517.

(*s*) Olin, *Uccellaria*, pag. 49.

(*t*) Voyez le Journal Économique, mois de Septembre 1753. Il y a grande apparence que c'étoit-là tout le savoir-faire de ces faisans apprivoisés qu'on nourrissoit, selon Élien, dans la ménagerie du roi des Indes. *De Naturâ Animalium*, lib. XIII, cap. XVIII.

recouvrer, & qui n'en manquent jamais l'occasion (*u*); les fauvages qui viennent de la perdre, sont furieux; ils fondent à grands coups de bec sur les compagnons de leur captivité, & n'épargnent pas même le paon (*x*).

Ces oiseaux se plaisent dans les bois en plaine, différant en cela des tetras ou coqs de bruyère, qui se plaisent dans les bois en montagne; pendant la nuit ils se perchent au haut des arbres (*y*), où ils dorment la tête sous l'aile: leur cri, c'est-à-dire, le cri du mâle, car la femelle n'en a presque point, est entre celui du paon & celui de la peintade; mais plus près de celui-ci, & par conséquent très-peu agréable.

Leur naturel est si farouche, que non-seulement ils évitent l'homme, mais qu'ils s'évitent les uns les autres, si ce n'est au mois de mars ou d'avril, qui est le temps où le mâle recherche la femelle; & il est facile alors de les trouver dans les bois, parce qu'ils se trahissent eux-mêmes par un battement d'ailes qui se fait entendre de fort loin (*z*): les coq-faisans sont moins ardents que les coqs ordinaires; Frisch prétend que dans l'état de sauvage ils n'ont chacun qu'une seule femelle; mais l'homme qui fait gloire de soumettre l'ordre de la Nature à son intérêt ou à ses fantaisies, a changé, pour ainsi dire, le naturel de cet oiseau, en accoutumant chaque coq à avoir jusqu'à sept poules, & ces sept poules à se contenter d'un seul mâle pour elles toutes, car on a eu la patience de faire toutes les observations

(*u*) *Nonostante che venghin' allevati nella casa, & che sino nati sotto la gallina, non s'addomesticano mai, anzi ritengono la salvatichezza loro.* Olina, *Uccellaria*, pag. 49. Cela est conforme à ce que j'ai vu moi-même.

(*x*) Voyez Longolius apud Aldrovandum, *Ornithologia*, tom. II, pag. 52.

(*y*) Voyez Frisch, planche CXXIII.

(*z*) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.

nécessaires pour déterminer cette combinaison, comme la plus avantageuse pour tirer parti de la fécondité de cet oiseau (a) : cependant, quelques économistes ne donnent que deux femelles à chaque mâle (b), & j'avoue que c'est la méthode qui a le mieux réussi dans la conduite d'une petite faisanderie que j'ai eu quelque temps sous les yeux. Mais ces différentes combinaisons peuvent être toutes bonnes selon les circonstances, la température du climat, la nature du sol, la qualité & la quantité de la nourriture, l'étendue & l'exposition de la faisanderie, les soins du Faisandier, comme seroit celui de retirer chaque poule aussitôt après qu'elle est fécondée par le coq, de ne les lui présenter qu'une à une, en observant les intervalles convenables; de lui donner pendant ce temps du blé sarrazin & autres nourritures échauffantes, comme on lui en donne sur la fin de l'hiver, lorsqu'on veut avancer la saison de l'amour.

La faisane fait son nid à elle seule; elle choisit pour cela le recoin le plus obscur de son habitation; elle y emploie la paille, les feuilles & autres choses semblables; & quoiqu'elle le fasse fort grossièrement en apparence, elle le préfère, ainsi fait, à tout autre mieux construit, mais qui ne le seroit point par elle-même; cela est au point que si on lui en prépare un tout fait & bien fait, elle commence par le détruire & en éparpiller tous les matériaux qu'elle arrange ensuite à sa manière. Elle ne fait qu'une ponte chaque année, du moins dans nos climats; cette ponte est de vingt œufs selon les uns (c), & de quarante à

(a) Voyez Journal Économique, Septembre 1753. — Le mot *Faisanderie* dans l'Encyclopédie.

(b) Voyez Frisch, planche CXXIII. — Maison Rustique, tome I, page 135.

(c) Palladius, de Re Rusticâ, lib. I, cap. 29,

cinquante selon les autres, sur-tout quand on exempte la faisane du soin de couver (*d*); mais celles que j'ai eu occasion de voir n'ont jamais pondu plus de douze œufs, & quelquefois moins, quoiqu'on eût l'attention de faire couver leurs œufs par des poules communes: elle pond ordinairement de deux ou trois jours l'un; ses œufs sont beaucoup moins gros que ceux de poule, & la coquille en est plus mince que ceux même de pigeons; leur couleur est un gris-verdâtre, marqueté de petites taches brunes, comme le dit très-bien Aristote (*e*), arrangées en zones circulaires autour de l'œuf; chaque faisane en peut couver jusqu'à dix-huit.

Si l'on veut entreprendre en grand une éducation de faisans, il faut y destiner un parc d'une étendue proportionnée, qui soit en partie gazonné & en partie semé de buissons, où ces oiseaux puissent trouver un abri contre la pluie & la trop grande chaleur, & même contre l'oiseau de proie: une partie de ce parc sera divisée en plusieurs petits parquets de cinq ou six toises en carré, faits pour recevoir chacun un coq avec ses femelles; on les retient dans ces parquets, soit en les éjointant, c'est-à-dire, en leur coupant le fouet de l'aile à l'endroit de la jointure, ou bien en couvrant les parquets avec un filet: on se gardera bien de renfermer plusieurs mâles dans la même enceinte; car ils se battront certainement, & finiroient peut-être par se tuer (*f*);

(*d*) Voyez Journal Économique, Septembre 1753.

(*e*) *Punctis distincta sunt ova Meleagridum & Phasianorum. Rubrum tinunculi est modumini.* Historia Animalium, lib. VI, cap. II. Plinè altérant apparemment ce passage, a dit: *Alia punctis distincta ut Meleagridi; alia rubri coloris ut Phasianis, cenchridi.* Historia nat. lib. X, cap. LII.

(*f*) Voyez le Journal Économique, Septembre 1753.

il faut même faire en sorte qu'ils ne puissent ni se voir ni s'entendre, autrement les mouvemens d'inquiétude ou de jalousie que s'inspireroient les uns les autres ces mâles si peu ardens pour leurs femelles, & cependant si ombrageux pour leurs rivaux, ne manqueroient pas d'étouffer ou d'affoiblir des mouvemens plus doux, & sans lesquels il n'est point de génération. Ainsi, dans quelques animaux, comme dans l'homme, le degré de la jalousie n'est pas toujours proportionné au besoin de jouir.

Palladius veut que les coqs soient de l'année précédente (*g*); & tous les Naturalistes s'accordent à dire qu'il ne faut pas que les poules aient plus de trois ans. Quelquefois dans les endroits qui sont bien peuplés de faisans, on ne met que des femelles dans chaque parquet, & on laisse aux coqs sauvages le soin de les féconder.

Ces oiseaux vivent de toutes sortes de grains & d'herbages, & l'on conseille même de mettre une partie du parc en jardin potager, & de cultiver dans ce jardin des fèves, des carottes, des pommes de terre, des oignons, des laitues & des panais, sur-tout des deux dernières, dont ils sont très-friands; on dit qu'ils aiment aussi beaucoup le gland, les baies d'aubépine & la graine d'absinthe (*h*); mais le froment est la meilleure nourriture qu'on puisse leur donner, en y joignant les œufs de fourmis; quelques-uns recommandent de bien prendre garde qu'il n'y ait des fourmis mêlées, de peur que les faisans ne se dégoûtent des œufs; mais Edmond King veut qu'on leur donne des fourmis même, & prétend que c'est pour eux une nourriture très-salutaire, & seule capable de les rétablir lorsqu'ils sont

(*g*) Journal Économique, Septembre 1753.

(*h*) Gerbillon, Voyage de la Chine & de la Tartarie.

foibles & abattus; dans la disette on y substitue avec succès des fauterelles, des perce-oreilles, des mille-pieds: l'auteur Anglois que je viens de citer, assure qu'il avoit perdu beaucoup de faisans avant qu'il connût la propriété de ces insectes; & que depuis qu'il avoit appris à en faire usage, il ne lui en étoit pas mort un seul de ceux qu'il avoit élevés (*i*). Mais quelque nourriture qu'on leur donne, il faut la leur mesurer avec prudence, & ne point trop les engraisser, car les coqs trop gras sont moins chauds, & les poules trop grasses sont moins fécondes, & pondent des œufs à coquille molle & faciles à écraser.

La durée de l'incubation est de vingt à vingt-cinq jours, suivant la plupart des auteurs (*k*) & ma propre observation: Palladius la fixe à trente (*l*), mais c'est une erreur qui n'auroit pas dû reparoître dans la Maison Rustique (*m*); car le pays où Palladius écrivoit étant plus chaud que le nôtre, les œufs de faisans n'y devoient pas être plus de temps à éclore que dans le nôtre, où ils éclosent au bout d'environ trois semaines; d'où il suit que le mot *trigesimus* a été substitué par les copistes au mot *vigesimus*.

Il faut tenir la couveuse dans un endroit éloigné du bruit & un peu enterré, afin qu'elle y soit plus à l'abri des inégalités de la température & des impressions du tonnerre.

Dès que les petits faisans sont éclos, ils commencent à courir comme font tous les gallinacés; on les laisse ordinairement

(*i*) Voyez les Transactions Philosophiques, n.º 23, art. VI.

(*k*) Gesner. — Schwenckfeld. — Journal Économique. — M. le Roi, &c. aux endroits cités.

(*l*) Palladius, de Re Rusticâ, lib. I, cap. XXIX.

(*m*) Voyez tome I, page 135.

vingt-quatre heures, sans leur rien donner; au bout de ce temps, on met la mère & les petits dans une boîte que l'on porte tous les jours aux champs, dans un lieu semé de blé, d'orge, de gazon, & sur-tout abondant en œufs de fourmis: cette boîte doit avoir pour couvercle une espèce de petit toit, fermé de planches légères, qu'on puisse ôter & remettre à volonté, selon les circonstances; elle doit aussi avoir à l'une de ses extrémités un retranchement où l'on tient la mère renfermée par des cloisons à claire-voie, qui donnent passage aux faisandeaux: du reste, on leur laisse toute liberté de sortir de la boîte & d'y rentrer à leur gré; les glouffemens de la mère prisonnière & le besoin de se rechauffer de temps en temps sous ses ailes, les rappelleront sans cesse & les empêcheront de s'écarter beaucoup: on a coutume de réunir trois ou quatre couvées à peu près de même âge pour n'en former qu'une seule bande capable d'occuper la mère, & à laquelle elle puisse suffire.

On les nourrit d'abord, comme on nourrit tous les jeunes poussins, avec un mélange d'œufs durs, de mie de pain & de feuilles de laitue, hachés ensemble, & avec des œufs de fourmis de prés; mais il y a deux attentions essentielles dans ces premiers temps, la première est de ne les point laisser boire du tout, & de ne les lâcher chaque jour que lorsque la rosée est évaporée, vu qu'à cet âge toute humidité leur est contraire; & c'est, pour le dire en passant, une des raisons pourquoi les couvées des faisans sauvages ne réussissent guère dans notre pays; car ces faisans, comme je l'ai remarqué plus haut, se tenant par préférence dans les lieux les plus frais & les plus humides, il est difficile que les jeunes faisandeaux n'y périssent: la seconde attention qu'il faut avoir, c'est de leur donner peu & souvent,

& dès le matin, en entre-mêlant toujours les œufs de fourmis avec les autres alimens.

Le second mois on peut déjà leur donner une nourriture plus substantielle; des œufs de fourmis de bois, du turquis, du blé, de l'orge, du millet, des fèves moulues, en augmentant insensiblement la distance des repas.

Ce temps est celui où ils commencent à être sujets à la vermine; la plupart des Modernes recommandent, pour les en délivrer, de nettoyer la boîte, & même de la supprimer entièrement, à l'exception de son petit toit que l'on conserve pour leur servir d'abri; mais Olina donne un conseil qui avoit été indiqué par Aristote, & qui me paroît mieux réfléchi & plus conforme à la nature de ces oiseaux; ils font du nombre des pulvérateurs, & ils périssent lorsqu'ils ne se poudrent point (n). Olina veut donc qu'on mette à leur portée des petits tas de terre sèche ou de sablon très-fin, dans lesquels ils puissent se vautrer & se délivrer ainsi des piqûres incommodes des insectes (o).

Il faut aussi être très-exact à leur donner de l'eau nette, & à la leur renouveler souvent, autrement ils courroient risque de la pépie, à laquelle il y auroit peu de remède suivant les Modernes, quoique Palladius ordonne tout uniment de la leur ôter comme on l'ôte aux poulets, & de leur frotter le bec avec de l'ail broyé dans de la poix liquide.

Le troisième mois amène de nouveaux dangers: les plumes de leur queue tombent alors, & il leur en pousse de nouvelles, c'est une espèce de crise pour eux comme pour les paons; mais les œufs de fourmis font encore ici une ressource, car ils hâtent le

(n) Aristote, *Historia Animalium*, lib. V, cap. xxxi.

(o) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.

moment critique, & en diminuent le danger, pourvu qu'on ne leur en donne pas trop, car l'excès en feroit pernicieux.

À mesure que les jeunes faisandeaux deviennent grands, leur régime approche davantage de celui des vieux, & dès la fin du troisième mois on peut les lâcher dans l'endroit que l'on veut peupler; mais tel est l'effet de la domesticité sur les animaux qui y ont vécu quelque temps, que ceux même qui, comme les faisans, ont le penchant le plus invincible pour la liberté, ne peuvent y être rendus tout d'un coup & sans observer des gradations; de même qu'un bon estomac affoibli par des alimens trop légers, ne peut s'accoutumer que peu à peu à une nourriture plus forte. Il faut d'abord transporter la boîte qui contient la couvée, dans l'endroit où l'on veut les lâcher; on aura soin de leur donner la nourriture qu'ils aiment le mieux, mais jamais dans le même endroit, & en diminuant la quantité chaque jour, afin de les obliger à chercher eux-mêmes ce qui leur convient, & à faire connoissance avec la campagne; lorsqu'ils seront en état de trouver leur subsistance, ce sera le moment de leur donner la liberté & de les rendre à la Nature; ils deviendront bientôt aussi sauvages que ceux qui sont nés dans les bois, à cela près qu'ils conserveront une forte d'affection pour les lieux où ils auront été bien traités dans leur premier âge.

L'homme ayant réussi à forcer le naturel du faisan, en l'accoutumant à se joindre à plusieurs femelles, a tenté de lui faire encore une nouvelle violence, en l'obligeant de se mêler avec une espèce étrangère, & les tentatives ont eu quelque succès, mais ce n'a pas été sans beaucoup de soins & de précautions (*p*): on a

(*p*) Jamais les faisans libres ne cochent les poules qu'ils rencontrent; ce n'est pas que le coq ne fasse quelquefois des avances, mais la poule ne les souffre point. *C'est à M. le Roi,*

pris un jeune coq-faisan qui ne s'étoit encore accouplé avec aucune faisane, on l'a renfermé dans un lieu étroit & foiblement éclairé par en haut; on lui a choisi de jeunes poules, dont le plumage approchoit de celui de la faisane; on a mis ces jeunes poules dans une case attendant à celle du coq-faisan, & qui n'en étoit séparée que par une espèce de grille dont les mailles étoient assez grandes pour laisser passer la tête & le cou, mais non le corps de ces oiseaux; on a ainsi accoutumé le coq-faisan à voir ces poules & même à vivre avec elles, parce qu'on ne lui a donné de nourriture que dans leur case, joignant la grille de séparation; lorsque la connoissance a été faite, & qu'on a vu la saison de l'amour approcher, on a nourri ce jeune coq & ses poules de la manière la plus propre à les échauffer & à leur faire éprouver le besoin de se joindre; & quand ce besoin a été bien marqué, on a ouvert la communication: il est arrivé quelquefois que le faisan fidèle à la Nature, comme indigné de la mésalliance à laquelle on vouloit le contraindre, a maltraité & même mis à mort les premières poules qu'on lui avoit données; s'il ne s'adouciſſoit point, on le domptoit en lui touchant le bec avec un fer rouge d'une part, & de l'autre en excitant son tempérament par des fomentations appropriées; enfin, le besoin de s'unir augmentant tous les jours, & la Nature travaillant sans cesse contre elle-même, le faisan s'est accouplé avec les poules ordinaires, & il en a résulté des œufs pointillés de noir comme ceux de la faisane, mais beaucoup plus gros, lesquels ont produit des bâtards qui participoient des

Lieutenant des Chasses de Versailles, que je dois cette observation & beaucoup d'autres que j'ai insérées dans cet article: il seroit à souhaiter que sur l'histoire de chaque oiseau, on eût à consulter quelqu'un qui eût autant de connoissances, de lumières & d'empressement à les communiquer.

deux espèces, & qui étoient même, selon quelques-uns, plus délicats & meilleurs au goût que les légitimes, mais incapables, à ce qu'on dit, de perpétuer leur race, quoique selon Longolius les femelles de ces mulets, jointes avec leur père, donnent de véritables faisans. On a encore observé de ne donner au coq-faisan que des poules qui n'avoient jamais été cochées, & même de les renouveler à chaque couvée, soit pour exciter davantage le faisan (car l'homme juge toujours des autres êtres par lui-même), soit parce qu'on a prétendu remarquer que lorsque les mêmes poules étoient fécondées une seconde fois par le même faisan, il en résultoit une race dégénérée (q).

On dit que le faisan est un oiseau stupide, qui se croit bien en sûreté lorsque sa tête est cachée, comme on l'a dit de tant d'autres, & qui se laisse prendre à tous les pièges; lorsqu'on le chasse au chien courant, & qu'il a été rencontré, il regarde fixement le chien tant qu'il est en arrêt, & donne tout le temps au Chasseur de le tirer à son aise (r): Il suffit de lui présenter sa propre image, ou seulement un morceau d'étoffe rouge sur une toile blanche, pour l'attirer dans le piège: on le prend encore en tendant des lacets ou des filets sur les chemins où il passe le soir & le matin pour aller boire; enfin, on le chasse à l'oiseau de proie, & l'on prétend que ceux qui sont pris de cette manière sont plus tendres & de meilleur goût (s). L'automne est le temps de l'année où ils sont le plus gras: on peut engraisser les jeunes dans l'épinette ou avec la pompe, comme toute autre volaille;

(q) Voyez Longolius, *Dialog. de Avibus.* — Journal Économique, Septembre 1753. Maison Rustique, tome I, page 135.

(r) Olin, *Uccellaria*, pag. 77.

(s) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 57.

mais il faut bien prendre garde en leur introduisant la petite boulette dans le gosier, de ne leur pas renverser la langue, car ils mourroient sur le champ.

Un faisandeau bien gras est un morceau exquis, & en même-temps une nourriture très-saine; aussi ce mets a-t-il été de tout temps réservé pour la table des riches; & l'on a regardé comme une prodigalité insensée, la fantaisie qu'eut Héliogabale d'en nourrir les lions de sa ménagerie.

Suivant Olina & M. le Roi, cet oiseau vit comme les poules communes, environ six à sept ans (*t*); & c'est sans aucun fondement qu'on a prétendu connoître son âge par le nombre des bandes transversales de sa queue.

(*t*) Olina, *Uccellaria*, pag. 42.



LE FAISAN BLANC.

ON ne connoît point assez l'histoire de cette variété de l'espèce du faisan, pour savoir à quelle cause on doit rapporter la blancheur de son plumage: l'analogie nous conduiroit à croire qu'elle est un effet du froid, comme dans le paon blanc. Il est vrai que le faisan ne s'est point enfoncé dans les pays septentrionaux autant que le paon; mais aussi sa blancheur n'est point parfaite, puisqu'il a, selon M. Brisson (*a*), des taches d'un violet foncé sur le cou, & d'autres taches rouffâtres sur le dos; & que, selon Olina, les mâles montrent quelquefois les couleurs franches des faisans ordinaires sur la tête & sur le cou: ce dernier Auteur dit que les Faisans blancs viennent de Flandre; mais sans doute qu'en Flandre on dit qu'ils viennent encore de plus loin du côté du Nord: il ajoute que les femelles sont d'une blancheur plus parfaite que les mâles (*b*); & je remarque que la femelle du faisan ordinaire a aussi plus de blanc dans son plumage que n'en a le mâle.

(*a*) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 268.

(*b*) Voyez Olina, *Uccellaria*, pag. 49.



LE FAISAN VARIÉ.

COMME le paon blanc, mêlé avec le paon ordinaire, a produit le paon varié ou panaché, ainsi l'on peut croire que le faisan blanc se mêlant avec le faisan ordinaire, a produit le Faisan varié dont il s'agit ici, d'autant plus que ce dernier a exactement la même forme & la même grosseur que l'espèce ordinaire, & que son plumage dont le fond est blanc, se trouve semé de taches qui réunissent toutes les couleurs de notre faisan (a).

Frisch remarque que le faisan varié n'est point bon pour la propagation (b).

(a) Voyez Briffon, *Ornithologie*, tome I, page 267.

(b) Frisch, *article de la planche cxxiv*.



LE COCQUAR

OU

LE FAISAN BÂTARD.

LE nom de *faisan-huneru* que Frisch donne à cette variété du faisan, indique qu'il le regarde comme le produit du mélange du faisan avec la poule ordinaire; & en effet, le Faisan bâtard représente l'espèce du faisan par son cercle rouge autour des yeux & par sa longue queue; & il se rapproche du coq ordinaire par les couleurs communes & obscures de son plumage, qui a beaucoup de gris plus ou moins foncé: le faisan bâtard est aussi plus petit que le faisan ordinaire, & il ne vaut rien pour perpétuer l'espèce, ce qui convient assez à un métis, ou si l'on veut à un mulet.

Frisch nous apprend qu'on en élève beaucoup en Allemagne à cause du profit qu'on en retire, & c'est en effet un très-bon manger (a).

(a) Voyez Frisch, planche *cxxv*.

Nota. Ce seroit ici le lieu de parler du faisan-dindon qui a été vu en Angleterre, & dont M. Edwards a donné la description & la figure, planche *cccxxxvii*; mais j'en ai dit mon avis ci-dessus à l'article du *Dindon*.



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport au FAISAN.

JE ne placerai point sous ce titre plusieurs oiseaux auxquels la plupart des Voyageurs & des Naturalistes ont donné le nom de *Faisans*, & qui se trouvent même sous ce nom dans nos planches enluminées; mais que nous avons reconnu après un plus mûr examen pour des oiseaux d'espèces fort différentes.

De ce nombre sont, 1.^o le faisan des Antilles de M. Brisson (*a*), qui est le faisan de l'île Kayriouacou du P. du Tertre (*b*), lequel a les jambes plus longues & la queue plus courte que le faisan:

2.^o Le faisan couronné des Indes, de M. Brisson (*c*), qui est représenté sous le même nom (*planche 118*), & qui diffère du faisan par sa conformation totale, par la forme particulière du bec, par ses mœurs, par ses habitudes, par ses ailes qui sont plus longues, par sa queue plus courte & qui, à sa grosseur près, paroît avoir beaucoup plus de rapport avec le genre du pigeon:

3.^o L'oiseau d'Amérique (*planche 337*) que nous avons fait représenter sous le nom de *faisan huppé de Cayenne*, parce qu'il nous avoit été envoyé sous ce nom; mais qui nous paroît différer du faisan par sa grosseur, par le port de son corps, par son cou long & menu, sa tête petite, ses longues ailes, &c.

(*a*) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 269.

(*b*) Voyez le P. du Tertre, *Histoire générale des Antilles*, tome I, page 255.

(*c*) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 279.

4.° Le hocco-faïfan de la Guiane (*planche 86*), qui n'est rien moins qu'un faïfan, comme il est aisé de s'en convaincre par la comparaison des figures :

5.° Tous les autres hoccos d'Amérique que M.^{rs} Briffon & Barrère, & plusieurs autres entraînés par leurs méthodes, ont rapportés au genre du faïfan, quoiqu'ils en diffèrent par un grand nombre d'attributs, & par quelques-uns même de ceux qui avoient été choisis pour en faire les caractères de ce genre.

I.

LE FAISAN DORÉ OU *LE TRICOLOR*
HUPPÉ de la Chine.

QUELQUES Auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *faïfan rouge (d)*, on eût été presque aussi-bien fondé à lui donner celui de *faïfan bleu*, & ces deux dénominations auroient été aussi imparfaites que celle de Faïfan doré; puisque toutes les trois n'indiquant que l'une des trois couleurs éclatantes qui brillent sur son plumage, semblent exclure les deux autres: c'est ce qui m'a donné l'idée de lui imposer un nouveau nom, & j'ai cru que celui de Tricolor huppé de la Chine le caractériseroit mieux, puisqu'il présente à l'esprit ses attributs les plus apparens.

On peut regarder ce faïfan comme une variété du faïfan ordinaire, qui s'est embelli sous un ciel plus beau; ce sont deux branches d'une même famille qui se sont séparées depuis longtemps; qui même ont formé deux races distinctes, & qui cependant se reconnoissent encore; car elles s'allient, se mêlent

(d) Klein, *Ordo Avium*, pag. 114. — Albin, *tome III*, page 15.

& produisent ensemble; mais il faut avouer que leur produit tient un peu de la stérilité des mulets, comme nous le verrons plus bas; ce qui prouve de plus en plus l'ancienneté de la séparation des deux races.

Le tricolor huppé de la Chine est plus petit que notre faisan; & je dois avertir à cette occasion que (*planche 217*), on a omis le module qui doit être de deux pouces neuf lignes.

La beauté frappante de cet oiseau lui a valu d'être cultivé & multiplié dans nos faisanderies, où il est assez commun aujourd'hui: son nom de tricolor huppé indique le rouge, le jaune-doré & le bleu qui dominant dans son plumage, & les longues & belles plumes qu'il a sur la tête, & qu'il relève quand il veut en manière de huppe; il a l'iris, le bec, les pieds & les ongles jaunes, la queue plus longue à proportion que notre faisan, plus émaillée, & en général le plumage plus brillant: au-dessus des plumes de la queue sortent d'autres plumes longues & étroites, de couleur écarlate, dont la tige est jaune; il n'a point les yeux entourés d'une peau rouge comme le faisan d'Europe; en un mot, il paroît avoir subi fortement l'influence du climat.

La femelle du faisan doré est un peu plus petite que le mâle, elle a la queue moins longue; les couleurs de son plumage sont fort ordinaires, & encore moins agréables que celles de notre faisane; mais quelquefois elle devient avec le temps aussi belle que le mâle: on en a vu une en Angleterre, chez Miladi Essex, qui, dans l'espace de six ans, avoit graduellement changé sa couleur ignoble de bécasse en la belle couleur du mâle, duquel elle ne se distinguoit plus que par les yeux & par la longueur de la queue (*e*): des personnes intelligentes qui ont été à

(*e*) Voyez Edwards, *planche LXVII.*
Tome II.

portée d'observer ces oiseaux, m'ont aussi assuré que ce changement de couleur avoit lieu dans la plupart des femelles, qu'il commençoit lorsqu'elles avoient quatre ans, temps où le mâle commençoit aussi à prendre du dégoût pour elles & à les maltraiter; qu'il leur venoit alors de ces plumes longues & étroites, qui dans le mâle accompagnent les plumes de la queue; en un mot, que plus elles avançoient en âge, plus elles devenoient semblables aux mâles, comme cela a lieu plus ou moins dans presque tous les animaux.

M. Edwards assure qu'on a vu pareillement chez le duc de Leeds, une faisane commune, dont le plumage étoit devenu semblable à celui du faisan mâle; & il ajoute que de tels changemens de couleurs n'ont guère lieu que parmi les oiseaux qui vivent dans la domesticité (*f*).

Les œufs de la faisane dorée ressemblent beaucoup à ceux de la pintade, & sont plus petits à proportion que ceux de la poule domestique, & plus rougeâtres que ceux de nos faisans.

Le docteur Hans Sloane a conservé un mâle environ quinze ans; il paroît que c'est un oiseau robuste, puisqu'il vit si longtemps hors de son pays; il s'accoutume fort bien au nôtre (*g*), & y multiplie assez facilement; il multiplie même avec notre faisane d'Europe. M. le Roi, Lieutenant des chasses de Versailles, ayant mis une de ces faisanes de la Chine avec un coq-faisan de ce pays-ci, il en a résulté deux faisans mâles fort ressemblans aux nôtres, cependant avec le plumage mal teint, & n'ayant que quelques plumes jaunes sur la tête comme le

(*f*) Edwards, *Glanures*, Partie III.^e page 268.

(*g*) *Ibidem*, planche LXVIII.

faïfan de la Chine: ces deux jeunes mâles métis ayant été mis avec les faïfanes d'Europe, l'un deux féconda la sienne la seconde année, & il en a résulté une poule faïfane qui n'a jamais pu devenir féconde; & les deux coqs métis n'ont rien produit de plus jusqu'à la quatrième année, temps où ils trouvèrent le moyen de s'échapper à travers leurs filets.

Il y a grande apparence que le tricolor huppé dont il s'agit dans cet article, est ce beau faïfan dont on dit que les plumes se vendent à la Chine plus cher que l'oiseau même (*h*); & que c'est aussi celui que *Marco-Paolo* admira dans un de ses voyages de la Chine, & dont la queue avoit deux à trois pieds de long.

I I.

LE FAÏSAN NOIR ET BLANC de la Chine.

LA figure (*planches 123 le mâle; & 124 la femelle*) n'a été dessinée que d'après l'oiseau empaillé, & je ne doute pas que celle de M. Edwards (*i*) qui a été faite & retouchée à loisir d'après le vivant, & recherchée pour les plus petits détails d'après l'oiseau mort, ne représente plus exactement ce faïfan, & ne donne une idée plus juste de son port, de son air, &c.

Il est aisé de juger par la seule inspection de la figure, que c'est une variété du faïfan, modelée pour la forme totale sur les proportions du tricolor huppé de la Chine; mais beaucoup plus gros, puisqu'il surpasse même le faïfan d'Europe: il a avec ce

(*h*) Histoire générale des Voyages, tome VI, page 487.

(*i*) Voyez Edwards, *Hist. nat. des Oiseaux*, planche LXVI.

dernier un trait de ressemblance bien remarquable, c'est la bordure rouge des yeux qu'il a même plus large & plus étendue; car elle lui tombe de chaque côté au-dessous du bec inférieur en forme de barbillons, & d'autre part elle s'élève comme une double crête au-dessus du bec supérieur.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, dont elle diffère beaucoup par la couleur; elle n'a ni le dessus du corps blanc comme lui, ni le dessous d'un beau noir avec des reflets de pourpre; on n'aperçoit dans tout son plumage qu'une échappée de blanc au-dessous des yeux; le reste est d'un rouge-brun plus ou moins foncé, excepté sous le ventre & dans les plumes latérales de la queue, où l'on voit des bandes noires transversales sur un fond gris: à tous autres égards, la femelle diffère moins du mâle dans cette race que dans toutes les autres races de faisan; elle a comme lui une huppe sur la tête, les yeux entourés d'une bordure rouge, & les pieds de même couleur.

Comme aucun Naturaliste, ni même aucun Voyageur, ne nous a donné le plus léger indice sur l'origine du Faisan noir & blanc, nous sommes réduits sur cela aux seules conjectures, la mienne seroit, que de même que le faisan de Géorgie s'étant avancé vers l'Orient, & ayant fixé son séjour dans les provinces méridionales ou tempérées de la Chine, est devenu le tricolor huppé; ainsi le faisan blanc de nos pays froids ou de la Tartarie, ayant passé dans les provinces septentrionales de la Chine, est devenu le faisan noir & blanc de cet article, lequel aura pris plus de grosseur que le faisan primitif ou de Géorgie, parce qu'il aura trouvé dans ces provinces une nourriture plus abondante ou plus analogue à son tempérament; mais qui porte l'empreinte du nouveau climat dans son port, son air, sa forme extérieure,

extérieure, semblable au port, à l'air, à la forme extérieure du tricolor huppé de la Chine, & qui a conservé du faisan primitif la bordure rouge des yeux, laquelle même a pris en lui plus d'étendue & de volume, sans doute par les mêmes causes qui l'ont rendu lui-même plus gros & plus grand que le faisan ordinaire.

I I I.

L'ARGUS ou *LE LUEN*.

ON trouve au nord de la Chine une espèce de faisan, dont les ailes & la queue sont semées d'un très-grand nombre de taches rondes semblables à des yeux, d'où on lui a donné le nom d'*Argus*; les deux plumes du milieu de la queue sont très-longues, & excèdent de beaucoup toutes les autres: cet oiseau est de la grosseur du dindon; il a sur la tête une double huppe qui se couche en arrière (*k*).

I V.

LE NAPAUL ou *FAISAN cornu* (*l*).

M. Edwards à qui nous devons la connoissance de cet oiseau rare, le range parmi les dindons, comme ayant autour de la tête des excroissances charnues (*m*), & cependant il lui donne le nom de *Faisan cornu*; je crois en effet qu'il approche plus du faisan que du dindon, car les excroissances charnues ne sont rien moins que propres à ce dernier; le coq, la peintade,

(*k*) Voyez les Transactions Philosophiques, tome LV, page 88, planche III.

(*l*) Voyez Edwards, *Hist. nat. des Oiseaux*, planche CXVI.

(*m*) Voyez Gleanings, &c. tom. III, pag. 331.

l'oiseau royal, le casoar & bien d'autres oiseaux des deux continens en ont aussi; elles ne sont pas même étrangères au faisán, puisqu'on peut regarder ce large cercle de peau rouge dont ses yeux sont entourés, comme étant à peu près de même nature, & que dans le faisán noir & blanc de la Chine, cette peau forme réellement une double crête sur le bec & des barbillons au-dessous; ajoutez à cela que le napaul est du climat des faisans, puisqu'il a été envoyé de Bengale à M. Mead; qu'il a le bec, les pieds, les éperons, les ailes & la forme totale du faisán; & l'on conviendra qu'il est plus naturel de le rapporter au faisán, qu'à un oiseau d'Amérique, tel que le dindon.

Le napaul ou faisán cornu est ainsi appelé, parce qu'il a en effet deux cornes sur la tête; ces cornes sont de couleur bleue, de forme cylindrique, obtuses à leur extrémité, couchées en arrière, & d'une substance analogue à de la chair calleuse: il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge, quelquefois pointillée de noir, qu'ont les faisans; mais il a tout cet espace garni de poils noirs en guise de plumes; au-dessous de cet espace & de la base du bec inférieur, prend naissance une sorte de gorgerette formée d'une peau lâche, laquelle tombe & flotte librement sur la gorge & la partie supérieure du cou: cette gorgerette est noire dans son milieu, semée de quelques poils de même couleur, & sillonnée par des rides plus ou moins profondes; en sorte qu'elle paroît capable d'extension dans l'oiseau vivant, & l'on peut croire qu'il fait la gonfler ou la resserrer à sa volonté: les parties latérales en sont bleues avec quelques taches orangées, & sans aucun poil en dehors; mais la face intérieure qui s'applique sur le cou, est garnie de petites plumes

noires, ainsi que la partie du cou qu'elle recouvre; le sommet de la tête est rouge, la partie antérieure du corps rougeâtre, la partie postérieure plus rembrunie; sur le tout, y compris la queue & les ailes, on voit des taches blanches entourées de noir, semées près à près assez régulièrement: ces taches sont rondes sur l'avant, oblongues ou en forme de larmes sur l'arrière, & celles-ci tournées de manière que la pointe regarde la tête; les ailes ne passent guère l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'est un oiseau pesant; la longueur de la queue n'a pu être déterminée par M. Edwards, vu qu'elle y est représentée dans le dessin original, comme ayant été usée par quelque frottement.

V.

LE KATRACA.

QUOIQU'À vrai dire il ne se soit point trouvé de véritables faisans dans l'Amérique, comme nous l'avons établi ci-dessus, néanmoins parmi la multitude d'oiseaux différens qui peuplent ces vastes contrées, on en voit qui ont plus ou moins de rapports avec le faisan; & celui dont il s'agit dans cet article, en approche plus qu'aucun autre, & doit être regardé comme son représentant dans le nouveau Monde; il le représente en effet par sa forme totale, par son bec un peu crochu, par ses yeux bordés de rouge & par sa longue queue; néanmoins comme il appartient à un climat & même à un monde différent, & qu'il est incertain s'il se mêle avec nos faisans d'Europe, je le place ici après ceux de la Chine qui s'accouplent certainement & produisent avec les nôtres.

L'histoire du Katraca nous est totalement inconnue; tout ce

que je puis dire d'après l'inspection de sa forme extérieure, c'est que le sujet représenté (*planche 146*) nous paroît être le mâle, à cause de sa longue queue & de la forme de son corps moins arrondie qu'alongée.

Nous lui conserverons le nom de *katraca* qu'il porte au Mexique, suivant le P. Feuillée.



OISEAUX ÉTRANGERS,
Qui paroissent avoir rapport avec le PAON & avec
le FAISAN.

Je range sous ce titre indécis quelques Oiseaux étrangers ,
trop peu connus pour qu'on puisse leur assigner
une place plus fixe.

I.

LE CHINQUIS.

DANS l'incertitude où je suis, si cet oiseau est un véritable paon ou non, je lui donne, ou plutôt je lui conserve le nom de *Chinquis*, formé de son nom Chinois *chin-tchien-khi*, c'est la dixième espèce du genre des faisans de M. Brisson (a); il se trouve au Tibet, d'où cet Auteur a pris occasion de le nommer *paon du Tibet*: sa grosseur est celle de la pintade; il a l'iris des yeux jaune, le bec cendré, les pieds gris, le fond du plumage cendré, varié de lignes noires & de points blancs; mais ce qui en fait l'ornement principal & distinctif, ce sont de belles & grandes taches rondes d'un bleu éclatant, changeant en violet & en or, répandues une à une sur les plumes du dos & les couvertures des ailes, deux à deux sur les pennes des ailes, & quatre à quatre sur les longues couvertures de la queue, dont les deux du milieu sont les plus longues de toutes; les latérales allant toujours en se raccourcissant de chaque côté.

On ne fait, ou plutôt on ne dit rien de son histoire, pas

(a) Voyez Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 294.
 Tome II.

même s'il fait la roue en relevant en éventail ses belles plumes chargées de miroirs.

Il ne faut pas confondre le chinquis avec le kinki, ou poule dorée de la Chine, dont il est parlé dans les relations de Navarette, Trigault, du Halde, & qui, autant qu'on en peut juger par des descriptions imparfaites, n'est autre chose que notre tricolor huppé (b).

I I.

LE SPICIFÈRE.

J'APPELLE ainsi le huitième faisan de M. Brisson (c), qu'Aldrovande a nommé *paon du Japon*, tout en avouant qu'il ne ressembloit à notre paon que par les pieds & la queue (d).

Je lui ai donné le nom de *Spicifère*, à cause de l'aigrette en forme d'épi qui s'élève sur la tête : cette aigrette est haute de quatre pouces, & paroît émaillée de vert & de bleu ; le bec est de couleur cendrée, plus long & plus menu que celui du paon ; l'iris est jaune, & le tour des yeux rouge comme dans le faisan : les plumes de la queue sont en plus petit nombre, le fond en est plus rembruni & les miroirs plus grands, mais brillans des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe ; la distribution des couleurs forme sur la poitrine, le dos & la partie des ailes la plus proche du dos, des espèces d'écailles qui ont différens reflets en différens endroits, bleus sur la partie des ailes la plus proche du dos, bleus & verts sur le dos, bleus, verts &

(b) Voyez M. l'abbé Prevôt, *Hist. générale des Voyages*, tome VI, page 487.

(c) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 289.

(d) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 35.

dorés sur la poitrine; les autres plumes de l'aile sont vertes dans le milieu de leur longueur, ensuite jaunâtres & finissent par être noires à leur extrémité: le sommet de la tête & le haut du cou ont des taches bleues mêlées de blanc sur un fond verdâtre.

Telle est à peu près la description qu'Aldrovande a faite du mâle, d'après une figure peinte que l'Empereur du Japon avoit envoyée au Pape; il ne dit point s'il étale sa queue comme notre paon; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne l'étale point dans la figure d'Aldrovande, & qu'il y est même représenté sans éperons aux pieds, quoiqu'Aldrovande n'ait pas oublié d'en faire paroître dans la figure du paon ordinaire, qu'il a placée vis-à-vis pour servir d'objet de comparaison.

Selon cet Auteur, la femelle est plus petite que le mâle, elle a les mêmes couleurs que lui sur la tête, le cou, la poitrine, le dos & les ailes; mais elle en diffère en ce qu'elle a le dessous du corps noir, & en ce que les couvertures du croupion qui sont beaucoup plus courtes que les plumes de la queue, sont ornées de quatre ou cinq miroirs assez larges, relativement à la grandeur des plumes: le vert est la couleur dominante de la queue, les plumes en sont bordées de bleu, & les tiges de ces plumes sont blanches.

Cet oiseau paroît avoir beaucoup de rapport avec celui dont parle Kœmpfer, dans son histoire du Japon, sous le nom de *faisan (e)*; ce que j'en ai dit suffit pour faire voir qu'il a plusieurs traits de conformité & plusieurs traits de dissemblance, soit

(e) « Il y a au Japon une espèce de faisans qui se distinguent par la diversité de leurs couleurs, par l'éclat de leurs plumes, & par la beauté de leur queue, qui égale en longueur « la moitié de la hauteur d'un homme, & qui par ce mélange & par une variété charmante « des plus belles couleurs, particulièrement de l'or & de l'azur, ne cède en rien à celle du « paon. » Kœmpfer, *Histoire du Japon*, tome I, page 112.

avec le paon, soit avec le faisan; & que par conséquent il ne devoit point avoir d'autre place que celle que je lui donne ici.

I I I.

L'ÉPERONNIER.

CET oiseau (*planches 492 & 493*) n'est guère connu que par la figure & la description que M. Edwards a publiées du mâle & de la femelle (*f*), & qu'il avoit faites sur le vivant.

Au premier coup d'œil, le mâle paroît avoir quelque rapport avec le faisan & le paon; comme eux il a la queue longue, il l'a semée de miroirs comme le paon, & quelques Naturalistes s'en tenant à ce premier coup d'œil, l'ont admis dans le genre du faisan (*g*); mais, quoique, d'après ces rapports superficiels, M. Edwards ait cru pouvoir lui donner ou lui conserver le nom de faisan-paon, néanmoins, en y regardant de plus près, il a bien jugé qu'il ne pouvoit appartenir au genre du faisan, 1.^o parce que les longues plumes de sa queue sont arrondies & non pointues par le bout; 2.^o parce qu'elles sont droites dans toute leur longueur, & non recourbées en en bas; 3.^o parce qu'elles ne sont pas la gouttière renversée par le renversement de leurs barbes, comme dans le faisan; 4.^o enfin, parce qu'en marchant, il ne recourbe point sa queue en en haut comme cet oiseau.

Mais il appartient encore bien moins à l'espèce du paon, dont il diffère non-seulement par le port de la queue, par la configuration & le nombre des plumes dont elle est composée;

(*f*) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planches LXVII & LXIX.

(*g*) Klein, *Ordo Avium*, pag. 114. — Brisson, *Ornitholog.* tom. I, pag. 291, Genre VII, Espèce IX.

mais encore par les proportions de sa forme extérieure, par la grosseur de la tête & du cou, & en ce qu'il ne redresse & n'épanouit point sa queue comme le paon (*h*), qu'il n'a au lieu d'aigrette qu'une espèce de huppe plate, formée par les plumes du sommet de la tête qui se relèvent, & dont la pointe revient un peu en avant : enfin, le mâle diffère du coq-paon & du coq-faisan, par un double éperon qu'il a à chaque pied ; caractère presque unique d'après lequel je lui ai donné le nom d'*Éperonnier*.

Ces différences extérieures qui certainement en supposent beaucoup d'autres plus cachées, paroîtront assez considérables à tout homme de sens, & qui ne sera préoccupé d'aucune méthode, pour exclure l'éperonnier du nombre des paons & des faisans, encore qu'il ait comme eux les doigts séparés, les pieds nus, les jambes revêtues de plumes jusqu'au talon, le bec en cône courbé, la queue longue & la tête sans crête ni membrane : à la vérité, je fais tel Méthodiste qui ne pourroit sans inconséquence ne pas le reconnoître pour un paon ou pour un faisan, puisqu'il a tous les attributs par lequel ce genre est caractérisé dans sa méthode ; mais aussi un Naturaliste sans méthode & sans préjugé, ne pourra le reconnoître pour le paon de la Nature ; & que s'enfuivra-t-il de-là, sinon que l'ordre de la Nature est bien loin de la méthode du Naturaliste !

En vain me dira-t-on que puisque l'oiseau dont il s'agit ici a les principaux caractères du genre du faisan, les petites variétés par lesquelles il en diffère, ne doivent point empêcher qu'on ne le

(*h*) M. Edwards ne dit point que cet oiseau fasse la roue ; & de cela seul je me crois en droit de conclure qu'il ne la fait point : un fait aussi considérable n'auroit pu échapper à M. Edwards ; & s'il l'eût observé, il ne l'auroit point omis.

rapporte à ce genre; car je demanderai toujours, qui donc ose se croire en droit de déterminer ces caractères principaux; de décider, par exemple, que l'attribut négatif de n'avoir ni crête ni membrane, soit plus essentiel que celui d'avoir la tête de telle ou telle forme, de telle ou telle grosseur; & de prononcer que tous les oiseaux qui se ressemblent par des caractères choisis arbitrairement, doivent aussi se ressembler dans leurs véritables propriétés!

Au reste, en refusant à l'éperonnier le nom de paon de la Chine, je ne fais que me conformer aux témoignages des Voyageurs qui assurent que dans ce vaste pays, on ne voit de paons que ceux qu'on y apporte des autres contrées (i).

L'éperonnier a l'iris des yeux jaune, ainsi que l'espace entre la base du bec, l'œil & le bec supérieur rouge, l'inférieur brun-foncé & les pieds d'un brun-fale: son plumage est d'une beauté admirable; la queue est, comme je l'ai dit, semée de miroirs ou de taches brillantes, de forme ovale, & d'une belle couleur de pourpre avec des reflets bleus, verts & or; ces miroirs font d'autant plus d'effet qu'ils sont terminés & détachés du fond par un double cercle, l'un noir & l'autre orangé-obscur: chaque plume de la queue a deux de ces miroirs accolés l'un à l'autre, la tige entre deux; & malgré cela, comme cette queue a infiniment moins de plumes que celles du paon, elle est beaucoup moins chargée de miroirs; mais en récompense, l'éperonnier en a une très-grande quantité sur le dos & sur les ailes, où le paon n'en a point du tout; ces miroirs des ailes sont ronds, & comme le fond du plumage est brun, on croiroit voir une belle peau de martre zibeline enrichie de saphirs, d'opales, d'émeraudes & de topases.

(i) Navarette, *Description de la Chine*, pages 40 & 42.

Les plus grandes plumes de l'aile n'ont point de miroirs, toutes les autres en ont chacune un, & quel qu'en soit l'éclat, leurs couleurs, soit dans les ailes, soit dans la queue, ne pénètrent point jusqu'à l'autre surface de la plume, dont le dessous est d'un sombre uniforme.

Le mâle surpasse en grosseur le faisan ordinaire; la femelle est d'un tiers plus petite que le mâle, & paroît plus lesté & plus éveillée; elle a, comme lui, l'iris jaune, mais point de rouge dans le bec, & la queue beaucoup plus petite: quoique ses couleurs approchent plus de celles du mâle que dans l'espèce des paons & des faisans, cependant elles sont plus mates, plus éteintes, & n'ont point ce lustre, ce jeu, ces ondulations de lumière qui font un si bel effet dans les miroirs du mâle (*k*).

Cet oiseau étoit vivant à Londres, l'année dernière, d'où M. le Chevalier Codrington en a envoyé des dessins coloriés à M. Daubenton le jeune, d'après lesquels nous avons fait graver & enluminer les planches (492 & 493), dont la première représente le mâle, & la seconde la femelle de cet oiseau.

(*k*) Voyez Edwards, planches LXVII & LXIX.



LES HOCCOS.

Tous les Oiseaux que l'on désigne ordinairement sous cette dénomination prise dans une acception générique, sont étrangers à l'Europe, & appartiennent aux pays chauds de l'Amérique; les divers noms que les différentes tribus de sauvages leur ont donnés, chacune en son jargon, n'ont pas moins contribué à enfler la liste, que les phrases multipliées de nos Nomenclateurs; & je vais tâcher, autant que la disette d'observations me le permettra, de réduire ces espèces nominales aux espèces réelles.

I.

LE HOCCO proprement dit.

JE comprends sous cette espèce (*planches 86 & 125*), non-seulement le mitou & le mitou-poranga de Marcgrave que cet auteur regarde en effet comme étant de la même espèce (*a*); le coq-indien de M.^{rs} de l'Académie (*b*), & de plusieurs autres (*c*), le mutou ou moytou de Laët (*d*) & de Léry (*e*), le temocholli des Mexicains, & leur tepetototl ou oiseau de montagne (*f*), le quirizao ou curaffo de la Jamaïque (*g*), le

(a) Marcgrave, *Historia naturalis Brasiliensis*, lib. V, cap. III, pag. 195.

(b) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, tome III, partie 1, page 221.

(c) Longolius, *Dialogus de Avibus*. — Gesner, *de Avibus*, lib. III. — Aldrovande; *Ornitholog.* lib. XIV, cap. XL, &c.

(d) Laët, *Novus orbis*, pag. 615.

(e) Léry, *Voyage au Bresil*, page 173.

(f) Voyez Fernandez, *Hist. Avi. nov. Hisp.* cap. CI, pag. 35.

(g) *Histoire naturelle de la Jamaïque*, par le Chevalier Hans Sloane, page 302.

pocs de Frisch (*h*), le hocco de Cayenne de M. Barrère (*i*), le hocco de la Guiane ou douzième faisán de M. Briffon (*k*); mais j'y rapporte encore comme variétés le hocco du Bresil ou onzième faisán de M. Briffon (*l*), son hocco de Curassou qui est son treizième faisán (*m*), le hocco du Pérou (*pl. 125*), & même la poule rouge du Pérou d'Albin (*n*), le coxolissi de Fernandez (*o*), & le seizième faisán de M. Briffon (*p*). Je me fonde sur ce que cette multitude de noms désigne des oiseaux qui ont beaucoup de qualités communes, & qui ne diffèrent entr'eux que par la distribution des couleurs, par quelque diversité dans la forme & les accessoires du bec, & par d'autres accidens qui peuvent varier dans la même espèce à raison de l'âge, du sexe, du climat, & sur-tout dans une espèce aussi facile à apprivoiser que celle-ci, qui même l'a été en plusieurs cantons, & qui par conséquent doit participer aux variétés auxquelles les oiseaux domestiques sont si sujets (*q*).

M.^{rs} de l'Académie avoient ouï dire que leur coq-indien

(*h*) Frisch, *planche cxxi*.

(*i*) Barrère, *Ornithologiae specimen*, pag. 82 & 83; & *France Équinoxiale*, page 140.

(*k*) Briffon, *Ornithologie*, tome I, page 298.

(*l*) *Ibidem*, pag. 296.

(*m*) *Ibidem*, pag. 300.

(*n*) Albin, *Hist. nat. des Oiseaux*, tome III, *planche xl*. « Elle est de la même grandeur & figure que la poule de Carasou (*tome II, planches xxxi & xxxii*), « & paroît être de la même espèce: » c'est ainsi que parle Albin, qui a eu l'avantage de dessiner ces deux oiseaux vivans.

(*o*) Fernandez, *Hist. Avium*, cap. xl, pag. 23.

(*p*) Briffon, *Ornithologie*, tome I, pag. 305.

(*q*) Le Chevalier Hans Sloane dit précisément que leur plumage varie de différentes manières, comme celui de notre volaille ordinaire, *tome II, page 302, planche cclx*.

avoit été apporté d'Afrique, où il s'appeloit *ano* (r) : mais comme Marcgrave & plusieurs autres Observateurs nous apprennent que c'est un oiseau du Bresil, & que d'ailleurs on voit clairement en comparant les descriptions & les figures les plus exactes, qu'il a les ailes courtes & le vol pesant; il est difficile de se persuader qu'il ait pu traverser d'un seul vol la vaste étendue des mers qui séparent les côtes d'Afrique de celles du Bresil, & il paroît beaucoup plus naturel de supposer que les sujets observés par M.^{rs} de l'Académie, s'ils étoient réellement venus d'Afrique, y avoient été portés précédemment du Bresil ou de quelqu'autre contrée du nouveau monde. On peut juger d'après les mêmes raisons, si la dénomination de coq de Perse, employée par Jonston, est applicable à l'oiseau dont il s'agit ici (f).

Le hocco approche de la grosseur du dindon; l'un de ses plus remarquables attributs, c'est une huppe noire, & quelquefois noire & blanche, haute de deux à trois pouces, qui s'étend depuis l'origine du bec jusque derrière la tête, & que l'oiseau peut coucher en arrière & relever à son gré, selon qu'il est affecté différemment : cette huppe est composée de plumes étroites & comme étagées, un peu inclinées en arrière, mais dont la pointe revient & se courbe en avant. Parmi ces plumes M.^{rs} de l'Académie en ont remarqué plusieurs dont les barbes étoient renfermées jusqu'à la moitié de la longueur de la côte, dans une espèce d'étui membraneux (t).

La couleur dominante du plumage est le noir, qui, le plus

(r) Mémoires de l'Académie, tome III, partie I, page 223.

(f) Jonston l'appelle *Coq de Perse*, disent M.^{rs} de l'Académie, tome III, partie I, page 223.

(t) Mémoires de l'Académie, tome III, partie I, page 221.

souvent est pur & comme velouté sur la tête & sur le cou, & quelquefois semé de mouchetures blanches; sur le reste du corps il a des reflets verdâtres, & dans quelques sujets il se change en marron-foncé, comme celui de la *planche 125*. L'oiseau représenté dans cette planche n'a point du tout de blanc sous le ventre ni dans la queue, au lieu que celui de la *planche 86*, en a sous le ventre & au bout de la queue, enfin d'autres en ont sous le ventre & point à la queue, & d'autres en ont à la queue & point sous le ventre; & il faut se souvenir que ces couleurs sont sujettes à varier, soit dans leurs teintes, soit dans leur distribution selon la différence du sexe.

Le bec a la forme de celui des gallinacés, mais il est un peu plus fort; dans les uns il est couleur de chair & blanchâtre vers la pointe, comme dans le hocco du Brésil de M. Briffon; dans les autres le bout du bec supérieur est échancré des deux côtés, ce qui le fait paroître comme armé de trois pointes, la principale au milieu, & les deux latérales formées par les deux échancrures un peu reculées en arrière, comme dans l'un des coqs-indiens de M.^{rs} de l'Académie (*u*); dans d'autres il est recouvert à sa base d'une peau jaune, où sont placées les ouvertures des narines comme dans le hocco de la Guiane de M. Briffon (*x*); dans d'autres cette peau jaune se prolongeant des deux côtés de la tête, va former autour des yeux un cercle de même couleur, comme dans le mitou-poranga de Marc-

(*u*) Mémoires de l'Académie, tome III, partie I, page 225; & dans la figure (*c*) de la planche xxxiv.

(*x*) Briffon, *Ornithologie*, page 298.

grave (*y*); dans d'autres cette peau se renfle sur la base du bec supérieur en une espèce de tubercule ou de bouton arrondi assez dur, & gros comme une petite noix. On croit communément que les femelles n'ont point ce bouton, & M. Edwards ajoute qu'il ne vient aux mâles qu'après la première année (*z*), ce qui me paroît d'autant plus vraisemblable que Fernandez a observé dans son tepetototl une espèce de tumeur sur le bec, laquelle n'étoit sans doute autre chose que ce même tubercule qui commençoit à se former (*a*); quelques individus, comme le mitou de Marcgrave, ont une peau blanche derrière l'oreille comme les poules communes; les pieds ressembleroient pour la forme à ceux des gallinacés s'ils avoient l'éperon, & s'ils n'étoient pas un peu plus gros à proportion: du reste ils varient pour la couleur depuis le brun-noirâtre jusqu'au couleur de chair (*b*).

Quelques Naturalistes ont voulu rapporter le hocco au genre du dindon, mais il est facile, d'après la description ci-dessus, & d'après nos planches enluminées, de recueillir les différences nombreuses & tranchées qui séparent ces deux espèces (*pl. 86 & 125*); le dindon a la tête petite & sans plumes ainsi que le haut du cou, le bec surmonté d'une caroncule conique & musculeuse, capable d'extension & de contraction, les pieds armés d'éperons, & il relève les plumes de sa queue en faisant la roue, &c. au lieu que le hocco a la tête grosse, le cou renfoncé, l'un & l'autre garnis de plumes, sur le bec un tubercule rond, dur & presque osseux, & sur le sommet de la tête

(*y*) Marcgrave, *Historia Avium Brasl.* pag. 195.

(*z*) Voyez Edwards, *Histoire naturelle des Oiseaux rares*, planche CCXCV.

(*a*) Fernandez, *Hist. Avi. nov. Hispaniæ*, cap. CI, pag. 35.

(*b*) Voyez la planche CCXCV d'Edwards.

une huppe mobile qui paroît propre à cet oiseau, qu'il baiffe & redresse à son gré; mais personne n'a jamais dit qu'il relevât les penne de la queue en faisant la roue.

Ajoutez à ces différences qui sont toutes extérieures, les différences plus profondes & tout aussi nombreuses que nous découvrent la dissection.

Le canal intestinal du hocco est beaucoup plus long, & les deux *cæcum* beaucoup plus courts que dans le dindon, son jabot est aussi beaucoup moins ample, n'ayant que quatre pouces de tour; au lieu que j'ai vu tirer du jabot d'un dindon qui ne paroïsoit avoir rien de singulier dans sa conformation, ce qu'il falloit d'avoine pour remplir une demi-pinte de Paris: outre cela, dans le hocco, la substance charnue du gésier est le plus souvent fort mince, & sa membrane interne au contraire fort épaisse, & dure au point d'être cassante; enfin la trachée-artère se dilate & se replie sur elle-même, plus ou moins, vers le milieu de la fourchette (c), comme dans quelques oiseaux aquatiques, toutes choses fort différentes de ce qui se voit dans le dindon.

Mais si le hocco n'est point un dindon, les Nomenclateurs modernes étoient encore moins fondés à en faire un faisan; car outre les différences qu'il est facile de remarquer, tant au dehors qu'au dedans, d'après ce que je viens de dire, j'en vois une décisive dans le naturel de ces animaux: le faisan est toujours sauvage, & quoiqu'élevé de jeunesse, quoique toujours bien traité, bien nourri, il ne peut jamais se faire à la domesticité; ce n'est point un domestique, c'est un prisonnier toujours inquiet, toujours cherchant les moyens d'échapper, & qui maltraite même ses

(c) Voyez Mém. de l'Acad. tome III, page 226 & suivantes.
Tome II.

compagnons d'esclavage, sans jamais faire aucune société avec eux; que s'il recouvre sa liberté, & qu'il soit rendu à l'état de sauvage pour lequel il semble être fait, rien n'est encore plus défiant & plus ombrageux, tout objet nouveau lui est suspect, le moindre bruit l'effraie, le moindre mouvement l'inquiète; l'ombre d'une branche agitée suffit pour lui faire prendre sa volée, tant il est attentif à sa conservation: au contraire, le hocco est un oiseau paisible, sans défiance, & même stupide, qui ne voit point le danger, ou du moins qui ne fait rien pour l'éviter; il semble s'oublier lui-même, & s'intéresser à peine à sa propre existence. M. Aublet en a tué jusqu'à neuf de la même bande, avec le même fusil qu'il rechargea autant de fois qu'il fut nécessaire; ils eurent cette patience: on conçoit bien qu'un pareil oiseau est sociable, qu'il s'accommode sans peine avec les autres oiseaux domestiques, & qu'il s'apprivoise aisément; quoiqu'apprivoisé il s'écarte pendant le jour, & va même fort loin; mais il revient toujours pour coucher, à ce que m'affure le même M. Aublet; il devient même familier au point de heurter à la porte avec son bec pour se faire ouvrir, de tirer les domestiques par l'habit lorsqu'ils l'oublent, de suivre son maître par-tout, & s'il en est empêché, de l'attendre avec inquiétude, & de lui donner à son retour des marques de la joie la plus vive (d).

Il est difficile d'imaginer des mœurs plus opposées; & je doute qu'aucun Naturaliste, & même qu'aucun Nomenclateur s'il les eût connus, eût entrepris de ranger ces deux oiseaux sous un même genre.

Le hocco se tient volontiers sur les montagnes, si l'on s'en

(d) Fernandez, *Hist. Avi. nov. Hispania*, cap. CI.

rapporte à la signification de son nom Mexicain *tepetototl*, qui veut dire oiseau de montagne (e) : on le nourrit dans la volière, de pain, de pâtée & autres choses semblables (f) ; dans l'état de sauvage, les fruits font le fonds de sa subsistance : il aime à se percher sur les arbres, sur-tout pour y passer la nuit ; il vole pesamment, comme je l'ai remarqué plus haut, mais il a la démarche fière (g) : sa chair est blanche, un peu sèche, cependant lorsqu'elle est gardée suffisamment, c'est un fort bon manger (h).

Le chevalier Hans Sloane dit en parlant de cet oiseau, que sa queue n'a que deux pouces de long (i) ; sur quoi M. Edwards le relève, & prétend qu'en disant dix pouces au lieu de deux, M. Hans Sloane auroit plus approché du vrai (k) : mais je crois cette censure trop générale & trop absolue ; car je vois Aldrovande qui, d'après le portrait d'un oiseau de cette espèce, assure qu'il n'a point de queue (l) ; & de l'autre, M. Barrère qui rapporte d'après ses propres observations faites sur les lieux, que la femelle de son hocco des Amazones, qui est le hocco de curaffou de M. Brisson, a la queue très-peu longue (m) ; d'où il s'ensuit que ce que le chevalier Hans Sloane dit trop généralement du hocco, doit être restreint à la seule femelle, du moins dans certaines races.

(e) Fernandez, *Hist. Avium nov. Hispaniæ*, cap. CI.

(f) *Ibidem*.

(g) Voyez Barrère, *France équinoxiale*, page 139.

(h) Fernandez, Marcgrave, & les autres.

(i) Hans Sloane, *Hist. nat. de la Jamaïque*, tome II, page 302.

(k) Edwards, *Glanures*, pag. 182.

(l) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 332.

(m) Barrère, *Novum Ornithol. specimen*, pag. 82.

LE PAUXI ou LE PIERRE.

NOUS avons fait représenter cet oiseau (*planche 78*) sous le nom de *Pierre de Cayenne*; & c'est en effet le nom qu'il portoit à la ménagerie du Roi, où nous l'avons fait dessiner d'après le vivant: mais comme il porte dans son pays, qui est le Mexique, le nom de *pauxi*, selon Fernandez (*n*), nous avons cru devoir l'indiquer sous ces deux noms; c'est le quatorzième faisan de M. Brisson, qu'il appelle *hocco du Mexique*.

Cet oiseau ressemble à plusieurs égards au hocco précédent, mais il en diffère aussi en plusieurs points; il n'a point, comme lui, la tête surmontée d'une huppe, le tubercule qu'il a sur le bec est plus gros, fait en forme de poire & de couleur bleue. Fernandez dit que ce tubercule a la dureté de la pierre, & je soupçonne que c'est de-là qu'est venu au pauxi le nom d'oiseau à pierre, ensuite celui de pierre, comme il a pris le nom de *cusco* ou de *cushew bird*, & celui de *poule Numidique* de ce même tubercule, à qui les uns ont trouvé de la ressemblance avec la noix d'Amérique appelée *cusco* ou *cushew* (*o*), & d'autres avec le casque de la peintade (*p*).

Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas là les seules différences qui distinguent le pauxi des hoccos précédens; il est plus petit de taille, son bec est plus fort, plus courbé & presque autant que celui d'un perroquet; d'ailleurs, il nous est beaucoup plus rarement apporté que le hocco; M. Edwards qui a vu ce dernier

(*n*) Fernandez, *Hist. Avi. nov. Hispaniæ*, cap. CCXXII.

(*o*) Voyez Edwards, *planche CCXCV*.

(*p*) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 234.

dans presque toutes les ménageries, n'a jamais rencontré qu'un seul cusco ou pauxi dans le cours de ses recherches (q).

Le beau noir de son plumage a des reflets bleus & couleur de pourpre, qui ne paroissent ni ne pourroient guère paroître dans la figure.

Cet oiseau se perche sur les arbres; mais il pond à terre comme les faisans, mène ses petits & les rappelle de même: les petits vivent d'abord d'insectes, & ensuite, quand ils sont grands, de fruits, de grains & de tout ce qui convient à la volaille (r).

Le pauxi est aussi doux, & si l'on veut, aussi stupide que les autres hoccos; car il se laissera tirer jusqu'à six coups de fusil sans se sauver, avec cela, il ne se laisse ni prendre ni toucher, selon Fernandez (s); & M. Aublet m'assure qu'il ne se trouve que dans les lieux inhabités, c'est probablement l'une des causes de sa rareté en Europe.

M. Brisson dit que la femelle ne diffère du mâle que par les couleurs, ayant du brun par-tout où celui-ci a du noir, & qu'elle lui est semblable dans tout le reste (t): mais Aldrovande en reconnoissant que le fond de son plumage est brun, remarque qu'elle a du cendré aux ailes & au cou, le bec moins crochu & point de queue (u), ce qui seroit un trait de conformité avec le hocco des Amazones de Barrère, dont la femelle, comme nous l'avons vu, a la queue beaucoup moins longue que le mâle (x), & ce ne sont pas les seuls oiseaux d'Amérique qui

(q) Voyez Edwards, *Histoire naturelle des Oiseaux rares*, planche ccxcv.

(r) M. Aublet. — Fernandez, page 56.

(s) Fernandez, *ibidem*.

(t) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 303.

(u) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 334.

(x) Barrère, *Novum Ornithologiae specimen*, pag. 82.

n'aient point de queue, il y a même tel canton de ce continent, où les poules transportées d'Europe ne peuvent vivre long-temps sans perdre leur queue & même leur croupion, comme nous l'avons vu dans l'histoire du coq.

III.

L'HOAZIN.

CET oiseau est représenté dans nos planches enluminées, sous le nom de *Faisan huppé de Cayenne*, du moins il n'en diffère que très-peu, comme on peut en juger en comparant notre *planche 337* à la description de Hernandez.

Selon cet auteur, l'hoazin n'est pas tout-à-fait aussi gros qu'une poule d'Inde; il a le bec courbé, la poitrine d'un blanc-jaunâtre, les ailes & la queue marquées de taches ou raies blanches à un pouce de distance les unes des autres, le dos, le dessus du cou, les côtés de la tête d'un fauve-brun; les pieds de couleur obscure: il porte une huppe composée de plumes blanchâtres d'un côté, & noires de l'autre; cette huppe est plus haute & d'une autre forme que celle des hoccas, & il ne paroît pas qu'il puisse la baisser & la relever à son gré; il a aussi la tête plus petite & le cou plus grêle.

Sa voix est très-forte, & c'est moins un cri qu'un hurlement: on dit qu'il prononce son nom, apparemment d'un ton lugubre & effrayant; il n'en falloit pas davantage pour le faire passer chez des peuples grossiers pour un oiseau de mauvais augure; & comme par-tout on suppose beaucoup de puissance à ce que l'on craint, ces mêmes peuples ont cru trouver en lui des remèdes aux maladies les plus graves; mais on ne dit pas qu'ils s'en nourrissent; ils s'en abstiennent en effet peut-être par une

suite de cette même crainte, ou par répugnance, fondée sur ce qu'il fait sa pâture ordinaire de serpens: il se tient communément dans les grandes forêts perché sur les arbres le long des eaux, pour guetter & surprendre ces reptiles. Il se trouve dans les contrées les plus chaudes du Mexique; Hernandez ajoute qu'il paroît en automne, ce qui feroit soupçonner que c'est un oiseau de passage (y).

M. Aublet m'assure que cet oiseau qu'il a reconnu facilement sur notre planche enluminée 337, s'apprivoise; qu'on en voit par fois de domestiques chez les Indiens, & que les François les appellent des paons: ils nourrissent leurs petits de fourmis, de vers & d'autres insectes.

I V.

L'YACOU.

CET oiseau s'est nommé lui-même; car son cri, selon Marcgrave, est *yacou*, d'où il lui est venu le nom d'*iacupema*: pour moi j'ai préféré celui d'*Yacou*, comme plus propre à le faire reconnoître toutes les fois qu'on pourra le voir & l'entendre.

(y) Voyez Hernandez, *lib. IX, cap. x, pag. 320*.

Fernandez parle d'un autre oiseau auquel il donne le nom d'*hoazin*, quoique par son récit même il soit très-différent de celui dont nous venons de parler; car outre qu'il est plus petit, son chant est fort agréable, & ressemble quelquefois à l'éclat de rire d'un homme, & même à un rire moqueur; & l'on mange sa chair, quoiqu'elle ne soit ni tendre ni de bon goût: au reste, c'est un oiseau qui ne s'apprivoise point. Voyez *Hist. Avi. nov. Hisp. cap. LXI, pag. 27*.

Je retrouverois bien plutôt l'*hoazin* dans un autre oiseau dont parle le même auteur au chapitre *CCXXIII, page 57*, à la suite du *pauxi*; voici ses termes: *Alia avis Pauxi amec-tenda Ciconiæ magnitudine, colore cinereo, cristâ octo uncias longâ e multis aggerata plumis . . . in amplitudinem orbicularum præcipuè circa summum dilatatis*. Voilà bien la huppe de l'*hoazin* & sa taille.

Marcgrave est le premier qui ait parlé de cet oiseau (z), quelques Naturalistes, d'après lui, l'ont mis au nombre des faisans (a); & d'autres, tels que M.^{rs} Briffon (b) & Edwards (c), l'ont rangé parmi les dindons; mais il n'est ni l'un ni l'autre: il n'est point un dindon, quoiqu'il ait une peau rouge sous le cou; car il en diffère à beaucoup d'autres égards, & par sa taille qui est à peine égale à celle d'une poule ordinaire, & par sa tête qui est en partie revêtue de plumes, & par sa huppe qui approche beaucoup plus de celle des hoccos que de celle du dindon huppé, & par ses pieds qui n'ont point d'éperons; d'ailleurs, on ne lui voit pas au bas du cou ce bouquet de crins durs, ni sur le bec cette caroncule musculeuse qu'a le coq-d'inde, & il ne fait point la roue en relevant les plumes de sa queue: d'autre part, il n'est point un faisán; car il a le bec grêle & alongé, la huppe des hoccos, le cou menu, une membrane charnue sous la gorge, les pennes de la queue toutes égales, & le naturel doux & tranquille, tous attributs par lesquels il diffère des faisans; & il diffère par son cri du faisán & du dindon: Mais que fera-t-il donc! il fera un yacou, qui aura quelques rapports avec le dindon (la membrane charnue sous la gorge, & la queue composée de pennes toutes égales); avec les faisans (l'œil entouré d'une peau noire, les ailes courtes & la queue longue); avec les hoccos (cette longue queue, la huppe & le naturel doux); mais qui s'éloignera de tous par des différences assez caractérisées, & en assez grand nombre pour

(z) Voyez Marcgrave, *Historia Avium Brasíl.* lib. V, cap. v, pag. 108.

(a) Klein, *Ordo Avium*, pag. 114, n.^o 2. — Ray, *Synops. Avi.* pag. 56, &c.

(b) Briffon, *Ornithologie*, tome I, page 162.

(c) Edwards, *Hist. nat. des Oiseaux rares*, planche XIII.

constituer une espèce à part, & empêcher qu'on ne puisse le confondre avec aucun autre oiseau.

On ne peut douter que le *guan* ou le *quan* de M. Edwards (*planche XIII*), ainsi appelé, selon lui, dans les Indes occidentales, apparemment par quelqu'autre tribu de Sauvages, ne soit au moins une variété dans l'espèce de notre yacou, dont il ne diffère que par ce qu'il est moins haut monté (*d*), & que ses yeux sont d'une autre couleur (*e*); mais on fait que ces petites différences peuvent avoir lieu dans la même espèce, & sur-tout parmi les races diverses d'une espèce apprivoisée.

Le noir mêlé de brun est la couleur principale du plumage, avec différens reflets & quelques mouchetures blanches sur le cou, la poitrine, le ventre, &c; les pieds sont d'un rouge assez vif.

La chair de l'yacou est bonne à manger; tout ce que l'on fait de ses autres propriétés se trouve indiqué dans l'exposé que j'ai fait au commencement de cet article, des différences qui le distinguent des oiseaux auxquels on a voulu le comparer.

M. Ray le regarde comme étant de la même espèce que le *coxoliti* de Fernandez (*f*); cependant celui-ci est beaucoup plus gros, & il n'a point sous la gorge cette membrane charnue qui caractérise l'yacou; c'est pourquoi je l'ai laissé avec les *hocos* proprement dits.

V.

L E M A R A I L.

LES Auteurs ne nous disent rien de la femelle de l'yacou, excepté M. Edwards qui conjecture qu'elle n'a point de

(*d*) Marcgrave dit positivement *crura longa*, à l'endroit cité.

(*e*) *Oculi nigrescentes*, dit Marcgrave; *Of a dark dirty orange colour*, dit M. Edwards.

(*f*) Voyez Ray, *Synopsis Avium*, pag 57.

huppe (*g*): d'après cette indication unique, & d'après la comparaison des figures les plus exactes, & des oiseaux eux-mêmes conservés, je soupçonne que celui que nous avons fait représenter (*planche 338*) sous le nom de *Faisan verdâtre de Cayenne*, & qu'on appelle communément *Marail* dans cette Isle, pourroit être la femelle, ou du moins une variété de l'espèce de l'yacou; car j'y retrouve plusieurs rapports marqués avec le guan de M. Edwards (*planche XIII*), dans la grosseur, la couleur du plumage, la forme totale, à la huppe près que la femelle ne doit point avoir; dans le port du corps, la longueur de la queue, le cercle de peau rousse autour des yeux (*h*), l'espace rouge & nu sous la gorge, la conformation des pieds & du bec, &c. j'avoue que j'y ai aussi aperçu quelques différences; les plumes de la queue sont en tuyaux d'orgue comme dans le faisán, & non point toutes égales comme dans le guan d'Edwards, & les ouvertures des narines ne sont pas si près de l'origine du bec: mais on ne seroit pas embarrassé de citer nombre d'espèces où la femelle diffère encore plus du mâle, & où il y a des variétés encore plus éloignées les unes des autres.

M. Aublet qui a vu cet oiseau dans son pays natal, m'assure qu'il s'apprivoise très-aisément, & que sa chair est délicate & meilleure que celle du faisán, en ce qu'elle est plus succulente: il ajoute que c'est un véritable dindon; mais seulement plus petit que celui qui s'est naturalisé en Europe, & c'est un trait de conformité de plus qu'il a avec l'yacou, d'avoir été pris pour un dindon.

(*g*) Edwards, *Hist. nat. des Oiseaux rares*, page 13.

(*h*) Cette peau nue est bleue dans l'yacou, & rouge dans le marail; mais nous avons déjà observé la même variation de couleur d'un sexe à l'autre dans les membranes charnues de la peintade.

Cet oiseau se trouve non-seulement à Cayenne, mais encore dans les pays qu'arrose la rivière des Amazones, du moins à en juger par l'identité de nom; car M. Barrère parle d'un marail des Amazones, comme d'un oiseau dont le plumage est noir, le bec vert & qui n'a point de queue (*i*): nous avons déjà vu dans l'histoire du hocco proprement dit, & du pierre de Cayenne, qu'il y avoit dans ces espèces des individus sans queue qu'on avoit pris pour des femelles; cela seroit-il vrai aussi des marails! Sur la plupart de ces oiseaux étrangers & si peu connus, on ne peut, si l'on est de bonne foi, parler qu'en hésitant & par conjecture.

V I.

LE CARACARA.

J'APPELLE ainsi, d'après son propre cri, ce bel oiseau des Antilles, dont le P. du Tertre a donné la description (*k*); si tous les oiseaux d'Amérique qui ont été pris pour des faisans, doivent se rapporter aux hoccas, le Caracara doit avoir place parmi ces derniers; car les François des Antilles, & d'après eux le P. du Tertre, lui ont donné le nom de *faisan*, « ce faisán, dit-il, est un fort bel oiseau, gros comme un chapon (*l*), « plus haut monté, sur des pieds de paon: il a le cou beaucoup « plus long que celui d'un coq, & le bec & la tête approchant «

(*i*) *Phasianus niger, aburus, viridi rostro*. France Équin. page 139.

Nota. Je crois que cet auteur a entendu par le mot latin barbare, *aburus*, sans queue; ou qu'il aura écrit *aburus* au lieu de *abrutus*, qui, comme *erutus*, pourroit signifier arraché, tronqué.

(*k*) Le P. du Tertre, *Histoire générale des Antilles*, tome II, traité v, §. VIII.

(*l*) Comment le P. du Tertre, en parlant des oiseaux de cette grosseur, a-t-il pu les désigner sous le nom de certains petits oiseaux, comme il le fait à l'endroit cité, page 255!

» de ceux du corbeau; il a toutes les plumes du cou & du
 » poitrail d'un beau bleu luisant, & aussi agréable que les plumes
 » des paons, tout le dos est d'un gris-brun, & les ailes & la
 » queue qu'il a assez courtes, sont noires.

» Quand cet oiseau est apprivoisé, il fait le maître dans la
 » maison, & en chasse à coups de bec les poules d'inde & les
 « poules communes, & les tue quelquefois; il en veut même
 » aux chiens qu'il becque en traître..... J'en ai vu un.....
 » qui étoit ennemi mortel des Nègres, & n'en pouvoit souffrir
 » un seul dans la case qu'il ne becquât par les jambes ou par
 » les pieds jusqu'à en faire sortir le sang». Ceux qui en ont
 mangé m'ont assuré que sa chair est aussi bonne que celle des
 faisans de France,

Comment M. Ray a-t-il pu soupçonner qu'un tel oiseau fût l'oiseau de proie dont parle Marcgrave sous le même nom de caracara (*m*); il est vrai qu'il fait la guerre aux poules, mais c'est seulement lorsqu'il est apprivoisé & pour les chasser, en un mot, comme il fait aux chiens & aux Nègres: on reconnoît plutôt à cela le naturel jaloux d'un animal domestique qui ne souffre point ceux qui peuvent partager avec lui la faveur du maître, que les mœurs féroces d'un oiseau de proie qui se jette sur les autres oiseaux pour les déchirer & s'en nourrir: d'ailleurs, il n'est point ordinaire que la chair d'un oiseau de proie soit bonne à manger, comme l'est celle de notre caracara: enfin, il paroît que le caracara de Marcgrave a la queue & les ailes beaucoup plus longues à proportion que celui du P. du Tertre.

(*m*) Marcgrave, *Historia Avium Brasil.* pag. 211.

VII.

LE CHACAMEL.

FERNANDEZ parle d'un oiseau qui est du même pays, & à peu près de la même grosseur que les précédens, & qui se nomme en langue Mexicaine *Chachalacamelt*, d'où j'ai formé le nom de Chacamel, afin que du moins on puisse le prononcer : sa principale propriété est d'avoir le cri comme la poule ordinaire, ou plutôt comme plusieurs poules ; car il est, dit-on, si fort & si continuel, qu'un seul de ces oiseaux fait autant de bruit qu'une basse-cour entière ; & c'est de-là que lui vient son nom Mexicain, qui signifie *oiseau criard* : il est brun sur le dos, blanc tirant au brun sous le ventre, & le bec & les pieds sont bleuâtres.

Le chacamel se tient ordinairement sur les montagnes, comme la plupart des hoccas, & y élève ses petits (*d*).

VIII.

LE PARRAKA ET L'HOITLALLOTL.

AUTANT qu'on peut en juger par les indications incomplètes de Fernandez & de Barrère, on peut, ce me semble, rapporter ici, 1.° le Parraka du dernier qu'il appelle *faisan*, & dont il dit que les plumes de la tête sont de couleur fauve, & lui forment une espèce de huppe (*e*) ; 2.° l'hoitlallotl ou oiseau long du premier (*f*), lequel habite les plus chaudes contrées du Mexique ; cet oiseau a la queue longue, les ailes courtes &

(*d*) Voyez Fernandez, *Hist. Avi. nov. Hispaniæ*, cap. XLI.

(*e*) Barrère, *Phasianus vertice fulvo, cirrato*. France Équinoxiale, page 140.

(*f*) Fernandez, *Hist. Avi. nov. Hispaniæ*, cap. LII, pag. 25.

le vol pesant, comme la plupart des précédens; mais il devance à la course les chevaux les plus vîtes: il est moins grand que les hoccas, n'ayant que dix-huit pouces de longueur du bout du bec au bout de la queue; sa couleur générale est le blanc tirant au fauve; les environs de la queue ont du noir mêlé de quelques taches blanches, mais la queue elle-même est d'un vert changeant, & qui a des reflets à peu près comme les plumes du paon.

Au fond, ces oiseaux sont trop peu connus pour qu'on puisse les rapporter sûrement à leur véritable espèce; je ne les place ici que parce que le peu que l'on fait de leurs qualités les rapproche plus des oiseaux dont nous venons de parler que de tous autres, c'est à l'observation à fixer leur véritable place: en attendant, je croirai avoir assez fait, si ce que j'en dis ici peut inspirer aux personnes qui se trouveront à portée, l'envie de les connoître mieux, & d'en donner une histoire plus complète.



LES PERDRIX.

LES espèces les plus généralement connues sont souvent celles dont l'histoire est le plus difficile à débrouiller, parce que ce sont celles auxquelles chacun rapporte naturellement les espèces inconnues qui se présentent la première fois, pour peu qu'on y aperçoive quelques traits de conformité, & sans faire beaucoup d'attention aux traits de dissemblance souvent plus nombreux ; en sorte que de ce bizarre assemblage d'êtres qui se rapprochent par quelques rapports superficiels, mais qui se repoussent par des différences plus considérables, il ne peut résulter qu'un chaos de contradictions d'autant plus révoltantes que l'on citera plus de faits particuliers de l'histoire de chacun ; la plupart de ces faits étant contraires entr'eux, & d'une absurde incompatibilité lorsqu'on veut les appliquer à une seule espèce, ou même à un seul genre ; nous avons vu plus d'un exemple de cet inconvénient dans les articles que nous avons traités ci-dessus, & il y a grande apparence que celui qui va nous fournir l'article de la perdrix ne fera pas le dernier.

Je prends pour base de ce que j'ai à dire des perdrix, & pour première espèce de ce genre, celle de notre perdrix grise, comme étant la plus connue, & par conséquent la plus propre à servir d'objet de comparaison pour bien juger de tous les autres oiseaux dont on a voulu faire des perdrix ; j'y reconnois une variété & trois races constantes.

Je regarde comme races constantes, 1.° la perdrix grise ordinaire (*planche 27*), & comme variété de cette race celle

que M. Briffon appelle *perdrix grise-blanche* (a); 2.° la perdrix de Damas, non celle de Belon (b), qui est une gélinotte; mais celle d'Aldrovande (c) qui est plus petite que notre perdrix grise, & qui me paroît être la même que la petite perdrix de passage qui est bien connue de nos Chasseurs; 3.° la perdrix de Montagne que nous avons fait représenter (*planche 136*), & qui semble faire la nuance entre les perdrix grises & les rouges.

J'admets pour seconde espèce celle de la perdrix rouge, dans laquelle je reconnois deux races constantes répandues en France, une variété & deux races étrangères.

Les deux races constantes de perdrix rouges du pays sont, 1.° celle de la *planche 150*:

2.° La bartavelle de la *planche 231*.

Et les deux races ou espèces étrangères sont, 1.° la perdrix rouge de Barbarie d'Edwards, *planche LXX*.

2.° La perdrix de roche qu'on trouve sur les bords de la Gamba.

Et comme le plumage de la perdrix rouge est sujet à prendre du blanc de même que celui de la perdrix grise, il en résulte dans cette espèce une variété parfaitement analogue à celle que j'ai reconnue dans l'espèce grise ordinaire.

J'exclus de ce genre plusieurs espèces qui y ont été rapportées mal-à-propos.

1.° Le francolin que nous avons fait représenter (*planches 147 & 148*), & que nous avons cru devoir séparer de la

(a) Briffon, *Ornithologie*, tome I, page 223.

(b) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 258.

(c) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 143.

perdrix, parce qu'il en diffère non-seulement par la forme totale, mais encore par quelques caractères particuliers, tels que les éperons, &c.

2.° L'oiseau appelé par M. Briffon, *perdrix du Sénégal*, & dont il a fait sa huitième perdrix (*d*); cet oiseau qui est représenté sous le même nom de perdrix du Sénégal, nous paroît avoir plus de rapport avec les francolins qu'avec les perdrix, & comme c'est une espèce particulière qui a deux ergots à chaque jambe, nous lui donnerons le nom de *bis ergot*.

3.° La perdrix rouge d'Afrique (*planche 180*).

4.° La troisième espèce étrangère donnée par M. Briffon, sous le nom de *grosse perdrix du Brésil* (*e*), qu'il croit être le *macucagua* de Marcgrave (*f*), puisqu'il en copie la description, & qu'il confond mal-à-propos avec l'agamie de Cayenne (*pl. 169*), lequel est un oiseau tout différent, & du macucagua & de la perdrix.

5.° L'yambou de Marcgrave (*g*), qui est la perdrix du Brésil de M. Briffon, & qui n'a ni la forme, ni les habitudes, ni les propriétés des perdrix, puisque, selon M. Briffon lui-même (*h*), il a le bec alongé, qu'il se perche sur les arbres, & que ses œufs sont bleus.

6.° La perdrix d'Amérique de Catesby (*i*) & de M. Briffon (*k*),

(*d*) Briffon, *Ornithologie*, tome I, page 231.

(*e*) *Idem, ibidem*, page 227, espèce v.

(*f*) Marcgrave, *Historia Avium Brasil.* pag. 213.

(*g*) *Idem, ibidem*, pag. 192.

(*h*) Briffon, *Ornithologie*, tome I, page 227.

(*i*) Catesby, *Appendix*, planche XII, avec une figure coloriée.

(*k*) Briffon, *Ornithologie*, tome I, page 230.

laquelle se perche aussi & fréquente les bois plus que les pays découverts, ce qui ne convient guère aux perdrix que nous connoissons.

7.° Une multitude d'oiseaux d'Amérique que le peuple ou les voyageurs ont jugé à propos d'appeler *perdrix*, d'après des ressemblances très-légères, & encore plus légèrement observées; tels sont les oiseaux qu'on appelle à la Guadeloupe, *perdrix rousses*, *perdrix noires* & *perdrix grises*, quoique, selon le témoignage des personnes plus instruites, ce soient des pigeons ou des tourterelles, puisqu'ils n'ont ni le bec, ni la chair des perdrix, qu'ils se perchent sur les arbres, qu'ils y font leur nid, qu'ils ne pondent que deux œufs, que leurs petits ne courent point dès qu'ils sont éclos; mais que les père & mère les nourrissent dans le nid comme font les tourterelles (1); tels sont encore, selon toute apparence, ces perdrix à tête bleue que Carreri a vues dans les montagnes de la Havane (m); tels sont les *manbouris*, les *pégassous*, les *pégacans* de Léry, & peut-être quelques-unes des perdrix d'Amérique que j'ai rapportées au genre des perdrix sur la foi des Auteurs, lorsque leur témoignage n'étoit point contredit par les faits, quoiqu'il le soit à mon avis par la loi du climat, à laquelle un oiseau aussi pesant que la perdrix ne peut guère manquer d'être assujetti.

(1) Voyez le P. du Tertre, *Histoire générale des Antilles*, tome II, page 254.

(m) Gemelli Carreri, *Voyages* tome VI, page 326.



LA PERDRIX GRISE (a).

QUOIQU'ALDROVANDE, jugeant des autres pays par celui qu'il habitoit, dise que les perdrix grises (*planche 27*) sont communes par-tout *, il est certain néanmoins qu'il n'y en a point dans l'île de Crète (*b*); & il est probable qu'il n'y en a jamais eu dans la Grèce, puisqu'Athénée marque de la surprise de ce que toutes les perdrix d'Italie n'avoient pas le bec rouge, comme elles l'avoient en Grèce (*c*); elles ne sont pas même également communes dans toutes les parties de l'Europe; & il paroît en général, qu'elles fuient la grande chaleur comme le grand froid, car on n'en voit point en Afrique ni en Laponie (*d*); & les provinces les plus tempérées de la France & de l'Allemagne, sont celles où elles abondent le plus: il est vrai que Boterius a dit qu'il n'y avoit point de perdrix en Irlande (*e*); mais cela doit s'entendre des perdrix rouges qui ne se trouvent pas même en Angleterre (selon

(a) En Latin, *Perdix*; en Espagnol, *Perdiz*; en Italien, *Perdice*; en Allemand, *Wild-hun* ou *Feld-hun*; en Suédois, *Rapp-hoena*; en Anglois, *Partridge*; en Polonois, *Kuroptwa*. — Perdrix grise ou gouache, Perdrix gringette, Perdrix griefche, Perdrix grise, Perdrix goache, Perdrix des champs. Belon, *Nature des Oiseaux*, page 257; & *Portrait d'Oiseaux*, page 62, *b*. — *Perdix minor sive cinerea*. Aldrovande, *Ornithologie*, tome II, page 140. — *Perdix*. Frisch, *planche CXIV*; avec une figure coloriée. — La Perdrix grise. Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 219.

* *Nota*. Comme le mâle & la femelle se ressemblent presque en tout, nous ne donnons que l'un des deux, afin de ne pas trop multiplier les planches.

(b) Voyez les *Observations* de Belon, *liv. I, chap. x*.

(c) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 680.

(d) La Barbinais le Gentil nous apprend qu'on a tenté inutilement de peupler l'île de Bourbon de Perdrix. *Voyage autour du Monde*, tome II, pag. 104.

(e) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 110.

les meilleurs Auteurs de cette nation), & qui ne se sont pas encore avancées de ce côté-là au-delà des îles de Jersey & de Guernesey: la perdrix grise est assez répandue en Suède, où M. Linnæus dit qu'elle passe l'hiver sous la neige dans des espèces de clapiers qui ont deux ouvertures (*f*); cette manière d'hiverner sous la neige, ressemble fort à la perdrix blanche dont nous avons donné l'histoire sous le nom de *lagopède*; & si ce fait n'étoit point attesté par un homme de la réputation de M. Linnæus, j'y soupçonnerois quelque méprise, d'autant plus qu'en France, les longs hivers & sur-tout ceux où il tombe beaucoup de neige, détruisent une grande quantité de perdrix: enfin, comme c'est un oiseau fort pesant, je doute qu'il ait passé en Amérique; & je soupçonne que les oiseaux du nouveau Monde, qu'on a voulu rapporter au genre des perdrix, en seront séparés dès qu'ils seront mieux connus.

La perdrix grise diffère à bien des égards de la rouge; mais ce qui m'autorise principalement à en faire deux espèces distinctes, c'est que selon la remarque du petit nombre des Chasseurs qui savent observer, quoiqu'elles se tiennent quelquefois dans les mêmes endroits, elles ne se mêlent point l'une avec l'autre, & que si l'on a vu quelquefois un mâle vacant de l'une des deux espèces, s'attacher à une paire de l'autre espèce, la suivre & donner des marques d'empressement & même de jalousie, jamais on ne l'a vu s'accoupler avec la femelle, quoiqu'il éprouvât tout ce qu'une privation forcée, & le spectacle perpétuel d'un couple heureux pouvoient ajouter au penchant de la Nature & aux influences du printemps.

La perdrix grise est aussi d'un naturel plus doux que la

(*f*) Voyez Linnæus, *Systema Naturæ*, edit. X, pag. 160.

rouge,

rouge (g), & n'est point difficile à apprivoiser; lorsqu'elle n'est point tourmentée, elle se familiarise aisément avec l'homme: cependant on n'en a jamais formé de troupeaux qui fussent se laisser conduire comme font les perdrix rouges; car Olina nous avertit que c'est de cette dernière espèce qu'on doit entendre ce que les Voyageurs nous disent en général de ces nombreux troupeaux de perdrix qu'on élève dans quelques îles de la Méditerranée (h): les perdrix grises ont aussi l'instinct plus social entr'elles; car chaque famille vit toujours réunie en une seule bande, qu'on appelle *volée* ou *compagnie*, jusqu'au temps où l'amour qui l'avoit formée la divise pour en unir les membres plus étroitement deux à deux; celles même dont par quelque accident les pontes n'ont point réussi se rejoignant ensemble & aux débris des compagnies qui ont le plus souffert, forment sur la fin de l'été de nouvelles compagnies souvent plus nombreuses que les premières, & qui subsistent jusqu'à la parade de l'année suivante.

Ces oiseaux se plaisent dans les pays à blé, & sur-tout dans ceux où les terres sont bien cultivées & marnées, sans doute parce qu'ils y trouvent une nourriture plus abondante, soit en grains, soit en insectes, ou peut-être aussi parce que les sels de la marne qui contribuent si fort à la fécondité du sol, sont analogues à leur tempérament ou à leur goût; les perdrix grises aiment la pleine campagne, & ne se réfugient dans les taillis & les vignes, que lorsqu'elles sont poursuivies par le Chasseur

(g) M. Ray dit le contraire, page 57 de sa *Synopsis*; mais comme il avoue qu'il n'y a point de perdrix rouges en Angleterre, il n'a pas été à portée de faire la comparaison par lui-même, comme l'ont faite les Observateurs d'après qui je parle.

(h) Olina, page 57:
Tome II.

ou par l'oiseau de proie; mais jamais elles ne s'enfoncent dans les forêts, & l'on dit même assez communément qu'elles ne passent jamais la nuit dans les buissons ni dans les vignes; cependant on a trouvé un nid de perdrix dans un buisson au pied d'une vigne: elles commencent à s'apparier dès la fin de l'hiver, après les grandes gelées; c'est-à-dire, que chaque mâle cherche alors à s'affortir avec une femelle; mais ce nouvel arrangement ne se fait pas sans qu'il y ait entre les mâles, & quelquefois entre les femelles des combats fort vifs: faire la guerre & l'amour ne font presque qu'une même chose pour la plupart des animaux, & sur-tout pour ceux en qui l'amour est un besoin aussi pressant qu'il l'est pour la perdrix; aussi les femelles de cette espèce pondent-elles sans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Lorsque les perdrix font une fois appariées elles ne se quittent plus, & vivent dans une union & une fidélité à toute épreuve: quelquefois, lorsqu'après la pariade, il survient des froids un peu vifs, toutes ces paires se réunissent & se reforment en compagnie.

Les perdrix grises ne s'accouplent guère, du moins en France, que sur la fin de mars, plus d'un mois après qu'elles ont commencé de s'apparier, & elles ne se mettent à pondre que dans les mois de mai & même de juin, lorsque l'hiver a été long: en général, elles font leur nid sans beaucoup de soins & d'appâts; un peu d'herbe & de paille grossièrement arrangées dans le pas d'un bœuf ou d'un cheval, quelquefois même celle qui s'y trouve naturellement, il ne leur en faut pas davantage: cependant on a remarqué que les femelles un peu âgées & déjà instruites par l'expérience des pontes précédentes, apportoient plus de précaution que les toutes jeunes, soit pour garantir le

nid des eaux qui pourroient le submerger, soit pour les mettre en sûreté contre leurs ennemis, en choisissant un endroit un peu élevé, & défendu naturellement par des brouffailles : elles pondent ordinairement de quinze à vingt œufs, & quelquefois jusqu'à vingt-cinq; mais les couvées des toutes jeunes & celles des vieilles, sont beaucoup moins nombreuses, ainsi que les secondes couvées que des perdrix de bon âge recommencent lorsque la première n'a pas réussi, & qu'on appelle en certains pays des *recoquées* : ces œufs sont à peu près de la couleur de ceux de pigeon; Pline dit qu'ils sont blancs (*i*); la durée de l'incubation est d'environ trois semaines, un peu plus, un peu moins, suivant les degrés de chaleur.

La femelle se charge seule de couvrir, & pendant ce temps elle éprouve une mue considérable; car presque toutes les plumes du ventre lui tombent : elle couve avec beaucoup d'affiduité, & on prétend qu'elle ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles, le mâle se tient ordinairement à portée du nid, attentif à sa femelle, & toujours prêt à l'accompagner lorsqu'elle se lève pour aller chercher de la nourriture, & son attachement est si fidèle & si pur, qu'il préfère ces devoirs pénibles à des plaisirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais abandonner sa femelle pour suivre l'étrangère : au bout du temps marqué, lorsque la saison est favorable & que la couvée va bien, les petits percent leur coque assez facilement, courent au moment même qu'ils éclosent, & souvent emportent avec eux une partie de leur coquille; mais il arrive aussi quelquefois qu'ils ne peuvent forcer leur prison, & qu'ils meurent à la

(i) Pline, *lib. X, cap. LII.*

peine : dans ce cas, on trouve les plumes du jeune oiseau collées contre les parois intérieures de l'œuf, & cela doit arriver nécessairement toutes les fois que l'œuf a éprouvé une chaleur trop forte : pour remédier à cet inconvénient, on met les œufs dans l'eau pendant cinq ou six minutes, l'œuf pompe à travers sa coquille les parties les plus tenues de l'eau, & l'effet de cette humidité est de disposer les plumes qui sont collées à la coquille à s'en détacher plus facilement ; peut-être aussi que cette espèce de bain rafraîchit le jeune oiseau, & lui donne assez de force pour briser sa coquille avec le bec : il en est de même des pigeons, & probablement de plusieurs oiseaux utiles dont on pourra sauver un grand nombre par le procédé que je viens d'indiquer, ou par quelque autre procédé analogue.

Le mâle qui n'a point pris de part au soin de couvrir les œufs, partage avec la mère celui d'élever les petits ; ils les mènent en commun, les appellent sans cesse, leur montrent la nourriture qui leur convient, & leur apprennent à se la procurer en grattant la terre avec leurs ongles ; il n'est pas rare de les trouver accroupis l'un auprès de l'autre, & couvrant de leurs ailes leurs poussins, dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs : dans ce cas, le père & la mère se déterminent difficilement à partir, & un Chasseur qui aime la conservation du gibier se détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction si intéressante ; mais enfin, si un chien s'emporte & qu'il les approche de trop près, c'est toujours le mâle qui part le premier en poussant des cris particuliers, réservés pour cette seule circonstance ; il ne manque guère de se poser à trente ou quarante pas, & on en a vu plusieurs fois revenir sur le chien en battant des ailes, tant l'amour paternel inspire de courage
aux

aux animaux les plus timides ! mais quelquefois il inspire encore à ceux-ci une sorte de prudence, & des moyens combinés pour sauver leur couvée : on a vu le mâle après s'être présenté, prendre la fuite ; mais fuir pesamment & en traînant l'aile, comme pour attirer l'ennemi par l'espérance d'une proie facile, & fuyant toujours assez pour n'être point pris, mais pas assez pour décourager le Chasseur, il l'écarte de plus en plus de la couvée : d'autre côté, la femelle qui part un instant après le mâle s'éloigne beaucoup plus & toujours dans une autre direction ; à peine s'est-elle abattue qu'elle revient sur le champ en courant le long des sillons, & s'approche de ses petits qui se sont blottis chacun de son côté dans les herbes & dans les feuilles ; elle les rassemble promptement ; & avant que le chien qui s'est emporté après le mâle ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin, sans que le Chasseur ait entendu le moindre bruit : c'est une remarque assez généralement vraie parmi les animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération est la mesure des soins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout est conséquent dans la Nature, & la perdrix en est un exemple ; car il y a peu d'oiseaux aussi lascifs, comme il en est peu qui soignent leurs petits avec une vigilance plus assidue & plus courageuse : cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères que la mère poursuit souvent & maltraite à grands coups de bec.

Les perdreaux ont les pieds jaunes en naissant ; cette couleur s'éclaircit ensuite & devient blanchâtre, puis elle brunit ; & enfin devient tout-à-fait noire dans les perdrix de trois ou quatre ans : c'est un moyen de connoître toujours leur âge ; on le connoît encore à la forme de la dernière plume de l'aile, laquelle

est pointue après la première mue, & qui l'année suivante est entièrement arrondie.

La première nourriture des perdreaux, ce sont les œufs de fourmis, les petits insectes qu'ils trouvent sur la terre & les herbes; ceux qu'on nourrit dans les maisons refusent la graine assez long-temps, & il y a apparence que c'est leur dernière nourriture; à tout âge, ils préfèrent la laitue, la chicorée, le mouron, le laitron, le fenéon & même la pointe des blés verts, dès le mois de novembre on leur en trouve le jabot rempli, & pendant l'hiver ils savent bien l'aller chercher sous la neige; lorsqu'elle est endurcie par la gelée, ils sont réduits à aller auprès des fontaines chaudes, qui ne sont point glacées, & à vivre des herbes qui croissent sur leurs bords & qui leur sont très-contraires; en été on ne les voit pas boire.

Ce n'est qu'après trois mois passés que les jeunes perdreaux poussent le rouge; car les perdrix grises ont aussi du rouge à côté des tempes entre l'œil & l'oreille, & le moment où ce rouge commence à paroître est un temps de crise pour ces oiseaux, comme pour tous les autres qui sont dans le cas; cette crise annonce l'âge adulte: avant ce temps, ils sont délicats, ont peu d'aile & craignent beaucoup l'humidité; mais après qu'il est passé, ils deviennent robustes, commencent à avoir de l'aile, à partir tous ensemble, à ne se plus quitter, & si on est parvenu à disperfer la compagnie, ils savent se réunir malgré toutes les précautions du Chasseur.

C'est en se rappelant qu'ils se réunissent; tout le monde connoît le chant des perdrix qui est fort peu agréable, c'est moins un chant ou un ramage, qu'un cri aigre imitant assez bien le bruit d'une scie; & ce n'est pas sans intention que les

Mythologiftes ont métamorphofé en perdrix l'inventeur de cet instrument (*k*): le chant du mâle ne diffère de celui de la femelle qu'en ce qu'il eft plus fort & plus traînant; le mâle fe diftingue encore de la femelle par un éperon obtus qu'il a à chaque pied, & par une marque noire en forme de fer à cheval qu'il a fous le ventre & que la femelle n'a pas.

Dans cette efpèce, comme dans beaucoup d'autres, il naît plus de mâles que de femelles (*l*), & il importe pour la réuffite des couvées de détruire les mâles furnuméraires, qui ne font que troubler les paires afforties & nuire à la propagation: la manière la plus ufitée de les prendre, c'eft de les faire rappeler au temps de la pariade par une femelle à qui, dans cette circonfiance, on donne le nom de *chanterelle*: la meilleure pour cet ufage eft celle qui a été prife vieille; les mâles accourent à fa voix & fe livrent aux Chaffeurs, ou donnent dans les pièges qu'on leur a tendus; cet appeau naturel les attire fi puiffamment, qu'on en a vu venir fur le toit des maifons & jufque fur l'épaule de l'Oifeleur: parmi les pièges qu'on peut leur tendre pour s'en rendre maître, le plus sûr & le moins fujet à inconvéniens, c'eft la tonnelle, efpèce de grande naffe où font pouffées les perdrix par un homme déguifé à peu près en vache, & pour que l'illufion foit plus complète, tenant en fa main une de ces petites clochettes qu'on met au cou du bétail (*m*); lorsqu'elles font engagées dans les filets, on choifit à la main les mâles fuperflus, quelquefois même tous les mâles, & on donne la liberté aux femelles.

(*k*) Ovide, *Métamorphofes*, liv. VIII.

(*l*) Cela va à environ un tiers de plus, félon M. le Roy.

(*m*) Voyez Olin, page 57.

Les perdrix grises sont oiseaux sédentaires, qui non-seulement restent dans le même pays, mais qui s'écartent le moins qu'ils peuvent du canton où ils ont passé leur jeunesse, & qui y reviennent toujours: elles craignent beaucoup l'oiseau de proie; lorsqu'elles l'ont aperçu, elles se mettent en tas les unes contre les autres & tiennent ferme, quoique l'oiseau qui les voit aussi fort bien les approche de très-près en rasant la terre, pour tâcher d'en faire partir quelqu'une & de la prendre au vol: au milieu de tant d'ennemis & de dangers, on sent bien qu'il en est peu qui vivent à l'âge de perdrix; quelques-uns fixent la durée de leur vie à sept années, & prétendent que la force de l'âge & le temps de la pleine ponte, est de deux à trois ans, & qu'à six elles ne pondent plus. Olin dit qu'elles vivent douze ou quinze ans.

On a tenté avec succès de les multiplier dans les parcs, pour en peupler ensuite les terres qui en étoient dénuées, & l'on a reconnu qu'on pouvoit les élever à très-peu près comme nous avons dit qu'on élevoit les faisans; seulement il ne faut pas compter sur les œufs des perdrix domestiques. Il est rare qu'elles pondent dans cet état, encore plus rare qu'elles s'apparient & s'accouplent; mais on ne les a jamais vus couvrir en prison, je veux dire renfermées dans ces parquets où les faisans multiplient si aisément. On est donc réduit à faire chercher par la campagne des œufs de perdrix sauvages, & à les faire couvrir par des poules ordinaires: chaque poule peut en faire éclore environ deux douzaines, & mener pareil nombre de petits, après qu'ils sont éclos: ils suivront cette étrangère comme ils auroient suivi leur propre mère, mais ils ne reconnoissent pas si bien sa voix: ils la reconnoissent cependant jusqu'à un certain point, & une
perdrix

perdrix ainsi élevée, en conserve toute sa vie l'habitude de chanter aussitôt qu'elle entend des poules.

Les perdreaux gris sont beaucoup moins délicats à élever que les rouges, & moins sujets aux maladies, au moins dans notre pays, ce qui feroit croire que c'est leur climat naturel. Il n'est pas même nécessaire de leur donner des œufs de fourmis, & l'on peut les nourrir comme les poulets ordinaires, avec la mie de pain, les œufs durs, &c. Lorsqu'ils sont assez forts & qu'ils commencent à trouver par eux-mêmes leur subsistance, on les lâche dans l'endroit même où on les a élevés, & dont, comme je l'ai dit, ils ne s'éloignent jamais beaucoup.

La chair de la perdrix grise est connue depuis très-long-temps pour être une nourriture exquise & salutaire; elle a deux bonnes qualités qui sont rarement réunies, c'est d'être succulente sans être grasse. Ces oiseaux ont vingt-deux plumes à chaque aile, & dix-huit à la queue, dont les quatre du milieu sont de la couleur du dos (*n*).

Les ouvertures des narines qui se trouvent à la base du bec, sont plus qu'à demi recouvertes par un opercule de même couleur que le bec, mais d'une substance plus molle, comme dans les poules. L'espace sans plume qui est entre l'œil & l'oreille, est d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle.

Le tube intestinal a environ deux pieds & demi de long, les deux *cæcum* cinq à six pouces chacun. Le jabot est fort petit (*o*), & le gésier se trouve plein de graviers mêlés avec la nourriture, comme c'est l'ordinaire dans les granivores.

(*n*) Willulghby, page 120.

(*o*) *Ingluvies ampla*, dit Willulghby, pag. 120; mais les perdrix que j'ai fait ouvrir, l'avoient fort petit.

L A

PERDRIX GRISE-BLANCHE (a).

CETTE perdrix a été connue d'Aristote (b), & observée par Scaliger (c), puisque tous deux parlent de perdrix blanche, & on ne peut point soupçonner que ni l'un ni l'autre ait voulu parler du lagopède, appelé mal-à-propos *perdrix blanche* par quelques-uns; car pour ce qui regarde Aristote, il ne pouvoit avoir en vue le lagopède qui est étranger à la Grèce, à l'Asie & à tous les pays où il avoit des correspondances, & ce qui le prouve, c'est qu'il n'a jamais parlé de la propriété caractéristique de cet oiseau, qui est d'avoir les pieds velus jusque sous les doigts; & à l'égard de Scaliger, il n'a pu confondre ces deux espèces, puisque dans le même chapitre où il parle de la perdrix blanche qu'il a mangée, il parle un peu plus bas & fort au long du *Lagopus* de Plin, qui a les pieds couverts de plumes & qui est notre vrai lagopède (d).

Au reste, il s'en faut bien que la perdrix grise blanche soit aussi blanche que le lagopède, il n'y a que le fond de son plumage qui soit de cette couleur, & l'on voit sur ce fond blanc les mêmes mouchetures que dans la perdrix grise, & distribuées dans le même ordre; mais ce qui achève de démontrer que cette différence dans la couleur du plumage, n'est qu'une

(a) Voyez Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 223.

(b) *Jam enim Perdix visa est alba, & Corvus & Passer.* Aristote, *de Generatione Animalium*, lib. V, cap. VI.

(c) Scaliger, *Exercitationes in Cardanum*, Exercit. 59. *Perdices albas & Lepores citavimus.*

(d) Scaliger, *ibidem*.

altération accidentelle, un effet particulier, en un mot une variété proprement dite & qui n'empêche point qu'on ne doive regarder la perdrix blanche comme appartenante à l'espèce de la perdrix grise, c'est que selon les Naturalistes & même selon les Chasseurs, elle se mêle & va de compagnie avec elle. Un de mes amis (e) en a vu une compagnie de dix ou douze qui étoient toutes blanches & les a aussi vu se mêler avec les grises au temps de la pariade; ces perdrix blanches avoient les yeux ou plutôt les prunelles rouges, comme les ont les lapins blancs, les fouris blanches, &c. son bec & ses pieds étoient de couleur de plomb.

(e) M. le Roy, Lieutenant des Chasses de Versailles.



L A

PETITE PERDRIX GRISE.

J'APPELLE ainsi la perdrix de Damas d'Aldrovande, qui est probablement la même que la petite perdrix de passage qui se montre de temps en temps en différentes provinces de France.

Elle ne diffère pas seulement de la perdrix grise par sa taille, qui est constamment plus petite, mais encore par son bec qui est plus allongé, par la couleur jaune de ses pieds, & sur-tout par l'habitude qu'elle a de changer de lieu & de voyager. On en voit quelquefois dans la Brie & ailleurs, passer par bandes très-nombreuses, & poursuivre leur chemin sans s'arrêter. Un Chasseur des environs de Montbard qui chassoit à la chanterelle au mois de mars dernier (1770) en vit une volée de cent cinquante ou deux cents, qui parut se détourner, attirée par le cri de la chanterelle, mais qui, dès le lendemain, avoit entièrement disparu: ce seul fait qui est très-certain, annonce & les rapports & les différences qu'il y a entre ces deux perdrix; les rapports, puisque ces perdrix étrangères furent attirées par le chant d'une perdrix grise; les différences, puisque ces étrangères traversèrent si rapidement un pays qui convient aux perdrix grises & même aux rouges, les unes & les autres y demeurant toute l'année; & ces différences supposent un autre instinct, & par conséquent une autre organisation, & au moins une autre race.

Il ne faut pas confondre cette perdrix de Damas ou de Syrie, avec la *syroperdix* d'Élien (a), que l'on trouvoit aux environs

(a) Élien, de *Naturâ Animalium*, lib. XVI, cap. VII.

d'Antioche,

d'Antioche, qui avoit le plumage noir, le bec de couleur fauve, la chair plus compacte & de meilleur goût, & le naturel plus sauvage que les autres perdrix; car les couleurs, comme l'on voit, ne se rapportent point; & Élien ne dit pas que la *syroperdix* soit un oiseau de passage; il ajoute, comme une singularité, qu'elle mangeoit des pierres, ce qui cependant est assez ordinaire dans les granivores. Scaliger rapporte, comme témoin oculaire, un fait beaucoup plus singulier qui a rapport à celui-ci; c'est que dans un canton de la Gascogne où le terrain est fort sablonneux, la chair des perdrix étoit remplie d'une quantité de petits grains de sable fort incommodes (b).

(b) Scaliger, *Comm. in P. L. ari. de Plant.*



L A

PERDRIX DE MONTAGNE.

JE fais une race distincte de cette Perdrix (*planche 136*), parce qu'elle ne ressemble ni à l'espèce grise ni à la rouge; mais il seroit difficile d'assigner celle de ces deux espèces à laquelle elle doit se rapporter; car si d'un côté l'on assure qu'elle se mêle quelquefois avec les perdrix grises (*a*), d'un autre côté sa demeure ordinaire sur les montagnes, & la couleur rouge de son bec & de ses pieds, la rapproche aussi beaucoup des perdrix rouges, avec qui je soupçonne fort qu'elle se mêle comme avec les grises; & par ces raisons, je suis porté à la regarder comme une race intermédiaire entre ces deux espèces principales: elle est à peu près de la grosseur de la perdrix grise, & elle a vingt pennes à la queue.

(a) Voyez Briffon, *Ornithologie*, tome I, page 226.



LES PERDRIX ROUGES.

LA BARTAVELLE ou PERDRIX GRECQUE.

C'EST aux Perdrix rouges, & principalement à la Bartavelle, que doit se rapporter tout ce que les Anciens ont dit de la perdrix. Aristote devoit mieux connoître la perdrix grecque (*pl. 231*) qu'aucune autre, & ne pouvoit guère connoître que des perdrix rouges, puisque ce sont les seules qui se trouvent dans la Grèce, dans les îles de la Méditerranée (*a*); & selon toute apparence, dans la partie de l'Asie conquise par Alexandre, laquelle est à peu près située sous le même climat que la Grèce & la Méditerranée (*b*), & qui étoit probablement celle où Aristote avoit ses principales correspondances : à l'égard des Naturalistes qui sont venus depuis, tels que Plin, Athénée, &c. on voit assez clairement que quoiqu'ils connussent en Italie des perdrix autres que des rouges (*c*), ils se sont contentés de copier ce qu'Aristote avoit dit des perdrix rouges : il est vrai que ce dernier reconnoît une différence dans le chant des perdrix (*d*); mais on ne peut en conclure légitimement une

(*a*) Voyez Belon, *Nature des Oiseaux*, page 257.

(*b*) Il paroît que la perdrix des pays habités ou connus par les Juifs (depuis l'Égypte jusqu'à Babylone), étoit la perdrix rouge, ou du moins n'étoit pas la grise, puisqu'elle se tenoit sur les montagnes. (*Sicut persequitur Perdix in montibus*). Reg. lib. I, cap. XXVI.

(*c*) *Perdicum in Italiâ genus alterum est corpore minus, colore obscurius, rostro non cinabarinum.* Athen.

(*d*) *Aliæ Κακαρίδες, aliæ Τεΐδες.* Aristote, *Historia Animalium*, lib. IV, cap. IX.

différence dans l'espèce; car la diversité du chant dépend souvent de celle de l'âge & du sexe, elle a lieu quelquefois dans le même individu, & elle peut être l'effet de quelque cause particulière, & même de l'influence du climat, selon les Anciens eux-mêmes, puisqu'Athénée prétend que les perdrix qui passaient de l'Afrique dans la Béotie se reconnoissoient à ce qu'elles avoient changé de cri (*e*): d'ailleurs, Théophraste qui remarque aussi quelques variétés dans la voix des perdrix, relativement aux pays qu'elles habitent, suppose expressément que toutes ces perdrix ne sont point d'espèces différentes, puisqu'il parle de leurs différentes voix dans son livre *de variâ voce Avium ejusdem generis* (*f*).

En examinant ce que les Anciens ont dit ou répété de cet oiseau, j'y ai trouvé un assez grand nombre de faits vrais & d'observations exactes, mêlés d'exagérations & de fables, dont quelques Modernes se sont moqués (*g*), ce qui n'étoit pas difficile; mais dont je me propose ici de rechercher le fondement dans les mœurs & le naturel même de la perdrix.

Aristote après avoir dit que c'est un oiseau pulvérateur, qui a un jabot, un gésier & de très-petits *cæcum* (*h*), qui vit quinze ans & davantage (*i*), qui de même que tous les autres oiseaux qui ont le vol pesant, ne construit point de nid, mais pond ses œufs à plate-terre, sur un peu d'herbe ou de feuilles

(*e*) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 671.

(*f*) Il est aisé de voir que ces mots, *ejusdem generis*, signifient ici de la même espèce.

(*g*) Voyez Willughby, *Ornithologia*, pag. 120.

(*h*) Aristote, *Historia Animalium*, lib. II, cap. ultimo; & lib. VI, cap. iv.

(*i*) *Idem, ibidem*, lib. IX, cap. vii. Gaza a mis mal-à-propos vingt-cinq ans dans sa traduction, erreur qui a été copiée par Aldrovande, *Ornithologia*, lib. XIII, pag. 116, tom. II. Athénée fait dire à Aristote que la femelle vit plus long-temps que le mâle, comme c'est l'ordinaire parmi les oiseaux. Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 674.

arrangées négligemment (*k*), & cependant en un lieu bien exposé & défendu contre les oiseaux de proie; que dans cette espèce qui est très-lascive, les mâles se battent entr'eux avec acharnement dans la saison de l'amour, & ont alors les testicules très-apparens, tandis qu'ils sont à peine visibles en hiver (*l*); que les femelles pondent des œufs sans avoir eu commerce avec le mâle (*m*); que le mâle & la femelle s'accouplent en ouvrant le bec & tirant la langue (*n*); que leur ponte ordinaire est de douze ou quinze œufs; qu'elles sont quelquefois si pressées de pondre que leurs œufs leur échappent par-tout où elles se trouvent (*o*); Aristote, dis-je, après avoir dit toutes ces choses qui sont incontestables & confirmées par le témoignage de nos Observateurs, ajoute plusieurs circonstances où le vrai paroît être mêlé avec le faux, & qu'il suffit d'analyser pour en tirer la vérité, pure de tout mélange.

Il dit donc, 1.^o que les perdrix femelles déposent la plus grande partie de leurs œufs dans un lieu caché pour les garantir de la pétulance du mâle qui cherche à les détruire, comme faisant obstacle à ses plaisirs (*p*), ce qui a été traité de fable par Willulghby (*q*); mais à mon avis un peu trop absolument, puisqu'en distinguant le physique du moral, & séparant le fait

(*k*) Aristote, *Historia Animalium*, lib. VI, cap. I.

(*l*) *Idem*, *ibidem*, lib. III, cap. I.

(*m*) *Idem*, *ibidem*.

(*n*) *Idem*, *ibidem*, lib. V, cap. v. Avicenne a pris de-là l'occasion de dire que les perdrix se préparoient par des baisers à des caresses plus intimes, comme les pigeons; mais c'est une erreur.

(*o*) Aristote, *Historia Animalium*, lib. IX, cap. VIII.

(*p*) *Idem*, *ibidem*.

(*q*) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 120.

observé de l'intention supposée, ce qu'Aristote a dit se trouve vrai à la lettre & se réduit à ceci; que la perdrix a, comme presque toutes les autres femelles parmi les oiseaux, l'instinct de cacher son nid, & que les mâles, sur-tout les surnuméraires, cherchant à s'accoupler au temps de l'incubation, ont porté plus d'une fois un préjudice notable à la couvée, sans autre intention que celle de jouir de la couveuse; c'est par cette raison que de tout temps on a recommandé la destruction de ces mâles surnuméraires, comme un des moyens les plus efficaces de favoriser la multiplication de l'espèce, non-seulement des perdrix, mais de plusieurs autres oiseaux sauvages.

Aristote ajoute en second lieu, que la perdrix femelle partage les œufs d'une seule ponte en deux couvées, qu'elle se charge de l'une & le mâle de l'autre, jusqu'à la fin de l'éducation des petits qui en proviennent (*r*); & cela contredit positivement l'instinct qu'il suppose au mâle, comme nous venons de le voir, de chercher à casser les œufs de la femelle: mais en conciliant Aristote avec lui-même & avec la vérité, on peut dire que comme la perdrix femelle ne pond pas tous ses œufs dans le même endroit, puisqu'ils lui échappent souvent malgré elle partout où elle se trouve, & comme le mâle partage apparemment dans cette espèce, ou du moins dans quelques races de cette espèce, ainsi que dans la grise, le soin de l'éducation des petits; on aura pu croire qu'il partageoit aussi ceux de l'incubation, & qu'il couvoit à part tous les œufs qui n'étoient point sous la femelle.

Aristote dit en troisième lieu, que les mâles se cochent les uns les autres, & même qu'ils cochent leurs petits aussitôt qu'ils

(*r*) Aristote, *Historia Animalium*, lib. VI, cap. VIII.

sont en état de marcher (*f*), & l'on a mis cette assertion au rang des absurdités: cependant j'ai eu occasion de citer plus d'un exemple avéré de cet excès de nature, par lequel un mâle se fert d'un autre mâle & même de tout autre meuble (*t*), comme d'une femelle; & ce désordre doit avoir lieu (à plus forte raison) parmi des oiseaux aussi lascifs que les perdrix, dont les mâles lorsqu'ils sont bien animés ne peuvent entendre le cri de leurs femelles sans répandre leur liqueur séminale (*u*), & qui sont tellement transportés, & comme enivrés dans cette saison d'amour, que malgré leur naturel sauvage, ils viennent quelquefois se poser jusque sur l'Oïseleur; & combien leur ardeur n'est-elle pas plus vive dans un climat aussi chaud que celui de la Grèce, & lorsqu'ils ont été privés long-temps de femelles comme cela arrive au temps de l'incubation (*x*)!

Aristote dit en quatrième lieu, que les perdrix femelles conçoivent & produisent des œufs lorsqu'elles se trouvent sous le vent de leurs mâles, ou lorsque ceux-ci passent au-dessus d'elles en volant, & même lorsqu'elles entendent leur voix (*y*); & on a répandu du ridicule sur les paroles du Philosophe grec, comme si elles eussent signifié qu'un courant d'air imprégné par les corpuscules fécondans du mâle, ou seulement mis en vibration par le son de sa voix, suffisoit pour féconder réellement une femelle; tandis qu'elles ne veulent dire autre chose, sinon que les perdrix femelles ayant le tempérament assez chaud

(*f*) Aristote, *Historia Animalium*, lib. IX, cap. VIII.

(*t*) Voyez ci-dessus l'histoire du coq, celle du lapin, & les Glanures d'Edwards, *partie II*, page 21.

(*u*) Eustath apud Gesner, *de Avibus*, pag. 673.

(*x*) Voyez Aristote, *Historia Animalium*, loco citato.

(*y*) *Ibidem*, lib. V, cap. v.

pour produire des œufs d'elles-mêmes, & sans commerce avec le mâle, comme je l'ai remarqué ci-dessus, tout ce qui peut exciter leur tempérament doit augmenter encore en elles cette puissance; & l'on ne niera point que ce qui leur annonce la présence du mâle ne puisse & ne doive avoir cet effet, lequel d'ailleurs peut être produit par un simple moyen mécanique qu'Aristote nous enseigne (z), ou par le seul frottement qu'elles éprouvent en se vautrant dans la poussière.

D'après ces faits, il est aisé de concevoir que quelque passion qu'ait la perdrix pour couvrir, elle en a quelquefois encore plus pour jouir, & que dans certaines circonstances, elle préférera le plaisir de se joindre à son mâle, au devoir de faire éclore ses petits; il peut même arriver qu'elle quitte la couvée par amour pour la couvée même, ce sera lorsque voyant son mâle attentif à la voix d'une autre perdrix qui le rappelle, & prêt à l'aller trouver, elle vient s'offrir à ses desirs pour prévenir une inconstance qui seroit nuisible à la famille, elle tâche de le rendre fidèle en le rendant heureux (a).

Élien a dit encore que lorsqu'on vouloit faire combattre les mâles avec plus d'ardeur, c'étoit toujours en présence de leurs femelles; parce qu'un mâle, ajoute-t-il, aimeroit mieux mourir que de montrer de la lâcheté en présence de sa femelle, ou que de paroître devant elle après avoir été vaincu (b); mais

(z) *Sed idem faciunt (nempe ova hypenemia seu zephiria pariunt) si digito genitale palpetur.* Aristote, *Historia Animalium*, lib. VI, cap. II.

(a) *Sæpe & femina incubans exurgit, cum marem feminae venatrici attendere senserit, occurrensque se ipsam præbet libidini maris ut satiatus negligat venatricem.* Aristote, *Historia Animalium*, lib. IX, cap. VIII. *Adeoque vincit libido etiam fæctus caritatem,* ajoute Pline, lib. X, cap. XXXIII.

(b) Élien, *de Naturâ Animalium*, lib. IV, cap. I.

c'est encore ici le cas de séparer le fait de l'intention : il est certain que la présence de la femelle anime les mâles au combat, non pas en leur inspirant un certain point d'honneur, mais parce qu'elle exalte en eux la jalousie toujours proportionnée dans les animaux au besoin de jouir; & nous venons de voir combien ce besoin est pressant dans les perdrix.

C'est ainsi qu'en distinguant le physique du moral, & les faits réels des suppositions précaires, on retrouve la vérité trop souvent défigurée dans l'histoire des animaux, par les fictions de l'homme & par la manie qu'il a de prêter à tous les autres êtres sa nature propre, & sa manière de voir & de sentir.

Comme les bartavelles ont beaucoup de choses communes avec les perdrix grises, il suffira pour achever leur histoire, d'ajouter ici les principales différences par lesquelles elles se distinguent des dernières. Belon qui avoit voyagé dans leur pays natal, nous apprend qu'elles ont le double de grosseur de nos perdrix, qu'elles sont fort communes, & plus communes qu'aucun autre oiseau dans la Grèce, les îles Cyclades, & principalement sur les côtes de l'île de Crète (aujourd'hui Candie); qu'elles chantent au temps de l'amour, qu'elles prononcent à peu près le mot de *chacabis*, d'où les Latins ont fait sans doute le mot *cacabare* pour exprimer ce cri, & qui peut-être a eu quelque influence sur la formation des noms *cubeth*, *cubata*, *cubeji*, &c. par lesquels on a désigné la perdrix rouge dans les langues orientales.

Belon nous apprend encore que les bartavelles se tiennent ordinairement parmi les rochers; mais qu'elles ont l'instinct de descendre dans la plaine pour y faire leur nid, afin que leurs petits trouvent en naissant une subsistance facile; qu'elles pondent

de huit jusqu'à seize œufs, de la grosseur d'un petit œuf de poule, blancs, marqués de petits points rougeâtres, & dont le jaune qu'il appelle moyeu, ne se peut durcir: enfin, ce qui persuade à un Observateur que la perdrix de Grèce est d'autre espèce que notre perdrix rouge, c'est qu'il y a en Italie des lieux où elles sont connues l'une & l'autre, & ont chacune un nom différent; la perdrix de Grèce celui de *cothurno*, & l'autre celui de *perdice* (c), comme si le peuple qui impose les noms n'avoit pu se méprendre, ou même distinguer par deux dénominations différentes deux races distinctes, appartenantes à une seule & même espèce! enfin il conjecture, & non sans fondement, que c'est cette grosse perdrix qui, suivant Aristote, s'est mêlée avec la poule ordinaire, & a produit avec elle des individus féconds, ce qui n'arrive que rarement selon le philosophe Grec, & n'a lieu que dans les espèces les plus lascives, telles que celles du coq & de la perdrix (d), ou de la bartavelle, qui est la perdrix d'Aristote: celle-ci a encore une nouvelle analogie avec la poule ordinaire, c'est de couvrir des œufs étrangers à défaut des siens; & il y a long-temps que cette remarque a été faite, puisqu'il en est question dans les livres sacrés (e).

Aristote a remarqué que les perdrix mâles chantoient ou

(c) Voyez Belon, *Nature des Oiseaux*, page 255.

(d) Je rapporte en entier le passage d'Aristote, parce qu'il présente des vues très-saines & très-philosophiques. *Et ideo quæ non unigena coeunt (quod ea faciunt, quorum tempus par, & uteri gestatio proxima, & corporis magnitudo non multò discrepans), hæc primos partus similes sibi edunt, communii generis utriusque specie: quales (ex Perdice & Gallinaceo) sed tempore procedente diversi ex diversis provenientes, demum formâ feminae instituti evadunt, quomodo semina peregrina ad postremum pro terræ naturâ redduntur: hæc enim materiam corpusque seminibus præstat.* De generatione Animalium, lib. II, cap. IV.

(e) *Perdix fovit ova quæ non peperit.* Jerem. Proph. cap. XVII, N. 11.

crioient principalement dans la faifon de l'amour, lorsqu'ils fe battent entr'eux, & même avant de fe battre (*f*) ; l'ardeur qu'ils ont pour leur femelle fe tourne alors en rage contre leurs rivaux, & de-là tous ces cris, ces combats, cette efpèce d'ivrefle, cet oubli d'eux-mêmes, cet abandon de leur propre confervation qui les a précipités plus d'une fois, je ne dis pas dans les pièges, mais jufque dans les mains de l'Oifeleur (*g*).

On a profité de la connoiffance de leur naturel pour les attirer dans le piège, foit en leur présentant une femelle vers laquelle ils accourent pour en jouir, foit en leur présentant un mâle fur lequel ils fondent pour le combattre (*h*) ; & l'on a encore tiré parti de cette haine violente des mâles contre les mâles pour en faire une forte de fpectacle, où ces animaux ordinairement fi timides & fi pacifiques fe battent entr'eux avec acharnement ; & on n'a pas manqué de les exciter, comme je l'ai dit, par la présence de leurs femelles (*i*) : cet ufage eft encore très-commun aujourd'hui dans l'île de Chypre (*k*) ; & nous voyons dans Lampridius, que l'empereur Alexandre Sévère s'amufoit beaucoup de ce genre de combats.

LA PERDRIX ROUGE D'EUROPE.

CETTE Perdrix (*planche 150*) tient le milieu pour la groffeur entre la bartavelle & la perdrix grife ; elle n'eft pas auffi

(*f*) Aristote, *Historia Animalium*, lib. IV, cap. IX.

(*g*) *Idem*, *ibidem*, lib. IX, cap. VIII.

(*h*) *Ibidem*, lib. IV, cap. I.

(*i*) Élien, *de Naturâ Animalium*, lib. IV, cap. I.

(*k*) Voyez l'*Histoire de Chypre* de François Stephano Lusignano.

répandue que cette dernière, & tout climat ne lui est pas bon : on la trouve dans la plupart des pays montagneux & tempérés de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique; mais elle est rare dans les pays bas (*a*), dans plusieurs parties de l'Allemagne & de la Bohême, où l'on a tenté inutilement de la multiplier, quoique les faisans y eussent bien réussi (*b*) : on n'en voit point du tout en Angleterre (*c*) ni dans certaines îles des environs de Lemnos (*d*) ; tandis qu'une seule paire portée dans la petite île d'*Anaphe* (aujourd'hui Nanfio), y pullula tellement que les habitans furent sur le point de leur céder la place (*e*) ; ce séjour leur est si favorable qu'encore aujourd'hui l'on est obligé d'y détruire leurs œufs par milliers vers les fêtes de Pâques, de peur que les perdrix qui en viendroient ne détruisissent entièrement les moissons ; & ces œufs accommodés à toutes sauces nourrissent les insulaires pendant plusieurs jours (*f*).

Les perdrix rouges se tiennent sur les montagnes qui produisent beaucoup de bruyères & de broussailles, & quelquefois sur les mêmes montagnes où se trouvent certaines gélinottes, mal-à-propos appelées *perdrix blanches* ; mais dans des parties moins élevées, & par conséquent moins froides & moins sauvages (*g*) : pendant l'hiver, elles se recèlent sous des abris de rochers bien exposés & se répandent peu ; le reste de l'année, elles se tiennent

(*a*) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 110.

(*b*) *Idem*, *ibidem*, pag. 106.

(*c*) Voyez Ray, *Synopsis Avium*, pag. 57. — *Histoire naturelle des Oiseaux d'Edwards*, planche LXX.

(*d*) Anton. *Liberalis apud Aldrov.* tom. II, pag. 110.

(*e*) Athénée, *Deipnosoph.* lib. IX.

(*f*) Voyez Tournesort, *Voyages du Levant*, tome I, page 275.

(*g*) *Stumpfius apud Gesner*, de Avibus, pag. 682.

dans

dans les brouffailles , s'y font chercher long-temps par les Chasseurs, & partent difficilement: on m'assure qu'elles résistent souvent mieux que les grises aux rigueurs de l'hiver, & que bien qu'elles soient bien plus aisées à prendre dans les différens pièges que les grises, il s'en trouve toujours à peu près le même nombre au printemps dans les endroits qui leur conviennent; elles vivent de grains, d'herbes, de limaces, de chenilles, d'œufs de fourmis & d'autres insectes; mais leur chair se sent quelquefois des alimens dont elles vivent. Élien rapporte que les perdrix de Cyrtha, ville maritime de la Phocide, sur le golfe de Corinthe, sont de mauvais goût, parce qu'elles se nourrissent d'ail (*h*).

Elles volent pesamment & avec effort, comme font les grises, & on peut les reconnoître de même sans les voir, au seul bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée; leur instinct est de plonger dans les précipices lorsqu'on les surprend sur les montagnes, & de regagner le sommet lorsqu'on va à la remise: dans les plaines elles filent droit & avec roideur; lorsqu'elles sont suivies de près & poussées vivement, elles se réfugient dans les bois, se perchent même sur les arbres, & se terrent quelquefois, ce que ne font point les perdrix grises.

Les perdrix rouges diffèrent encore des grises par le naturel & les mœurs, elles sont moins sociables: à la vérité, elles vont par compagnies; mais il ne règne pas dans ces compagnies une union aussi parfaite; quoique nées, quoiqu'élevées ensemble, les perdrix rouges se tiennent plus éloignées les unes des autres, elles ne partent point ensemble, ne vont pas toutes du même côté, & ne se rappellent pas ensuite avec le même empressement, si ce n'est au temps de l'amour, & alors même chaque paire se

(*h*) Élien, de *Naturâ Avium*, lib. IV, cap. XIII.

réunit séparément; enfin, lorsque cette saison est passée & que la femelle est occupée à couvrir, le mâle la quitte & la laisse seule chargée du soin de la famille; en quoi nos perdrix rouges paroissent aussi différer des perdrix rouges de l'Égypte, puisque les Prêtres Égyptiens avoient choisi pour l'emblème d'un bon ménage deux perdrix, l'une mâle & l'autre femelle, couvant chacune de son côté (i).

Par une suite de leur naturel sauvage, les perdrix rouges que l'on tâche de multiplier dans les parcs, & que l'on élève à peu près comme les faisans, sont encore plus difficiles à élever, exigent plus de soins & de précautions pour les accoutumer à la captivité, ou pour mieux dire, elles ne s'y accoutument jamais, puisque les petits perdreaux rouges qui sont éclos dans la faïfanderie, & qui n'ont jamais connu la liberté, languissent dans cette prison, qu'on cherche à leur rendre agréable de toutes manières, & meurent bientôt d'ennui ou d'une maladie qui en est la suite, si on ne les lâche dans le temps où ils commencent à avoir la tête garnie de plumes.

Ces faits qui m'ont été fournis par M. le Roy, paroissent contredire ce qu'on rapporte des perdrix d'Asie (k) & de quelques îles de l'Archipel (l), & même de Provence où on en a vu

(i) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 120.

(k) *In regione circa Trapezuntem vidi hominem ducentem secum supra quatuor millia Perdicum. Is iter faciebat per terram, Perdices per aërem volabant, quas ducebat ad quoddam castrum quod a Trapezunte distat trium dierum itinere: cum huic homini quiescere libebat, Perdices omnes quiescebant circa eum, & capiebat de ipsis quantum volebat numerum.* Odoricus de Foro-Julii apud Gesner, *de Avibus*, pag. 675.

(l) Il y a des gens du côté de Vessa & d'Élata (dans l'île de Scio), qui élèvent les perdrix avec soin: on les mène . . . à la campagne chercher leur nourriture comme des troupeaux de moutons: chaque famille confie les siennes au gardien commun, qui les

des troupes nombreuses (*m*), qui obéissoient à la voix de leur conducteur avec une docilité singulière. Porphire parle d'une perdrix privée venant de Carthage, qui accouroit à la voix de son maître, le careffoit, & exprimoit son attachement par des inflexions de voix que le sentiment sembloit produire, & qui étoient toutes différentes de son cri ordinaire (*n*). Mundella & Gesner en ont élevé eux-mêmes qui étoient devenues très-familiales (*o*); il paroît même par plusieurs passages des Anciens qu'on en étoit venu jusqu'à leur apprendre à chanter ou à perfectionner leur chant naturel qui, du moins dans certaines races, passoit pour un ramage agréable (*p*).

Mais tout cela peut se concilier en disant que cet oiseau est moins ennemi de l'homme que de l'esclavage, qu'il est des moyens d'appriivoiser & de subjuguier l'animal le plus sauvage, c'est-à-dire le plus amoureux de sa liberté, & que ce moyen est de le traiter selon sa nature, en lui laissant autant de liberté qu'il est possible: sous ce point de vue, la société de la perdrix apprivoisée avec l'homme qui fait s'en faire obéir, est du genre le plus intéressant & le plus noble; elle n'est fondée ni sur le besoin, ni sur l'intérêt, ni sur une douceur stupide, mais sur la

ramène le soir; & on les rappelle chez soi avec un coup de sifflet, même pendant la journée. Voyez le Voyage au Levant de M. de Tournefort, tome I, page 386,

(*m*) J'ai vu un homme en Provence, du côté de Grasse, qui conduisoit des compagnies de perdrix à la campagne, & qui les faisoit venir à lui quand il vouloit; il les prenoit avec la main, les mettoit dans son sein, & les renvoyoit ensuite. . . . avec les autres. *Ibidem.*

(*n*) Porphire, *de Abstinentiâ à carnibus*, lib. III.

(*o*) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 682.

(*p*) Athénée, *Deipnosoph.* = Plutarque, *Vita Animalium*, &c. Élien, *de Natura Animalium*, lib. IV, cap. XIII.

sympathie, le goût réciproque, le choix volontaire; il faut même pour bien réussir qu'elle soit absolument volontaire & libre: la perdrix ne s'attache à l'homme, ne se soumet à ses volontés qu'autant que l'homme lui laisse perpétuellement le pouvoir de le quitter: & lorsqu'on veut lui imposer une loi trop dure, une contrainte au-delà de ce qu'exige toute société; en un mot, lorsqu'on veut la réduire à l'esclavage domestique, son naturel si doux se révolte, & le regret profond de sa liberté perdue étouffe en elle les plus forts penchans de la Nature; celui de se conserver, on l'a vu souvent se tourmenter dans sa prison jusqu'à se casser la tête & mourir; celui de se reproduire, elle y montre une répugnance invincible; & si quelquefois on la vit cédant à l'ardeur du tempérament & à l'influence de la saison, s'accoupler & pondre en cage, jamais on ne l'a vue s'occuper efficacement, dans la volière la plus commode & la plus spacieuse, à perpétuer une race esclave.

LA PERDRIX ROUGE-BLANCHE (a).

DANS la race de la Perdrix rouge, la blancheur du plumage est comme dans la race de la perdrix grise, un effet accidentel de quelque cause particulière, & qui prouve l'analogie des deux races: cette blancheur n'est cependant point universelle, car la tête conserve ordinairement sa couleur; le bec & les pieds restent rouges; & comme d'ailleurs on la trouve ordinairement avec les perdrix rouges, on est fondé à la regarder comme une variété individuelle de cette race de perdrix.

(a) Voyez Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 238.

LE FRANCOLIN.

CE nom de Francolin (*planches 147 & 148*) est encore un de ceux qui ont été appliqués à des oiseaux fort différens: nous avons déjà vu ci-dessus qu'il avoit été donné à l'attagas; & il paroît par un passage de Gesner, que l'oiseau connu à Venise sous le nom de *francolin*, est une espèce de gélinotte (*hazel-huhn*) (*a*).

Le francolin de Naples est plus gros qu'une poule ordinaire, & à vrai dire la longueur de ses pieds, de son bec & de son cou, ne permettent point d'en faire ni une gélinotte ni un francolin (*b*).

Tout ce qu'on dit du francolin de Ferrare, c'est qu'il a les pieds rouges & vit de poissons (*c*): l'oiseau du Spitzberg, auquel on a donné le nom de *francolin*, s'appelle aussi *coureur de rivage*, parce qu'il ne s'éloigne jamais beaucoup de la côte où il trouve la nourriture qui lui convient; savoir, des vers gris & des chevrettes; mais il n'est pas plus gros qu'une alouette (*d*). Le francolin dont Olina donne la description & la figure (*e*), est celui dont il s'agit ici: celui de M. Edwards en diffère en quelques points (*f*), & paroît être exactement le même oiseau

(*a*) *Est autem (Francolinus) eadem Germanorum Hazel-huhn, ut ex icone Francolini Venetiis dicti quam doctissimus Medicus Aloysius Mundella ad me misit, circa ullam dubitationem cognovi. Gesner, de Avibus, pag. 225.*

(*b*) Gesner, *ibidem*.

(*c*) *Alii alium quendam Francolinum faciunt, cruribus rubris, piscibus viventem, Ferrariae, ut audio, notum. Gesner, ibidem.*

(*d*) Voyages de M. l'abbé Prevôt, tome XV, page 276.

(*e*) Olina, page 33.

(*f*) Edwards, planche CCXLVI.

que le francolin de M. de Tournefort (*g*), qui se rapproche aussi de celui de Ferrare, en ce qu'il se plaît sur les côtes de la mer & dans les lieux marécageux.

Enfin le nôtre paroît différer de ces trois derniers, & même de celui de M. Briffon (*h*), soit par la couleur du plumage & même du bec, soit par les dimensions & le port de la queue, qui est plus longue dans la figure de M. Briffon, plus épanouie dans la nôtre, & tombante dans celles de M. Edwards & d'Olina; mais malgré cela, je crois que le francolin d'Olina, celui de M. de Tournefort, celui d'Edwards, celui de M. Briffon & le mien sont tous de la même espèce, attendu qu'ils ont beaucoup de choses communes, & que les petites différences qu'on a observées entr'eux ne sont pas assez caractérisées pour constituer des espèces diverses, & peuvent d'ailleurs être relatives à l'âge, au sexe, au climat, ou à d'autres causes particulières.

Il est certain que le francolin a beaucoup de rapports avec la perdrix; & c'est ce qui a porté Olina, Linnæus & Briffon à les ranger parmi les perdrix. Pour moi, après avoir examiné de près & comparé ces deux sortes d'oiseaux, j'ai cru avoir observé entr'eux assez de différences pour les séparer; en effet, le francolin diffère des perdrix, non-seulement par les couleurs du plumage, par la forme totale, par le port de la queue & par son cri, mais encore parce qu'il a un éperon à chaque jambe (*i*); tandis que la perdrix mâle n'a qu'un tubercule calleux au lieu d'éperon.

Le francolin est aussi beaucoup moins répandu que la perdrix:

(*g*) Tournefort, tome I, page 412; & tome II, page 103.

(*h*) Briffon, *Ornithologie*, tome I, page 245.

(*i*) Celui d'Olina n'en a point; mais il y a apparence qu'il a fait dessiner la femelle.

il paroît qu'il ne peut guère subsister que dans les pays chauds; l'Espagne, l'Italie & la Sicile, sont presque les seuls pays de l'Europe où il se trouve; on en voit aussi à Rhodes (*k*), dans l'île de Chypre (*l*), à Samos (*m*), dans la Barbarie, & sur-tout aux environs de Tunis (*n*), en Égypte, sur les côtes d'Asie (*o*) & à Bengale (*p*). Dans tous ces pays, on trouve des francolins & des perdrix, qui ont chacun leurs noms distincts & leur espèce séparée.

La rareté de ces oiseaux en Europe, jointe au bon goût de leur chair, ont donné lieu aux défenses rigoureuses qui ont été faites en plusieurs pays de les tuer; & de-là on prétend qu'ils ont eu le nom de *francolin*, comme jouissant d'une sorte de franchise sous la sauve-garde de ces défenses.

On fait peu de chose de cet oiseau au-delà de ce que montre la figure: son plumage est fort beau; il a un collier très-remarquable de couleur orangée; sa grosseur surpasse un peu celle de la perdrix grise: la femelle est un peu plus petite que le mâle, & les couleurs de son plumage sont plus foibles & moins variées.

(*k*) Olin.

(*l*) Tournefort.

(*m*) Edwards M. Edwards dit qu'il n'est pas question du francolin dans le texte du Voyage au Levant de M. de Tournefort, quoiqu'il y ait une figure de cet oiseau, sous le nom de *Francolin*, sorte d'oiseau qui fréquente les marais. Cette assertion est fautive; voici ce que je trouve, tome I de ce Voyage, page 412, édition du Louvre: « Les francolins n'y sont pas communs (dans l'île de Samos) & ne quittent pas la marine, « entre le petit Boghas & Cora, auprès d'un étang marécageux on les appelle *Perdrix des prairies*. » La figure de l'oiseau porte simplement en tête le nom de francolin.

(*n*) Olin, page 33.

(*o*) Tournefort, Voyage au Levant, tome II, page 103.

(*p*) Edwards.

Ces oiseaux vivent de grains : on peut les élever dans des volières; mais il faut avoir l'attention de leur donner à chacun une petite loge où ils puissent se tapir & se cacher, & de répandre dans la volière du fable & quelques pierres de tuf.

Leur cri est moins un chant qu'un sifflement très-fort qui se fait entendre de fort loin (*q*).

Les francolins vivent à peu près autant que les perdrix (*r*); leur chair est exquise, & elle est quelquefois préférée à celle des perdrix & des faisans.

M. Linnæus (*s*) prend la perdrix de Damas de Willulghby pour le francolin (*t*), sur quoi il y a deux remarques à faire: la première, que cette perdrix de Damas est plutôt celle de Belon qui en a parlé le premier (*u*), que celle de Willulghby qui n'en a parlé que d'après Belon; la seconde, que cette perdrix de Damas diffère du francolin, & par sa petitesse puisqu'elle est moins grosse que la perdrix grise, selon Belon; & par son plumage, comme on peut le voir en comparant les figures dans nos planches; & par ses pieds velus, qui ont empêché Belon de la ranger parmi les râles de genêt ou les pluviers.

M. Linnæus auroit dû reconnoître le francolin de Tournefort dans celui d'Olina, dont Willulghby fait mention (*x*); enfin, le naturaliste Suédois se trompe encore en fixant exclusivement l'Orient pour le climat du francolin, puisque cet oiseau se trouve, comme je l'ai déjà remarqué, en Sicile, en Italie, en Espagne,

(*q*) Olina.

(*r*) *Idem*.

(*s*) Linnæus, *Syst. nat.* edit. X, pag. 161.

(*t*) Willulghby, *Ornithologie*, page 128.

(*u*) Belon, *Observ.* page 152.

(*x*) Willulghby, *Ornithologie*, page 125.

en Barbarie, & dans quelques autres contrées qui n'appartiennent point à l'Orient.

Aristote met l'attagen, que Belon regarde comme le francolin, au rang des oiseaux pulvérateurs & frugivores (*y*): Belon lui fait dire de plus que cet oiseau pond un grand nombre d'œufs (*z*), quoique cela ne se trouve point à l'endroit cité; mais c'est une conséquence que l'on peut tirer, dans les principes d'Aristote, de ce que cet oiseau est frugivore & pulvérateur. Belon dit encore, d'après les Anciens, que le francolin est fréquent dans la campagne de Marathon, parce qu'il se plaît dans les lieux marécageux; & cela s'accorde très-bien avec ce que M. de Tournefort rapporte des francolins de Samos (*a*).

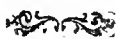
LE BIS-ERGOT.

LA première espèce qui nous paroît voisine du francolin, c'est l'oiseau qui nous a été donné sous le nom de *Perdrix du Sénégal* (*planche 137*): cet oiseau a à chaque pied deux ergots, ou plutôt deux tubercules de chair dure & calleuse; & comme c'est une espèce ou race particulière, nous lui avons donné le nom de *Bis-ergot*, à cause de ce caractère de deux ergots qu'il a à chaque pied. Je le place à la suite des francolins, parce qu'il me paroît avoir plus de rapports avec eux qu'avec les perdrix, soit par sa grosseur, soit par la longueur du bec & des ailes, soit par ses éperons.

(*y*) Aristote, *Historia Animalium*, lib. IX, cap. XLIX.

(*z*) *Avis multipara est attagen*. Belon, *Nat. des Oiseaux*, page 241.

(*a*) Tournefort, *tome I*, page 412.



*LE GORGE-NUÉ ET LA PERDRIX
ROUGE D'AFRIQUE.*

CET Oiseau que nous avons vu vivant à Paris, chez feu M. le Marquis de Montmirail, a le dessous du cou & de la gorge dénué de plumes & simplement couvert d'une peau rouge; le reste du plumage est beaucoup moins varié & moins agréable que celui du francolin. Le gorge-nue se rapproche de cette espèce par ses pieds rouges & sa queue épanouie, & de l'espèce précédente, qui est celle du bis-ergot, par le double éperon qu'il a pareillement à chaque pied.

Le défaut d'observations nous met hors d'état de juger à laquelle de ces deux espèces elle ressemble le plus par ses mœurs ou par ses habitudes. M. Aublet m'assure que c'est un oiseau qui se perche.

LA PERDRIX ROUGE d'Afrique (*planche 180*) est plus rouge que nos perdrix rouges, à cause d'une large tache de cette couleur qu'elle a sous la gorge; mais le reste de son plumage est beaucoup moins agréable: elle diffère des trois espèces précédentes par deux caractères fort apparens, ses éperons plus longs & plus pointus, & sa queue plus épanouie que ne l'ont ordinairement les perdrix: le défaut d'observations nous met hors d'état de juger si elle en diffère aussi par ses mœurs ou par ses habitudes.



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport aux PERDRIX.

I.

LA Perdrix rouge de Barbarie, donnée par M. Edwards, *planche LXX*, nous paroît être une espèce différente de notre perdrix rouge d'Europe, elle est plus petite que notre perdrix grise; elle a le bec, le tour des yeux & les pieds rouges comme la bartavelle; mais elle a sur le haut des ailes, des plumes d'un beau bleu bordé de rouge brun; & autour du cou une espèce de collier formé par des taches blanches, répandues sur un fond brun, ce qui, joint à sa petitesse, distingue cette espèce des deux races de perdrix rouges qui sont connues en Europe.

II.

LA PERDRIX DE ROCHE OU DE LA GAMBRA.

CETTE Perdrix prend son nom des lieux où elle a coutume de se tenir par préférence; elle se plaît, comme les perdrix rouges, parmi les rochers & les précipices: sa couleur générale est un brun obscur, & elle a sur la poitrine une tache couleur de tabac d'Espagne. Au reste, ces perdrix se rapprochent encore de la perdrix rouge par la couleur des pieds, du bec & du tour des yeux; elles sont moins grosses que les nôtres, & retrouffent la queue en courant; mais, comme elles, elles courent très-vîte, & ont en gros la même forme (a); leur chair est excellente.

(a) Voyez Journal de Stibbs, page 287; & l'abbé Prevôt, tome III, page 309.

LA PERDRIX PERLÉE DE LA CHINE.

CETTE Perdrix qui n'est connue que par la description de M. Brisson (*b*), paroît propre à l'extrémité orientale de l'ancien continent; elle est un peu plus grosse que notre perdrix rouge, elle a la forme, le port de la queue, la brièveté des ailes & toute la tournure de la perdrix; elle a de notre rouge ordinaire (*pl. 150*), la gorge blanche; & de celle d'Afrique (*pl. 180*), les éperons plus longs & plus pointus; mais elle n'a pas, comme elle, le bec & les pieds rouges; ceux-ci sont roux, & le bec est noirâtre ainsi que les ongles: le fond de son plumage est de couleur obscure égayée sur la poitrine & les côtés par une quantité de petites taches rondes de couleur plus claire; d'où j'ai pris occasion de la nommer *perdrix perlée*: elle a outre cela, quatre bandes remarquables qui partent de la base du bec & se prolongent sur les côtés de la tête; ces bandes sont alternativement de couleur claire & rembrunie.

IV.

LA PERDRIX DE LA NOUVELLE ANGLETERRE. (c)

JE mets cet Oiseau d'Amérique & les suivans à la suite des perdrix, non que je les regarde comme de véritables perdrix, mais tout au plus comme leurs représentans, parce que ce sont ceux des oiseaux du nouveau Monde qui ont le plus de rapport avec les perdrix, lesquelles certainement n'ont pas l'aile assez forte

(*b*) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 234.

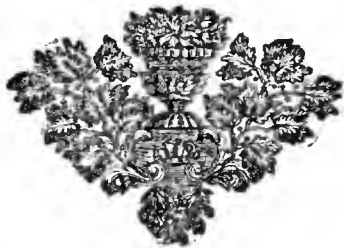
(*c*) *Idem*, *ibidem*, page 223.

ni le vol assez élevé, pour avoir pu traverser les mers qui séparent le vieux continent du nouveau.

L'oiseau dont il s'agit ici est plus petit que la perdrix grise; il a l'iris jaune, le bec noir, la gorge blanche, & deux bandes de la même couleur qui vont de la base du bec jusque derrière la tête en passant sur les yeux; il a aussi quelques taches blanches au haut du cou: le dessous du corps est jaunâtre rayé de noir, & le dessus d'un brun tirant au roux, à peu près comme dans la perdrix rouge, mais bigarré de noir: cet oiseau a la queue courte comme toutes les perdrix; il se trouve non-seulement dans la nouvelle Angleterre, mais encore à la Jamaïque, quoique ces deux climats soient différens.

M. Albin en a nourri assez long-temps avec du blé & du chenevis (*d*).

(*d*) Albin, tome I, page 25.



LA CAILLE (a).

THÉOPHRASTE trouvoit une si grande ressemblance entre les Perdrix & les Cailles (*planche 170*), qu'il donnoit à ces dernières le nom de *Perdrix naines*; & c'est sans doute par une suite de cette méprise, ou par une erreur semblable, que les Portugais ont appelé la perdrix *codornix*, & que les Italiens ont appliqué le nom de *coturnice* à la bartavelle ou perdrix grecque. Il est vrai que les perdrix & les cailles ont beaucoup de rapports entr'elles; les unes & les autres sont des oiseaux pulvérateurs, à ailes & queue courtes, & courant fort vite (*b*), à bec de gallinacés, à plumage gris moucheté de brun & quelquefois tout blanc (*c*); du reste, se nourrissant, s'accouplant, construisant leur nid, couvant leurs œufs, menant leurs petits à peu-près de la même manière, & toutes deux ayant le tempérament fort lascif, & les mâles une grande disposition à se battre: mais quelque nombreux que soient ces rapports, ils se trouvent balancés par un nombre presque égal de dissemblances, qui font de l'espèce des cailles une espèce tout-à-fait séparée de celle des perdrix: en effet, 1.° les cailles sont constamment plus petites que les perdrix, en comparant les plus

(a) Ορνιθ, en Grec; en Latin, *Coturnix*; en Espagnol, *Cuaderviz*; en Italien, *Quaglia*; en Allemand, *Wachtel*; en Anglois, *Quail*; en Polonois, *Przepiorka*. — *Coturnix*. Gesner, *Avium*, pag. 352 Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 150 Frisch, *planche CXVII*, avec une figure coloriée du mâle & une de la femelle.

Nota. Frisch prétend (*planche CXVII*) que du temps de Charlemagne on lui donnoit le nom de *Quacara*; quelques-uns lui ont aussi donné celui de *Currelius*, & j'en dirai plus bas la raison: quoi qu'il en soit, ces deux noms ont été omis par M. Brisson.

(b) *Currit satis velociter, unde Currelium vulgo dicimus, Comestos & alii,*

(c) Aristote, lib. de *Coloribus*, cap. VI.

grandes races des unes aux plus grandes races des autres, & les plus petites aux plus petites; 2.^o elles n'ont point derrière les yeux cet espace nu & sans plumes qu'ont les perdrix, ni ce fer-à-cheval que les mâles de celles-ci ont sur la poitrine, & jamais on n'a vu de véritables cailles à bec & pieds rouges; 3.^o leurs œufs sont plus petits & d'une toute autre couleur; 4.^o leur voix est aussi différente, & quoique les unes & les autres fassent entendre leur cri d'amour à peu près dans le même temps, il n'en est pas de même du cri de colère, car la perdrix le fait entendre avant de se battre, & la caille en se battant (*d*); 5.^o la chair de celle-ci est d'une faveur & d'une texture toute différente, & elle est beaucoup plus chargée de graisse; 6.^o sa vie est plus courte; 7.^o elle est moins rusée que la perdrix & plus facile à attirer dans le piège, sur-tout lorsqu'elle est encore jeune & sans expérience: elle a les mœurs moins douces & le naturel plus rétif; car il est extrêmement rare d'en voir de privées, à peine peut-on les accoutumer à venir à la voix étant renfermées de jeunesse dans une cage; elle a les inclinations moins sociales, car elle ne se réunit guère par compagnies, si ce n'est lorsque la couvée encore jeune demeure attachée à la mère dont les secours lui sont nécessaires, ou lorsqu'une même cause agissant sur toute l'espèce à la fois & dans le même temps, on en voit des troupes nombreuses traverser les mers & aborder dans le même pays; mais cette association forcée ne dure qu'autant que la cause qui l'a produite, car dès que les cailles sont arrivées dans le pays qui leur convient, & qu'elles peuvent vivre à leur gré, elles vivent solitairement. Le besoin de l'amour est le seul lien qui les réunit, encore ces fortes d'unions sont-elles sans

(*d*) Aristote, *Historia Animalium*, lib VIII, cap. XII.

confistance pendant leur courte durée; car les mâles qui recherchent les femelles avec tant d'ardeur, n'ont d'attachement & de préférence pour aucune en particulier. Dans cette espèce les accouplemens sont fréquens, mais l'on ne voit pas un seul couple; lorsque le desir de jouir a cessé, toute société est rompue entre les deux sexes, le mâle alors non-seulement quitte & semble fuir ses femelles, mais il les repousse à coups de bec & ne s'occupe en aucune façon du soin de la famille; de leur côté les petits sont à peine adultes qu'ils se séparent, & si on les réunit par force dans un lieu fermé, ils se battent à outrance les uns contre les autres, sans distinction de sexe, & ils finissent par se détruire (*e*).

L'inclination de voyager & de changer de climat dans certaines saisons de l'année, est, comme je l'ai dit ailleurs (*f*), l'une des affections les plus fortes de l'instinct des cailles.

La cause de ce desir ne peut être qu'une cause très-générale, puisqu'elle agit non-seulement sur toute l'espèce, mais sur les individus même séparés, pour ainsi dire, de leur espèce, & à qui une étroite captivité ne laisse aucune communication avec leurs semblables. On a vu de jeunes cailles élevées dans des cages, presque depuis leur naissance, & qui ne pouvoient ni connoître ni regretter la liberté, éprouver régulièrement deux fois par an pendant quatre années, une inquiétude & des agitations singulières dans les temps ordinaires de la passe; savoir, au mois d'avril & au mois de septembre; cette inquiétude duroit environ trente jours à chaque fois, & recommençoit

(*e*) Les Anciens savoient bien cela, puisqu'ils disoient des enfans querelleurs & mutins; qu'ils étoient querelleurs comme des cailles tenues en cage. *Aristophane*.

(*f*) *Tome I* de cette Histoire naturelle des Oiseaux, page 3.

tous les jours une heure avant le coucher du soleil : on voyoit alors ces cailles prisonnières aller & venir d'un bout de la cage à l'autre, puis s'élaner contre le filet qui lui servoit de couvercle, & souvent avec une telle violence qu'elles retomboient tout étourdies : la nuit se passoit presque entièrement dans ces agitations, & le jour suivant elles paroissoient tristes, abattues, fatiguées & endormies. On a remarqué que les cailles qui vivent dans l'état de liberté dorment aussi une grande partie de la journée ; & si l'on ajoute à tous ces faits, qu'il est très-rare de les voir arriver de jour, on fera, ce me semble, fondé à conclure que c'est pendant la nuit qu'elles voyagent (g), & que ce desir de voyager est inné chez elles, soit qu'elles craignent les températures excessives, puisqu'elles se rapprochent constamment des contrées septentrionales pendant l'été, & des méridionales pendant l'hiver ; ou ce qui semble plus vraisemblable, qu'elles n'abandonnent successivement les différens pays que pour passer de ceux où les récoltes sont déjà faites dans ceux où elles sont encore à faire, & qu'elles ne changent ainsi de demeure que pour trouver toujours une nourriture convenable pour elles & pour leur couvée.

Je dis que cette dernière cause est la plus vraisemblable ; car d'un côté, il est acquis par l'observation, que les cailles peuvent très-bien résister au froid, puisqu'il s'en trouve en Islande, selon M. Horrebow (h), & qu'on en a conservé plusieurs années de suite dans une chambre sans feu, & qui même étoit tournée au nord, sans que les hivers les plus rigoureux aient paru les

(g) Les cailles prennent leur volée plutôt de nuit que de jour. Belon, *Nature des Oiseaux*, page 265. *Et hoc semper noctu*, dit Plin en parlant des volées de cailles qui fondant toutes à la fois sur un navire pour se reposer, le faisoient couler à fond par leur poids.

(h) Voyez Horrebow, *Histoire générale des Voyages*, tome V, page 203.

incommoder, ni même apporter le moindre changement à leur manière de vivre; & d'un autre côté, il semble qu'une des choses qui les fixent dans un pays, c'est l'abondance de l'herbe; puisque selon la remarque des Chasseurs, lorsque le printemps est sec, & que par conséquent l'herbe est moins abondante, il y a aussi beaucoup moins de cailles le reste de l'année: d'ailleurs, le besoin actuel de nourriture est une cause plus déterminante, plus analogue à l'instinct borné de ces petits animaux, & suppose en eux moins de cette prévoyance que les Philosophes accordent trop libéralement aux bêtes: lorsqu'ils ne trouvent point de nourriture dans un pays, il est tout simple qu'ils en aillent chercher dans un autre; ce besoin essentiel les avertit, les presse, met en action toutes leurs facultés; ils quittent une terre qui ne produit rien pour eux, ils s'élèvent dans l'air, vont à la découverte d'une contrée moins dénuée, s'arrêtent où ils trouvent à vivre: & l'habitude se joignant à l'instinct qu'ont tous les animaux, & sur-tout les animaux ailés, d'éventer de loin leur nourriture; il n'est pas surprenant qu'il en résulte une affection pour ainsi dire innée, & que les mêmes cailles reviennent tous les ans dans les mêmes endroits; au lieu qu'il seroit dur de supposer avec Aristote (*i*), que c'est d'après une connoissance réfléchie des saisons, qu'elles changent deux fois par an de climat, pour trouver toujours la température qui leur convient, comme faisoient autrefois les rois de Perse; encore plus dur de supposer avec Catesby (*k*), Belon (*l*) & quelques autres, que lorsqu'elles changent de climat, elles passent sans s'arrêter dans les lieux

(i) Aristote, *lib. VIII, cap. XII.*

(k) Voyez Catesby, *Transactions Philosophiques*, n.º 486, art. VI, page 161.

(l) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 265.

qui pourroient leur convenir en-deçà de la Ligne, pour aller chercher aux Antipodes précisément le même degré de latitude, auquel elles étoient accoutumées de l'autre côté de l'Équateur, ce qui supposeroit des connoissances, ou plutôt des erreurs scientifiques auxquelles l'instinct brute est beaucoup moins sujet que la raison cultivée.

Quoi qu'il en soit, lorsque les cailles sont libres, elles ont un temps pour arriver & un temps pour repartir : elles quittoient la Grèce, suivant Aristote, au mois *boedromion* (*m*), lequel comprenoit la fin d'août & le commencement de septembre. En Silésie, elles arrivent au mois de mai & s'en vont sur la fin d'août (*n*); nos Chasseurs disent qu'elles arrivent dans notre pays vers le 10 ou le 12 de mai; Aloysius Mundella dit qu'on les voit paroître dans les environs de Venise vers le milieu d'avril. Olin fixe leur arrivée dans la campagne de Rome aux premiers jours d'avril; mais presque tous conviennent qu'elles s'en vont à la première gelée d'automne (*o*), dont l'effet est d'altérer la qualité des herbes, & de faire disparoître les insectes; & si les gelées du mois de mai ne les déterminent point à retourner vers le sud, c'est une nouvelle preuve que ce n'est point le froid qu'elles évitent, mais qu'elles cherchent de la nourriture dont elles ne sont point privées par les gelées du mois de mai. Au reste, il ne faut pas regarder ces temps marqués par les Observateurs, comme des époques fixes auxquelles la Nature daigne s'affujettir, ce sont au contraire des termes mobiles qui varient entre certaines limites d'un pays à l'autre, suivant la température

(*m*) Voyez Aristote, *Historia Animalium*, lib. VIII, cap. XII.

(*n*) Voyez Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 249.

(*o*) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 354.

du climat, & même d'une année à l'autre dans le même pays, suivant que le chaud & le froid commencent plus tôt ou plus tard, & que par conséquent la maturité des récoltes & la génération des insectes qui servent de nourriture aux cailles, est plus ou moins avancée.

Les Anciens & les Modernes se sont beaucoup occupés de ce passage des cailles & des autres oiseaux voyageurs: les uns l'ont chargé de circonstances plus ou moins merveilleuses; les autres considérant combien ce petit oiseau vole difficilement & pesamment, l'ont révoqué en doute, & ont eu recours, pour expliquer la disparition régulière des cailles en certaines saisons de l'année, à des suppositions beaucoup plus révoltantes: mais il faut avouer qu'aucun des Anciens n'avoit élevé ce doute; cependant ils savoient bien que les cailles sont des oiseaux lourds, qui volent très-peu & presque malgré eux (*p*), que quoique très-ardens pour leurs femelles, les mâles ne se servent pas toujours de leurs ailes pour accourir à leur voix, mais qu'ils sont souvent plus d'un quart de lieue à travers l'herbe la plus serrée pour les venir trouver; enfin qu'ils ne prennent l'effort que lorsqu'ils sont tout-à-fait pressés par les chiens ou par les Chasseurs: les Anciens savoient tout cela, & néanmoins il ne leur est pas venu dans l'esprit que les cailles se retirassent aux approches des froids dans des trous pour y passer l'hiver, dans un état de torpeur & d'engourdissement, comme font les loirs, les hérissons, les marmottes, les chauve-fouris, &c. C'étoit une absurdité réservée à quelques Modernes (*q*).

(*p*) Βαρῆς καὶ μὴ πτόητοι, dit Aristote, *Hist. Animalium*, lib. IX, cap. VIII.

(*q*) *Coturnicem multi credunt trans mare avolare, quod falsum esse convincitur quoniam trans mare per hiemen non invenitur; latet ergo sicut aves ceteræ quibus superflui lentique humores concoquendi sunt.* Albert apud Gesnerum, *de Avibus*, pag. 354.

qui ignoroient sans doute que la chaleur intérieure des animaux sujets à l'engourdissement étant beaucoup moindre qu'elle ne l'est communément dans les autres quadrupèdes, & à plus forte raison dans les oiseaux, elle avoit besoin d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, comme je l'ai dit ailleurs (r); & que lorsque ce secours vient à leur manquer, ils tombent dans l'engourdissement & meurent même bientôt s'ils sont exposés à un froid trop rigoureux. Or, certainement cela n'est point applicable aux cailles en qui l'on a même reconnu généralement plus de chaleur que dans les autres oiseaux, au point qu'en France, elle a passé en proverbe (s), & qu'à la Chine on se sert de ces oiseaux pour se tenir chaud en les portant tout vivans dans les mains (t): d'ailleurs on s'est assuré par observation continuée pendant plusieurs années, qu'elles ne s'engourdissement point, quoique tenues pendant tout l'hiver dans une chambre exposée au nord & sans feu, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, d'après plusieurs témoins oculaires & très-dignes de foi qui me l'ont assuré: or, si les cailles ne se cachent ni ne s'engourdissement pendant l'hiver, comme il est sûr qu'elles disparaissent dans cette saison, on ne peut douter qu'elles ne passent d'un pays dans un autre, & c'est ce qui est prouvé par un grand nombre d'autres observations.

Belon se trouvant en automne sur un navire qui passoit de Rhodes à Alexandrie, vit des cailles qui alloient du Septentrion au Midi; & plusieurs de ces cailles ayant été prises par les gens de l'équipage, on trouva dans leur jabot des grains de froment

(r) Voyez le tome VIII de cette Histoire naturelle, générale & particulière, in 4.^o pages 159 & 160.

(s) On dit vulgairement, *chaud comme une Caille.*

(t) Voyez Osborn. Iter. 190.

bien entiers. Le printemps précédent, le même Observateur passant de l'île de Zante dans la Morée, en avoit vu un grand nombre qui alloient du Midi au Septentrion (*u*); & il dit qu'en Europe comme en Asie, les cailles sont généralement oiseaux de passage.

M. le commandeur Godeheu les a vues constamment passer à Malte, au mois de mai, par certains vents, & repasser au mois de septembre (*x*): plusieurs chasseurs m'ont assuré que pendant les belles nuits du printemps on les entend arriver, & que l'on distingue très-bien leur cri, quoiqu'elles soient à une très-grande hauteur; ajoutez à cela, qu'on ne fait nulle part une chasse aussi abondante de ce gibier que sur celles de nos côtes qui sont opposées à celles d'Afrique ou d'Asie, & dans les îles qui se trouvent entre deux: presque toutes celles de l'Archipel & jusqu'aux écueils en sont couverts, selon M. de Tournefort, dans certaines saisons de l'année (*y*); & plus d'une de ces îles en a pris le nom d'*Ortygia* (*z*). Dès le siècle de Varron, l'on avoit remarqué qu'au temps de l'arrivée & du départ des cailles, on en voyoit une multitude prodigieuse dans les îles de Pontia, Pandataria & autres qui avoisinent la partie méridionale de l'Italie (*a*), & où elles faisoient apparemment une station pour se reposer. Vers le

(*u*) Voyez les Observations de Belon, fol. 90, verso; & la Nature des Oiseaux, du même auteur, page 264 & suivantes.

(*x*) Voyez les Mémoires de Mathématique & de Physique, présentés à l'Académie royale des Sciences par divers Savans, &c. tome III, pages 91 & 92.

(*y*) Voyez Tournefort, Voyage au Levant, tome I, pages 169, 181, 313, &c.

(*z*) Ce nom d'*Ortygia*, formé du mot grec ὄρτυξ, qui signifie Caille, a été donné aux deux Délos, selon Phanodémus dans Athénée: on l'a encore appliqué à une autre petite île vis-à-vis Siracuse, & même à la ville d'Éphèse, selon Étienne de Byzance & Eustathe,

(*a*) Varro, de Re Rusticâ, lib. III, cap. v.

commencement de l'automne, on en prend une si grande quantité dans l'île de Caprée, à l'entrée du golfe de Naples, que le produit de cette chasse fait le principal revenu de l'Évêque de l'île, appelé par cette raison l'*Évêque des cailles*: on en prend aussi beaucoup dans les environs de Pesaro sur le golfe Adriatique, vers la fin du printemps qui est la saison de leur arrivée (b): enfin il en tombe une quantité si prodigieuse sur les côtes occidentales du royaume de Naples, aux environs de *Nettuno*, que sur une étendue de côte de quatre ou cinq milles, on en prend quelquefois jusqu'à cent milliers dans un jour, & qu'on les donne pour quinze jules le cent (un peu moins de huit livres de notre monnaie), à des espèces de Courtiers qui les font passer à Rome où elles sont beaucoup moins communes (c); il en arrive aussi des nuées au printemps sur les côtes de Provence, particulièrement dans les terres de M. l'Évêque de Fréjus, qui avoisinent la mer; elles sont si fatiguées, dit-on, de la traversée, que les premiers jours on les prend à la main.

Mais, dira-t-on toujours, comment un oiseau si petit, si foible, & qui a le vol si pesant & si bas, peut-il, quoique pressé par la faim, traverser de grandes étendues de mer? J'avoue que quoique ces grandes étendues de mer soient interrompues de distance en distance par plusieurs îles où les cailles peuvent se reposer, telles que Minorque, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, les îles de Malte, de Rhodes, toutes les îles de l'Archipel, j'avoue, dis-je, que malgré cela il leur faut encore du

(b) *Aloysius Mundella apud Gesnerum*, pag. 354.

(c) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 356; & Aldrovande, *Ornithol.* tom. II, pag. 164. Cette chasse est si lucrative, que le terrain où elle se fait par les habitans de *Nettuno*, est d'une cherté exorbitante.

secours; & Aristote l'avoit fort bien senti, il savoit même quel étoit celui dont elles usoient le plus communément; mais il s'étoit trompé, ce me semble, sur la manière dont elles s'aidoient: « lorsque le vent du nord souffle, dit-il, les cailles » voyagent heureusement; mais si c'est le vent du midi, comme » son effet est d'appesantir & d'humecter, elles volent alors » plus difficilement, & elles expriment la peine & l'effort par les » cris qu'elles font entendre en volant (*d*). » Je crois en effet que c'est le vent qui aide les cailles à faire leur voyage, non pas le vent du nord, mais le vent favorable; de même que ce n'est point le vent du sud qui retarde leur course, mais le vent contraire; & cela est vrai dans tous les pays où ces oiseaux ont un trajet considérable à faire par-dessus les mers (*e*).

M. le Commandeur Godeheu a très-bien remarqué qu'au printemps les cailles n'abordent à Malte qu'avec le nord-ouest, qui leur est contraire pour gagner la Provence, & qu'à leur retour c'est le sud-est qui les amène dans cette île, parce qu'avec ce vent elles ne peuvent aborder en Barbarie (*f*): nous voyons même que l'Auteur de la Nature s'est servi de ce moyen, comme le plus conforme aux loix générales qu'il avoit établies, pour envoyer de nombreuses volées de cailles aux Israélites dans le désert. (*g*); & ce vent qui étoit le sud-ouest, passoit en effet

(*d*) Aristote, *Historia Animalium*, lib. VIII, cap. XII.

(*e*) *Aurâ tamen vehi volunt propter pondus corporum viresque parvas.* Plin., *Histor. nat.* lib. X, cap. XXIII.

(*f*) Mémoires présentés à l'Académie royale des Sciences par divers Savans, *tome III*, page 92.

(*g*) *Trauslulit austrum de cælo & induxit in virtute sua Africum, & pluit super eos sicut pulverem carnes, & sicut arenam maris volatilia pennata.* Psalm. 77.

en Égypte, en Éthiopie, sur les côtes de la mer Rouge, & en un mot dans les pays où les cailles sont en abondance (*h*).

Des Marins que j'ai eu occasion de consulter, m'ont assuré que quand les cailles étoient surprises dans leur passage par le vent contraire, elles s'abattoient sur les vaisseaux qui se trouvoient à leur portée, comme Pline l'a remarqué (*i*), & tomboient souvent dans la mer, & qu'alors on les voyoit flotter & se débattre sur les vagues une aile en l'air, comme pour prendre le vent; d'où quelques Naturalistes ont pris occasion de dire qu'en partant elles se munissoient d'un petit morceau de bois, qui pût leur servir d'une espèce de point d'appui ou de radeau, sur lequel elles se délassoient de temps en temps, en voguant sur les flots, de la fatigue de voguer dans l'air (*k*): on leur a fait aussi porter à chacune trois petites pierres dans le bec, selon Pline (*l*), pour se soutenir contre le vent; & selon Oppien (*m*), pour reconnoître en les laissant tomber une à une, si elles avoient dépassé la mer; & tout cela se réduit à quelques petites pierres que les cailles avalent avec leur nourriture comme tous les granivores: en général, on leur a prêté des vues, une sagacité, un discernement, qui feroient presque douter que ceux qui leur ont fait honneur de ces qualités en

(*h*) *Sinus arabicus coturnicibus plurimum abundat.* Fl. Joseph. lib. III, cap. I.

(*i*) *Advolant non sine periculo navigantium cum appropinquavere terris, quippe velis sæpe insident, & hoc semper noctu, merguntque navigia.* Pline, *Histor. nat.* lib. X, cap. XXIII.

(*k*) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 156.

(*l*) *Quod si ventus agmen adverso flatu cæperit inlibere, pondusculis apprehensis, aut gutture arenâ repleto stabilitæ volant.* Lib. X, cap. XXIII. On voit à travers cette erreur de Pline, qu'il savoit mieux qu'Aristote comment les cailles tiroient parti du vent pour passer les mers.

(*m*) Oppian, *in Ixeut.*
Tome II.

aient fait beaucoup d'usage eux-mêmes. On a observé que d'autres oiseaux voyageurs, tels que le Râle terrestre, accompagnoient les cailles, & que l'oiseau de proie ne manquoit pas d'en attraper quelqu'une à leur arrivée; de-là on a prétendu qu'elles avoient de bonnes raisons pour se choisir un guide ou chef d'une autre espèce, que l'on a appelé *roi des cailles* (*ortygometra*); & cela, parce que la première arrivante devant être la proie de l'oiseau carnassier, elles tâchoient de détourner ce malheur sur une tête étrangère (*n*).

Au reste, quoiqu'il soit vrai en général que les cailles changent de climat, il en reste toujours quelques-unes qui n'ont pas la force de suivre les autres, soit qu'elles aient été blessées à l'aile, soit qu'elles soient surchargées de graisse, soit que provenant d'une seconde ponte, elles soient trop jeunes & trop foibles au temps du départ; & ces cailles traîneuses tâchent de s'établir dans les meilleures expositions du pays où elles sont contraintes de rester (*o*). Le nombre en est fort petit dans nos provinces; mais les Auteurs de la *Zoologie Britannique* assurent qu'une partie seulement de celles qu'on voit en Angleterre quitte entièrement l'île, & que l'autre partie se contente de changer de quartier, passant vers le mois d'octobre de l'intérieur des terres dans les provinces maritimes, & principalement dans celle d'Essex où elles restent tout l'hiver: lorsque la gelée ou la neige les obligent de quitter les jachères & les terres cultivées, elles gagnent

(*n*) *Primam earum terræ appropinquantem accipiter rapit.* Plinæ, loco citato. *Ac propterea opera est universis, ut sollicitent avem generis externi per quem frustrentur prima discrimina.* Solinus, cap. XVIII.

(*o*) *Coturnices quoque discedunt, nisi paucae in locis apricis remanserint.* Aristot. *Histor. Animal.* lib. VIII, cap. XII.

les côtes de la mer, où elles se tiennent parmi les plantes maritimes, cherchant les meilleurs abris, & vivant de ce qu'elles peuvent attraper sur les algues, entre les limites de la haute & basse mer : ces mêmes Auteurs ajoutent que leur première apparition dans le comté d'Essex se rencontre exactement chaque année avec leur disparition du milieu des terres (*p*). On dit aussi qu'il en reste un assez bon nombre en Espagne & dans le sud de l'Italie, où l'hiver n'est presque jamais assez rude pour faire périr ou disparaître entièrement les insectes ou les graines qui leur servent de nourriture.

A l'égard de celles qui passent les mers, il n'y a que celles qui sont fécondées par un vent favorable qui arrivent heureusement ; & si ce vent favorable souffle rarement au temps de la passe, il en arrive beaucoup moins dans les contrées où elles vont passer l'été : dans tous les cas on peut juger assez sûrement du lieu d'où elles viennent par la direction du vent qui les apporte.

Aussitôt que les cailles sont arrivées dans nos contrées, elles se mettent à pondre ; elles ne s'apparient point, comme je l'ai déjà remarqué, & cela seroit difficile, si le nombre des mâles est, comme on l'affure, beaucoup plus grand que celui des femelles ; la fidélité, la confiance, l'attachement personnel, qui seroient des qualités estimables dans les individus, seroient nuisibles à l'espèce ; la foule des mâles célibataires troubleroit tous les mariages, & finiroit par les rendre stériles ; au lieu que n'y ayant point de mariage, ou plutôt n'y en ayant qu'un seul de tous les mâles avec toutes les femelles, il y a moins de jalousie, moins de rivalité, & si l'on veut, moins de moral dans leurs amours, mais aussi il y a beaucoup de physique ; on a vu un mâle réitérer dans un

(*p*) Voyez British Zoology, pag. 87.

jour jusqu'à douze fois ses approches avec plusieurs femelles indistinctement; ce n'est que dans ce sens qu'on a pu dire que chaque mâle suffisoit à plusieurs femelles (q); & la Nature qui leur inspire cette espèce de libertinage, en tire parti pour la multiplication de l'espèce; chaque femelle dépose de quinze à vingt œufs dans un nid qu'elle fait creuser dans la terre avec ses ongles, qu'elle garnit d'herbes & de feuilles, & qu'elle dérobe autant qu'elle peut à l'œil perçant de l'oiseau de proie; ces œufs sont mouchetés de brun sur un fond grisâtre; elle les couve pendant environ trois semaines: l'ardeur des mâles est un bon garant qu'ils sont tous fécondés, & il est rare qu'il s'en trouve de stériles.

Les auteurs de la *Zoologie Britannique* disent que les cailles en Angleterre, pondent rarement plus de six ou sept œufs (r); si ce fait est général & constant, il faut en conclure qu'elles y sont moins fécondes qu'en France, en Italie, &c; reste à observer si cette moindre fécondité tient à la température plus froide ou à quelqu'autre qualité du climat.

Les cailletaux sont en état de courir presque en sortant de la coque, ainsi que les perdreaux; mais ils sont plus robustes à quelques égards, puisque dans l'état de liberté ils quittent la mère beaucoup plus tôt, & que même dès le huitième jour on peut entreprendre de les élever sans son secours. Cela a donné lieu à quelques personnes de croire que les cailles faisoient deux couvées par été (s); mais j'en doute fort, si ce n'est peut-être celles qui ont

(q) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 159; & Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 248.

(r) Voyez *British Zoology*, pag. 87.

(s) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 159, prétend que les cailles de l'année se mettent à pondre dès le mois d'août, & que cette première couvée est de dix œufs au moins.

été troublées & dérangées dans leur première ponte: il n'est pas même avéré qu'elles en recommencent une autre lorsqu'elles sont arrivées en Afrique au mois de septembre, quoique cela soit beaucoup plus vraisemblable, puisqu'au moyen de leurs migrations régulières, elles ignorent l'automne & l'hiver, & que l'année n'est composée pour elles que de deux printemps & de deux étés, comme si elles ne changeoient de climat que pour se trouver perpétuellement dans la saison de l'amour & de la fécondité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles quittent leurs plumes deux fois par an, à la fin de l'hiver & à la fin de l'été; chaque mue dure un mois, & lorsque leurs plumes sont revenues, elles s'en servent aussitôt pour changer de climat si elles sont libres, & si elles sont en cage c'est le temps où se marquent ces inquiétudes périodiques qui répondent au temps du passage.

Il ne faut aux cailletaux que quatre mois pour prendre leur accroissement & se trouver en état de suivre leurs pères & mères dans leurs voyages.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle est un peu plus grosse selon Aldrovande (d'autres la font égale & d'autres plus petite); qu'elle a la poitrine blanchâtre, parsemée de taches noires & presque rondes, tandis que le mâle l'a roussâtre sans mélange d'autres couleurs; il a aussi le bec noir, ainsi que la gorge & quelques poils autour de la base du bec supérieur (*t*); enfin on a remarqué qu'il avoit les testicules très-gros relativement au volume de son corps (*u*): mais cette observation a sans doute été

(*t*) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 154.

Nota: Quelques Naturalistes ont pris le mâle pour la femelle; j'ai suivi dans cette occasion l'avis des Chasseurs, & sur-tout de ceux qui en chassant savent observer.

(*u*) Willughby, *Ornithologia*, pag. 121.

faite dans la saison de l'amour, temps où en général les testicules des oiseaux grossissent considérablement.

Le mâle & la femelle ont chacun deux cris, l'un plus éclatant & plus fort, l'autre plus foible; le mâle fait *ouan, ouan, ouan, ouan*, il ne donne sa voix sonore que lorsqu'il est éloigné des femelles, & il ne la fait jamais entendre en cage pour peu qu'il ait une compagne avec lui; la femelle a un cri que tout le monde connoît, qui ne lui sert que pour rappeler son mâle, & quoique ce cri soit foible, & que nous ne puissions l'entendre qu'à une petite distance, les mâles y accourent de près d'une demi-lieue; elle a aussi un petit son tremblotant *cri, cri*. Le mâle est plus ardent que la femelle; car celle-ci ne court point à la voix du mâle, comme le mâle accourt à la voix de la femelle dans le temps de l'amour, & souvent avec une telle précipitation, un tel abandon de lui-même, qu'il vient la chercher jusque dans la main de l'oiseleur (x).

La caille, ainsi que la perdrix & beaucoup d'autres animaux, ne produit que lorsqu'elle est en liberté: on a beau fournir à celles qui sont prisonnières dans des cages, tous les matériaux qu'elles emploient ordinairement dans la construction de leurs nids, elles ne nichent jamais, & ne prennent aucun soin des œufs qui leur échappent & qu'elles semblent pondre malgré elles.

On a débité plusieurs absurdités sur la génération des cailles; on a dit d'elles comme des perdrix, qu'elles étoient fécondées par le vent, cela veut dire qu'elles pondent quelquefois sans le secours du mâle (y); on a dit qu'elles s'engendroient des thons que la mer agitée rejette quelquefois sur les côtes de Lybie; qu'elles

(x) Aristote, *Histor. Animal.* lib. VIII, cap. XII.

(y) *Ibidem.*

paroissoient d'abord sous la forme de vers, ensuite sous celle de mouches, & que grossissant par degrés, elles devenoient bientôt des fauterelles & enfin des cailles (z), c'est-à-dire, que des gens grossiers ont vu des couvées de cailles chercher dans les cadavres de ces thons laissés par la mer, quelques insectes qui y étoient éclos, & qu'ayant quelque notion vague des métamorphoses des insectes, ils ont cru qu'une fauterelle pouvoit se changer en caille comme un ver se change en un insecte ailé; enfin on a dit que le mâle s'accouplait avec le crapaud femelle (a), ce qui n'a pas même d'apparence de fondement.

Les cailles se nourrissent de blé, de millet, de chenevis, d'herbe verte, d'insectes, de toutes sortes de graines, même de celle d'ellébore, ce qui avoit donné aux Anciens de la répugnance pour leur chair, joint à ce qu'ils croyoient que c'étoit le seul animal avec l'homme qui fût sujet au mal caduc (b): mais l'expérience a détruit ce préjugé.

En Hollande où il y a beaucoup de ces oiseaux, principalement sur les côtes, on appelle les baies de brione ou couleuvrée, *baies aux cailles* (c), ce qui suppose en elles un appétit de préférence pour cette nourriture.

Il semble que le boire ne leur soit pas absolument nécessaire; car des chasseurs m'ont assuré qu'on ne les voyoit jamais aller à l'eau, & d'autres, qu'ils en avoient nourri pendant une année entière avec des graines sèches & sans aucune sorte de boisson,

(z) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 355.

(a) Phanodemus apud Gesnerum, pag. 355.

(b) Coturnicibus veratri (alias veneni) semen gratissimus cibus, quam ob causam eam damnare mensæ, &c. Plinæ, Hist. nat. lib. X, cap. XXIII.

(c) Apud Hollandos brionie acini quartels beyen dicuntur. Hadrian. Jun. Nomenclat.

quoiqu'elles boivent assez fréquemment lorsqu'elles en ont la commodité; ce retranchement de toute boisson est même le seul moyen de les guérir lorsqu'elles *rendent leur eau*, c'est-à-dire, lorsqu'elles sont attaquées d'une espèce de maladie dans laquelle elles ont presque toujours une goutte d'eau au bout du bec.

Quelques-uns ont cru remarquer qu'elles troublaient l'eau avant que de boire, & l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit par un motif d'envie, car on ne finit pas sur les motifs des bêtes; elles se tiennent dans les champs, les prés, les vignes, mais très-rarement dans les bois, & elles ne se perchent jamais sur les arbres; quoi qu'il en soit, elles prennent beaucoup plus de graisse que les perdrix: on croit que ce qui y contribue, c'est l'habitude où elles sont de passer la plus grande partie de la chaleur du jour sans mouvement; elles se cachent alors dans l'herbe la plus ferrée, & on les voit quelquefois demeurer quatre heures de suite dans la même place, couchées sur le côté & les jambes étendues: il faut que le chien tombe absolument dessus pour les faire partir.

On dit qu'elles ne vivent guère au-delà de quatre ou cinq ans, & Olina regarde la brièveté de leur vie comme une suite de leur disposition à s'engraïsser (*d*): Artémidore l'attribue à leur caractère triste & querelleur (*e*); & tel est en effet leur caractère, aussi n'a-t-on pas manqué de les faire battre en public pour amuser la multitude: Solon vouloit même que les enfans & les jeunes gens vissent ces sortes de combats pour y prendre des leçons de courage; & il falloit bien que cette sorte de gymnastique qui nous semble puérile, fût en honneur parmi les

(*d*) Olina, *Ucellaria*, pag. 58.

(*e*) Artemidore, *lib. III, cap. v.*

Romains & qu'elle tînt à leur politique, puisque nous voyons qu'Auguste punit de mort un Préfet d'Égypte pour avoir acheté & fait servir sur sa table un de ces oiseaux qui avoit acquis de la célébrité par ses victoires : encore aujourd'hui on voit de ces espèces de tournois dans quelques villes d'Italie ; on prend deux cailles à qui on donne à manger largement ; on les met ensuite vis-à-vis l'une de l'autre, chacune au bout opposé d'une longue table, & l'on jette entre deux quelques grains de millet (car parmi les animaux il faut un sujet réel pour se battre) ; d'abord elles se lancent des regards menaçans, puis partant comme un éclair elles se joignent, s'attaquent à coups de bec, & ne cessent de se battre, en dressant la tête & s'élevant sur leurs ergots, jusqu'à ce que l'une cède à l'autre le champ de bataille (f) : autrefois on a vu ces espèces de duels se passer entre une caille & un homme ; la caille étant mise dans une grande caisse au milieu d'un cercle qui étoit tracé sur le fond, l'homme lui frappoit la tête ou le bec avec un seul doigt, ou bien lui arrachoit quelques plumes ; si la caille en se défendant ne sortoit point du cercle tracé, c'étoit son maître qui gagnoit la gageure ; mais si elle mettoit un pied hors de la circonférence, c'étoit son digne adversaire antagoniste qui étoit déclaré vainqueur, & les cailles qui avoient été souvent victorieuses se vendoient fort cher (g). Il est à remarquer que ces oiseaux, de même que les perdrix & plusieurs autres, ne se battent ainsi que contre ceux de leur espèce, ce qui suppose en eux plus de jalousie que de courage ou même de colère.

On juge bien qu'avec l'habitude de changer de climat, &

(f) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 161.

(g) Voyez Jul. Pollux, *de Ludis*, lib. IX.

de s'aider du vent pour faire les grandes traversées, la caille doit être un oiseau fort répandu; & en effet, on la trouve au cap de Bonne-espérance (*h*) & dans toute l'Afrique habitable (*i*), en Espagne, en Italie (*k*), en France, en Suisse (*l*), dans les Pays-bas (*m*) & en Allemagne (*n*), en Angleterre (*o*), en Écosse (*p*), en Suède (*q*), & jusqu'en Islande (*r*) & du côté de l'Est, en Pologne (*f*), en Russie (*t*), en Tartarie (*u*), & jusqu'à la Chine (*x*); il est même très-probable qu'elle a pu passer en Amérique, puisqu'elle se répand chaque année assez près des Cercles polaires, qui sont les points où les deux continens se rapprochent le plus, & en effet, on en trouve dans les îles Malouines comme nous le dirons plus bas; en général, on en voit toujours plus sur les côtes de la mer & aux environs que dans l'intérieur des terres.

(*h*) Voyez Kolbe, tome I, page 152.

(*i*) Voyez Fl. Joseph, *lib. III, cap. I. Comestor, &c.*

(*k*) Voyez Aldrovande.

(*l*) Stumpfius Aldrovandi, *Ornithologia*, tom. II, pag. 157.

(*m*) Aldrovande, *Ibidem.*

(*n*) Frisch, *planche CXVII.*

(*o*) British Zoology, page 87.

(*p*) Sibbaldus, *Historia Animalium in Scotiâ*, pag. 16.

(*q*) *Fauna Suecica*, pag. 64.

(*r*) Horrebow, *Nouvelle Description de l'Islande.*

(*f*) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniae*, pag. 376.

(*t*) *In campis Russicis & Podolicis reperiuntur coturnices...* Martin Cramer, *de Poloniâ*; & Rzaczynski, *loco citato.*

(*u*) Gerbillon, *Voyages faits en Tartarie à la suite ou par ordre de l'empereur de la Chine.* Voyez l'*Histoire générale des Voyages*, tome VII, pages 465 & 505.

(*x*) Voyez *Glanures d'Edwards*, tome I, page 78. Les Chinois, dit-il, ont aussi notre caille commune dans leur pays, comme il paroît visiblement par leurs tableaux, où l'on retrouve son portrait d'après nature.

La caille se trouve donc par-tout, & par-tout on la regarde comme un fort bon gibier, dont la chair est de bon goût & aussi saine que peut l'être une chair aussi grasse; Aldrovande nous apprend même qu'on en fait fondre la graisse à part & qu'on la garde pour servir d'affaisonnement (*y*); & nous avons vu plus haut que les Chinois se servoient de l'oiseau vivant pour s'échauffer les mains.

On se sert aussi de la femelle ou d'un appeau qui imite son cri, pour attirer les mâles dans le piège; on dit même qu'il ne faut que leur présenter un miroir avec un filet au devant, où ils se prennent en courant à leur image qu'ils prennent pour un autre oiseau de leur espèce; à la Chine on les prend au vol avec des troubles légères que les Chinois manient fort adroitement (*z*); en général, tous les pièges qui réussissent pour les autres oiseaux, sont bons pour les cailles, sur-tout pour les mâles qui sont moins défiants & plus ardens que leurs femelles, & que l'on mène par-tout où l'on veut en imitant la voix de celles-ci.

Cette ardeur des cailles a donné lieu d'attribuer à leurs œufs (*a*), à leur graisse, &c. la propriété de relever les forces abattues & d'exciter les tempéramens fatigués; on a même été jusqu'à dire que la seule présence d'un de ces oiseaux dans une chambre, procuroit aux personnes qui y couchoient, des songes vénériens (*b*); il faut citer les erreurs afin qu'elles se détruisent elles-mêmes.

(*y*) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 172.

(*z*) Gemelli Carreri.

(*a*) *Ova coturnicis inuncta testibus voluptatem inducunt, & pota libidinem augent.*
Kiranides.

(*b*) Frisch, *planche CXVII.*

LE CHROKIEL
OU *GRANDE CAILLE DE POLOGNE.*

NOUS ne connoissons cette Caille que par le Jésuite Rzaczynski, auteur Polonois, & qui mérite d'autant plus de confiance sur cet article, qu'il parle d'un oiseau de son pays : elle paroît avoir la même forme, le même instinct que la caille ordinaire, dont elle ne diffère que par sa grandeur (a) ; c'est pourquoi je la considère simplement comme une variété de cette espèce.

Jobson dit que les cailles de la Gambia sont aussi grosses que nos bécasses (b) : si le climat n'étoit pas aussi différent, je croirois que ce seroit le même oiseau que celui de cet article.

LA CAILLE BLANCHE.

ARISTOTE est le seul qui ait parlé de cette Caille (c), qui doit faire variété dans l'espèce des cailles, comme la perdrix grise-blanche & la perdrix rouge-blanche font variété dans ces deux espèces de perdrix ; l'alouette blanche dans celle des alouettes, &c.

Martin Cramer parle de cailles aux pieds verdâtres (*virentibus pedibus*) (d) : est-ce une variété de l'espèce, ou simplement un accident individuel ?

(a) Voyez Rzaczynski, *Hist. nat. Poloniae*, pag. 277.

(b) Voyez Collection de Purchass, tome II, page 1567.

(c) Voyez Aristote, *de coloribus*, cap. VI.

(d) Martin Cramer, *de Poloniâ*, lib. I, pag. 474.

LA

CAILLE DES ÎLES MALOUINES.

ON pourroit encore regarder cette espèce comme une variété de l'espèce commune qui est répandue en Afrique & en Europe, ou du moins comme une espèce très-voisine; car elle n'en paroît différer que par la couleur plus brune de son plumage, & par son bec qui est un peu plus fort.

Mais ce qui s'oppose à cette idée, c'est le grand intervalle de mer qui sépare les continens vers le Midi; & il faudroit que nos cailles eussent fait un très-grand voyage, si l'on supposoit qu'ayant passé par le nord de l'Europe en Amérique, elles se retrouvent jusqu'au détroit de Magellan; je ne décide donc pas si cette caille des îles Malouines est de la même espèce que notre caille, ni si elle en provient originairement, ou si ce n'est pas plutôt une espèce propre & particulière au climat des îles Malouines.

LA FRAISE

OU CAILLE DE LA CHINE.

CET oiseau est représenté (*planche 126*) sous le nom de *Caille des Philippines*, parce qu'elle a été envoyée de ces îles au Cabinet; mais elle se trouve aussi à la Chine, & je l'ai appelée la *Fraise*, à cause de l'espèce de fraise blanche qu'elle a sous la gorge, & qui tranche d'autant plus que son plumage est d'un brun-noirâtre: elle est une fois plus petite que la nôtre. M. Edwards a donné la figure du mâle, *planche*

CCXLVII, il diffère de la femelle représentée dans nos planches, en ce qu'il est un peu plus gros, quoiqu'il ne le soit pas plus qu'une alouette; en ce qu'il a plus de caractère dans la physionomie, les couleurs du plumage plus vives & plus variées, & les pieds plus forts. Le sujet dessiné & décrit par M. Edwards, avoit été apporté vivant de Nanquin en Angleterre.

Ces petites cailles ont cela de commun avec celles de nos climats, qu'elles se battent à outrance les unes contre les autres, sur-tout les mâles; & que les Chinois font à cette occasion des gageures considérables, chacun pariant pour son oiseau, comme on fait en Angleterre pour les coqs (e): on ne peut donc guère douter qu'elles ne soient du même genre de nos cailles, mais c'est probablement une espèce différente de l'espèce commune; & c'est par cette raison que j'ai cru devoir lui donner un nom propre & particulier.

LE TURNIX ou CAILLE DE MADAGASCAR.

Nous avons donné à cette caille le nom de *Turnix* (pl. 171), par contraction de celui de *Coturnix*, pour la distinguer de la caille ordinaire dont elle diffère à bien des égards; car premièrement, elle est plus petite; en second lieu, elle a le plumage différent, tant pour le fond des couleurs que pour l'ordre de leur distribution; enfin, elle n'a que trois doigts antérieurs à chaque pied, comme les outardes, & n'en a point de postérieur.

(e) Voyez George Edwards, *Gleanings*, tom. I, pag. 78.

LE REVEIL-MATIN
OU *LA CAILLE DE JAVA* (f).

CET Oiseau qui n'est pas beaucoup plus gros que notre caille, lui ressemble parfaitement par les couleurs du plumage, & chante aussi par intervalles; mais il s'en distingue par des différences nombreuses & considérables, 1.^o par le son de sa voix qui est très-grave, très-fort, & assez semblable à cette espèce de mugissement que poussent les butors en enfonçant leur bec dans la vase des marais (g):

2.^o Par la douceur de son naturel qui la rend susceptible d'être apprivoisée au même degré que nos poules domestiques.

3.^o Par les impressions singulières que le froid fait sur son tempérament, elle ne chante, elle ne vit que lorsqu'elle voit le soleil; dès qu'il est couché, elle se retire à l'écart dans quelque trou où elle s'enveloppe, pour ainsi dire, de ses ailes pour y passer la nuit; & dès qu'il se lève, elle sort de sa léthargie pour célébrer son retour par des cris d'allégresse qui réveillent toute la maison (h): enfin, lorsqu'on la tient en cage, si elle n'a pas continuellement le soleil, & qu'on n'ait pas l'attention de couvrir sa cage avec une couche de fable sur du linge, pour conserver la chaleur, elle languit, dépérit & meurt bientôt.

(f) Voyez Bontius, *Historia naturalis & medica Indiae Orientalis*, pag. 64.

(g) Les Hollandois appellent ce mugissement, *Pittoor*, selon Bontius.

(h) Bontius dit qu'il tenoit de ces oiseaux en cage exprès pour servir de réveil-matin; & en effet leurs premiers cris annoncent toujours le lever du soleil.

4.° Par son instinct ; car il paroît par la relation de Bontius, qu'elle l'a fort social, & qu'elle va par compagnies ; Bontius ajoute qu'elle se trouve dans les forêts de l'île de Java ; or nos cailles vivent isolées & ne se trouvent jamais dans les bois.

5.° Enfin par la forme de son bec qui est un peu plus alongé.

Au reste, cette espèce a néanmoins un trait de conformité avec notre caille, & avec beaucoup d'autres espèces ; c'est que les mâles se battent entr'eux avec acharnement, & jusqu'à ce que mort s'ensuive ; mais on ne peut pas douter qu'elle ne soit très-différente de l'espèce commune ; & c'est par cette raison que je lui ai donné un nom particulier.



OISEAUX ÉTRANGERS,
Qui paroissent avoir du rapport avec les PERDRIX
& avec les CAILLES.

I.

LES COLINS.

LES Colins sont des oiseaux du Mexique, qui ont été indiqués plutôt que décrits par Fernandez (*a*), & au sujet desquels il a échappé à ceux qui ont copié cet Écrivain plus d'une méprise qu'il est à propos de rectifier avant tout.

Premièrement, Nieremberg qui fait profession de ne parler que d'après les autres, & qui ne parle ici des colins que d'après Fernandez (*b*), ne fait aucune mention du cacacolin du *chapitre CXXXIV*, quoique ce soit un oiseau de même espèce que les colins.

En second lieu, Fernandez parle de deux acolins ou cailles d'eau, aux *chapitres X & CXXXI*; Nieremberg fait mention du premier, & fort mal-à-propos, à la suite des colins, puisque c'est un oiseau aquatique, ainsi que celui du *chapitre CXXXI* dont il ne dit rien.

Troisièmement, il ne parle point de l'ococolin du *chapitre LXXXV* de Fernandez, lequel est une perdrix du Mexique,

(*a*) Voyez Fernandez, *Historia Avium novæ Hispaniæ*, cap. XXIV, XXV, XXXIX, LXXXV & CXXXIV.

(*b*) Voyez Joan. Euseb. Nierembergi *Historia naturæ maximè peregrinæ*. lib. X, cap. LXXXII, pag. 232.

& par conséquent fort approchant des colins, qui sont aussi des perdrix, suivant Fernandez, comme nous l'allons voir.

En quatrième lieu, M. Ray copiant Nieremberg copiste de Fernandez, au sujet du *coyolcozque*, change son expression, & altère, à mon avis, le sens de la phrase; car Nieremberg dit que ce coyolcozque est semblable aux cailles ainsi appelées par nos Espagnols (c) (lesquels sont certainement les colins), & finit par dire qu'il est une espèce de perdrix d'Espagne (d); & M. Ray lui fait dire qu'il est semblable aux cailles d'Europe, & supprime ces mots, *est enim species perdicis Hispanicæ* (e): cependant ces derniers mots sont essentiels, & renferment la véritable opinion de Fernandez sur l'espèce à laquelle ces oiseaux doivent se rapporter, puisqu'au chapitre XXXIX, qui roule tout entier sur les colins, il dit que les Espagnols les appellent des *cailles*, parce qu'ils ont de la ressemblance avec les cailles d'Europe, quoique cependant ils appartiennent très-certainement au genre des perdrix: il est vrai qu'il répète encore dans ce même chapitre que tous les colins sont rapportés aux cailles; mais il est aisé de voir au milieu de toutes ces incertitudes que lorsque cet Auteur donne aux colins le nom de *cailles*, c'est d'après le vulgaire (f), qui dans l'imposition des noms se

(c) *Coturnicibus vocatis à nostris similis*. A l'endroit cité, page 233.

(d) *Est enim ejus (perdicis Hispanicæ) species*. Ibidem.

(e) *Synopsis methodica avium appendix*, pag. 158.

(f) Il dit toujours, en parlant de cette espèce, *Coturnicis Mexicanæ* (cap. xxiv) *Coturnicis vocatæ* (cap. xxxiv), *quam vocant Coturnicem* (cap. xxxix); & quand il dit *Coturnicis nostræ* (cap. xxv) il est évident qu'il veut parler de ce même oiseau appelé *Caille* au Mexique, puisqu'ayant parlé dans le chapitre précédent de cette caille Mexicaine, il dit ici (cap. xxv), *Coturnicis nostræ quoque est species*.

détermine souvent par des rapports superficiels, & que son opinion réfléchie est que ce sont des espèces de perdrix. J'aurois donc pu, m'en rapportant à Fernandez, le seul observateur qui ait vu ces oiseaux, placer les colins à la suite des perdrix; mais j'ai mieux aimé me prêter autant qu'il étoit possible à l'opinion vulgaire qui n'est pas dénuée de tout fondement, & mettre ces oiseaux à la suite des cailles, comme ayant rapport aux cailles & aux perdrix.

Suivant Fernandez, les colins sont fort communs dans la nouvelle Espagne; leur chant, plus ou moins agréable, approche beaucoup de celui de nos cailles; leur chair est un manger très-bon & très-sain, même pour les malades, lorsqu'elle est gardée quelques jours: ils se nourrissent de grain, & on les tient communément en cage (*g*), ce qui me feroit croire qu'ils sont d'un naturel différent de nos cailles & même de nos perdrix. Nous allons donner les indications particulières de ces oiseaux dans les articles suivans.

I I.

LE ZONÉCOLIN (*h*).

CE nom abrégé du mot Mexicain *Quanhczonecolin*, désigne un oiseau de grandeur médiocre, & dont le plumage est de couleur obscure; mais ce qui le distingue, c'est son cri, qui est assez flatteur, quoiqu'un peu plaintif, & la huppe dont sa tête est ornée.

(*g*) Fernandez, *Historia Avium*, cap. xxxix.

(*h*) Voyez *ibidem*.

Fernandez reconnoît dans le même chapitre un autre colin de même plumage, mais moins gros & sans huppe; ce pourroit bien être la femelle du précédent, dont il ne se distingue que par des caractères accidentels, qui sont sujets à varier d'un sexe à l'autre.

III.

LE GRAND COLIN (i).

C'EST ici la plus grande espèce de tous ces Colins: Fernandez ne nous apprend point son nom; il dit seulement que le fauve est sa couleur dominante, que la tête est variée de blanc & de noir, & qu'il y a aussi du blanc sur le dos & au bout des ailes, ce qui doit contraster agréablement avec la couleur noire des pieds & du bec.

IV.

LE CACOLIN.

CET oiseau appelé *Cacacolin* par Fernandez, est selon lui une espèce de caille (k), c'est-à-dire de colin, de même grandeur, de même forme, ayant le même chant, se nourrissant de même, & ayant le plumage peint presque des mêmes couleurs que ces cailles Mexicaines. Nieremberg, Ray, ni M. Briffon n'en parlent point.

V.

LE COYOLCOS.

C'EST ainsi que j'adoucis le nom Mexicain *Coyolcozque*;

(i) Voyez Fernandez, cap. XXXIX: & Briffon, *Ornithologie*, tome I, page 257.

(k) *Coturnicis vocata species*. Voyez Fernandez, cap. CXXXIV.

cet oiseau ressemble par son chant, sa grosseur, ses mœurs, sa manière de vivre & de voler, aux autres colins; mais il en diffère par son plumage: le fauve mêlé de blanc est la couleur dominante du dessus du corps, & le fauve seul celle du dessous & des pieds: le sommet de la tête est noir & blanc, & deux bandes de la même couleur descendent des yeux sur le cou: il se tient dans les terres cultivées; voilà ce que dit Fernandez, & c'est faute de l'avoir lû avec assez d'attention, ou plutôt c'est pour avoir suivi M. Ray, que M. Brisson dit que le coyolcos ressemble à notre caille par son chant, son vol, &c. (1); tandis que Fernandez assure positivement qu'il ressemble aux cailles, ainsi appelées par le vulgaire, c'est-à-dire aux colins, & que c'est en effet une espèce de perdrix (m).

V I.

LE COLENICUI.

FRISCH donne, *planche CXIII*, la figure d'un oiseau qu'il appelle *petite poule de bois d'Amérique*, & qui ressemble, selon lui, aux gélinoites par le bec & les pieds, & par sa forme totale; quoique cependant elle n'ait ni les pieds garnis de plumes, ni les doigts bordés de dentelures, ni les yeux ornés de sourcils rouges, ainsi qu'il paroît par sa figure. M. Brisson qui regarde cet oiseau comme le même que le *Colenicuiltic* de Fernandez (n), l'a rangé parmi les cailles sous le nom de *caille de la Louisiane*, & en a

(1) Voyez Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 256.

(m) *Perdicis Hispanicæ . . . species est . . . Historia animalium novæ Hispaniæ. Pag. 19, cap. XXIV.*

(n) Fernandez, *Hist. Avium nov. Hispan. cap. xxv, pag. 19.*
Tome II,

donné la figure (o); mais en comparant les figures ou les descriptions de M. Brisson, de Frisch & de Fernandez, j'y trouve de trop grandes différences pour convenir qu'elles puissent se rapporter toutes au même oiseau: car sans m'arrêter aux couleurs du plumage, si difficiles à bien peindre dans une description, & encore moins à l'attitude qui n'est que trop arbitraire; je remarque que le bec & les pieds sont gros & jaunâtres selon M. Frisch, rouges & de médiocre grosseur selon M. Brisson, & que les pieds sont bleus selon Fernandez (p).

Que si je m'arrête à l'idée que l'aspect de cet oiseau a fait naître chez ces trois Naturalistes, l'embaras ne fait qu'augmenter; car M. Frisch n'y a vu qu'une poule de bois, M. Brisson qu'une caille, & Fernandez qu'une perdrix; car quoique celui-ci dise au commencement du *chapitre XXV*, que c'est une espèce de caille, il est visible qu'il se conforme en cet endroit au langage vulgaire, car il finit ce même chapitre en assurant que le *colenicuiltic* ressemble par sa grosseur, son chant, ses mœurs & par tout le reste (*cæteris cunctis*), à l'oiseau du *chapitre XXIV*: or cet oiseau du *chapitre XXIV* est le coyolcozque, espèce de *colin*; & Fernandez, comme nous l'avons vu, met les colins au nombre des perdrix (q).

Je n'insiste sur tout ceci que pour faire sentir & éviter, s'il est possible, un grand inconvénient de nomenclature. Un Méthodiste ne veut pas qu'une seule espèce, quelque anomale qu'elle soit, échappe à sa méthode; il lui assigne donc parmi ses classes

(o) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 258; & planche xxii.

(p) Fernandez, à l'endroit cité, page 20.

(q) *Colin genera (quas Coturnices vocant Hispani, quoniam nostratibus sunt similes, est ad perdicum species sint citra dubium referendæ)*. cap. xxxix.

& ses genres, la place qu'il croit lui convenir le mieux; un autre qui a imaginé un autre système, en fait autant avec le même droit; & pour peu que l'on connoisse le procédé des méthodes & la marche de la Nature, on comprendra facilement qu'un même oiseau pourra très-bien être placé par trois Méthodistes dans trois classes différentes, & n'être nulle part à sa place.

Lorsque nous aurons vu l'oiseau ou les oiseaux dont il s'agit ici, & sur-tout lorsque nous aurons l'occasion de les voir vivans, nous les rapprocherons des espèces avec lesquelles ils nous paroîtront avoir le plus de rapport, soit par la forme extérieure, soit par les mœurs & les habitudes naturelles.

Au reste, le colenicui est de la grosseur de notre caille, selon M. Brisson; mais il paroît avoir les ailes un peu plus longues: il est brun sur le corps, gris-fale & noir par-dessous; il a la gorge blanche & des espèces de sourcils blancs.

V I I.

L'OCOCOLIN ou PERDRIX

DE MONTAGNE DU MEXIQUE (r).

CETTE espèce que M. Seba a pris pour le rollier huppé du Mexique (f), s'éloigne encore plus de la caille & même de la perdrix que le précédent: elle est beaucoup plus grosse, & sa chair n'est pas moins bonne que celle de la caille, quoique fort au-dessous de celle de la perdrix. L'ococolin se rapproche un peu

(r) Fernandez, chap. LXXXV. Brisson, tome I, page 226.

(f) Voyez l'Ornithologie de Brisson, tome II, page 84. En général, les rolliers ont le bec plus droit & la queue plus longue que les perdrix.

de la perdrix rouge, par la couleur de son plumage, de son bec & de ses pieds; celle du corps est un mélange de brun, de gris-clair & de fauve; celle de la partie inférieure des ailes est cendrée; leur partie supérieure est semée de taches obscures, blanches & fauves, de même que la tête & le cou: il se plaît dans les climats tempérés & même un peu froids, & ne sauroit vivre ni se perpétuer dans les climats brûlans. Fernandez parle encore d'un autre ococolin, mais qui est un oiseau tout différent (t).

(t) *Ococolin* genus *Pici*, *rostro longo & acuto*. *vivit in Telzocanarum sylvarum arboribus, ubi sobolem educat: non cantillat.* Fernandez, cap. CCXI.

FIN du Second Volume.

AVIS pour l'ordre des Planches du Tome II.

457	page	48.
313	page	72.
245	page	116.
25	}	page 126.
10			
1	}	page 190.
49			
98	}	page 214.
97			
108	page	238.
73	}	page 254.
74			
172	}	page 268.
173			
474	}	page 280.
475			
105	}	page 288.
106			
130	}	page 308.
129			
494	}	page 318.
131			
132	}	page 348.
104			
433	}	page 348.
434			

N.^{os}

121	}	page 370.
122			
217	}	page 384.
123			
124			
146	}	page 390.
492			
493	}	page 410.
86			
125	}	page 414.
78			
337	}	page 424.
338			
476	page	414.
27	page	424.
136	page	430.
231	page	438.
150	page	444.
147	}	page 448.
148			
137	}	page 450.
180			
170	page	474.
222	}	page 480.
126			
171			
149	page	486.

N.^{os}

E R R A T A.

*P*AGE 59, ligne 11, le casoar, fans; lisez le casoar, planche 313, fans.

Page 353, ligne 2, le faisan; lisez le faisan, planche 121 le mâle, & 122 la femelle.

Page 413, ligne 17, l'yambou de Marcgrave (g); ajoutez, appelé tinamou à Cayenne, planche 476.

Page 477, LA CAILLE DES ÎLES MALOUINES; ajoutez, planche 222.

Ibidem, ligne 15, cet oiseau est représenté (planche 126); ajoutez fig. 2.

Page 483, LE ZONÉCOLIN (h); ajoutez, planche 126, fig. 1.

Page 485, LE COLENICUI; ajoutez, planche 149.

Nota. On fera mention du Faisan couronné des Indes, planche 118, à l'article des Pigeons; parce que cet oiseau a plus de rapport avec le Pigeon qu'avec le Faisan.



